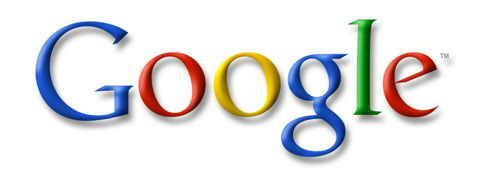
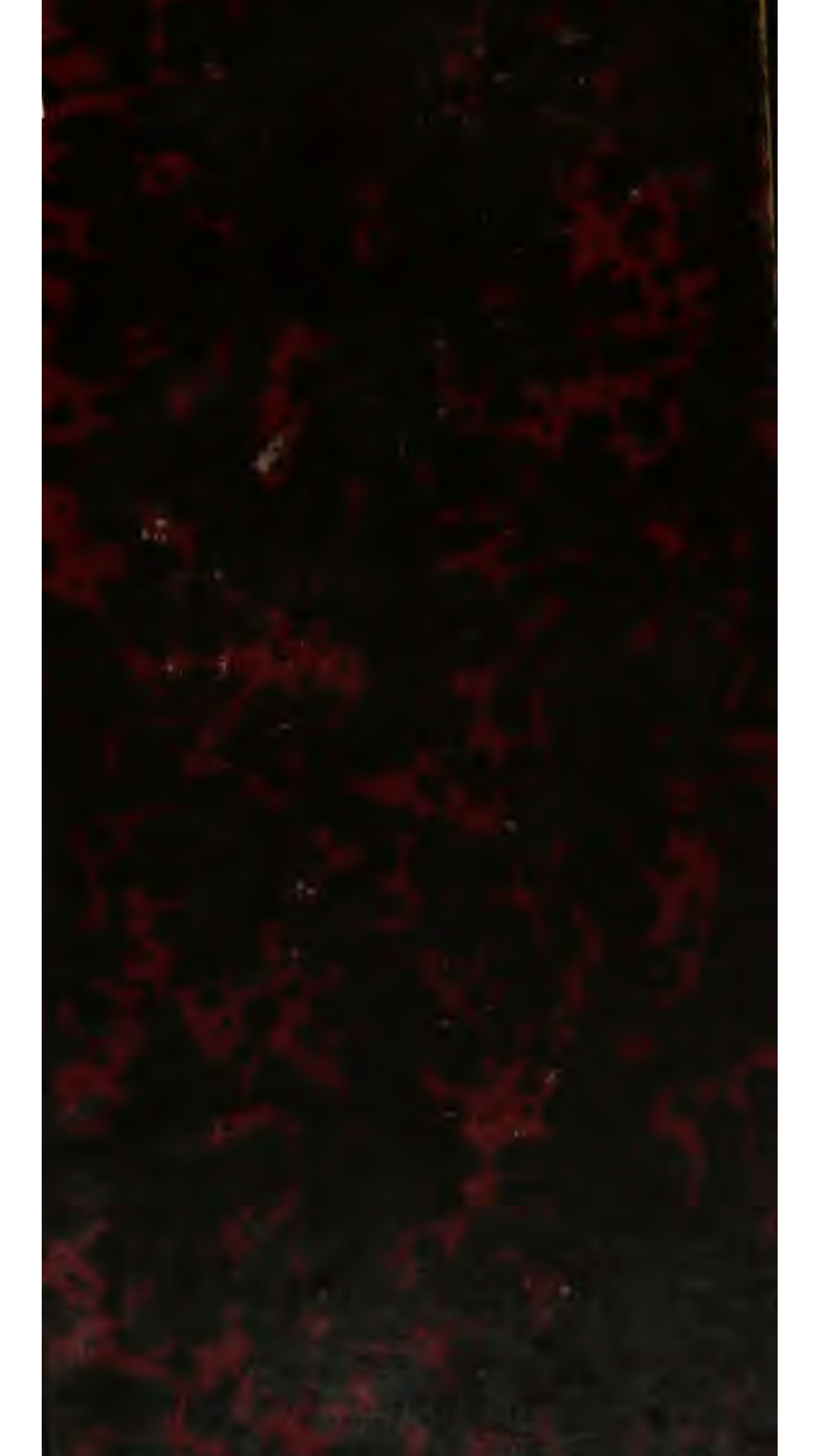
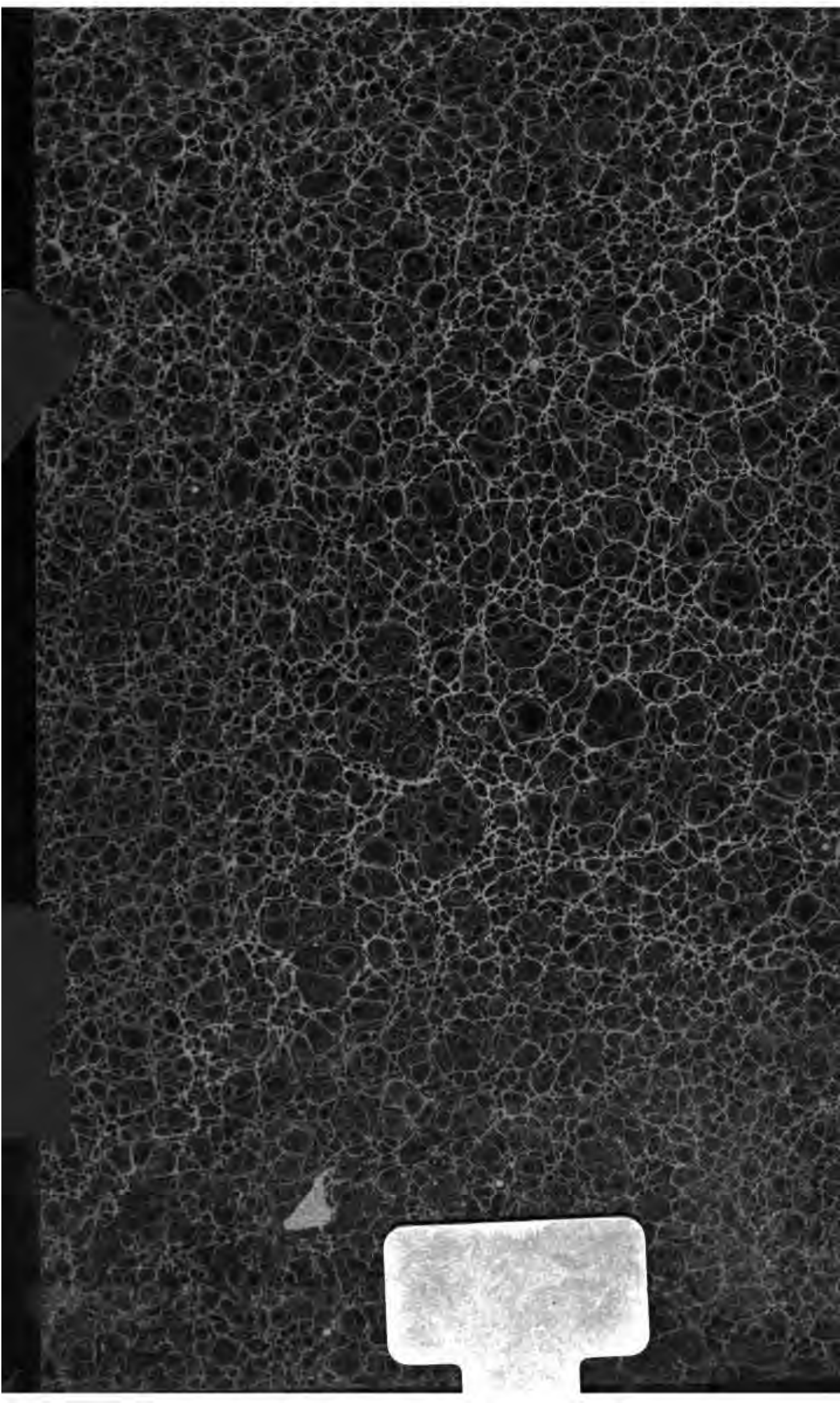
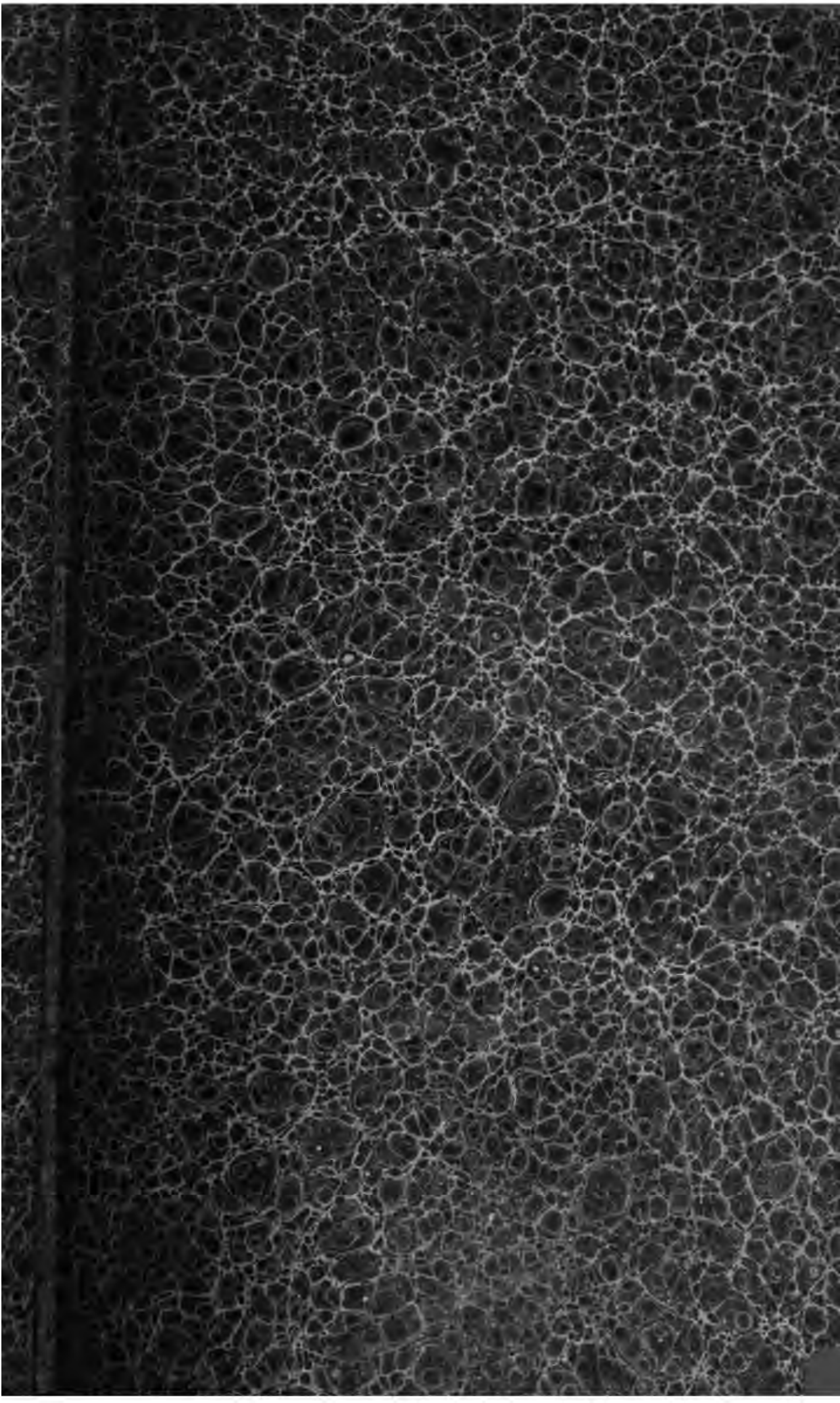








ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

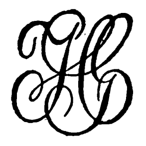
OEUVRES
COMPLÈTES
DE MARIVAUX,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

NOUVELLE ÉDITION,
AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DU TALENT DE L'AUTEUR,

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES ET DES NOTES,

PAR M. DUVIQUET.

I.



PARIS,
HAUT-COEUR ET GAYET JEUNE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DAUPHINE, N° 20.
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

MDCCCXXV.

LA VIE

DE MARIANNE,

OU

LES AVENTURES

DE MADAME LA COMTESSE DE ***.

..ny bas n..
.. tem..
..te précé..
..nt
..itulée
..rante
..tre
..neonse,
..ne:
..tous
..ède
..ueune
..t bare
..1761
..ricaleo

LA VIE
DE MARIANNE.

HUITIÈME PARTIE.

J'ai ri de tout mon cœur, madame, de votre colère contre mon infidèle. Vous me demandez quand viendra la suite de mon histoire; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attends; mais, de grâce, qu'il n'y soit plus question de Valville; passez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, marquise; mais que cela ne vous inquiète pas; je vais d'un seul mot faire tomber votre colère, et vous rendre cet endroit de mes aventures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre comme vous vous le figurez. Non; c'est un homme fort ordinaire, madame; tout est plein de gens qui lui ressemblent, et ce n'est que par méprise que vous êtes si indignée contre lui, par pure méprise.

C'est qu'au lieu d'une histoire véritable, vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'était ma

vie que je vous racontais : voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplu ; et dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire : Ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidèle ! on n'aurait jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constans, on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là, et il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels ! il n'en coûte rien à la nature, c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais, encore une fois, calmez-vous ; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, et non pas des aventures d'imagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un Français qui a réellement existé de nos jours......

Homme, Français, et contemporain des amans de notre temps [1], voilà ce qu'il était. Il n'avait pour être constant que ces trois petites difficultés à vaincre ; entendez-vous, madame ? Ne perdez point cela de vue. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été, c'est-à-dire, avec ce qu'il a eu de bon et de mauvais ; vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable,

---

[1] *Homme, Français, et contemporain des amans de notre temps.* Charmant badinage qui fait la diversion la plus heureuse avec les tristes émotions que vient d'exciter la douleur de Marianne, et qui est en même temps la meilleure apologie de Valville, celle du moins qui doit lui faire trouver plus facilement grâce aux yeux de ses compatriotes.

et bientôt vous ne saurez plus comment le trouver ; car ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville, qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite (tendresse ordinairement de peu de durée ; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vite, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure); Valville, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête homme, mais né extrêmement susceptible d'impressions, rencontre une beauté mourante qui le touche, et qui me l'enlève ; mais ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours ; ce n'est pas là son dernier mot. Son cœur n'est pas usé pour moi, il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Le goût lui en reviendra ; c'est pour se reposer qu'il s'écarte ; il reprend haleine, il court après une nouveauté, et j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais ; il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connaît pas encore ; ma douleur et les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres grâces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sais pas comment j'y résistai alors [1]. Continuons, et rentrons dans tout le pathétique de mon aventure.

---

[1] *Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sais pas comment j'y résistai alors.* Modèle de transition, parce que non-seulement elle fait passer naturellement d'une idée à une autre, mais encore parce qu'elle permet à l'auteur de changer sans effort le ton du discours. Il y aurait même ici matière à une réflexion philosophique sur la

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisais, et que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquaient. Mademoiselle Varthon avait les yeux fixés à terre, et paraissait rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin je me soulevai, et me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avais donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur mademoiselle Varthon : Ne vous affligez pas, mademoiselle, lui dis-je; vous serez bientôt libre de vous aimer tous deux; je ne vivrai pas long-temps; voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne, sortant tout d'un coup de sa rêverie, et m'apostrophant d'un air assuré :

Eh! pourquoi voulez-vous mourir? me dit-elle. Pour qui êtes-vous si désolée? Est-ce là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes? Est-ce là celui que vous avez prétendu aimer? Est-il tel que vous le pensez? Auriez-vous fait cas de lui, si vous l'aviez connu? Vous y seriez-vous attachée? Auriez-vous voulu de son cœur? Il est vrai que vous l'avez cru aimable, j'ai cru aussi qu'il l'était; et vous vous

---

différence des impressions que produit un événement dans le moment même où il vient de se passer, ou quand on s'en souvient long-temps après. C'est surtout en amour qu'il y a bien peu de chagrins dont le souvenir ne devienne plus tard un plaisir.

trompiez, je me trompais. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractère, il n'a pas même un cœur; on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah! l'indigne, il vous aime, il va vous épouser; vous tombez malade, on lui dit que votre vie est en danger; qu'en arrive-t-il? Qu'il vous oublie. C'est ce temps-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi qu'il n'avait jamais vue qu'un instant, qui ne lui avais pas dit deux mots. Eh! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avait pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui est venue cette fantaisie de m'aimer dans de pareilles circonstances? Hélas! je vais vous le dire, c'est qu'il m'a vue mourante: cela a remué cette petite âme faible qui ne tient à rien, qui est le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avais été en bonne santé, il n'aurait pas pris garde à moi; c'est mon évanouissement qui en a fait un infidèle; et vous qui êtes si aimable, si capable de faire des passions, peut-être avez-vous eu besoin d'être infortunée, et d'être dangereusement tombée à sa porte, pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'église; mais c'est à cause que vous êtes belle; et il ne vous aurait peut-être pas aimée sans votre situation et votre chute.

Hélas! n'importe, il m'aimait [1], m'écriai-je en

---

[1] *Hélas! n'importe, il m'aimait.* Quand le cœur regrette, ce n'est

l'interrompant, il m'aimait, et vous me l'avez ôté : je n'avais peut-être que vous seule à craindre dans le monde.

Laissez-moi achever, me répondit-elle, je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plu ; mais ne vous imaginez pas qu'il le sache ; il n'en a pas le moindre soupçon ; il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire, il ne mérite pas de le savoir ; et, tout indisposée que vous êtes sans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus, si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractère que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, surtout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu, Marianne, ajouta-t-elle en se levant; je vous laisse la lettre de Valville, faites-en l'usage qu'il vous plaira; montrez-la à madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens. Ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien; et si par hasard mon témoignage vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paraisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant, lui et son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengeance. Au surplus, mon parti est pris : je ne le verrai plus, à

---

guère le moment où il s'avise d'être délicat sur l'objet de ses regrets. On se rappelle Hermione s'écriant après la mort de Pyrrhus :

On le verrait encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être, *il le feindrait du moins!*

moins que vous ne l'exigiez : j'oublierai même que je l'ai vu, ou, s'il arrive que je le revoie, je ne le reconnaîtrai pas ; car de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieuse ni intéressée; et si vous n'êtes que tendre et raisonnable, en vérité, vous ne perdez rien. Le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut [1], il n'est point fait pour payer le vôtre, et ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse; c'est comme si vous n'aviez point eu d'amant.

Ce n'est point en avoir un que d'avoir celui de tout le monde. Valville était hier le vôtre; il est aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il sera demain celui d'une autre, et ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde, à qui il appartient; et réservez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien, et ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots elle vint m'embrasser, sans que je fisse aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout, je jetai des yeux égarés sur elle; elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire, et n'eus la force ni de lui répondre ni de

---

[1] *En vérité vous ne perdez rien. Le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut.* Il y a plus d'adresse que de franche indignation dans ce discours de la *bonne amie* de Marianne; on voit que, peut-être sans s'en rendre compte à elle-même, elle veut exciter le dépit de sa rivale, et la faire renoncer à un amant aussi méprisable, se réservant à elle-même la liberté de revenir sur son mépris.

lui rendre ses caresses ; je ne savais si je devais l'aimer ou la haïr, la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble du moins que dans le fond de mon âme je lui sus quelque gré de ces témoignages de franchise et d'amitié que je reçus d'elle, aussi bien que du parti qu'elle prenait de ne plus voir Valville.

Je l'entendis soupirer en me quittant. Je ne vous verrai que demain, me dit-elle, et j'espère vous retrouver plus tranquille et plus sensible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponse de ma part ; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Me voilà donc seule, immobile, et toujours renversée dans mon fauteuil, où je restai bien encore une demi-heure dans une si grande confusion de pensées et de mouvemens, que j'en étais comme stupide.

La religieuse dont je vous ai quelquefois parlé, qui m'aimait et que j'aimais, entra et me surprit dans cet accablement de cœur et d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, et je crois que toute la communauté serait entrée, que ç'aurait été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie, où l'âme n'a plus la discrétion de faire aucun mystère de l'état où elle est. Vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guère de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même ; et c'est ainsi que j'étais.

Cette religieuse, étonnée de mon immobilité, de mon silence et de mes regards stupides, s'avança avec une espèce d'effroi.

Eh! mon Dieu, ma fille, qu'est-ce que c'est?

Qu'avez-vous ? me dit-elle ; venez-vous de vous trouver mal ?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai là.

Mais de quoi s'agit-il ? Vous voilà pâle, abattue, et vous pleurez, je pense ! Avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ?

Oui, lui repartis-je encore ; et puis je me tus.

Elle ne savait que penser de mes monosyllabes, et de l'air imbécile dont je les prononçais.

Alors elle aperçut cette lettre qui était sur moi, que je tenais encore d'une main faible, et que j'avais trempée de mes larmes.

Est-ce là le sujet de votre affliction, ma chère enfant ? ajouta-t-elle en me la prenant, et me permettez-vous de voir ce que c'est ?

Oui. (C'est encore moi qui réponds.) Eh ! de qui est-elle ? Hélas ! de qui elle est ! Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me coupèrent la parole.

Elle en fut touchée, je vis qu'elle s'essuyait les yeux ; ensuite elle lut la lettre ; il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle était, elle savait mes affaires ; elle voyait dans cette lettre une déclaration d'amour ; on priait la personne à qui on l'adressait de ne m'en rien dire ; on y parlait de madame de Miran, qui devait l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étais ; tout la forçait de conclure que Valville avait écrit la lettre, et que je venais en ce moment d'apprendre son infidélité.

Allons, mademoiselle, je suis au fait, me dit-elle : vous pleurez, vous êtes consternée ; ce coup-ci vous

accable, et j'entre dans votre douleur. Vous êtes jeune, et vous manquez d'expérience; vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur simple et sans artifice; le moyen que vous ne soyez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive! Oui, mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, répandez des larmes dans ce premier instant; moi, qui vous parle, je connais votre situation, je l'ai éprouvée, je m'y suis vue, et je fus d'abord aussi affligée que vous; mais une amie que j'avais, qui était à peu près de l'âge que j'ai à présent, et qui me surprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me consoler; elle me parla raison, me dit des choses sensibles : je l'écoutai, et elle me consola.

Elle vous consola! m'écriai-je en levant les yeux au ciel [1]; elle vous consola, madame!

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela se puisse, et je pensais comme vous.

Voyons, me dit cette amie, de quoi vous désespérez-vous? de l'accident du monde le plus fréquent,

---

[1] *Elle vous consola! m'écriai-je en levant les yeux au ciel.* Cette idée qu'il n'y a guère de peine dont on ne se console, devrait déjà être par elle-même une consolation pour la plus grande partie des peines, et c'est au contraire la plus amère de toutes les réflexions, celle dont notre orgueil souffre le plus. L'homme, qui, en éprouvant un violent chagrin, voudrait que l'ordre de la nature fût interverti, a peine à concevoir que ce chagrin n'exercera qu'une influence médiocre et passagère sur l'ensemble de sa destinée, et que, vu à distance, il ne lui paraîtra presque plus rien; c'est pour lui une preuve irrécusable de la faiblesse humaine, et, s'il faut en croire Vauvenargues, toute affliction a toujours pour cause première le sentiment secret de notre faiblesse.

et qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimait et qui vous quitte, qui s'attache ailleurs ; et vous appelez cela un grand malheur ! Mais est-il bien vrai que c'en soit un ? et ne se pourrait-il pas que ce fût le contraire ? Que savez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous que cet homme-là ait cessé de vous aimer ? si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé ? si sa jalousie, son humeur, son libertinage, si mille défauts essentiels qu'il peut avoir et que vous ne connaissez point, ne vous auraient pas fait gémir le reste de votre vie ? Vous ne regardez que le moment présent, jetez votre vue un peu plus loin. Son infidélité est peut-être une grâce que le ciel vous a faite ; la Providence qui nous gouverne est plus sage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes [1] ; et vous pleurez aujourd'hui de ce qui sera peut-être dans peu de temps le sujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'esprit que vous ne deviez pas épouser celui dont il est question, et qu'assûrément ce n'était pas votre destinée ; qu'il est très-possible que vous y gagniez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t-elle, à ne pas épouser un jeune homme riche, à qui j'étais chère, qui me l'était, et qui me laissa aussi pour en aimer une autre, devenue

---

[1] Juvénal avait dit bien avant Marivaux :

Carior est divis homo quàm sibi.

Ducis a dit également dans une de ses tragédies :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

depuis sa femme; cette femme est malheureuse à ma place, et, avant que d'être à lui, elle aurait eu l'aveugle folie de se consumer en regrets, s'il l'avait quittée à son tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez, que vous n'avez point de bien, et qu'il aurait fait votre fortune; soit; mais n'aviez-vous que son infidélité à craindre? Était-il à l'abri d'une maladie? Ne pouvait-il pas mourir? et en ce cas, tout était-il perdu? N'y avait-il plus de ressources pour vous? et celles qui vous seraient restées, son inconstance vous les ôte-t-elle? Ne les avez-vous pas aujourd'hui? Vous l'aimez : pensez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, et qu'à cet égard tout est terminé pour vous? Eh! mon Dieu, mademoiselle, est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre, et de plus aimables que lui, d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage, et parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre[1]? Que signifie votre désolation? Quoi! mademoiselle, à votre âge! Eh! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit; Dieu vous a donné de l'esprit, du caractère, de la figure; vous avez mille heureux

---

[1] *Parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre.* Ce motif de consolation est un peu hasardé dans la bouche d'une religieuse. Mais l'excellence de son cœur la fait passer sur les devoirs de sa profession, et il ne faut pas oublier qu'elle ne fait que répéter les paroles d'une femme qui a vécu dans le monde, et qui en connaît les usages.

hasards à attendre ; et vous vous désespérez parce qu'un homme, qui reviendra peut-être, et dont vous ne voudrez plus , vous manque de parole !

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajouta ma religieuse ; et je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir, mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en aperçut. Ces motifs de consolation me touchèrent, me dit-elle tout de suite, et ils doivent vous toucher encore davantage ; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenaient. Mon âme me parlait de mes ressources ; vous en avez plus que je n'en avais ; je ne vous le dis pas pour vous flatter ; j'étais assez passable ; mais ce n'était ni votre figure, ni vos grâces, ni votre physionomie ; il n'y a point de comparaison. A l'égard de l'esprit et des qualités de l'âme, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là ; vous voyez l'estime et la tendresse que madame de Miran a pour vous ; je ne sache dans notre maison aucune personne raisonnable qui ne soit prévenue en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, et qui passe pour être si bon juge du mérite, serait une autre madame de Miran pour vous, si vous vouliez. Vous avez plu à tous ceux qui vous ont vue chez elle ; partout où vous avez paru, c'est de même ; nous en savons quelque chose. Je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément ; j'y suis difficile, et je

me suis tout d'un coup intéressée à vous. Eh! qui est-ce qui ne s'y intéressera pas? Qu'est-ce pour vous qu'un amant de moins, qui se déshonore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui et non pas à vous, et qui, de tous les partis qui se présenteront, n'est pas à mon gré le plus considérable.

Ainsi, soyez tranquille, Marianne, je dis absolument tranquille; il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être; et le moindre petit sentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors, moitié vaincue par les raisons, et moitié attendrie de reconnaissance pour toute la peine que je lui voyais prendre, afin de me persuader; et je laissai tomber amicalement mon bras sur elle d'un air qui signifiait, je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains.

C'était là en effet ce que je sentais; ce qui marquait que ma douleur se relâchait. Nous sommes bien près de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuantes, qu'elle avait l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai qu'elles l'étaient, je pense; mais, pour m'y rendre attentive, il fallait encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les disait.

La cloche l'appela pour souper; quant à moi, on m'apportait encore à manger dans ma chambre.

Ah çà! me, dit-elle en riant, je vous laisse. Mais ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée; c'est une fille raisonnable, qui se connaît et qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs et votre accablement? ajouta-t-elle; oh! je ne vous le pardonnerai pas sitôt, et je prétends vous appeler petite fille encore long-temps à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissait pas que d'avoir sa force, et qui me disposait tout doucement à penser qu'en effet je m'exagérais mon malheur. Est-ce que nos amis le prendraient sur ce ton-là avec nous, si le motif de notre affliction était si grave? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit, quand nous voyons nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus elle partit. Une sœur converse m'apporta à souper; elle rangea quelque chose dans ma chambre. Cette bonne fille était naturellement gaie. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déjà presque aussi vermeille qu'une rose; notre maladie est bien loin, il n'y paraît plus; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper?

Non, lui dis-je; je me sens fatiguée, et je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien! à la bonne heure, pourvu que vous dormiez, me répondit-elle; ceux qui dorment valent bien ceux qui se promènent. Aussitôt elle s'en alla.

Vous jugez bien que je fis un souper léger, et quoique ma religieuse eût un peu ramené mon esprit, et m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restait toujours un grand fonds de tristesse.

Je repassais sur tous ses discours [1]. Vous ne faites que commencer à vivre, m'avait-elle dit; et elle a raison, me répondais-je; ceci ne décide encore de rien; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, et ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est en effet ce qui arrive souvent, soit dit en passant.

Un volage est un homme qui croit vous laisser comme solitaire; se voit-il ensuite remplacé par d'autres, ce n'est plus là son compte; il ne l'entendait pas ainsi, c'est un accident qu'il n'avait pas prévu; il dirait volontiers, est-ce bien elle? il ne savait pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédaient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en trouverai point comme lui, faut-il que je le perde? Ah! monsieur de Valville, les grâces de mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas, et j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurai, et je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me roulaient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

---

[1] *Je repassais sur tous ses discours. On repasse* une chose, et non *sur* une chose. ACAD.

Eh quoi! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractère et des sentimens qu'on estime, avec ma jeunesse et les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéressée, et qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement!

Cette dernière réflexion releva mon courage; elle avait quelque chose de noble qui m'y attacha, et qui m'inspira des résolutions qui me tranquillisèrent. Je m'arrangeai sur la manière dont j'en agirais avec Valville, et dont je parlerais à madame de Miran dans cette occurrence.

En un mot, je me proposai une conduite qui était fière, modeste, décente, digne de cette Marianne dont on faisait tant de cas; enfin une conduite qui, à mon gré, servirait bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restait du cœur, que toutes les larmes que j'aurais pu répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'amant que nous pleurons, et qui peuvent jeter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement et ne me réveillai qu'assez tard; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechutes, et tous ces petits repos qu'on se procure sont bien fragiles. L'âme n'en jouit qu'en passant, et sait bien qu'elle n'est tranquille que par un

tour d'imagination qu'il faudrait qu'elle conservât, mais qui la gêne trop; de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai que non-seulement Valville était un infidèle, mais que madame de Miran ne serait plus ma mère. Ah! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avait montré chez elle!

Souvenez-vous-en, madame : de cet appartement j'aurais passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avait dit avec tant de tendresse, je me l'étais promis, j'y comptais, et il fallait y renoncer! Valville ne voulait plus que cela s'accomplît; et dans mon petit arrangement de la veille, je n'avais point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mère, madame, que deviendra-t-il? ce portrait que j'avais demandé, qu'elle m'avait assuré qu'on mettrait dans ma chambre, qui y est peut-être déjà, et qui y était inutilement pour moi? Que de douleurs! Il m'en venait toujours de nouvelles.

J'attendais madame de Miran ce jour-là; mais je ne l'attendais que l'après-midi, et cependant elle arriva le matin.

Ma religieuse, qui était venue chez moi quelques instans après que j'avais été habillée, et dont l'entretien m'avait encore soulagée, cette religieuse, dis-je, était à peine sortie, que je vis entrer mademoiselle Varthon.

Il n'était que onze heures du matin ; elle me parut abattue, mais moins triste que la veille. Je lui fis un accueil qu'on ne pouvait appeler ni froid ni prévenant, qui était mêlé de beaucoup de langueur ; et franchement, malgré tout ce qu'elle m'avait dit, j'avais quelque peine à la voir. Je ne sais si elle y prit garde, mais du moins ce fut sans témoigner y faire attention.

J'ai cru devoir vous apprendre une chose, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'aperçus de l'embarras ; c'est que je sors d'avec M. de Valville.

Elle s'arrêta là, comme honteuse elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenait.

A ce début, si étonnant pour moi après tout ce qu'elle m'avait dit à cet égard, je soupirai d'abord. Ensuite : Je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute consternée.

N'allez pas me condamner sans m'entendre, reprit-elle aussitôt ; je vous avais assuré que je ne le verrais plus, et c'était mon intention ; mais je n'ai pas deviné que c'était lui qui était là-bas ; et là-dessus elle disait vrai, je l'ai su depuis.

On est venu m'avertir qu'on me demandait de la part de madame de Miran, continua-t-elle, et vous sentez bien que je ne pouvais pas me dispenser de paraître ; il y aurait eu de l'impolitesse, et même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoique avec répugnance, car j'ai hésité d'abord ; il semblait que j'avais un pressentiment de ce qui allait

m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé M. de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée? lui dis-je d'une voix faible et tremblante. Vraiment, je n'y aurais pas manqué, me répondit-elle en rougissant; mais dès que je l'ai vu, je n'ai pu résister à un mouvement de colère [1] qui m'a prise, et qui était bien naturel; n'auriez-vous pas été comme moi? Non, lui dis-je; il y aurait eu beaucoup plus de colère à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle : mais mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avais de lui.

Ce terme, *que j'avais*, me fit peur; il n'était pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, monsieur, lui ai-je dit (c'est elle qui parle), de venir encore me surprendre après la lettre que vous m'avez écrite, et que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponse? La voici, monsieur : c'est que votre lettre et que vos visites m'offensent, et que le petit service que vous m'avez rendu, dont je vous savais gré, ne vous dispensait pas d'observer les égards que vous me devez, surtout dans les circonstances de l'engagement où vous êtes [2] avec une jeune personne que vous ne pouvez quitter sans perfidie. C'est

---

[1] *Je n'ai pu résister à un mouvement de colère.* Cette colère est venue bien à propos. Tout cet entretien des deux jeunes personnes est une excellente scène de comédie.

[2] *Surtout dans les circonstances de l'engagement où vous êtes. Les circonstances de l'engagement*, locution inusitée. On ne dit pas non plus : *Être dans un engagement.*

elle que vous avez à voir ici, monsieur, et non pas moi, qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voilà ce que j'étais bien aise de lui dire avant de le quitter, ajouta-t-elle; après quoi j'ai fait quelques pas pour le laisser là, sans daigner l'écouter; et j'allais sortir, quand je lui ai entendu dire : Ah! mademoiselle, vous me désespérez! et cela avec un cri si douloureux et si emporté, que j'ai cru devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, et que cela ne fît une scène; ce qui aurait été fort désagréable.

Oh! non, lui dis-je; il n'extravague pas. Il était inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, me répondit-elle un peu confuse, vous m'excuserez. La tourière, ou quelqu'un de la cour, n'avait qu'à venir au bruit, je n'aurais su que dire. Ainsi il était plus sage de rester pour un moment, car je ne croyais pas que ce fût pour davantage.

Eh bien! monsieur, que voulez-vous? lui ai-je dit toujours du même ton. Je n'ai rien à savoir de vous.

Hélas! mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire; qu'un seul mot. Revenez, je vous prie, m'a-t-il répondu avec un air si effaré, si ému, qu'il n'y a pas eu moyen de poursuivre mon chemin; c'était trop risquer.

Je me suis donc avancée. Voyons donc, monsieur, de quoi il s'agit.

Je venais vous informer, a-t-il repris, que ma mère passera ici entre onze heures et midi, dans le

dessein de vous emmener dîner avec Marianne; elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre, mais je me suis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'était pas la peine, monsieur, lui ai-je dit; madame de Miran me fait beaucoup d'honneur, et je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce là tout?

Quoi! lui demander encore si c'est là tout? Vous ne finirez donc jamais? dis-je à mademoiselle Varthon.

Eh! mais, au contraire, reprit-elle; *est-ce là tout?* signifiait seulement qu'il m'impatientait. Je ne le disais qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver; car j'appréhendais toujours son air ému; on ne sait comment faire avec des esprits si peu maîtres d'eux. Et alors, en m'assurant qu'il allait finir, il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'était sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avais parlé de perfidie; et vous jugez bien que ses raisons ne m'ont pas persuadée qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être; mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensais.

Ah! Seigneur, m'écriai-je ici sans lever la tête, que j'avais toujours tenue baissée par ménagement pour elle, c'est-à-dire, pour lui épargner des regards qui lui auraient dit: Vous n'êtes qu'une hypocrite; ah! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable! Eh! vous le méprisiez tant hier, ajoutai-je.

Eh! mais vraiment oui, reprit-elle; je le méprisais;

il me paraissait le plus indigne homme du monde, et je ne prétends pas qu'il n'ait point de tort; je dis seulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginons; et je ne le dis même que pour diminuer l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins fâcheux; ce n'est que par amitié que je vous parle; écoutez jusqu'au bout : vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a subitement changé; et point du tout, cela vient de plus loin; il y avait déjà quelque temps qu'il tâchait d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil; c'était même un peu avant votre maladie qu'il combattait son amour qu'on lui reprochait; il cherchait à se dissiper, à aimer ailleurs; il ne voulait qu'un objet; il m'a vue, je ne lui ai point déplu, il a senti cette légère préférence qu'il me donnait sur d'autres, et il en a profité pour s'en tenir à moi; voilà tout.

Eh! mon Dieu, mademoiselle, lui dis-je en l'interrompant, est-ce donc là ce que vous voulez que j'écoute? Est-ce là la consolation que vous m'apportez?

Eh! mais oui, reprit-elle, je me suis figuré que c'en était une. N'est-il pas plus doux pour vous de penser que ce n'est point par inconstance, ou faute d'amour, qu'il vous a laissée; que même il s'est fait violence en vous quittant; qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raisonnables, et qui, si je ne me trompe, vous le paraîtront assez, si vous voulez que je vous les dise, pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui? et je ne tâche pas à autre chose.

Ah ! çà, voyons : vous m'avez conté votre histoire, ma chère Marianne ; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dits qu'en passant, qui sont extrêmement importans, et qui ont pu vous nuire. Valville, qui vous aimait, ne s'y est point arrêté, il ne s'en est point soucié ; et il a bien fait. Mais votre histoire a éclaté ; ces petits articles ont été sus de tout le monde, et tout le monde n'est pas Valville, n'est pas madame de Miran ; les gens qui pensent bien sont rares. Cette marchande de linge chez qui vous avez été en boutique ; ce bon religieux qui a été vous chercher du secours chez un parent de Valville ; ce couvent où vous avez été vous présenter pour être reçue par charité ; cette aventure de la marchande qui vous reconnut chez une dame appelée madame de Fare ; votre enlèvement d'ici, votre apparition chez le ministre en si grande compagnie ; ce petit commis qu'on vous destinait à la place de Valville, et cent autres choses qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractère, qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous, mais qui sont humiliantes, qui vous rabaissent, quoique injustement, et qu'il est cruel qu'on sache à cause de la vanité qu'on a dans le monde : tout cela, dis-je, dont Valville n'a tenu compte, lui a été représenté. Vous ne sauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus, ni combien on condamne sa mère, combien on persécute ce jeune homme sur le dessein qu'il a de vous épouser ; ce sont des amis qui rompent avec lui, ce sont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet ; il n'y a pas jusqu'aux indiffé-

rens qui ne le raillent ; en un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il essuie ; ce sont des avanies sans fin ; je ne vous en répète pas la moitié. Quoi ! une fille qui n'a rien ! dit-on ; quoi ! une fille qui ne sait qui elle est ! Eh ! comment oserez-vous la montrer, monsieur ? Elle a de la vertu ? Eh ! n'y a-t-il que les filles de ce genre-là qui en ont ? N'y a-t-il que votre orpheline d'aimable ? Elle vous aime ! Eh ! que peut-elle faire de mieux [1] ? Est-ce là un amour si flatteur ? Pouvez-vous être sûr qu'elle vous aurait aimé, si elle avait été votre égale ? A-t-elle eu la liberté du choix ? Que savez-vous si la nécessité où elle était ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous ? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoute-t-on malignement et sottement ; vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez ; et du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre pays, allez vous cacher avec votre femme pour éviter le mépris où vous tomberez ici ; mais, en quelque endroit que vous alliez, n'espérez pas éviter le malheur de la haïr, et de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh ! je n'en pus écouter davantage ; je m'étais tue

---

[1] *Elle vous aime ? eh ! que peut-elle faire de mieux ?* Mademoiselle Varthon, sous les dehors de la bienveillance, étale tout ce que la perfidie peut imaginer de plus cruel. Elle n'épargne aucune des circonstances qui peuvent humilier et blesser Marianne ; au contraire, elle se complaît à tout exagérer, à tout envenimer. Ce caractère, si odieux dans une jeune personne, forme un contraste frappant avec la noblesse d'âme et la candeur de Marianne.

pendant toutes les humiliations qu'elle m'avait données; j'avais enduré le récit de mes misères. A quoi m'eût servi de me défendre ou de me plaindre? Il n'était plus douteux que j'avais affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant; je voyais bien que Valville s'était justifié auprès d'elle, qu'il l'avait gagnée, et qu'elle cherchait à le disculper auprès de moi, pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y était engagée. Je le voyais bien, et mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haine dont elle avait la cruauté de me parler, et qu'on prédisait à Valville qu'il aurait pour moi, ces malédictions qu'il donnerait au jour de notre connaissance, me percèrent le cœur, et poussèrent ma patience à bout.

Ah! c'en est trop, mademoiselle, m'écriai-je, c'en est trop. Lui, me détester! Lui, maudire le temps où il m'a vue! Et vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée aussi affreuse, et de m'en entretenir sous prétexte d'amitié, pour me consoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction! Et vous croyez que je ne vous entends pas, que je ne vois pas le fond de votre cœur? Ah! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites? Eh! ne sauriez-vous l'aimer sans achever de m'ôter la vie? Vous voulez qu'il soit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien! mademoiselle, il l'est; rendez-lui votre estime; il a bien fait, il devait rougir de m'aimer; je vous l'accorde, je vous passe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvrirait. Oui,

je ne suis plus rien; la moindre des créatures est plus que moi; je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité; on le sait, on me le reproche; vous me le répétez, vous m'écrasez, et en voilà assez; je suis assez avilie, assez convaincue que Valville a dû m'abandonner, et qu'il a pu le faire sans en être moins honnête homme; mais vous me menacez de sa haine et de ses malédictions, moi qui ne vous réponds rien, moi qui me meurs! Ah! c'en est trop, vous dis-je, et Dieu me vengera, mademoiselle, vous le verrez; vous pouviez justifier Valville, et m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blâmable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte; et c'est peut-être vous qu'il haïra, mademoiselle; c'est peut-être vous, et non pas moi, prenez-y garde!

Cette violente sortie l'étourdit : elle ne s'attendait pas à être si bien devinée; je la vis pâlir et rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah! Seigneur, quel emportement! Je vous écrase, je vous déchire, et Dieu me punira; voilà qui est étrange! Eh! de quoi me punirait-il, mademoiselle? Ai-je quelque part à vos chagrins? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme? Est-ce ma faute, à moi, s'il en est frappé? Et, dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout; il y a ici bien moins d'infidélité que de faiblesse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui; et il est cer-

tain que ce n'est pas là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai cru vous faire plaisir en vous l'apprenant, et voilà toute la finesse que j'y entends. Voilà tout, mademoiselle; je souhaiterais qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en serait plus louable; mais de dire que ni vous, ni moi, ni personne, ayons le droit de le mépriser, non; toute la terre excusera la faute qu'il a faite; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit; c'est mon sentiment; et si vous êtes équitable, ce doit être aussi le vôtre, pour la tranquillité de votre esprit.

Je serais encore plus tranquille si cet entretien-ci finissait, lui dis-je en pleurant.

Ah! comme il vous plaira; il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, et je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, mademoiselle, ajouta-t-elle en se retirant. Je ne fis que baisser beaucoup la tête, et la laissai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais; du moins, comme vous voyez, m'arrive-t-il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidèle qu'était Valville, je ne pouvais absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai qu'il aimait mademoiselle Varthon; mais elle n'en était pas moins mon amie; elle ne voulait point de lui, elle le méprisait, elle m'exhortait à le mépriser aussi; et encore une fois, ce n'était pas là une vraie rivale, au lieu qu'à présent c'en est une bien complète. Mademoiselle Varthon aime Valville, et

l'aimera; elle y est résolue, ses discours me l'annoncent; et, suivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de désespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans fin, n'est-ce pas? Point du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cessèrent; cette augmentation de douleur les arrêta, et m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a cru extrême et qui nous désespère, devient encore plus grand, il semble que notre âme renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole; elle lui cède et se tait. Il n'y a plus que ce parti-là pour elle; et ce fut celui que je pris sans m'en apercevoir.

Ce fut dans cette espèce d'état de sang-froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivait, que je me convainquis qu'il n'y avait plus de remède, et que je consentis à endurer patiemment mon aventure.

De façon que je sortis de là avec une tristesse profonde, mais paisible et docile; ce qui est un état moins cruel que le désespoir.

Voilà donc à quoi j'en étais avec moi-même, quand cette sœur converse, qui m'avait apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran est ici, me dit-elle; à quoi elle ajouta : Et on vous attend au parloir; ce qui ne voulait pas dire que ce fût madame de Miran qui m'y attendît.

Mais je crus que c'était elle, d'autant plus que ma-

demoiselle Varthon m'avait appris qu'elle devait venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc, et, malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étais, je descendis un peu émue; mes yeux se mouillèrent en chemin.

Cette mère si tendre croit venir voir sa fille, me dis-je, et elle ne sait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, et que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien; j'avais mes desseins, et ce n'était pas là le moment que je voulais prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'essuyai mes pleurs, je tâchai de prendre un visage serein; et, après deux ou trois soupirs que je fis de suite, pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau, tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachait encore la personne à qui j'allais parler; mais prévenue que c'était madame de Miran :

Ah ! ma mère, est-ce donc vous? m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, et qui, au lieu de madame de Miran, me présenta Valville.

Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je encore tout à coup, saisie en le voyant, et si saisie, que je restai longtemps la tête baissée, interdite et sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne ? me répondit-il. Oui, c'est moi; est-ce qu'on ne vous l'a pas dit? Que je suis charmé de vous voir! Hélas! vous me paraissez encore bien faible : ma mère est dans un par-

loir ici près qui parle avec madame Dorsin à une religieuse, à qui elle avait quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, et elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle allait être ici dans un moment, et qu'elle avait dessein de vous emmener avec votre amie mademoiselle Varthon; mais j'ai bien peur que vous ne soyez pas encore en état de sortir; voyez cependant, voulez-vous aller vous habiller?

Non, monsieur, lui dis-je en reprenant mes esprits, et avec une respiration un peu embarrassée, non, je ne m'habillerai point; je suis convalescente, et madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah! sans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jetés dans de terribles alarmes, ajouta-t-il ensuite du ton d'un homme qui s'excite à paraître empressé, qui veut parler et qui ne sait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne sais si je me trompe, mais on dirait que vous êtes triste; c'est peut-être un reste de faiblesse qui vous donne cet air-là; car apparemment rien ne vous chagrine?

Ce que je sentais bien qu'il me disait à cause que mon accueil et que ma mélancolie l'inquiétaient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que mademoiselle Varthon m'avait révélé son secret; elle lui avait caché ce qui s'était passé entre elle et moi là-dessus, et lui avait fait entendre qu'elle ne savait nos engagemens que par une confidence d'amitié que je lui avais faite; mais n'importe, tout est suspect à un coupable. Et made-

moiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvait m'avoir donné quelques lumières; et c'est ce qu'il craignait.

Jusque-là je n'avais osé l'envisager; je ne voulais pas qu'il vît dans mes yeux que j'étais instruite, et j'appréhendais de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvais compter sur moi, et je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venait de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante qu'on en paraît triste, repartis-je, en examinant l'air qu'il avait lui-même.

Ah! madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie! il faut que l'âme se sente bien déshonorée par ce crime-là; il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraie, puisqu'elle surmonte si difficilement la confusion qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous que Valville ne put jamais soutenir mes regards, que jamais il n'osa fixer les siens sur moi, malgré toute l'assurance qu'il tâchait d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus; ce n'était plus le même homme; dans cette physionomie autrefois si pénétrée et si attendrie quand j'étais présente, il n'y avait plus de franchise, plus de naïveté, plus de joie de me voir. Tout l'amour en était effacé; je n'y vis plus qu'embarras et qu'imposture; je ne trouvai plus qu'un visage froid et contraint, qu'il tâchait d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence et la

sécheresse. Hélas ! je n'y pus tenir, madame, et j'eus bientôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant, je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher. Il le remarqua, et s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne ? me dit-il. Non, lui répondis-je ; tout cela vient de langueur : et puis nous fûmes l'un et l'autre un petit intervalle de temps sans rien dire ; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avaient quelque chose de singulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés ; et plus elles déconcertaient mon infidèle, plus elles devenaient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étais en état de prendre sur moi, c'était de me taire sur le sujet de ma douleur ; et le reste allait comme il pouvait.

Cette langueur que vous avez m'attriste moi-même, me dit-il : on nous avait assuré que vous étiez plus rétablie (voyez, je vous prie, quels discours glacés !). Vous dissipez-vous un peu dans votre couvent ? Vous avez des amies ?

Oui, repartis-je, j'y ai une religieuse qui m'aime beaucoup, et puis j'y vois mademoiselle Varthon, qui est très-aimable. Elle le paraît, me dit-il, et vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir ? lui dis-je. Sait-elle que madame de Miran va la venir prendre ? Oui. Je pense que ma mère a dit qu'on lui parlât, répondit-il.

Vous serez bien aise de la mieux connaître, lui dis-je.

Eh ! mais, je l'ai vue ici une ou deux fois de la

part de ma mère, et pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le savez-vous pas? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes; lui toujours par embarras, et moi moitié par tristesse et par discrétion.

Ah çà! tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, mademoiselle, me dit-il; et ensuite: Il me semble que j'entends ma mère dans la cour; voyons si je me trompe, ajouta-t-il pour aller regarder aux fenêtres.

Ce petit mouvement lui épargnait quelques discours qu'il aurait fallu qu'il me tînt pour entretenir la conversation, ou du moins ne l'obligeait plus qu'à me parler de loin sur ce qu'il verrait dans cette cour, et sur ce qu'il n'y verrait pas.

Oui, me dit-il, c'est elle-même avec madame Dorsin. Les voilà qui montent, et je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, sans que je lui disse un mot. J'étouffais mes soupirs pendant qu'il se sauvait ainsi de moi; il descendit même quelques degrés de l'escalier pour donner la main à madame Dorsin qui montait la première.

La voilà donc! cette chère enfant, me dit-elle en entrant, et en me tendant la main; grâces au ciel, nous la conservons. Nous ne devions venir que cette après-midi, mademoiselle; mais j'ai dit à votre mère que je voulais absolument dîner avec vous pour vous voir plus long-temps. Madame (c'était madame de Miran à qui elle s'adressait), elle est mieux que je ne

croyais ; elle se remet à merveille, et n'est presque pas changée.

Je ne sais plus ce que je répondis. Valville était à côté de madame Dorsin, et souriait en me regardant, comme s'il avait eu beaucoup de plaisir à me voir aussi. Ma fille, me dit madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée? J'avais envoyé Valville pour te dire que je venais te chercher.

A ce discours, qu'elle me tenait de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de *ma fille*, qu'elle me donnait de si bonne foi, je laissai tomber quelques larmes, et en même temps je m'aperçus que Valville rougissait; je ne sais pourquoi; peut-être eut-il honte de me voir si inutilement attendrie, et de penser que ce doux nom de *ma fille* n'aboutirait à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convalescente où elle est, dit alors madame Dorsin; elle n'a besoin ni de ces petits mouvemens, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, et j'ai peur que cela ne lui nuise. Laissez-la se rétablir parfaitement; ensuite qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir; mais jusque-là point d'attendrissement, s'il vous plaît. Allons, mademoiselle, tâchez de vous réjouir; et partons, car il se fait tard.

J'attends mademoiselle Varthon, reprit madame de Miran. Pour toi, ajouta-t-elle, nous t'emmènerons comme tu es; il n'est pas nécessaire que tu remontes chez toi, n'est-ce pas?

Hélas! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit prompte-

ment Valville; qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne voulait apparemment que me fournir une excuse dont il espérait que je profiterais; mais il se trompa.

Vous m'excuserez, monsieur, répondis-je; je ne me porte point mal; et puisque madame veut bien me dispenser de m'habiller (notez que ce *madame* était pour ma mère), je serai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que *madame?* reprit en riant madame de Miran; à qui parles-tu? Ta maladie t'a rendue bien grave! Dites respectueuse, ma mère; et je ne saurais trop l'être, repartis-je avec un soupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à madame Dorsin, et qui confondit l'inquiet et coupable Valville; il en perdit toute contenance; et en effet, il y avait de quoi. Ce soupir, avec ce respect dans lequel je me retranchais, n'avait point l'air d'être là pour rien. Madame Dorsin remarqua aussi qu'il en avait été troublé; je le vis à la façon dont elle nous observait tous deux.

Madame de Miran allait peut-être me répondre encore quelque chose, quand mademoiselle Varthon entra dans un négligé fort décent et fort bien entendu.

Comme elle avait prévu que, malgré mes chagrins, je pourrais être de la partie du dîner, elle s'était sans doute abstenue, à cause de moi, de se parer davantage, et s'était contentée d'un ajustement fort simple, qui semblait exclure tout dessein de plaire, ou qui, raisonnablement parlant, ne me laissait aucun sujet de l'accuser de ce dessein.

Je devinai tout d'un coup ce ménagement apparent qu'elle avait eu pour moi ; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une amante jalouse et trahie en sait encore plus qu'une amante aimée. Ainsi son négligé ne m'en imposa pas. Je vis au premier coup d'œil qu'il n'était pas de bonne foi, et qu'elle avait tâché de n'y rien perdre.

La petite personne avait bien voulu se priver de magnificence, mais non pas s'épargner les grâces.

Et moi, qui m'étais laissée comme je m'étais mise en me levant, qui n'avais précisément songé qu'à jeter sur moi une mauvaise robe ; moi, si changée, si maigre, avec des yeux éteints, avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie, tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voyez que d'accidens à la fois contre le mien !), je me sentis mortifiée, je vous l'avoue, de paraître avec tant de désavantage auprès d'elle, et par là d'aider moi-même à justifier Valville.

Qu'un amant nous quitte et nous en préfère une autre, eh bien! soit; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer ; que ce soit la faute de son inconstance, et non pas de nos charmes ; enfin, que ce soit une injustice qu'il nous fasse ; c'est bien la moindre chose ; et il me semblait que je ne pourrais pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez madame de Miran ; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Et puis, dans le fond, il y avait bien des choses à alléguer en ma faveur ; ma rivale, après tout, n'avait

pas tant de quoi triompher. Si elle était plus brillante que moi, ce n'était pas qu'elle fût plus aimable ; c'est seulement qu'elle se portait bien, et que j'avais été malade. J'étais dispensée d'avoir mes grâces, et elle était obligée d'avoir les siennes ; aussi les avait-elle, et voilà jusqu'où elles allaient, pas davantage ; au lieu qu'on ne savait pas jusqu'où iraient les miennes, quand elles seraient revenues [1].

Je ne vous répéterai point tous les complimens que ces dames lui firent. Il était heure de partir, et nous sortîmes toutes deux du couvent pour monter en carrosse.

Nous voici arrivées ; on servit quelques momens après.

J'appréhende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit madame de Miran en me regardant après le repas ; elle a je ne sais quelle mélancolie que je n'aime point ; était-elle de même dans votre couvent, mademoiselle ? (Elle parlait à mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, madame, à peu près, répondit-elle ; elle a de la peine à revenir ; il y a pourtant des momens où cela se passe ; sa maladie a été longue et violente.

Madame Dorsin ne disait mot, et nous avait tou-

---

[1] Quand Marianne fait ce singulier calcul, elle est heureuse, et désintéressée dans la question. Mais, au fond, était-ce bien là la réflexion qui devait se présenter à elle, lorsque le triomphe momentané de sa rivale pouvait devenir un avantage certain, définitif, et amener pour elle un malheur irréparable? Supposons-la sacrifiée ; à quoi lui servira le retour tardif de sa supériorité ?

jours examinés Valville et moi. Le repas fini, il faisait beau, et on alla se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale; ensuite on demanda à mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mère; on parla de son voyage, de son retour et de ses affaires.

Pendant qu'on était là-dessus, je feignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui était au bout de la terrasse. Il me paraît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh! non, me répondit-il; c'est fort peu de chose. Mais comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre, et je le séparai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant; on s'entretient de choses qui vous intéressent peut-être, mais nous ne serons qu'un instant.

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé; ne savez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous?

Je ne lui répondis rien; nous entrions alors dans le cabinet, et le cœur me battait [1]; je ne savais par où commencer ce que j'avais à lui dire.

A propos, commença-t-il lui-même (et vous allez voir si c'était par un *à propos* qu'il devait m'entretenir

---

[1] *Nous entrions alors dans le cabinet, et le cœur me battait.* L'émotion de Marianne est facile à concevoir, au moment où elle se prépare à une explication qui va décider de l'affaire la plus importante de sa vie. Peut-être, en se rappelant les fureurs des amans de l'épopée ou de la tragédie, on s'attend à des larmes, à des reproches. C'est par une conduite toute différente que Marianne confon-

de ce dont il s'agissait), vous souvenez-vous de cette charge que je veux avoir?

Si je m'en ressouviens, monsieur? Sans doute, repartis-je; c'est cette affaire-là qui a différé notre mariage; est-elle terminée, monsieur, ou va-t-elle bientôt l'être?

Hélas! non: il n'y a encore rien de fini, reprit-il; nous sommes un peu moins avancés que le premier jour; ma mère vous en parlera sans doute; il est survenu des oppositions, des difficultés qui retardent la conclusion, et qui malheureusement pourront la retarder encore long-temps.

Notez que c'étaient des difficultés faites à plaisir qui venaient de son intrigue et de celle de ses amis, sans que madame de Miran en sût rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t-il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, et qui, suivant toute apparence, ne le seront pas sitôt. J'en suis au désespoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t-il en faisant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, monsieur, lui dis-je; je suis un peu lasse, asseyons-nous. Dites-moi, je vous prie, pourquoi ces difficultés vous chagrinent-elles?

---

dra l'infidèle Valville, et rien dans ses discours ne démentira la générosité des sentimens qu'elle a manifestés jusqu'alors. Ce parti, au reste, est pour une femme trahie le meilleur et le plus sûr de tous, et elle ne saurait trouver pour combattre un volage d'armes plus puissantes que la douceur et la résignation.

Eh! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent, vous jugez bien que je serais charmé qu'on pût le conclure; j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mère de le terminer toujours en attendant la charge; mais j'ai cru qu'il valait mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, et ne la pas trop presser; n'est-il pas vrai?

Ah! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je; ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non, certes, dit-il, ni par moi non plus; je crois que vous en êtes bien persuadée; mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente, et je souhaiterais bien que ma mère eût été d'avis de ne pas remettre; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez-vous donc, monsieur? repris-je seulement pour entamer la matière.

Duquel? me dit-il; eh! mais du mien, mademoiselle, de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau que je vous aime? et vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je désire encore plus que vous?

Pour toute réponse, je tirai sur-le-champ un papier de ma poche, et le lui donnai; c'était la lettre qu'il avait écrite à mademoiselle Varthon, et qui m'était restée, vous le savez.

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba; cela n'est point exprimable; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi; il essaya cependant de se remettre.

Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier ? Que voulez-vous que j'en fasse ? me dit-il en le tenant d'une main tremblante [1]. Ah ! oui, ajouta-t-il ensuite en feignant de rire, et sans trop savoir ce qu'il disait ; je vois bien, oui, c'est de moi, c'est ma lettre, j'oubliais de vous en parler ; c'est une bagatelle. Vous étiez malade, la conversation roulait sur l'amour, et à l'occasion de cela, j'ai plaisanté ; voilà tout. Je n'y songeais plus ; c'est que nous nous sommes rencontrés ailleurs, mademoiselle Varthon et moi ; je l'ai vue chez madame de Kilnaré ; hélas ! tout le monde le sait ; il n'y a point de mystère ; je ne vous voyais pas, et on s'amuse. A propos de madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connaissiez, je crois même lui avoir parlé de vous ; c'est une femme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours qui n'avait ni suite ni raison, et qui marquait si bien le désordre de son esprit ; je me taisais les yeux baissés.

---

[1] *Que voulez-vous que j'en fasse ? me dit-il en le tenant d'une main tremblante.* En général, personne de plus gauche et de plus maladroit qu'un amant convaincu de trahison. Un critique, à propos de l'adresse avec laquelle, dans *le Misanthrope*, Célimène se tire d'une explication non moins difficile que celle où Valville balbutie et se déconcerte, remarque la grande supériorité des femmes dans de pareilles situations, et dit qu'à la place de l'amante d'Alceste, un homme serait resté interdit et muet. Cet homme que suppose le critique, le voilà, c'est Valville ; et Marivaux a peint sa gaucherie et son embarras avec autant de vérité que Molière en a mis à représenter la présence d'esprit et la prodigieuse dextérité de sa coquette.

Quand il eut fini : Monsieur, lui dis-je sans lui faire aucun reproche, et sans relever un seul mot de ce qu'il avait dit, je dois rendre justice à mademoiselle Varthon ; ne l'accusez pas d'avoir sacrifié votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris ni par dédain pour vous ; je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eûmes hier ensemble, et elle ne savait ni l'intérêt que je prenais à vous, ni celui que j'avais la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous assure.

Mais la vanité, reprit-il avec une physionomie toute renversée, la vanité ! mais il n'y en a point là-dedans ; c'est un fait, mademoiselle.

Monsieur, lui répondis-je d'un ton modeste, ayez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon, à qui vous rendîtes une visite il y a quelques jours, me dit, quand elle vous eut quitté, qu'elle sortait d'avec le fils de madame de Miran, qui était venu de sa part lui demander de ses nouvelles et des miennes ; et de la lettre que vous veniez de lui donner en même temps, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage était conclu, elle demeura interdite.

Ah ! ah ! interdite ! s'écria-t-il ; eh ! d'où vient ? Vous me surprenez ; que lui importe ?

Je n'en sais rien, répondis-je. Mais, quoi qu'il en soit, je m'en aperçus ; je lui en demandai la raison, je la pressai ; l'aveu de la lettre lui échappa, et elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore ; elle était fort la maîtresse, et ce n'était pas là vous montrer quel-

que chose de bien important; qu'est-ce que c'est que cette lettre? On en sait bien la valeur, et je ne lui avais point défendu de la montrer.

Vous m'excuserez, monsieur, vous ne vous en ressouvenez pas; et vous l'en priez dans la lettre même, repartis-je doucement; mais achevons; je ne vous ai fait cette petite explication qu'afin que mademoiselle Varthon, supposé qu'elle vous aime, comme assurément vous avez lieu de l'espérer, ne dise point que j'ai parlé en jalouse; ce qui ne me conviendrait pas avec une fille comme elle.

Mais qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies? s'écria-t-il. Que voulez-vous dire? En vérité, mademoiselle Marianne, y songez-vous? Que je meure, si je vous comprends; non, je n'y entends rien.

Eh! monsieur, lui dis-je, laissez-moi finir; avec qui vous abaissez-vous à feindre? Avez-vous oublié à qui vous parlez? Ne suis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'aurait su que devenir sans ses bontés, et mérité-je que vous vous embarrassiez dans des explications? Non, monsieur, ne m'interrompez plus, le temps nous presse; il faut convenir de quelque chose; vous savez les dispositions de votre cœur, mais songez donc que madame de Miran les ignore; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentimens; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie; qu'elle se figure que je serai sa fille; qu'il lui tarde que je la sois, et qu'elle pourra fort bien se résoudre à ne pas attendre que vous ayez

votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous-même, il n'y a pas long-temps, fort pressée pour ce mariage ; qu'elle croira vous combler de joie en l'avançant. Oh! je vous demande, irez-vous tout d'un coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question ? Je la connais, monsieur. Madame votre mère a un cœur plein de droiture et de vertu ; et, sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causerait encore une surprise qui vous nuirait peut-être dans son esprit ; et il faut tâcher de lui adoucir un peu cette aventure-ci. Une mère comme elle est bien digne d'être ménagée ; et moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serais inconsolable. Eh ! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous et madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, et de tous les bienfaits que j'en ai reçus ? Ah ! mon Dieu, ce serait bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline ; mais c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je puis. Ainsi, monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, et quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconvéniens dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus ; ce qui n'est pas encore vrai, et ce qu'après tout ce qui s'est passé je n'aurais pas même la hardiesse de dire, quand ce serait une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez

à propos que je tienne; vous êtes le maître, et ce n'est que dans le dessein de vous servir que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier ; ainsi expliquez-vous, monsieur.

Jusque-là Valville s'était défendu du mieux qu'il avait pu, et avait eu, je ne sais comment, le courage de ne convenir de rien; mais ce que je venais de dire le mit hors d'état de résister davantage; ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faisait plus mystère de sa honte, qui s'y laissait aller sans réserve, et qui se mettait à la merci du mépris que j'étais bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion; mais comme il restait muet : Ayez donc la bonté de me répondre, monsieur, lui-dis-je; que me prescrivez-vous ?

Mademoiselle, comme il vous plaira. J'ai tort; je ne saurais parler. Ce fut là toute sa réponse.

Il aurait cependant été nécessaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc et pressant ; mais il se tut, il n'y eut plus moyen d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon, qui s'était détachée de nos deux dames, approchait pendant qu'elles se promenaient.

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible, et il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réussisse au gré de vos désirs.

Comme il restait toujours muet, et que j'allais le

quitter après ce peu de mots, mademoiselle Varthon, qui était déjà à l'entrée du cabinet, feignit d'être surprise de nous trouver là ; elle semblait craindre de nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant ; je ne savais pas que vous étiez encore ici, et vous croyais descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtresse d'entrer, mademoiselle, lui dis-je ; voilà notre entretien fini, et vous auriez pu en être ; monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appelez-vous contre moi ? répondit-elle ; eh ! mais vraiment, mademoiselle, je n'en doute pas ; quel rapport y a-t-il de vos secrets à ce qui me regarde ?

Je ne répliquai rien, et je sortis du cabinet pour retourner auprès de ces dames, qui, de leur côté, venaient à nous ; de façon que nos deux amans que je laissais ne purent tout au plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne sais ce qu'ils se dirent ; mais je les entendis qui me suivaient, et, en prêtant l'oreille, il me sembla que mademoiselle Varthon parlait assez bas à Valville.

Pour moi, je revenais tout émue de ma petite expédition, mais je dis agréablement émue [1] : cette

---

[1] *Mais je dis agréablement émue.* La Bruyère avance quelque part que *rien ne rafraîchit le sang* comme d'avoir su éviter de faire une sottise. On pourrait ajouter : d'avoir tenu une conduite estimable, et de s'être tiré avec honneur d'un pas glissant et dangereux.

dignité de sentimens que je venais de montrer à mon infidèle, cette honte et cette humiliation que je laissais dans son cœur, cet étonnement où il devait être de la noblesse de mon procédé, enfin, cette supériorité que mon âme venait de prendre sur la sienne, supériorité plus attendrissante que fâcheuse, plus aimable que superbe, tout cela me remuait intérieurement d'un sentiment doux et flatteur; je me trouvais trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui était fini; il ne lui était plus possible, à mon avis, d'aimer mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il aurait fait; je le défiais de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même; sans compter que j'avais dessein de ne le plus voir, ce qui serait encore une punition pour lui; de sorte que, tout bien examiné, je crois qu'en vérité je me le figurais encore plus à plaindre que moi; mais au surplus c'était sa faute; pourquoi était-il infidèle?

Telles étaient les petites pensées qui m'occupaient en allant au devant de madame de Miran, et je ne saurais vous dire le charme qu'elles avaient pour moi, ni combien elles tempéraient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage; les uns l'aiment cruelle, et les autres généreuse; et, comme vous voyez, mon cœur était de ces derniers; car ce n'était pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit que mademoiselle Varthon et lui me suivaient, et ils nous eurent bientôt joints.

Il s'était élevé un petit vent assez incommode : Rentrons, dit madame de Miran; et nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'aperçus que madame Dorsin, qui avait la bonté de s'intéresser réellement à moi, et qui, par suite de certains soupçons qui lui étaient venus, avait pris garde à toutes nos démarches, je m'aperçus, dis-je, qu'elle fixait les yeux sur Valville, qui, de son côté, détournait la tête; sa physionomie n'était pas encore bien remise de toutes les impressions qu'elle avait reçues.

Madame de Miran même, qui ne se doutait de rien, lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi :

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paraît triste et rêveur; que s'est-il passé entre vous deux ? Que lui as-tu dit ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mère, lui répondis-je; et j'avais raison, il n'avait en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaîté; j'y suis déterminée, me repartit-elle sans s'expliquer davantage; et en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes assis : Mademoiselle, me dit madame de Miran, mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous et mon fils; j'espère même qu'elle nous fera l'honneur d'y être présente; ainsi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur ;

elle prévit une scène où elle craignait d'être impliquée elle-même; elle fit cependant une petite inclination de tête en remercîment de la confiance que lui marquait madame de Miran.

Mon fils, continua la dernière, vous rêvez à votre charge, et j'avais résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez; mais je ne m'attendais pas à toutes les difficultés qui vous empêchent de l'avoir; et puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sait pas quand elles finiront, et qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus et terminer le mariage [1], avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque temps. J'ai déjà pris des mesures sans vous les avoir dites; il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne. Madame, ajouta-t-elle en montrant madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parlait de ma rivale) voudra bien venir aussi, et le lendemain c'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avais jeté il n'y avait qu'un instant. Mademoiselle Varthon rougissait, et ne savait quelle figure faire. De mon côté, je me taisais d'un air plus triste que satisfait, et il n'y avait point de malice à mon silence; mais c'est que ma tendresse et mon respect pour

[1] *Il n'y a qu'à passer par-dessus et terminer le mariage.* Ce dernier trait de bonté couronne toutes les preuves que madame de Miran a données de la noblesse de son âme; quelle mère, quelle amie, quelle femme que madame de Miran! La femme forte de Salomon est peut-être moins difficile à trouver.

madame de Miran, et peut-être aussi mon amour pour Valville, m'ôtaient la force de parler, me liaient la langue.

Ainsi il se passa un petit intervalle de temps sans que nous ouvrissions la bouche, Valville et moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui tinssent lieu d'une réponse; car il n'en avait point de déterminée, et ne savait ce qu'il allait dire; mais il fallait bien un peu remplir ce vide étonnant que faisait notre silence.

Oui-dà, ma mère, il est vrai, vous avez raison, il n'y a rien de plus aisé; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment! que dites-vous? Il n'y aura qu'à voir? reprit madame de Miran, d'un ton qui signifiait : où sommes-nous, Valville? Êtes-vous distrait? Avez-vous entendu ce que j'ai dit? Que faut-il donc voir? Est-ce que tout n'est pas vu?

Non, madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant, non. La bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage; et je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnaissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus et d'abandonner ce projet.

Eh! d'où vient donc, petite fille? s'écria-t-elle avec colère : car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me

dît des injures, et le tout par tendresse irritée[1]; d'où vient donc? Qu'est-ce que cela signifie?

Non, ma mère, vous ne devez plus y penser, ajoutai-je en me jetant subitement à ses genoux. J'y perds des biens et des honneurs; je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. M. de Valville ne pourrait m'en faire part sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh! quel malheur ne serait-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de déserter sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connaît, une fille que vous avez tirée du néant, et qui n'a pour tout bien que vos charités! S'accoutumerait-on à un pareil mariage?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions? De quoi s'avise-t-elle? Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit là? s'écria encore madame de Miran en m'interrompant.

De grâce, écoutez-moi, madame, insistai-je; dans le fond, ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions et des siennes, assurément c'est ma misère. Eh bien! ma mère, vous y avez eu tant d'égard,

---

[1] *Et le tout par tendresse irritée.* Expression elliptique, mais excellente, parce qu'elle réunit le mérite du naturel à celui de l'originalité. Il faut remarquer dans les discours de Marianne avec quelle délicatesse, en s'opposant à son mariage avec Valville, elle écarte de lui tout soupçon d'inconstance, et rejette sur sa position seule le tort de la rupture qu'elle a l'air de solliciter.

vous y en avez tant encore! Vous voulez que Marianne vous appelle sa mère, vous lui faites l'honneur de l'appeler votre fille, vous la traitez comme si elle l'était; cela n'est-il pas admirable? Y a-t-il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites? et n'est-ce pas là une misère assez honorée? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils, et cette misère est-elle une dot? Non, ma chère mère, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille, c'est un présent que je puis recevoir de lui sans que personne y trouve à redire; mais je ne dois pas le recevoir par les lois, je ne suis point faite pour cela. Il est vrai que je m'étais rendue à vos bontés; je croyais tout surmonté, tout paisible. L'excès de mon bonheur m'empêchait de penser, m'avait ôté tous mes scrupules; mais il n'y a plus moyen; c'est tout le monde qui crie, qui se soulève, et je vous parle d'après tous les discours qu'on tient à M. de Valville, d'après les persécutions et les railleries qu'il essuie et qu'il trouve partout, de quelque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache et qu'il n'ose vous le dire, elles l'étonnent, il en est effrayé lui-même, il a raison de l'être; et quand il ne s'en soucierait pas, ce serait à moi à m'en soucier pour lui, et même pour moi; car enfin vous m'aimez, votre intention est que je sois heureuse, et ce serait moi cependant qui trahirais les desseins de votre tendresse; des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirais en consentant à épouser monsieur. Comment serais-je heureuse s'il ne l'était pas lui-

même, si je m'en voyais méprisée, si je m'en voyais haïe, comme on le menace que cela arriverait? Ah! Seigneur, moi haïe!

A cet endroit de mon discours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville, qui, pendant que j'avais parlé, avait fait de temps en temps comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, et sortit de la salle sans que personne le retînt, ou lui demandât compte de sa sortie[1].

De son côté, madame de Miran était restée comme immobile. Madame Dorsin, morne et pensive, regardait à terre. Mademoiselle Varthon, plus inquiète que jamais de ce que je pourrais dire, ne songeait qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien; de sorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affaiblie par l'effort que je venais de faire, je m'étais laissée aller sur les genoux de madame de Miran, et je pleurais.

Ces deux dames, après la sortie de Valville, furent quelques instans sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la fin madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus?

Je ne lui répondis que par des pleurs, et puis elle

---

[1] *Sans que personne le retînt, ou lui demandât compte de sa sortie.* Les éditions que nous avons sous les yeux, entre autres celle de Cazin (Londres, 1783), portent: *On lui demanda compte de*

en versa elle-même. Madame Dorsin n'en fut pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis mademoiselle Varthon qui soupira un peu ; on était sur ce ton-là, et elle s'y conforma ; ensuite on continua de se taire.

Mais madame de Miran, fondant en larmes, et me serrant entre ses bras, m'attendrit et me remua tant que mes sanglots pensèrent me suffoquer, et qu'il fallut me jeter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, console-toi, me dit-elle ; va, ma chère enfant, il te reste une mère ; est-ce que tu la comptes pour rien ?

Hélas ! c'est elle que je regrette, répondis-je je ne sais comment, et d'une parole entrecoupée. Eh ! pourquoi la regretter ? me dit-elle : elle est plus ta mère que jamais. Et moi, mille fois plus encore son amie que je ne l'étais, reprit madame Dorsin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme ; et en vérité, ce n'est pas elle que je plains, c'est M. de Valville ; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah ! voilà qui est fini, je ne l'estimerai de ma vie, reprit madame de Miran. Mais, Marianne, comment sais-tu qu'il aime ailleurs ? ajouta-t-elle ; par qui en es-tu informée, puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué ? La connaît-on cette personne pour qui il rompt ses engagemens ? Qui est-ce qui est digne de

---

sa sortie. Mais la faute est tellement grossière, et si fort en contradiction avec ce qui suit, que nous avons cru devoir rétablir le texte qui doit être indubitablement celui de Marivaux.

t'être préférée? Peut-elle te valoir? Espère-t-elle de le retenir? Dis-moi, t'a-t-on dit qui elle est?

Vous le saurez sans doute, ma mère; il faudra bien qu'il vous le dise lui-même, répondis-je; dispensez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiselle, reprit encore madame de Miran en s'adressant à ma rivale, ma fille est votre amie; je suis persuadée que vous êtes instruite, elle vous a apparemment tout confié; ne se tromperait-elle point? Cette nouvelle inclination est-elle bien prouvée? J'ai quelquefois envoyé Valville à votre couvent; serait-ce là qu'il aurait vu celle dont il s'agit?

Dans le cas où se trouvait mademoiselle Varthon, il aurait fallu plus d'âge et plus d'usage du monde qu'elle n'en avait pour être à l'épreuve d'une pareille question. Aussi ne la put-elle soutenir, et rougit-elle d'une manière si sensible, que ces dames furent tout d'un coup au fait.

Je vous entends, mademoiselle, lui dit madame de Miran; vous êtes assurément fort aimable; mais, après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon fils.

Je ne me serais attendue ni à votre comparaison ni à votre conseil, madame, répondit mademoiselle Varthon avec une fierté qui fit cesser son embarras. A l'égard de monsieur votre fils, tout ce que je pense de son amour en cette occasion-ci, c'est qu'il m'offense; et j'aurais cru que c'était là tout ce que vous en auriez pensé aussi. Mais, madame, il se fait

tard, voici l'heure de rentrer dans le couvent; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoyer?

Vous jugez bien, mademoiselle, que je vous y reconduirai moi-même, repartit madame de Miran. Et puis s'adressant à madame Dorsin : Vous ne nous quitterez pas sitôt, lui dit-elle ; je vais faire mettre les chevaux au carrosse; je serai de retour dans un quart d'heure, et je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit madame Dorsin. Mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mère, lui dis-je d'une voix encore faible, je ne connaîtrai jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai besoin que de celui-là. Mais M. de Valville reviendra ce soir, et si vous ne voulez pas que je meure, ne m'exposez pas à le revoir, du moins sitôt; vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée, vous n'en auriez que du chagrin. Je sais combien vous m'aimez, ma mère, et c'est votre tendresse que je ménage, c'est votre cœur que j'épargne; et il faut que ce que je dis là soit bien vrai, puisque je vous en avertis aux dépens de la consolation que j'y perdrai; mais aussi, quand M. de Valville aura pris un parti, quand il sera marié, je ne prends plus d'intérêt à la vie que pour être avec ma mère.

Elle a raison; cette aventure-ci est encore trop fraîche, et je pense comme elle : remettons-la dans son couvent, dit madame Dorsin, pendant que madame de Miran s'essuyait les yeux.

Et en effet, cette dernière alla donner ses ordres, et un instant après nous partîmes.

Jamais peut-être quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses et plus taciturnes que nous le fûmes; et quoique le trajet de chez ma mère au couvent fût assez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura; et il est vrai que les circonstances où nous étions, mademoiselle Varthon et moi, ne donnaient pas matière à une conversation bien animée; il n'y eut de vif que les regards de madame de Miran sur moi, et que les miens sur elle.

Enfin nous arrivâmes; ma rivale descendit la première; nous la suivîmes madame de Miran et moi; et madame Dorsin, qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses et d'assurances d'amitié, resta dans le carrosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardait d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remercîment aussi froid que poli à ma mère; la porte s'ouvrit, et elle nous quitta.

Je me jetai alors entre les bras de madame de Miran, où je restai quelques instans sans force et sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas; j'ai de la peine à retenir les miens. Adieu; songe que tu es pour jamais ma fille, et que je te porte dans mon cœur. Je te viendrai voir demain; discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abattu. Après quoi, je rentrai moi-même; et, pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étais, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'était assez là comme je devais être. Je laissais madame de Miran dans la douleur; madame Dorsin venait de m'embrasser les larmes aux yeux; mon infidèle lui-même était troublé; il en avait donné des marques sensibles en nous quittant. Mon aventure remuait donc les trois cœurs qui m'étaient les plus chers, auxquels le mien tenait le plus, et qu'il m'était le plus consolant d'inquiéter. Vous voyez que mon affaire devenait la leur, et ce n'était point là être si à plaindre : je n'étais donc pas sans secours sur la terre; on ne m'y faisait point verser de larmes sans conséquence; j'y voyais du moins des âmes qui honoraient assez la mienne pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeait. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur; elles en avaient tant pour moi, que je pleurais moins par chagrin, je pense, que par mignardise [1].

Avançons. J'achevai la soirée avec mon amie la religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

---

[1] *Je pleurais moins par chagrin, je pense, que par mignardise.* Dans le volume précédent, nous avons loué l'emploi du mot *mignardise*, qui exprimait une charité d'ostentation et d'élégance. Il ne nous paraît pas aussi heureusement placé ici, et n'est point en harmonie avec la tristesse calme de Marianne. La pensée est vraie; il y avait dans les larmes de Marianne une sorte de jouissance pour sa fierté et pour sa délicatesse, jouissance dans laquelle elle se complaisait, et c'est cette complaisance pour soi-même que Marivaux appelle improprement *mignardise*.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas, mademoiselle Varthon et moi, et qu'il ne fut plus question de cè commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avais usé à son égard chez madame de Miran, et m'en marqua sa reconnaissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une sœur converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenait; mais ce n'était qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille, et le voici à peu près :

« Ce que vous fîtes hier pour moi est si obligeant, « que je me reprocherais de ne vous en pas remer- « cier. Il ne tint pas à vous qu'on ignorât la part « que j'ai à vos chagrins, et, malgré les mouvemens « où vous étiez, il ne vous échappa rien qui pût me « compromettre. Cela est bien généreux, et les « suites de cette aventure vous prouveront combien « cette attention m'a touchée. Adieu, mademoi- « selle. » Vous allez voir dans un instant ce que c'était que cette preuve qu'elle s'engageait à me donner.

Je répondis sur-le-champ à son billet, et ce fut la même sœur qui lui remit ma réponse; elle était fort courte; je m'en ressouviens aussi.

« Je vous suis obligée de votre compliment, made- « moiselle; mais vous ne m'en deviez point. Je ne « m'en crois pas plus louable pour n'avoir pas été « méchante. J'ai suivi mon caractère dans ce que « j'ai fait; voilà tout, et je n'en demande point de ré- « compense. »

Madame de Miran m'avait promis la veille de me venir voir, et elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la conversation que nous eûmes ensemble : nous nous entretînmes de mademoiselle Varthon ; et comme tous mes ménagemens pour Valville n'avaient servi à rien, je ne fis plus de difficulté de lui dire par quel hasard j'avais su son infidélité, et le tout à l'avantage de ma rivale, sans lui confier mes dispositions à son égard. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à son tour ; ce qu'elle me témoigna de tendre est au-dessus de toute expression, et ce que j'en sentis pour elle fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avait point à m'en dire ; il ne s'était point montré depuis l'instant qu'il nous avait quittées. Il était cependant revenu au logis, mais très-tard ; et ce matin même, il en était parti ou pour la campagne, ou pour Versailles.

C'est moi qu'il fuit sans doute, ajouta-t-elle ; je suis persuadée qu'il a honte de paraître devant moi.

Et là-dessus elle se levait pour s'en aller, lorsque mademoiselle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra subitement.

J'avais dessein de vous écrire, madame, dit-elle à ma mère après l'avoir saluée ; mais puisque vous êtes ici, et que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma lettre, et vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'est question que de deux mots : M. de Valville a changé ; vous croyez que j'en suis cause, j'ai lieu de le croire aussi ; mais comment le suis-je ? C'est ce qu'il est essentiel que

vous sachiez, et que tout le monde sache. Madame, il ne me conviendrait pas qu'on s'y trompât, et je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. M. de Valville, pour la première fois de sa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en faisant mes adieux à ma mère; vous eûtes la bonté de me secourir, il vous aida lui-même, et j'entrai dans le couvent avec mademoiselle, que je venais de connaître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla ni de vous ni de M. de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en était avec lui.

Je le sais, mademoiselle, dit alors madame de Miran en l'interrompant; Marianne vient de m'instruire, et vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laissa une lettre en vous quittant, et vous fit accroire que je l'avais chargé de vous la remettre; vous ne pouviez pas deviner; toute autre que vous l'aurait prise; et puis, vous n'en avez pas fait un mystère, vous l'avez montrée à mademoiselle dès que vous avez su qu'elle y était intéressée; ainsi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, et s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute; vous n'y avez contribué que par les grâces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, et vous n'êtes pour rien dans tout cela, suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur; toute autre à sa place ne m'aurait peut-être pas traitée si dou-

cement, repartit alors mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût; et ce qui me reste à vous dire, c'est que vous ayez la bonté d'engager M. de Valville à ne plus essayer de me revoir; il le tenterait inutilement, et ce serait me manquer d'égards.

Vous avez raison, mademoiselle, reprit ma mère; il ne serait pas excusable, et je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la première à souhaiter une alliance comme la vôtre; elle nous honorerait beaucoup assurément; mais mon fils ne la mérite pas, son caractère inconstant m'épouvanterait; et quand il serait assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurais peur, en vous le donnant, de vous faire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur ses visites, au reste; il saura combien elles vous offenseraient, et j'espère que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponse, mademoiselle Varthon fit une révérence, et se retira.

Elle s'imagina peut-être que j'estimerais beaucoup cette résolution qu'elle paraissait prendre de ne plus voir Valville, et que je la regarderais comme une preuve de la reconnaissance qu'elle m'avait promise: mais point du tout, je ne m'y trompai point; ce n'était là que feindre de la reconnaissance, et non pas en prouver.

Que risquait-elle à refuser de voir Valville au couvent? N'avait-elle pas la maison de madame de Kilnare pour ressource? Valville n'était-il pas des amis

de cette dame ? N'allait-il pas très-souvent chez elle ? Et mademoiselle Varthon renonçait-elle à y aller aussi ? Tout cet étalage de fierté et de noblesse dans son procédé n'était donc qu'une vaine démonstration qui ne signifiait rien ; et vous verrez dans la suite que je raisonnais fort juste. Mais il n'est pas temps d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des aventures, et mon étoile ne m'en laissera pas manquer ; me voici un peu oisive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuait de me voir. Valville, toujours absent, ne paraissait point. Nous nous rencontrions, mademoiselle Varthon et moi, dans le couvent ; mais nous ne faisions que nous saluer, et nous ne nous parlions point [1].

Il ne s'était encore passé que quatre ou cinq jours depuis notre dîner chez madame de Miran, quand il me vint le matin une visite assez singulière, et il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avait été voir madame de Miran ; elle y avait trouvé un ancien ami de la maison, un officier, homme de qualité, d'un

---

[1] *Mais nous ne faisions que nous saluer, et nous ne nous parlions point.* Ces petites piques, ces jalousies secrètes, qui s'enveloppent de bienveillance, ces correspondances presque diplomatiques, font vivre le lecteur dans l'intérieur des couvens d'autrefois, dont Marivaux représente les mœurs avec une fidélité qui redouble aujourd'hui d'intérêt, parce qu'elle parle plus directement encore à la prévoyance qu'aux souvenirs.

certain âge, et qui dans un moment va se faire connaître lui-même.

Il avait fort entendu parler de moi à l'occasion de mon aventure chez le ministre, et ne voyait jamais ma mère qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il faisait des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avait rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'était répandu; on savait déjà l'infidélité de Valville : peut-être lui-même, depuis que sa mère ne l'avait vu, en avait-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui, de leur côté, l'avaient confié à d'autres; et cet homme de qualité, qui l'avait apprise, n'était venu chez madame de Miran que pour être sûrement informé de ce qui en était.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de M. de Valville est-il vrai? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser? Quoi! madame, cette Marianne si chérie, si digne de l'être, il ne l'aimerait plus! Je n'ai pas voulu le croire; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas! monsieur, c'est une vérité, répondit madame de Miran avec douleur, et je ne saurais m'en consoler.

Ma foi! reprit-il (car madame de Miran me l'a conté elle-même), ma foi! vous avez raison, il y aurait eu grand plaisir à être la belle-mère de cette enfant-là; c'était une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc M. de Valville? A-t-il peur

d'être trop heureux? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran allait dîner chez madame Dorsin ; cette dernière engagea l'officier à être de la partie, et tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avait de me connaître, elle ajouta qu'il fallait que j'en fusse.

Mais comme il était de fort bonne heure, que ces dames ne voulaient pas partir sitôt, et que cependant il était bon que je fusse prévenue : Je vais donc envoyer à son couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mère.

Il est inutile d'envoyer, reprit cet officier ; j'ai affaire de ce côté-là, et, si vous voulez, je ferai votre commission moi-même; donnez-moi seulement un petit billet pour elle, il n'y a rien de plus simple ; on ne me renverra peut-être pas. Non, certes, dit ma mère, qui sur-le-champ m'écrivit :

« Ma fille, je t'irai prendre à une heure ; nous dî-
« nons chez madame Dorsin. »

Ce fut donc avec ce petit passe-port que cet officier arriva à mon couvent. Il me demande ; on vient me le dire ; c'est de la part de madame de Miran, et je descends.

Quelques pensionnaires, ce jour-là même, m'avaient dit par hasard qu'elles viendraient l'après-dînée me tenir compagnie dans ma chambre ; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étais un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont là de petites attentions chez nous, qui ne coûtent pas la moindre réflexion ; elles vont toutes

seules, nous les avons sans le savoir. Il est vrai que j'étais affligée; mais qu'importe? Notre vanité n'entre point là-dedans, et n'en continue pas moins ses fonctions : elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre; et enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir; je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, et de la physionomie du monde la plus franche et la plus ouverte.

Quelque politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voyons des gens dont la figure prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux que pour les autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables; cela va si vite, qu'on ne s'en aperçoit pas; et c'est ce qui m'arriva en saluant cet officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat; il n'aurait pu, à moins que de se récrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, et en me présentant le billet de ma mère, voici ce que madame de Miran m'a chargé de vous remettre; il était question de vous envoyer quelqu'un, et j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, monsieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lu. Oui, monsieur, ajoutai-je ensuite, madame de Miran

me trouvera prête, et je vous rends mille grâces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'est moi qui dois remercier madame de Miran de m'avoir permis de venir, me repartit-il; mais, mademoiselle, il n'est point tard; ces dames n'arriveront pas sitôt; pourrais-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quart d'heure d'entretien? Il y a long-temps que je suis des amis de madame de Miran et de toute la famille; je dois dîner aujourd'hui avec vous; ainsi, vous pouvez d'avance me regarder comme un homme de votre connaissance; dans deux heures je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, monsieur, lui répondis-je assez surprise de ce discours; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas long-temps inquiète de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni, de bon commerce; depuis que j'entends parler de vous, votre caractère est l'objet de mon estime, de mon respect et de mon admiration; et je vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires: M. de Valville, malheureusement pour lui, est un inconstant. Je ne dépends de personne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, et je vous les offre, mademoiselle; elles sont à vous quand vous voudrez[1], sauf l'avis

---

[1] *Elles sont à vous quand vous voudrez*. Cette déclaration d'amour *au pied levé*, si l'on peut parler ainsi, est très-originale, et a été souvent

de madame de Miran, que vous pouvez consulter là-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, et cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vu personne de si digne qu'on l'écoutât que ce galant homme; c'était son âme qui me parlait; je la voyais, elle s'adressait à la mienne, et lui demandait une réponse qui fût simple et naturelle, comme l'était la question qu'il venait de me faire. Aussi, laissant toutes les façons, conformai-je mon procédé au sien; et sans m'amuser à le remercier :

Monsieur, lui dis-je, savez-vous mon histoire?

Oui, mademoiselle, reprit-il, je la sais; voilà pourquoi vous me voyez ici; c'est elle qui m'a appris que vous valez mieux que tout ce que je connais dans le monde, c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, monsieur, lui répondis-je; votre façon de penser est bien rare; je ne saurais la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage; mais vous êtes un homme de condition, apparemment?

Oui, me repartit-il, j'oubliais de vous le dire[1], d'autant plus qu'à mon avis, ce n'est pas là l'essentiel.

---

imitée au théâtre; mais l'idée première en appartient à Marivaux.

[1] *J'oubliais de vous le dire.* Ce, *j'oubliais de vous le dire*, est bien délicat; l'officier a compris qu'il aurait mauvaise grâce à tirer avantage de sa naissance auprès d'une orpheline dont on ne connaît pas même les parens.

C'est surtout l'honnête homme, ce me semble, et non pas l'homme de condition, qui peut mériter d'être à vous, mademoiselle ; et comme je suis honnête homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai cru que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai et qui nous suffirait, pourrait vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire, elles sont d'une générosité infinie, lui répondis-je ; mais souffrez que je vous le dise encore, y avez-vous bien réfléchi ? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers ; j'ai vu plusieurs fois l'instant où j'allais devenir l'objet de la charité publique ; et tout cela a rebuté M. de Valville, malgré l'inclination qu'il avait pour moi. Monsieur, prenez-y garde.

Ma foi ! mademoiselle, tant pis pour lui, me répondit-il ; ce ne sera jamais là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez avec moi rien de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui ; M. de Valville vous aimait, et moi, mademoiselle, ce n'est pas l'amour qui m'a amené ici [1]. J'avais bien entendu dire que vous étiez belle ; mais on n'est pas sensible à des charmes qu'on n'a jamais vus, et qu'on ne connaît

---

[1] *Et moi, mademoiselle, ce n'est pas l'amour qui m'a amené ici.* Il est très-piquant, et tout-à-fait conforme au caractère singulier du personnage, de le voir offrir comme garantie de sa constance l'aveu qu'il n'a pas d'amour.

que par relation. Ainsi ce n'est pas un amant qui est venu vous trouver, c'est quelque chose de mieux; car qu'est-ce que c'est qu'un amant? C'est bien à l'amour qu'il appartient de vous offrir un cœur! Est-ce qu'une personne comme vous est faite pour être le jouet d'une passion aussi folle, aussi inconstante? Non, mademoiselle, non; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous voit, qu'on vous aime de tout son cœur, à la bonne heure, on ne saurait s'en dispenser; moi qui vous parle, je fais comme les autres, je sens qu'actuellement je vous aime aussi, je vous l'avoue; mais je n'ai pas eu besoin d'amour pour être charmé de vous, je n'ai eu besoin que de savoir les qualités de votre âme; de sorte que votre beauté est de trop; non pas qu'elle me fâche, je suis bien aise qu'elle y soit, assurément; un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux; mais enfin, ce n'est pas à cause de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'est à cause que je suis homme de bon sens; c'est ma raison qui vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté ici d'autre passion. Ainsi mon attachement ne dépendra pas d'un transport de plus ou de moins; et ma raison ne s'embarrasse pas que vous ayez du bien, pourvu que j'en aie assez pour nous deux, ni que vous ayez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille? Quand on la connaîtrait, fût-elle royale, ajouterait-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez? Et puis les âmes ont-elles des parens? Ne sont-elles pas toutes d'une condition égale?

Eh bien ! ce n'est qu'à votre âme que j'en veux ; ce n'est qu'au mérite qu'elle a, et pour lequel je vous devrais bien du retour. C'est moi, mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grâce ; voilà tout ce que j'y sais. Au reste, quelque amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi ; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, et ce serait radoter que de vous dire, aimez-moi. Quant à votre amitié, et même à votre estime, je n'y renonce pas ; j'espère que j'obtiendrai l'une et l'autre, c'est mon affaire ; vous êtes raisonnable et généreuse, et il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, mademoiselle, tout ce que j'avais à vous dire ; il ne me reste plus qu'à savoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultais que l'honneur que vous me faites dans la situation où je suis, et que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterais tout à l'heure vos offres ; mais je vous demande huit jours pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, et qui n'a rien ; j'y penserai pour moi à cause des mêmes raisons ; elles nous regardent également tous deux, et je vous conjure d'employer ces huit jours à examiner de votre côté la chose encore plus que vous n'avez fait, et avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-vous, et aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon

esprit que vous avez ; mais il faut regarder que je ne suis pas encore à vous, monsieur ; et nous ne serons pas plus tôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries sur ma naissance inconnue et sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront ? Ne serez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, et de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse ? C'est à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement, de même que je songerai à ce qui m'en arriverait à moi, si vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, monsieur, quand tous ces motifs de réflexion ne m'arrêteraient pas, je n'aurais encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnaissance, et ne pourrais prendre mon parti sans savoir la volonté de madame de Miran. Je suis sa fille, et même encore plus que sa fille ; car c'est son bon cœur à qui j'ai l'obligation de l'avoir pour mère, et non pas la nature : c'est ce bon cœur qui a tout fait ; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi ; je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connaître.

Oh! vous en êtes la maîtresse, mademoiselle, répondit-il ; je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser ; et je prétends bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer

davantage, quand même vous me refuseriez; ce qui ne me ferait aucun tort, et ne signifierait rien, sinon que vous valez mieux que moi. Mais il est temps de vous quitter; dans une heure au plus tard, ces dames vont venir vous prendre; vous n'êtes point habillée, et je vous laisse, en attendant le bonheur de vous revoir chez madame Dorsin. Adieu, mademoiselle; je ferai des réflexions, puisque vous le voulez, et seulement pour vous contenter; je ne suis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiète que des vôtres; et d'aujourd'hui en huit, je suis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le résultat, et de celles de madame de Miran, qui me seront peut-être favorables.

Et là-dessus il se retira, sans que je lui répondisse autrement qu'en le saluant de l'air le plus affable et le plus reconnaissant qu'il me fut possible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtai de m'habiller. Ces dames arrivèrent; je montai en carrosse pour aller dîner chez madame Dorsin, de chez qui je revins assez tard, sans avoir encore rien appris à madame de Miran de mon aventure avec l'officier. Ma mère, vous reverrai-je bientôt, lui dis-je? Demain dans l'après-dînée, me répondit-elle en m'embrassant; et nous nous quittâmes. Je ne parlai ce soir-là qu'à ma religieuse, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je comptais lui confier et la visite de l'officier, et une certaine pensée qui m'était venue depuis deux ou trois jours, et qui m'occupait.

Elle ne manqua pas au rendez-vous ; je débutai par l'instruire du nouveau parti qui s'offrait, qui était digne d'attention, mais sur lequel j'étais combattue par cette pensée que je viens de dire, qui était de renoncer au monde, et de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avait embrassé elle-même.

Quoi ! vous faire religieuse ! s'écria-t-elle. Oui, lui répondis-je : ma vie est sujette à trop d'événemens ; cela me fait peur, l'infidélité de Valville m'a dégoûtée du monde. La Providence m'a fourni de quoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être (je parlais de mon contrat) ; du moins je vivrais ici en repos, et n'y serais à charge à personne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudirait tout d'un coup à votre idée ; mais comme je puis encore passer une heure avec vous, je suis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit récit des accidens de ma vie ; vous en serez plus éclairée sur votre situation ; et si vous persistez à vouloir être religieuse, du moins saurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt voici ce qu'elle nous dira dans l'autre partie [1].

---

[1] *Voici comme elle commença, ou plutôt voici ce qu'elle nous dira dans l'autre partie.* L'auteur, en suspendant son récit, laisse Marianne beaucoup plus calme et dans une situation plus heureuse qu'à la fin du livre précédent. Il est vrai que le mariage des deux jeunes amans est regardé comme tout-à-fait rompu ; mais rien ne relève une héroïne délaissée comme l'hommage d'un nouvel ado-

rateur. Marianne, abandonnée dans son couvent, a trouvé de prompts moyens de vengeance, et un consolateur dont la déclaration un peu brusque n'a du moins rien de fade et de languissant. La fin de ce livre est égayée par le ton bizarre et les propositions cavalières de l'officier, à la fois insouciant et empressé, qui se contente de n'être accepté que comme pis-aller, et qui, remis à huit jours pour obtenir une réponse décisive, reçoit comme une faveur un ajournement que tout autre que lui aurait regardé comme une disgrâce.

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE.

NEUVIÈME PARTIE.

Il y a si long-temps, madame, que vous attendez cette suite de ma vie, que j'entrerai d'abord en matière ; point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en ferez point. Eh bien! je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit du plus loin qu'il vous souvienne, que c'est la religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chère Marianne, être née la personne du monde la plus malheureuse, et je voudrais bien vous ôter cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même ; non pas que vos infortunes n'aient été très-grandes assurément ; mais il y en a de tant de sortes que vous ne connaissez pas, ma fille! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé s'est-il passé dans votre enfance ; quand vous étiez le plus à plaindre, vous ne le saviez pas ; vous n'avez jamais joui de ce que vous avez perdu, et l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous ; je n'ai point de parens, et les autres en

ont : j'en conviens ; mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire : Les autres ont un avantage qui me manque , et ne dites point : J'ai une affliction de plus qu'eux. Songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez : un caractère excellent, un esprit raisonnable et une âme vertueuse valent bien des parens, Marianne ; et voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes de votre sexe dont vous enviez le sort, et qui seraient bien mieux fondées à envier le vôtre. Voilà votre partage, avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, et qui vous a déjà trouvé une mère pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous avez perdue ; et puis, quand vous auriez vos parens, que savez-vous si vous en seriez plus heureuse ? Hélas ! ma chère enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matière ! Pour être le jouet des événemens les plus terribles, il n'est seulement question que d'être au monde ; je n'ai point été orpheline comme vous : en ai-je été mieux que vous ? Vous verrez que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, et que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abrégez rien, je vous en conjure, je vous demande jusqu'au moindre détail ; plus je passerai de momens à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige ; et s'il est vrai que vous n'ayez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, et je vous promets d'avance qu'il sera long [1].

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon père et de ma mère, puisque c'est là manière dont il se fit qui vraisemblablement a décidé de mon sort.

Je suis la fille d'un gentilhomme d'ancienne race très-distinguée dans le pays, mais peu connue dans le monde; son père, quoique assez riche, était un de ces gentilshommes de province qui vivent à la campagne et n'ont jamais quitté leur château.

M. de Tervire (c'était son nom) avait deux fils; c'est à l'aîné que je dois le jour.

Mademoiselle de Tresle (c'est ainsi que s'appelait ma mère), d'aussi bonne maison que lui, et qui était pensionnaire d'un couvent où elle avait été élevée, en sortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parens; ce fut en cette oc-

---

[1] *Et je vous promets d'avance qu'il sera long*. La voilà enfin arrivée, cette histoire que l'auteur renvoie de livre en livre en l'annonçant toujours comme prochaine. Il n'avait garde de la jeter au milieu du récit principal, quand les incidens se pressaient les uns sur les autres. Maintenant au contraire les aventures de l'héroïne sont naturellement suspendues. Valville n'aime plus, à ce qu'il croit; mais, en attendant qu'il soit revenu de son erreur, une narration intéressante vient remplir la lacune des événemens, et prépare le dénouement de l'histoire de Marianne, par un récit auquel l'amitié, la reconnaissance et son propre intérêt ne lui permettent pas d'être étrangère.

casion que mon père, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, la vit et se donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté; elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui; mais madame de Tresle, qui était veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque. Il y avait peu de bien dans sa maison; ma mère était la dernière de cinq enfans, c'est-à-dire, de deux garçons et de trois filles. Les deux premiers étaient au service, ses revenus suffisaient à peine pour les y soutenir; et il n'y avait point d'apparence qu'on permît à Tervire, qui était un assez riche héritier, d'épouser une cadette sans fortune, et qui, pour toute dot, n'avait presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le père ne consentirait point à une pareille alliance; il n'était pas raisonnable de l'espérer, ni de laisser continuer un amour inutile, et par conséquent indécent.

Voilà ce que madame de Tresle disait à Tervire le fils; mais il combattit avec tant de force les difficultés qu'elle alléguait, lui dit que son père l'aimait tant, qu'il était si sûr de le gagner; il passait d'ailleurs pour un jeune homme si plein d'honneur, qu'à la fin elle se rendit, et souffrit que ces amans, qui ne demeuraient qu'à une lieue l'un de l'autre, se vissent.

Six semaines après, Tervire parla à son père, le supplia d'agréer un mariage dont dépendait tout le bonheur de sa vie.

Son père, qui avait d'autres vues, qui aimait tendrement ce fils, et qui, sans lui en rien dire, lui avait

trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, se moqua de sa prière, traita sa passion d'amourette frivole, de fantaisie de jeunesse, et voulut sur-le-champ l'emmener chez celle qu'il lui avait destinée.

Son fils, qui croyait que cette démarche aurait été une espèce d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Le père ne parut point offensé de ce refus; c'était un de ces hommes qui sont froids et tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage, mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il; vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une femme qui n'en a point; et si, malgré ce que je vous dis là, mademoiselle de Tresle devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut là tout ce qu'il put tirer de son père, qui dans la suite ne lui en dit pas davantage, et qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresle, à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, et se préparait à la renvoyer dans son couvent, quand cet amant, désespéré de songer qu'il ne la verrait plus, proposa de l'épouser en secret, et de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son père, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus. Madame de Tresle s'offensa de la proposition, et n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'armée; ils apprirent ce qui se passait; ils connaissaient Tervire, ils l'estimaient; ils aimaient leur sœur,

ils la voyaient affligée. A leur avis, il n'était question que de se taire, quand elle serait mariée; M. de Tervire le père pouvait être gagné; il était d'ailleurs infirme et très-âgé. Au pis aller, le caractère du fils ne laissait rien à craindre pour leur sœur, et sur tout cela ils appuyèrent les instances de leur ami d'une manière si pressante, ils importunèrent tant madame de Tresle, qu'elle leur abandonna le sort de sa fille; son amant l'épousa.

Seize ou dix-sept mois après, M. de Tervire le père soupçonna ce mariage sur bien des choses qu'il est inutile de vous dire; et pour savoir à quoi s'en tenir, il ne trouva pas de meilleur moyen que de s'adresser à son fils, qui n'osa lui avouer la vérité, mais qui ne la nia pas non plus avec cette assurance qu'on a quand on dit vrai.

Voilà qui est bien, lui répondit le père; je souhaite qu'il n'en soit rien; mais si vous me trompez, vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire est marié avec votre cadette, dit-il à madame de Tresle qu'il rencontra le lendemain, et supposons que cela soit, je n'en serais pas fâché si j'étais plus riche; mais ce que je puis lui laisser ne suffirait plus pour soutenir son nom, et il faudrait prendre des mesures.

L'air déconcerté qu'elle avait en l'écoutant acheva sans doute de lui confirmer ce mariage, et il la quitta sans attendre de réponse.

Dans le temps qu'il tenait ces discours, et qu'avec

la froideur dont je vous parle, il menaçait mon père d'un ressentiment qui n'eut que trop de suites, ma mère n'attendait que l'instant de me mettre au monde. Vous voyez à présent, Marianne, pourquoi j'ai fait remonter mon histoire jusqu'à la leur; c'était pour vous montrer que mes malheurs se préparaient avant que je visse le jour, et qu'ils ont, pour ainsi dire, devancé ma naissance.

Il n'y avait que quatre mois que tout cela s'était passé, et je n'en avais encore que trois et demi, quand M. de Tervire le père, dont la santé depuis quelque temps était considérablement altérée, et qui sortait rarement de chez lui, voulut, pour dissiper une langueur qu'il sentait, aller dîner chez un gentilhomme de ses amis qui l'avait invité, et qui ne demeurait qu'à deux lieues de son château.

Il était à cheval, suivi de deux valets; à peine avait-il fait une lieue, qu'un étourdissement qui lui prit, et auquel il était sujet, l'obligea de mettre pied à terre, et de s'arrêter un instant près de la maison d'un paysan, dont la femme était nourrice.

M. de Tervire connaissait cet homme; il entra chez lui pour s'asseoir, et vit qu'il tâchait de faire avaler un peu de lait à un enfant qui paraissait fort faible, qui avait l'air pâle et comme mourant. Cet enfant, c'était moi.

Ce que vous lui donnez là ne lui vaut rien, dit M. de Tervire, surpris de son action; dans l'état de faiblesse où il est, c'est sa nourrice dont il a besoin; est-ce qu'elle n'y est pas? Vous m'excuserez, lui dit

le paysan ; la voilà, c'est ma femme ; mais elle est, comme vous voyez, au lit avec une grosse fièvre, qui l'a empêchée de nourrir l'enfant depuis hier au soir que nous lui avons cherché une nourrice, et voici même mon fils qui a été de grand matin avertir le père et la mère d'en amener une ; cependant personne ne vient, la petite fille est fort mal, et je tâche, en attendant, de la soutenir le mieux que je puis ; mais il n'y aura pas moyen de la sauver, si on la laisse languir plus long-temps.

Vous avez raison, le danger est pressant, dit M. de Tervire ; est-ce qu'il n'y aurait point de femme aux environs qu'on puisse faire venir ? Elle me fait une vraie pitié. Elle vous en ferait encore bien davantage si vous saviez qui elle est, monsieur, lui dit de son lit ma nourrice. Eh ! à qui appartient-elle donc ? lui répondit-il avec quelque surprise. Hélas ! monsieur, reprit le paysan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher ; car je sais bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié ; mais puisque ma femme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la fille de M. de Tervire.

Le père, à ce discours, fut un instant sans répondre, et puis en me regardant d'un air pensif et attendri : La pauvre enfant ! dit-il, ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussitôt il appela un de ses gens : Hâtez-vous, lui dit-il, de retourner au château ; je me ressouviens que la femme de mon jardinier perdit avant-hier son fils qui n'avait que cinq mois, et qu'elle le nourrissait ; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur-

le-champ prendre cet enfant-ci, et que c'est moi qui la paierai. Courez vite, et recommandez-lui qu'elle se hâte.

L'étourdissement qui l'avait pris s'était alors entièrement passé ; il me fit, dit-on, quelques caresses, remonta à cheval, et poursuivit son chemin.

Il n'était pas encore à cent pas de la maison, que son fils arriva avec une nourrice qu'il n'avait pu trouver plus tôt. Le paysan lui conta ce qui venait de se passer, et le fils, pénétré de la bonté d'un père si tendre, quoique offensé, remonta à cheval, et courut à toute bride pour aller lui en marquer sa reconnaissance.

M. de Tervire, qui le vit venir, et qui se doutait bien de quoi il était question, s'arrêta; son fils, après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui, vint se jeter à ses genoux les larmes aux yeux, et sans pouvoir prononcer un mot.

Je sais ce qui vous amène, lui dit M. de Tervire, ému lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours, je viens de lui en envoyer chercher. S'il arrive assez tôt pour elle, je ne laisserai point imparfait le service que j'ai voulu lui rendre, et je ne lui aurai point sauvé la vie pour l'exposer à ne pas vivre heureuse. Allez, Tervire; votre fille vient tout à l'heure de devenir la mienne, qu'on la porte chez moi; menez-y votre femme, faites-vous dès aujourd'hui donner au château l'appartement qu'occupait votre mère, et que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir. Si ma-

dame de Tresle veut bien venir souper avec moi, elle me fera plaisir; il me tarde déjà de retourner pour changer des dispositions qui ne vous étaient pas favorables; adieu, je reviendrai de bonne heure; rejoignez votre fille, et prenez-en soin.

Mon père, qui était toujours resté à ses genoux, et à qui son attendrissement et sa joie ôtaient la force de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avait tendue, et qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi, qu'on avait mise entre les mains de la nourrice qu'il avait amenée, nous conduisit toutes deux au château où la jardinière qui allait partir me prit, nous quitta ensuite pour informer sa femme et sa belle-mère d'un événement si consolant, les amena toutes deux chez son père, au devant de qui son impatience le fit aller sur la fin du jour, et à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchait pour le faire venir, et pour l'avertir que M. de Tervire était subitement tombé dans une si grande défaillance qu'il ne parlait plus, et où enfin il expira avant que son fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon père et pour ma mère! et quelle différence de sort pour moi!

Il avait fait un testament qu'on trouva parmi ses papiers, et dans lequel il laissait tout le bien à son second fils, et réduisait mon père à une simple légitime; voilà ce que c'était que ces dispositions qu'il avait eu dessein de changer, et au moyen desquelles mon père se vit à peine de quoi vivre.

Il n'avait rien à espérer de ce cadet qu'on mettait à sa place ; c'était un de ces hommes ordinaires, qui sont incapables de s'élever à rien de généreux, qui ne sont ni bons ni méchans; de ces petites âmes qui ne vous font jamais d'autre justice que celle que les lois vous accordent, qui se font un devoir de ne vous rien laisser quand elles ont le droit de vous dépouiller de tout, et qui, si elles vous voient faire une action généreuse, la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudissent de n'être pas capables, et vous diraient volontiers : J'aime mieux que vous la fassiez que moi.

Voilà à quel homme mon père avait affaire; de sorte qu'il fallut s'en tenir à sa légitime qui était très-peu de chose, au bien que lui avait apporté ma mère, qui n'était presque rien, et le tout sans ressource du côté de sa belle-mère, qui n'avait qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'était épuisée pour marier son fils aîné, et qui était encore chargée de trois enfans avec qui elle ne subsistait que par une extrême économie.

Ainsi vous voyez bien, Marianne, que jusqu'ici je n'en étais guère plus avancée d'avoir un père et une mère. Le premier ne vécut pas long-temps. Un jeune gentilhomme de son âge qui allait à Paris, d'où il devait joindre son régiment, l'emmena avec lui, et en fit un officier de sa compagnie.

C'est ici où finit son histoire, aussi bien que sa vie, qu'il perdit dès sa première campagne.

Il me reste encore une mère, j'ai encore une fa-

mille et des parens, et vous allez savoir à quoi ils me serviront.

Ma mère est donc veuve. Je ne sais si je vous ai dit qu'elle était belle, et, ce qui vaut encore mieux, que c'était une des plus aimables femmes de la province; si aimable que, malgré son peu de fortune, et l'enfant dont elle était chargée (je parle de moi), il n'avait tenu qu'à elle de se remarier, et même assez avantageusement. Mais mon père alors lui était encore trop cher; elle en gardait un souvenir trop tendre, et elle n'avait pu se résoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand seigneur de la cour, qui avait une terre considérable dans notre voisinage, vint ici passer quelque temps; il vit ma mère, il l'aima. C'était un homme de quarante ans, de très-bonne mine; et cet amant, bien plus distingué que tous ceux qui s'étaient présentés, et dont l'amour avait quelque chose de bien plus flatteur, commença d'abord par amuser sa vanité, la fit ressouvenir qu'elle était belle, et finit insensiblement par lui faire oublier son premier mari, et par obtenir son cœur.

Il lui offrit sa main, et elle l'épousa; je n'avais encore qu'un an et demi tout au plus.

Voilà donc la situation de ma mère bien changée; la voilà devenue une des plus grandes dames du royaume, mais aussi la voilà perdue pour moi. Trois semaines après son mariage, je n'eus plus de mère; les honneurs et le faste qui l'environnaient me dérobèrent sa tendresse, ne laissèrent plus de place pour moi dans son cœur. Cette petite fille auparavant si

chérie, qui lui représentait mon père à qui je ressemblais ; cette enfant qui adoucissait l'idée de sa mort, quelquefois, disait-elle, le rendait comme présent à ses yeux, et lui aidait à se faire accroire qu'il vivait encore (car c'était là ce qu'elle avait dit cent fois), cette enfant ne fut presque pas moins oubliée qu'il l'était lui-même, et devint à peu près comme une orpheline.

Une grossesse vint encore me nuire, et acheva de distraire ma mère de l'attention qu'elle me devait.

Elle m'abandonna aux soins de la concierge du château ; il se passait des quinze jours entiers sans qu'elle me vît, sans qu'elle demandât de mes nouvelles ; et vous pensez bien que mon beau-père ne songeait pas à la tirer de son indifférence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette concierge avait de petites filles à peu près de mon âge, à qui elle partageait, ou plutôt à qui elle donnait ce qu'elle demandait pour moi au château ; et comme elle se voyait là-dessus à sa discrétion, qu'on ne veillait point sur sa conduite, il lui aurait fallu des sentimens bien nobles et bien au-dessus de son état pour me traiter aussi bien que ses enfans, et pour ne pas abuser en leur faveur du peu de souci qu'on avait de moi.

Madame de Tresle (je parle de ma grand'mère) qui ne demeurait qu'à trois lieues de nous, et qui ne se doutait pas que cette chère enfant, que cette petite de Tervire fût si délaissée ; qui, quelque temps au-

paravant, m'avait vue les délices de sa fille, et qui m'aimait en véritable grand'mère, vint un jour pour dîner avec M. le marquis de...., son gendre; il y avait deux mois qu'elle n'était venue.

Quand elle arriva, j'étais à l'entrée de la cour du château, assise à terre, où l'on m'avait mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portais, à ma chaussure, au reste de mes vêtemens délabrés et peut-être changés, il était difficile de me reconnaître pour la fille de la marquise.

Aussi madame de Tresle ne jeta-t-elle qu'un regard indifférent sur moi; et, voyant à quelques pas de là une autre petite fille mieux habillée et plus soignée, qu'on avait assise dans une de ces chaises basses qui servent aux enfans : C'est donc là mademoiselle de Tervire? dit-elle à une servante de la concierge qui était près de nous. Non, madame, lui répondit cette fille; la voilà qui se porte bien, ajouta-t-elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangée que j'étais, avec un bonnet déchiré et des cheveux épars, j'avais l'air du monde le plus frais et le plus sain; mais aussi je n'étais parée que de ma santé, elle faisait toutes mes grâces.

Quoi! c'est là ma fille? c'est dans cet état-là qu'on la laisse? s'écria madame de Tresle avec une tendresse indignée de l'état où elle me voyait. Allons, venez, qu'on me suive tout à l'heure; prenez cette enfant dans vos bras, et montez avec moi au château.

Il fallut que la servante obéît, et me portât jusqu'à l'appartement de ma mère, que ses femmes allaient coiffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant madame de Tresle, on veut me persuader que cette enfant-ci est mademoiselle de Tervire, et cela ne saurait être : on ne ramasserait pas les hardes qu'elle a. Ce n'est, sans doute, que quelque misérable orpheline que la femme de votre concierge a retirée par charité, n'est-ce pas?

Ma mère rougit; cette façon de lui reprocher sa conduite à mon égard avait quelque chose de si vif, c'était lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitait en marâtre, et qu'elle manquait d'entrailles, que l'apostrophe la déconcerta d'abord, et puis la fâcha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je suis indisposée, et que je ne vois rien de ce qui se passe. Retirez-vous, et que cette impertinente de concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette servante d'un ton qui marquait plus de colère contre moi que contre celle qu'elle appelait impertinente.

Madame de Tresle, à qui mon attirail tenait au cœur, ne fut pas plus tôt tête à tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisais; elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvait, et qu'avec effroi de celui où elle prévoyait que je tomberais infailliblement dans la suite.

Ma grand'mère était naturellement vive; il n'y avait point de femme qui fût plus au fait de la ma-

tière dont il était question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentiment qu'elle.

C'était de ces mères de famille qui n'ont de plaisir et d'occupation que leurs devoirs, qui les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue et l'austérité, et qui, dans leur maison, ne se délassent d'un soin que par un autre; jugez si, avec ce caractère-là, elle devait être contente de ma mère.

Je ne sais comment elle s'expliqua; mais rarement on sert bien ceux qu'on aime trop; elle s'emporta peut-être, et les reproches durs ne réussissent point; ce sont des affronts qui ne corrigent personne, et nos torts disparaissent dès qu'on nous offense. Aussi ma mère trouva-t-elle madame de Tresle fort injuste. Il est vrai que je n'aurais pas dû être mal habillée; mais c'est que la concierge, qui était ma gouvernante, avait différé ce matin-là de m'ajuster comme à l'ordinaire; et il n'y avait pas là de quoi faire tant de bruit.

Quoi qu'il en soit, madame de Tresle qui depuis raconta ce fait-là à plusieurs personnes de qui je le tiens, s'aperçut bien qu'elle m'avait nui, et que ma mère nous en voulait, à elle et à moi, de ce qui s'était passé.

Trois semaines après, le marquis, qui avait dessein d'emmener sa femme à Paris, avant que sa grossesse fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâtèrent son voyage. Comme, dans un départ si brusque,

ma mère n'avait pas eu le temps de s'arranger, qu'elle n'emmenait qu'une de ses femmes avec elle, il avait été conclu que, trois jours après, je viendrais plus à l'aise et dans un bon équipage avec ses autres femmes, et il n'y avait rien à redire à cela. Madame de Tresle, à qui on avait promis de me porter chez elle la veille de notre départ, et qui vit qu'on n'en avait rien fait, allait envoyer au château pour savoir ce qui avait empêché qu'on ne lui eût tenu parole, quand on lui annonça la concierge, qui lui dit que j'étais restée, que les femmes de ma mère m'avaient trouvée si mal qu'elles n'avaient pas osé m'exposer aux fatigues d'un voyage, et m'avaient laissée chez elle; qu'en cela elles avaient obéi aux ordres de madame la marquise, qui avait expressément défendu qu'on risquât de me faire partir, au cas de quelque indisposition; et que j'étais actuellement au lit avec un grand rhume et une toux très-violente.

Et c'est vous à qui on l'a confiée? répondit madame de Tresle, qui lui tourna le dos, et qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume et de cette toux qu'on avait allégués, et que ma mère avait, dit-on, imaginés pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée d'ailleurs que madame de Tresle ne souffrirait pas que je fisse un long séjour chez la concierge, et ne manquerait pas de m'en retirer. Aussi cette dame lui en écrivit-elle dans ce sens-là, de la manière du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé M. de Tervire, vous l'avez

tant pleuré, lui disait-elle, et vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour! Il ne vous a laissé qu'une fille, et vous refusez d'être sa mère! C'est à présent par ma tendresse que vous vous délivrez d'elle; quand je n'y serai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mère, qui était parvenue à ses fins, souffrit patiemment l'injure qu'on faisait à son cœur, se contenta de nier qu'elle eût eu le moindre dessein de me tenir loin d'elle, envoya du linge pour moi avec des étoffes pour m'habiller, et assura madame de Tresle qu'elle me ferait venir à Paris dès qu'elle serait accouchée.

Mais elle ne s'y engageait apparemment que pour gagner du temps; du moins après ses couches ne fut-il plus mention de sa promesse, qu'elle éluda dans ses lettres, en affectant de se plaindre d'une santé toujours infirme qui lui était restée, qui la retenait le plus souvent au lit, et qui la rendait incapable de la plus légère attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penser, disait-elle; et vous jugez bien que, dans cet état-là, avec une tête aussi faible qu'elle disait l'avoir, il n'y avait pas moyen de lui proposer la fatigue de me voir auprès d'elle; mais heureusement le cœur de madame de Tresle s'échauffait pour moi, à mesure que celui de ma mère m'abandonnait.

Elle acheva si bien de m'oublier, qu'elle n'écrivit plus que rarement, qu'elle cessa même de parler de moi dans ses lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de

ses nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, et qu'au bout de deux ans et demi, il ne fut pas plus question de moi dans sa mémoire que si je n'avais jamais été au monde.

De sorte que je n'y étais plus que pour madame de Tresle; son cœur était la seule fortune qui me restât. Indifférente aux parens que j'avais dans le pays, inconnue à ceux que j'avais dans d'autres provinces, incommode à mes deux tantes, avec qui je demeurais (j'entends les deux filles de madame de Tresle), et même haïe d'elles, à cause des attentions que leur mère avait pour moi; vous sentez qu'en de pareilles circonstances, et dans ce petit coin de campagne où j'étais comme enterrée, ma vie ne devait intéresser personne.

Ce fut ainsi que je passai mon enfance, dont je ne vous dirai plus rien, et que j'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans et quelques mois.

Dans l'intervalle, ces tantes dont je viens de parler, quoique assez laides, et toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit et du caractère, trouvèrent cependant deux gentilshommes des environs, qui étaient en hommes ce qu'elles étaient en femmes, qui avaient de quoi vivre tantôt bien tantôt mal, et qui les épousèrent avec ce qu'on appelait leur légitime, qui consistait en quelques parts de vignes, de prés, et d'autres terres. Je restai donc seule dans la maison avec madame de Tresle, dont le fils aîné demeurait à plus de quinze lieues de nous, depuis qu'il était marié, et dont le cadet, attaché au

jeune duc de...., son colonel, ne le quittait point, et ne revenait presque jamais au pays.

Pendant tout ce temps-là, que disait ma mère? Rien; nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquefois ce qu'elle faisait, et si elle ne viendrait pas nous voir; mais comme ces questions-là m'échappaient en passant, que je les faisais étourdiment et à la légère, madame de Tresle n'y répondait qu'un mot dont je me contentais, et qui ne me mettait point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin, arriva le temps qui me dévoila ce que l'on me cachait. Madame de Tresle, qui était fort âgée, tomba malade, se rétablit un peu, et n'était plus que languissante; mais, six semaines après, elle eut une rechute qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident me rendit sérieuse; j'en perdis mon étourderie, ma dissipation ordinaire, et cet esprit de petite fille que j'avais encore. En un mot, je m'inquiétai, je pensai, et ma première pensée fut de la tristesse et du chagrin.

Je pleurais quelquefois par des motifs confus d'inquiétude; je voyais madame de Tresle mal servie par les domestiques, qui la regardaient comme une femme morte. J'avais beau les presser d'agir, d'être attentifs; ils ne m'écoutaient point; ils ne se souciaient plus de moi; et je n'osais moi-même me révolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant; ma confiance baissait, je ne sais pourquoi.

Mes deux tantes venaient de temps en temps à la

maison, et elles y dînaient sans me faire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs, sans me consoler, et si elles me parlaient, c'était d'un ton distrait et sec.

Madame de Tresle même s'en apercevait; elle en était touchée, et les en reprenait avec une douceur que je remarquais aussi, qui me contristait, et qu'elle n'aurait pas eue autrefois. Il semblait qu'elle leur demandait grâce pour moi, et tout cela me frappait comme une nouveauté qui me menaçait de quelque malheur à venir, de quelque situation fâcheuse; et si je ne raisonnais pas là-dessus aussi distinctement que je vous le dis, du moins en prenais-je une certaine épouvante qui me rendait muette, humble et timide. Vous savez bien qu'on a du sentiment avant que d'avoir de l'esprit; sans compter que madame de Tresle, quand ses filles étaient parties, m'éclairait encore par ses manières.

Elle m'appelait, me faisait avancer, me prenait les mains, me parlait avec une tendresse plus marquée que de coutume; on eût dit qu'elle voulait me rassurer, m'ôter mes alarmes, et me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentait bien que j'étais tombée.

Quelques jours auparavant, il était venu une dame de ses voisines, son intime amie, à qui elle voulut parler en particulier. Il y avait dans sa chambre un petit cabinet où je passai, et je ne sais par quelle curiosité tendre et inquiète je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disait madame de Tresle; ce ne serait que pour elle que je souhaiterais de vivre encore quelque temps; mais Dieu est le maître, il est le père des orphelins. Avez-vous eu la bonté, ajouta-t-elle, de parler à M. Villot? (C'était un riche habitant du bourg voisin, qui avait été plus de trente ans fermier de feu M. de Tervire, mon grand-père, que son maître avait toujours estimé, qui avait gagné la meilleure partie de son bien à son service.)

Oui, lui dit son amie, j'ai été chez lui ce matin; il s'en allait à la ville, où il a affaire pour un jour ou deux; il se conformera à ce que vous lui demandez, et viendra vous en assurer à son retour: tranquillisez-vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pensez; espérez mieux de sa mère. Il est vrai qu'elle l'a négligée; mais elle ne la connaît point, et elle l'aimera dès qu'elle l'aura vue.

Quelque bas qu'elles parlassent, je les entendis, et le terme d'*orpheline* m'avait d'abord extrêmement surprise; que pouvait-il signifier, puisque j'avais une mère, et que même on parlait d'elle? Mais ce qu'avait répondu l'amie de madame de Tresle me mit au fait, et m'apprit qu'apparemment cette mère que je ne connaissais pas ne se souciait point de sa fille; ce furent là les premières nouvelles que j'eus de son indifférence pour moi, et j'en pleurai amèrement, j'en demeurai consternée, toute petite fille que j'étais encore.

Six jours après ce que je vous dis là, madame de

Tresle baissa tant qu'on fit partir un domestique pour avertir ses filles, qui la trouvèrent morte quand elles arrivèrent.

Le fils aîné, celui que j'ai dit qui demeurait à quinze lieues de là, dans la terre de sa femme, était alors avec elle à Paris, où une affaire l'avait obligé d'aller, et le cadet était dans je ne sais quelle province avec son régiment; ainsi, dans cette occurrence, il n'y eut que leurs sœurs de présentes, et je dépendis d'elles.

Elles restèrent quatre ou cinq jours à la maison, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mère que pour mettre tout en ordre dans l'absence de leurs frères. Je crois qu'il y eut un inventaire; du moins des gens de justice furent-ils appelés; madame de Tresle avait fait un testament; il y avait quelques petits legs à acquitter, et mes tantes prétendaient d'ailleurs avoir des reprises sur le bien.

Figurez-vous des discussions, des débats entre les sœurs, qui tantôt se querellent, et tantôt se réunissent contre un homme à qui leur frère aîné, informé de la maladie de sa mère, avait envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice et l'amour du butin peuvent exciter de criailleries et d'agitations indécentes entre des enfans qui n'ont point de sentiment, et à qui la mort de leur mère ne laisse, au lieu d'affliction, que de l'avidité pour sa dépouille : voilà l'image de ce qui arriva alors.

Où étais-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avait reléguée à cause de mes

pleurs et de mes gémissemens qui étourdissaient les deux filles, et que je n'osai en effet continuer longtemps; l'excès de ma douleur la rendit bientôt solitaire et muette, surtout depuis qu'elles surent que madame de Tresle m'avait laissé un diamant d'environ deux mille francs, qu'une de ses amies lui avait autrefois donné en mourant, et qu'elles furent obligées de délivrer au confesseur de leur mère, qui devait me le remettre; ce diamant les avait outrées contre moi; elles ne pouvaient pas me voir.

Comment! est-il possible, disaient-elles, que notre mère nous ait moins aimées que cette petite fille? N'est-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée n'aient pas redressé ses sentimens, ni travaillé à lui en inspirer de plus naturels et de plus légitimes? Jugez si cette petite fille aurait bien fait de se montrer; aussi ne les ai-je jamais oubliés, ces quatre jours que je passai avec elles, et que je passai dans les larmes.

Oui, Marianne, croiriez-vous que je n'y songe encore qu'en frémissant, à cette maison si désolée, où je n'étais plus rien pour qui que ce soit, où je me trouvais seule au milieu de tant de personnes, où je ne voyais plus que des visages la plupart ennemis, quelques-uns indifférens, et tous alors plus étrangers pour moi que si je ne les eusse jamais vus? car voilà l'impression qu'ils me faisaient. Considérez-moi dans cette chambre où l'on m'avait mise à l'écart, où je me sauvais de la rudesse et de l'aversion de mes tantes, où me retenait l'effroi de paraître à leurs yeux, et

où je tremblais seulement en entendant leur voix.

Je croyais dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde; il n'y avait personne dans la maison, pas un domestique à qui je ne m'imaginasse avoir obligation de ce qu'il ne me méprisait ou ne me rebutait pas; et vous devez, ma chère Marianne, juger mieux qu'une autre combien je souffris, moi que rien n'avait préparée à cette étrange sorte de misère, moi qui n'avais pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'esprit, et qui sortais d'entre les mains d'une grand'mère qui m'avait amolli le cœur par ses tendresses.

Ce ne sont pas là de ces chagrins violens où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se désespérer; c'est encore pis que cela; ce sont de ces tristesses retirées dans le fond de l'âme, qui la flétrissent, et qui la laissent comme morte; on n'est qu'épouvanté de n'appartenir à personne, mais on se sent comme anéanti en présence de tels parens.

Enfin, ma situation changea; il n'y avait plus rien à discuter, et le quatrième jour de la mort de madame de Tresle, mes tantes songèrent à s'en retourner chez elles avec leurs maris qui les étaient venus prendre.

Un vieux et ancien domestique qui s'était marié chez madame de Tresle, et qui logeait dans la basse-cour avec toute sa famille, de vigneron qu'il était, fut établi concierge de la maison, en attendant qu'on eût levé les scellés.

Cet homme se ressouvint que j'étais enfermée dans cette petite chambre. Vous ne pouvez pas demeurer

ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il; allons, venez dans la salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, et sans savoir ce que j'allais devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée, avec un visage pâle et déjà maigri, avec du linge et des habits froissés pour avoir passé des nuits sur mon lit sans m'être déshabillée, et cela par pur découragement, et parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisait le soir de venir voir ce que je faisais.

Je n'osais lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étais à leur merci, je n'avais la protection de personne, et depuis que j'avais perdu madame de Tresle, je ne m'étais pas encore sentie si privée d'elle que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette du plus loin qu'elle m'aperçut; qu'en ferons-nous donc, ma sœur? Car pour moi, je vous dirai naturellement que je ne saurais me charger d'elle; ma belle-sœur et ses deux enfans sont actuellement chez moi, et j'ai assez de mes autres embarras sans celui-là.

Moi assez des miens, repartit l'aînée; on me rebâtit ma maison, il y en a une partie d'abattue; où la mettrais-je? Eh bien! répondit l'autre, où est la difficulté? Il n'y a qu'à la laisser chez ce bonhomme (c'était le vigneron qu'elle voulait dire), dont la femme en aura soin, et qui la gardera en attendant qu'on ait réponse de sa mère à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en soit jamais venu de chez elle, et qui disposera de sa fille

comme il lui plaira. Je ne vois point d'autre arrangement, dès que nous ne pouvons pas l'emmener, et qu'il n'y a point d'autres parens ici. Je ne suis point d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mère, à qui la marquise, toute grande dame et toute riche qu'elle est, n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers, qui, pour surcroît de ridicule, ont fini par un legs de mille écus (elle parlait du diamant). Jugez-en, Marianne : voyez si l'on pouvait, moi présente, me rejeter avec plus d'insulte, ni traiter de ma situation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la faiblesse de mon âge.

Aussi en eus-je l'esprit troublé ; cet asile qu'on me refusait, celui qu'on me reprochait d'avoir trouvé chez madame de Tresle ; ce misérable gîte qu'on me destinait dans le lieu même où j'avais été si heureuse, où madame de Tresle m'avait tant aimée, où je me dirais sans cesse : où est-elle ? où je croirais toujours la voir, et toujours avec la douleur de ne la voir jamais ; enfin, ce récit qu'on me faisait, en passant, du peu d'intérêt que ma mère prenait à moi, tout cela me pénétra si fort, qu'en m'écriant, ah ! mon Dieu ! mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibérait ainsi sur ce qu'on ferait de moi, M. Villot, cet ancien fermier de mon grand-père, et à qui madame de Tresle avait écrit, entra dans la salle. Je le connaissais, je l'avais vu venir souvent à la maison pour des achats de blé ; et l'air plein de zèle et de bonne volonté avec lequel il jeta

d'abord les yeux sur moi, m'engagea subitement et sans réflexion à avoir recours à lui.

Hélas! lui dis-je, monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours: souvenez-vous de madame de Tresle, et ne me laissez pas ici, je vous en conjure.

Eh! vraiment, mademoiselle, je n'arrive ici que pour vous emmener; c'est madame de Tresle qui, en mourant, m'en a chargé par la lettre que voici, et que je n'ai reçue que ce matin en revenant de la ville. Ainsi je vous conduirai tout à l'heure à notre bourg, si ces dames y consentent; et ce sera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit service, après les obligations que j'ai à feu M. de Tervire, mon bon maître et votre grand-père, que nous avons bien pleuré ma femme et moi, et pour qui nous prions Dieu encore tous les jours. Il n'y a qu'à venir, mademoiselle; nous nous estimerons bien heureux de vous avoir à la maison, et nous vous y porterons autant de respect que si vous étiez chez vous, ainsi qu'il est juste.

Volontiers, dit alors une de mes tantes; n'est-ce pas, ma sœur? Elle sera là chez de fort honnêtes gens, et nous pouvons la leur confier en toute sûreté. Oui, monsieur Villot, on vous la laisse avec plaisir, emmenez-la; j'écrirai dès aujourd'hui à sa mère la bonne volonté que vous avez marquée, afin que vous n'y perdiez pas, et qu'elle se hâte de vous débarrasser de sa fille.

Ah! madame, lui répondit ce galant homme, ce n'est pas le gain que j'y prétends faire qui me mène; je n'y songe pas. Pour ce qui est de l'embarras, il n'y

en aura point ; ma femme ne quitte jamais son ménage, et nous avons une chambre fort propre qui est toujours vide, excepté quand mon gendre vient au bourg ; mais il couchera ailleurs ; il n'est que mon gendre, et la jeune demoiselle sera la maîtresse du logis, jusqu'à ce que sa mère la reprenne.

Je m'approchai alors de M. Villot, pour lui témoigner combien j'étais sensible à ce qu'il disait, et de son côté il me fit une révérence à laquelle on reconnaissait le fermier de mon grand-père.

Allons, voilà qui est décidé, dit alors la cadette ; adieu, monsieur Villot ; qu'on aille chercher la cassette de cette petite fille ; il se fait tard, nos équipages sont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervire (c'était à moi qu'elle s'adressait), donnez demain de vos nouvelles à votre mère ; on vous reverra un de ces jours ; entendez-vous ? Soyez bien raisonnable, ma fille ; nous vous la recommandons, monsieur Villot.

Là-dessus elles prirent congé de tout le monde, passèrent dans la cour, se mirent chacune dans leur voiture, et partirent sans m'embrasser ; elles venaient de s'épuiser d'amitié pour moi dans les dernières paroles que venait de me dire la cadette, et que l'aînée était censée avoir dites aussi.

Je fus un peu soulagée dès que je ne les vis plus, je respirai, je sentis une affliction de moins. On chargea un paysan de mon petit bagage, et nous partîmes à notre tour, M. Villot et moi.

Non, Marianne, quelque chose que je vous aie dit jusqu'ici de mes détresses, je ne me souviens point

d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir[1]? Cette maison où je croyais ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'âme; il me sembla que j'y laissais ma vie, j'expirais à chaque pas que je faisais pour m'éloigner d'elle, je ne respirais qu'en soupirant; j'étais cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme était la mienne avancent bien le sentiment; ils valent des années.

Mademoiselle, me disait le fermier, qui avait presque envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, et gagnons vite le logis; votre grand'mère nous aimait; c'est comme si c'était elle.

Pendant qu'il me parlait, nous avançions; je me retournais encore, et à force d'avancer, elle disparut

---

[1] *Comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir?* Il semble que Marivaux se soit proposé ici, comme une sorte de défi fait par lui-même à son propre talent, de renchérir encore sur l'intérêt et la beauté d'une situation que nous avons remarquée plus haut, celle où Marianne, sans parens, sans amis, sans protecteurs, erre dans les rues de Paris, enviant le sort des malheureux qui s'offrent à sa vue, parce qu'ils ont du moins une famille. La jeune Tervire a une famille; elle a une mère, et pourtant elle est plus à plaindre que Marianne; sa mère la délaisse, sa famille la repousse; et aux mêmes lieux où ses ancêtres ont vécu dans l'opulence, elle est abandonnée à la compassion d'un étranger, d'un paysan, d'un serviteur de ses propres parens.

à mes yeux, cette maison que je n'aurais voulu ni habiter ni perdre de vue.

Enfin nous entrâmes dans le bourg, et me voici chez M. Villot avec sa femme, que je ne connaissais point, et qui me reçut avec l'air et les façons dont j'avais besoin dans l'état où j'étais; je ne me trouvai point étrangère avec elle; on est tout d'un coup lié avec les gens qui ont le cœur bon; quels qu'ils soient, ce sont comme des amis que vous avez dans tous les états.

Ce fut ainsi que je fus accueillie, et le premier avantage que j'en retirai fut d'être délivrée de cette crainte stupide, de cet abattement d'esprit où j'avais langui jusque-là; j'osai du moins alors pleurer et soupirer à mon aise.

Mes tantes avaient réduit ma douleur à se taire; le zèle et les caresses de ces gens-ci la mirent en liberté; cela la rendit plus tendre, par conséquent plus douce, et puis la dissipa insensiblement, à l'attendrissement près, qu'entretenait alors le souvenir de madame de Tresle, et que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avais écrit à ma mère, et il y avait toute apparence que M. Villot ne me garderait que dix ou douze jours. Point du tout; ma mère m'écrivit en quatre lignes de rester chez lui, sous prétexte qu'elle avait un voyage à faire avec son mari, me promettant de m'emmener ensuite à Paris avec elle.

Mais ce voyage qu'elle remettait de mois en mois ne se fit point, et le tout se termina par me marquer bien franchement qu'elle ne savait plus quand elle vien-

drait, mais qu'elle allait prendre des arrangemens pour me faire venir à Paris; ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de lettres dont je la fatiguai depuis, et auxquelles elle ne répondit point; de façon que je me lassai moi-même de lui écrire, et que je restai chez ce fermier aussi abandonnée que si je n'avais point eu de famille, à quelque argent près qu'on envoyait à longs intervalles pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payait pour moi, et dont la médiocrité n'empêchait pas mes généreux hôtes de m'aimer de tout leur cœur, et de me respecter en m'aimant.

De mes tantes, je ne vous en parle point; je ne les voyais, tout au plus, que deux fois par an.

J'avais quatre ou cinq compagnes dans le bourg et aux environs; c'étaient des filles de bourgeois du lieu, avec qui je passais une partie de la journée, ou les filles de quelques gentilshommes voisins, dont les mères m'emmenaient quelquefois dîner chez elles, quand le fermier, qui avait affaire à leurs maris, devait venir me reprendre.

Les demoiselles (j'entends les filles nobles), en qualité de mes égales, m'appelaient Tervire et s'honoraient un peu, ce me semble, de cette familiarité, à cause de madame la marquise ma mère.

Les bourgeoises, un peu moins hardies, malgré qu'elles en eussent, usaient de finesse pour sauver leur petite vanité, et me donnaient un nom qui paraissait les mettre au pair. J'étais *ma chère amie* pour

elles; c'est une remarque que je fais en passant pour vous amuser.

Voilà comment je vécus jusqu'à l'âge de près de dix-sept ans.

Il y avait alors à un petit demi-quart de lieue de notre bourg un château où j'allais assez souvent. Il appartenait à la veuve d'un gentilhomme qui était mort depuis dix ou douze ans; cette dame avait été autrefois une des compagnes de ma mère et sa meilleure amie; je pense aussi qu'elles avaient été mariées à peu près dans le même temps, et qu'elles s'écrivaient quelquefois.

Cette veuve pouvait avoir alors environ quarante ans, femme bien faite et de bonne mine, et à qui sa fraîcheur et son embonpoint laissaient encore un assez grand air de bonté; ce qui, joint à la vie régulière qu'elle menait, à des mœurs qui paraissaient austères, et à ses liaisons avec tous les dévots du pays, lui attirait l'estime et la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avait bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étaient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyait.

Parmi les dévots qui allaient souvent chez elle, on remarquait qu'il y avait toujours eu quelques jeunes gens, soit séculiers, soit ecclésiastiques ou abbés, et toujours bien faits. Elle avait d'ailleurs de grands yeux assez tendres; sa façon de se mettre, quoique

simple et modeste, avait un peu trop bonne grâce, et les gens dont je viens de parler se défiaient de tout cela ; mais à peine osaient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avait écrit à ma mère que je la voyais souvent, et il est vrai que j'aimais sa douceur et ses manières affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avais pas de bien ; ma mère, qui ne savait que faire de moi, et qui aurait souhaité que je ne vinsse jamais à Paris, où je n'aurais pu prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à sa vanité et au rang qu'elle y tenait, lui témoigna combien elle lui serait obligée si elle pouvait adroitement m'inspirer l'envie d'être religieuse. Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette société de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au succès de son entreprise; elle redouble de caresses et d'amitié pour moi ; et il est vrai qu'une fille de mon âge, et d'une aussi jolie figure qu'on disait que je l'étais, ne lui aurait pas fait peu d'honneur de s'aller jeter dans un couvent au sortir de ses mains.

Elle me retenait presque tous les jours à souper, et même à coucher chez elle; à peine pouvait-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. M. et madame Villot étaient charmés de mon attachement pour elle, ils m'en louaient, ils m'en estimaient encore davantage, et tout le monde pensait comme eux ; je m'affectionnais moi-même aux éloges que je m'entendais donner ; j'étais flattée de cet ap-

plaudissement général; ma dévotion en augmentait tous les jours, et ma mine en devenait plus austère.

Cette femme m'associait à tous ses pieux exercices, m'enfermait avec elle pour de saintes lectures, m'emmenait à l'église et à toutes les prédications qu'elle courait; je passais fort bien une heure ou deux assise et toute ramassée dans le fond d'un confessionnal où je me recueillais comme elle, où je croyais du moins me recueillir à son exemple, à cause que j'avais l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avait su m'intéresser à toutes ces choses par la façon insinuante avec laquelle elle me conduisait.

Ma prédestinée, me disait-elle souvent (car elle et ses amies ne me donnaient point d'autre nom), que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle! Je ne saurais vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à l'aimer.

Eh! mais sans doute, répondaient nos amis, cette piété qui nous charme, et dont nous sommes témoins, est une grâce que Dieu nous fait aussi bien qu'à mademoiselle; et ce n'est pas pour en rester là que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse et tant d'agrémens, ajoutait-on; cela ira encore plus loin : Dieu vous destine un état plus saint, il vous voudra tout entière; on le voit bien, il faut de grands exemples au monde, et vous en serez un du triomphe de la grâce.

A ces discours qui m'animaient, on joignait des égards presque respectueux, on feignait des étonnemens, on levait les yeux au ciel d'admiration; j'étais

parmi eux une personne grave et vénérable, ma présence en imposait; et à tout âge, surtout à celui où j'étais, on aime à se voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit. C'est de si bonne heure qu'on est sensible au plaisir d'être honoré! aussi la veuve espérait-elle bien par là me mener tout doucement à ses fins.

Sa maison n'était pas éloignée d'un couvent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avait une parente qui était instruite de ses desseins, et qui s'y prêtait avec toute l'adresse monacale, avec tout le zèle malentendu dont elle était capable. Je dis malentendu; car il n'y a rien de plus imprudent, et peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on emploie en pareil cas, pour faire venir à une jeune fille l'envie d'être religieuse. Ce n'est pas en agir de bonne foi avec elle; et il vaudrait mieux lui exagérer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empêcher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connaît pas.

Quoi qu'il en soit, cette parente de ma veuve n'oubliait rien pour me gagner, et elle y réussissait; je l'aimais de tout mon cœur; c'était une vraie fête pour moi que d'aller lui rendre visite; et on ne saurait croire combien l'amitié d'une religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vu et qui n'a nulle expérience : on aime alors cette religieuse autrement qu'on n'aimerait une amie du monde; c'est une espèce de passion que l'attache-

ment innocent qu'on prend pour elle; et il est sûr que l'habit que nous portons, et qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne, contribuent à cela, aussi bien que cet air de paix qui semble répandu dans nos maisons, et qui les fait imaginer comme un asile doux et tranquille; enfin il n'y a pas jusqu'au silence qui règne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une âme neuve et un peu vive.

J'entre dans ce détail à cause de vous, à qui il peut servir, Marianne, et afin que vous examiniez en vous-même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle et qui ne durent pas long-temps.

Pour moi, je les sentais, quand j'allais à ce couvent; et il fallait voir comme ma religieuse me serrait les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parlait et jetait les yeux sur moi. Après cela venaient encore deux ou trois de ses compagnes aussi caressantes qu'elle, et qui m'enchantaient par la douceur des petits noms qu'elles me donnaient, et par leurs grâces simples et dévotes; de sorte que je ne les quittais jamais que pénétrée d'attendrissement pour elles et pour leur maison.

Mon Dieu! que ces bonnes filles sont heureuses! me disait la veuve, quand nous retournions chez elle; que n'ai-je pris cet état-là? Nous venons de les laisser dans le sein du repos, et nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde [1].

---

[1] *Nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.* Nous avons aujourd'hui, plus que jamais, besoin de faire remarquer les

J'en convenais avec elle ; et, dans les dispositions où j'étais, il ne me fallait peut-être plus qu'une visite ou deux à ce couvent pour me déterminer à m'y jeter, sans un coup de hasard qui me changea tout d'un coup là-dessus.

Un jour que ma veuve était indisposée, et qu'il y avait plus d'une semaine que nous n'avions été à ce couvent, j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux, et je priai la veuve de me donner sa femme de chambre pour m'y mener ; j'avais un livre à rendre à ma bonne amie la religieuse, que je demandai, et que je ne pus voir ; un rhumatisme auquel elle était sujette la retenait au lit ; ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de ses compagnes qui venaient ordinairement me trouver au parloir avec elle.

Celle qui me parla alors était une personne de vingt-cinq à vingt-six ans, grande fille d'une figure aimable et intéressante, mais qui m'avait toujours paru moins gaie, ou, si vous le voulez, plus sérieuse que les autres ; elle avait quelquefois un air de mélancolie sur le visage, que l'on croyait naturel, et qui ne rebutait point, qui devenait même attendrissant par je ne sais quelle douceur qui s'y mêlait ; il me semble que je la vois encore avec ses grands yeux

---

indignes artifices que l'on employait pour tromper la bonne foi d'une jeune fille, quand on n'osait pas employer la violence pour la forcer à se renfermer dans un cloître ; nous n'avons encore, il est vrai, que des clôtures volontaires, et jusqu'à présent nous n'avons rien à craindre ; mais il n'en est pas moins utile de faire servir le passé à l'instruction de l'avenir.

languissans ; elle laissait volontiers parler les autres, quand nous étions toutes ensemble ; c'était la seule qui ne m'eût point donné de petits noms, et qui se contentait de m'appeler *mademoiselle,* sans que cela m'empêchât de la trouver aussi affable que ses compagnes.

Ce jour-là elle me parut encore plus mélancolique que de coutume ; et comme je ne la soupçonnais point de tristesse, je m'imaginai qu'elle ne se portait pas bien.

N'êtes-vous pas malade ? lui dis-je ; je vous trouve un peu pâle. Cela se peut bien, me répondit-elle ; j'ai passé une assez mauvaise nuit, mais ce ne sera rien. Souhaitez-vous, ajouta-t-elle, que j'aille avertir nos sœurs que vous êtes ici ? Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à rester avec vous ; et je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre : aussi bien aurai-je incessamment le temps de voir nos bonnes amies tout à mon aise, et sans être obligée de les quitter. Comment ! sans les quitter ? me dit-elle : auriez-vous dessein d'être des nôtres ?

J'y suis plus d'à moitié résolue, lui répondis-je, et je crois que dès demain je l'écrirai à ma mère ; il y a long-temps que votre bonheur me fait envie, et je veux être aussi heureuse que vous.

Je passai alors ma main à travers le parloir pour prendre la sienne, qu'elle me tendit, mais sans répondre à ce que je lui disais ; je m'aperçus même que ses yeux se mouillaient, et qu'elle baissait la tête, apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelques instans muette.

Dites-moi donc, m'écriai-je en la regardant, est-ce que vous pleurez? Est-ce que je me trompe sur votre bonheur?

A ce mot de *bonheur,* ses larmes redoublèrent, et j'en fus touchée moi-même, sans savoir ce qui l'affligeait.

Enfin, après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle : Hélas! mademoiselle, me répondit-elle, gardez-moi le secret sur ce que vous voyez, je vous en conjure; ne dites mes pleurs à personne; je n'ai pu les retenir, et je vous en confierai la cause; il ne vous sera peut-être pas inutile de la savoir, elle peut servir à votre instruction.

Elle s'arrêta là pour essuyer ses larmes. Achevez, lui dis-je en pleurant moi-même, et ne me cachez rien, ma chère amie; je me sens pénétrée de vos chagrins, et je regarde la confiance que vous me témoignez comme un bienfait que je n'oublierai jamais.

Vous voulez vous faire religieuse? me dit-elle alors, et les caresses de nos sœurs, l'accueil qu'elles vous font, les discours qu'elles vous tiennent, et, autant qu'il me le semble, les insinuations de madame de Sainte-Hermières (c'était le nom de ma veuve), tout vous y porte, et vous allez vous engager dans notre état sur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, et que vous n'auriez peut-être pas sans tout cela. Prenez-y garde! J'avoue, si vous êtes bien appelée, que vous vivrez tranquille et contente; mais ne vous

en fiez pas aux dispositions où vous vous trouvez; elles ne sont pas assez sûres, je vous en avertis; peut-être cesseront-elles avec les circonstances qui vous les inspirent à présent, mais qui ne font que vous les prêter; et je ne saurais vous dire quel malheur c'est pour une fille de votre âge de s'y être trompée, ni jusqu'où ce malheur-là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, et il y en a sans doute; mais ce sont des douceurs particulières à notre état, et il faut être née pour les goûter. Il y a telle personne qui dans le monde aurait pu soutenir les plus grands malheurs, et qui ne trouve pas en elle de quoi soutenir les devoirs d'une religieuse, tout simples qu'ils vous paraissent. Chacun a ses forces; celles dont on a besoin parmi nous ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres; j'en ai fait l'expérience. C'est à votre âge que je suis entrée ici; on m'y mena d'abord comme on vous y mène; je m'y attachai comme vous à une religieuse dont je fis mon amie, ou, pour mieux dire, caressée par toutes celles qui y étaient, je les aimai toutes, je ne pouvais pas m'en séparer. J'étais une cadette, toute ma famille aidait au charme qui m'attirait chez elles; je n'imaginais rien de plus doux que d'être du nombre de ces bonnes filles qui m'aimaient tant, pour qui ma tendresse était une vertu, et avec qui Dieu me paraissait si aimable, avec qui j'allais le servir dans une paix si délicieuse. Hélas! mademoiselle, quelle enfance! Je ne me donnais pas à Dieu; ce n'était point lui que je cherchais dans cette

maison; je ne voulais que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, et de les chérir moi-même; c'était là le puéril attrait qui me menait, je n'avais point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la méprise que je pouvais faire, et il n'était plus temps de me dédire quand je connus toute la mienne. J'eus cependant des ennuis et des dégoûts sur la fin de mon noviciat; mais c'étaient des tentations, venait-on me dire affectueusement, et en me caressant encore. A l'âge où j'étais, on n'a pas le courage de résister à tout le monde; je crus ce qu'on me disait, tant par docilité que par persuasion; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laissai entraîner, je fis ce qu'on me disait; j'étais dans une émotion qui avait arrêté toutes mes pensées; les autres décidèrent de mon sort, et je ne fus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencèrent ici, et elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par ses soupirs.

Vous avez vu que sa douleur n'avait fait d'abord que m'attendrir, elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avait conduite à ce couvent ressemblait si fort à ce qui me donnait envie d'y être, mes motifs venaient si exactement des mêmes causes, et je voyais si bien mon histoire dans la sienne, que je tremblais du péril où j'étais, ou plutôt de celui où j'avais été; car je crois que dans cet instant je ne me souciais plus de cette maison, non plus que de celles qui y demeu-

raient; je me sentis glacée pour elles, et je ne fis plus de cas de leurs façons.

De sorte que, après avoir quelques instans rêvé sur ce que je venais d'entendre : Ah ! mon Dieu, madame, que de réflexions vous me faites faire ! dis-je à cette religieuse qui pleurait encore, et combien vous m'apprenez de choses que je ne savais pas !

Hélas ! me répondit-elle, je vous l'ai déjà dit, mademoiselle, et je vous le répète, ne confiez notre conversation à personne ; je ne suis déjà que trop à plaindre, et je le serais encore davantage si vous parliez.

Vous n'y songez pas, lui dis-je ; moi révéler une confidence à laquelle je devrai peut-être tout le repos de ma vie, et que malheureusement je ne puis payer par aucun service, malgré le triste état où vous êtes, et qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser ! ajoutai-je avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas ! vous ne voyez rien encore, et vous ne savez pas tout ce que je souffre, s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je lui avais passée, et qu'elle arrosa de ses larmes.

Chère amie, lui répondis-je à mon tour, auriez-vous encore d'autres chagrins ? Soulagez votre cœur en me les disant ; donnez-vous du moins cette consolation-là avec une personne qui vous aime, et qui en soupirera avec vous.

Eh bien ! me dit-elle, je me fie à vous ; j'ai besoin

de secours, et je vous en demande, et c'est contre moi-même.

Elle tira alors de son sein un billet sans adresse, mais cacheté, qu'elle me donna d'une main tremblante. Puisque je vous fais pitié, ajouta-t-elle, défaites-moi de cela, je vous en conjure; ôtez-moi ce malheureux billet qui me tourmente, délivrez-moi du péril où il me jette, et que je ne le voie plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu, je ne vis pas.

Mais, lui dis-je, vous ne l'avez point lu, il n'est point ouvert. Non, me répondit-elle; à tout moment j'ai eu envie de le déchirer, à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir, et à la fin je l'ouvrirais, je n'y résisterais pas; je crois que j'allais le lire quand, par bonheur pour moi, vous êtes venue; eh! quel bonheur! hélas! je suis bien éloignée de sentir que c'en est un; je ne sais pas même si je le pense. Ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrais le ravoir; mais ne m'écoutez point, et si vous le lisez, comme vous en êtes la maîtresse, puisque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop, et je ne sais ce que je deviendrais si j'en étais mieux instruite.

Eh! de qui le tenez-vous? lui dis-je alors, émue moi-même du trouble où je la voyais. De mon ennemi mortel, d'un homme qui est plus fort que moi, plus fort que ma religion, que mes réflexions, me répondit-elle; d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raison, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déjà que

trop réussi, à qui il faut que vous parliez, et qui s'appelle.....

Elle me le nomma alors tout de suite dans le désordre des mouvemens qui l'agitaient; et jugez quelle fut ma surprise, quand elle prononça le nom d'un homme que je voyais presque tous les jours chez madame de Sainte-Hermières, et qui était un jeune abbé de vingt-sept à vingt-huit ans, qui, à la vérité, n'avait encore aucun engagement bien sérieux dans l'état ecclésiastique, qui jouissait cependant d'un petit bénéfice, qui passait pour être très-pieux, qui avait la conduite et l'air d'un homme qui l'est beaucoup, et que je croyais moi-même d'une sagesse de mœurs irréprochable. Aussi, en apprenant que c'était lui, je ne pus m'empêcher de faire un cri.

Je sais, ajouta-t-elle, que vous le voyez très-souvent; nous sommes alliés, et il m'a trompée dans ses visites; peut-être s'y est-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée sans qu'il l'ait su, et je crois que ma faiblesse vient d'avoir su qu'il m'aimait; depuis ce temps-là il me persécute, et je l'ai souffert; mais montrez-lui sa lettre, dites-lui que je ne l'ai point lue; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laisse en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui; faites-lui peur de Dieu même, qui me défend encore contre lui, qui ne me défendrait pas longtemps, et sur qui il aurait le malheur de l'emporter, s'il continue de me poursuivre; dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis; je ne réponds de rien, si je le revois; je suis capable de le suivre, je suis ca-

pable d'abréger ma vie, je suis capable de tout; je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des abîmes, et il est sûr que nous péririons tous deux [1].

Elle fondait en larmes en me tenant ce discours; elle avait les yeux égarés; son visage était à peine reconnaissable, il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un assez long silence; je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je, vous êtes née avec une âme douce et vertueuse; ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas; vous lui appartenez, et il ne veut que vous instruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui au misérable plaisir que vous trouvez à aimer un homme faible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins infidèle, et qui ne peut occuper votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le sien que pour vous perdre; vous le savez bien, vous me le dites vous-même, c'est d'après vous que je parle; et tout ceci n'est qu'un trouble passager qui va se dissiper, qu'il fallait que vous connussiez pour être ensuite plus forte, plus éclairée et plus contente de votre état.

Je m'arrêtai là; une cloche sonna qui l'appelait à

---

[1] Rien de si attachant que ces combats d'une âme pieuse contre des sentimens que sa religion lui reproche. C'est là ce qui donne tant de charme et d'intérêt au personnage de *Clémentine*, dans le roman de *Grandisson*. Dans Marivaux, la religieuse inspire encore plus de pitié, parce que sa passion est en effet coupable, et qu'elle éprouve des remords légitimes.

l'église. Revenez donc me voir, me dit-elle d'une voix presque étouffée, et elle me quitta.

Je restai encore quelques momens assise. Tout ce que je venais d'entendre avait fait une si grande révolution dans mon esprit, et je revenais de si loin, que, dans l'étonnement où j'étais de mes nouvelles idées, je ne songeais point à sortir de ce parloir.

Cependant le jour baissait; je m'en aperçus à travers ma rêverie, et je rejoignis la femme de chambre qui m'avait amenée. Je la trouvai qui venait me chercher.

Me voilà donc, comme je vous l'ai déjà dit, entièrement guérie de l'envie d'être religieuse, guérie à un point que je tressaillais en réfléchissant que j'avais pensé l'être, et qu'il s'en était peu fallu que je n'en eusse donné ma parole. Heureusement je n'avais pas été jusque-là, je n'avais encore paru que tentée d'embrasser cet état.

Madame de Sainte-Hermières, chez qui je revins pour quelques momens, voulut me retenir à coucher; mais, sans compter que je désirais d'être seule pour me livrer tout à mon aise à la nouveauté de mes réflexions, je croyais avoir le visage aussi changé que l'esprit, et j'appréhendais qu'elle ne s'aperçût, à ma physionomie, que je n'étais plus la même; de sorte que j'avais besoin d'un peu de temps pour me rassurer, et pour prendre une mine où l'on ne connût rien, je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances, et m'en retournai chez M. Villot, où j'achevai de me familia-

riser moi-même avec mon changement, et où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensiblement aux autres; car j'aurais été honteuse de les désabuser trop brusquement sur mon compte; je voulais m'épargner leur surprise. Mais apparemment je m'y pris mal; je ne m'épargnai rien.

J'oubliais une circonstance qu'il est nécessaire que vous sachiez; c'est qu'en m'en retournant chez mon fermier avec la femme de chambre qui m'avait accompagnée au couvent, je rencontrai ce jeune homme dont m'avait entretenue la religieuse, cet abbé qui lui faisait répandre tant de larmes, et dont le billet que j'avais dans ma poche l'avait jetée dans un si grand trouble.

J'allais entrer chez M. Villot, et je venais de renvoyer la femme de chambre. Ce jeune tartufe, avec sa mine dévote, s'arrêta pour me saluer et me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez madame de Sainte-Hermières, où je vais souper? me dit-il. Non, monsieur, lui répondis-je; mais, en revanche, je puis vous donner des nouvelles de madame de..... que je quitte, et qui m'a beaucoup parlé de vous (je nommai la religieuse); et l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui faire quelque impression; du moins je le crus.

Elle a bien de la bonté, reprit-il; je la vois quelquefois; comment se porte-t-elle? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayez quittée, lui repartis-je (et aussitôt il rougit), vous ne la reconnaîtriez pas, tant elle est abattue; je l'ai laissée baignée dans

ses pleurs et pénétrée jusqu'au désespoir de l'égarement d'un homme qui lui a écrit il y a six ou sept heures, dont elle déteste les visites passées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenterait inutilement de la revoir encore, et à qui elle m'a priée de rendre son billet, que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'était ouvert je ne sais comment. Apparemment la religieuse en avait déjà à moitié rompu le cachet; la rupture complète dut lui persuader, sans doute, que je l'avais lu, et qu'ainsi je savais jusqu'où il était dégagé de scrupules en fait de religion et de bonnes mœurs, en fait de probité même; car je me doutais, sur tous les discours de la religieuse, qu'il ne s'était pas agi de moins que d'un enlèvement, et il n'y avait guère qu'un malhonnête homme qui eût pu en avoir fait la proposition.

Il prit le billet d'une main tremblante, et je le quittai sur-le-champ. Adieu, monsieur, lui dis-je; ne craignez rien de ma part, je vous promets un secret inviolable; mais craignez tout de mon amie, bien résolue d'éclater à quelque prix que ce soit, si vous continuez à la poursuivre.

Elle ne m'avait pas chargée de lui faire cette menace, mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef; c'était encore un secours que je prêtais à cette fille, dont le péril me touchait, et je pris sur moi d'aller jusque-là pour effrayer l'abbé, et pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réussis en effet; il ne retourna pas au couvent, et j'en débarrassai la religieuse, ou, pour mieux dire,

j'en débarrassai sa vertu; car pour elle, il y avait des momens où elle aurait donné sa vie pour le revoir, à ce qu'elle me disait dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prières, de combats et de gémissemens, ses peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité; insensiblement elle s'affectionna à ses devoirs, et devint l'exemple de son couvent par sa piété.

Quant à l'abbé, cette aventure ne le rendit pas meilleur; apparemment il ne méritait pas d'en profiter. La religieuse n'était qu'une égarée; l'abbé était un perverti, un faux dévot en un mot; et Dieu, qui distingue nos faiblesses de nos crimes, ne lui fit pas la même grâce qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus tristes accidens de ma vie.

Je retournai le lendemain après-midi chez madame de Sainte-Hermières, qui était alors enfermée dans son oratoire, et que deux ou trois de nos amis communs attendaient dans la salle.

Elle descendit un quart-d'heure après, et d'aussi loin qu'elle me vit: Vous voilà donc, petite! me cria-t-elle comme en soupirant sur moi. Hélas! je songeais tout à l'heure à vous, vous m'avez distraite dans ma prière; voici le temps où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous, mais vous n'en serez que mieux. Nous allons être séparés d'elle, messieurs; c'est dans la maison de Dieu qu'il faudra désormais chercher notre prédestinée.

D'où vient donc, madame? lui dis-je avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne

pus me défendre, en entendant parler de la maison de Dieu.

Hélas! mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une lettre de madame la marquise (elle parlait de ma mère), à qui j'écrivis ces jours passés que dans les dispositions où je vous trouvais, elle pouvait se préparer à vous voir bientôt religieuse; et elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y opposer si vous êtes bien appelée, qu'elle changerait bien son état contre celui que vous voulez prendre, qu'elle n'estime pas assez le monde pour vous y retenir malgré vous, et qu'elle vous permet d'entrer au couvent quand il vous plaira[1]; ce sont ses propres termes, et je prévois que vous profiterez peut-être dès ces jours-ci de la permission qu'on vous donne, ajouta-t-elle en me présentant la lettre de ma mère.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponse; mais c'étaient des larmes de tristesse et de répugnance, on ne pouvait pas s'y méprendre à l'air de mon visage.

---

[1] *Et qu'elle vous permet d'entrer au couvent quand il vous plaira.* Il y a dans cette indifférence, ou, pour mieux dire, dans cet endurcissement d'une mère, quelque chose de révoltant, qui semble même blesser la vraisemblance. Les mémoires du temps nous en ont cependant laissé de trop nombreux exemples pour qu'il soit possible de contester la vérité de cette peinture. Au surplus, Marivaux s'est proposé de donner une grande leçon à toutes les mères dénaturées, qui sacrifient tous leurs enfans à un seul, et qui, plus tard, sont ordinairement payées d'ingratitude par celui-là même auquel leur injuste prédilection a tout sacrifié.

Qu'est-ce donc? dit-elle, on croirait que cette lettre vous afflige; est-ce que j'ai mal jugé de vous? Tout le monde ici s'y est-il trompé, et n'êtes-vous plus dans les mêmes sentimens, ma fille?

Que ne m'avez-vous consultée avant que d'écrire à ma mère? lui repartis-je en sanglotant : vous achevez de me perdre auprès d'elle, madame. Je ne serai point religieuse; Dieu ne me veut pas dans cet état-là.

A ce discours, je vis madame de Sainte-Hermières immobile, et presque pâlissante; ses amis se regardaient, et levaient les mains d'étonnement.

Ah! Seigneur, vous ne serez point religieuse! s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux qui signifiait, où en suis-je! Et il est vrai que je lui ôtais l'espérance d'une aventure bien édifiante pour le monde, et par conséquent bien glorieuse pour elle. Après toute la dévotion que je tenais d'elle et de son exemple, il ne me manquait plus qu'un voile pour être son chef-d'œuvre.

Ne vous effrayez point, lui dit alors en souriant d'un air plein de foi un de ceux qui étaient présens; je m'y attendais; ceci n'est qu'un dernier effort de l'ennemi de Dieu contre elle. Vous l'y verrez peut-être voler dès demain à cette heureuse et sainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non, monsieur, répondis-je toujours la larme à l'œil, non, ce n'est point une tentation; mon parti est pris là-dessus. En ce cas-là, je vous plains de toutes façons, mademoiselle, me repartit madame

de Sainte-Hermières avec une froideur qui m'annonçait l'indifférence du commerce que nous aurions désormais ensemble. Aussitôt elle se leva pour passer dans le jardin ; les autres la suivirent, j'en fis autant ; mais, aux manières qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette société ; c'était comme si j'avais vécu avec d'autres gens ; ce n'était plus eux, ce n'était plus moi.

De cette dignité où je m'étais vue parmi eux, il n'en fut plus question ; de ce respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes exclamations sur les grâces dont Dieu favorisait cette jeune et vénérable prédestinée, il n'en resta pas vestige ; et je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire qui avait d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'était trompé, et qui n'avait pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie ; car je n'étais plus si belle depuis que je refusais d'être religieuse ; ce n'était plus si grand dommage que je ne le fusse pas, à ne regarder que l'édification que j'aurais donnée au monde.

En un mot, je déchus de toutes façons, et, pour me punir de l'importance dont j'avais joui jusqu'alors, on porta si loin l'indifférence et l'inattention pour moi quand j'étais présente, qu'à peine paraissait-on savoir que j'étais là.

Aussi mes visites au château devinrent-elles si rares, qu'à la fin je n'en rendais presque plus. Dans l'espace d'un mois, je ne voyais que deux ou trois fois madame de Sainte-Hermières, qui ne s'en plai-

gnait point, qui ne me souhaitait ni ne me haïssait, dont l'accueil n'était que tiède ou distrait, et point impoli, et à qui en effet je ne faisais ni plaisir ni peine.

Il y avait déjà près de cinq mois que cela durait, quand un matin il vint un laquais de madame de Sainte-Hermières me prier de sa part d'aller dîner chez elle; cette invitation, à laquelle je me rendis, me parut nouvelle dans les termes où nous en étions toutes deux; mais ce qui me surprit encore davantage en arrivant, ce fut de voir cette dame reprendre avec moi cet air affectueux et caressant dont il n'était plus question depuis long-temps.

Je la trouvai avec un gentilhomme qui ne venait chez elle que depuis ma disgrâce, et que je ne connaissais moi-même que pour l'avoir rencontré au château dans mes deux dernières visites; homme à peu près de quarante ans, infirme, presque toujours malade, souvent mourant; un asthmatique qui avait, disait-on, fort aimé la dissipation et le plaisir, mais à qui sa mauvaise santé et la nécessité de vivre de régime n'avaient laissé d'autre chose à faire que d'être dévot [1], et dont la mine, au moyen de

---

[1] *A qui sa mauvaise santé et la nécessité de vivre de régime n'avaient laissé d'autre chose à faire que d'être dévot.* Cette dévotion qui succède si à propos à l'amour des plaisirs, quand on ne peut plus les goûter, est un trait caractéristique de mœurs. Molière avait déjà signalé la pruderie comme la ressource des femmes privées de leur jeunesse et de leur beauté. Marivaux a nuancé avec son originalité accoutumée le portrait du personnage qu'il introduit ici,

cette dévotion et de ses infirmités, était devenue maigre, pâle, sérieuse et austère.

Cet homme, comme je vous le dépeins, languissant, à demi mort, d'ailleurs garçon et fort riche, qui, comme je vous l'ai dit, ne m'avait vue que deux fois, à travers ses langueurs et son intérieur triste et mortifié, avait pris garde que j'étais jolie et bien faite.

Comme il savait que je n'avais point de fortune; que ma mère, qui était outrée de ce que je n'avais pas pris le voile, ne demanderait pas mieux que de se défaire de moi; comme on lui disait d'ailleurs que, malgré mon inconstance passée dans l'affaire de ma vocation, je ne laissais pas cependant que d'avoir de la sagesse et de la douceur; il se persuada, puisque je manquais de bien, que ce serait une bonne œuvre que de m'aimer jusqu'à m'épouser, qu'il y aurait de la piété à se charger de ma jeunesse et de mes agrémens, et à les retirer, pour ainsi dire, dans le mariage. Ce fut dans ce sens-là qu'il en parla à madame de Sainte-Hermières.

Elle qui était bien aise de réparer l'affront que je lui

---

de cet homme à qui sa ferveur récente fait assez illusion sur ses anciens penchans, pour lui persuader que c'est par le seul plaisir de faire une bonne action, une œuvre pie, qu'il veut s'unir, lui infirme et moribond, à une jeune et belle personne. Cette nouvelle manière de concevoir la charité chrétienne, qui avait échappé à Molière, mais dont Molière était digne de donner l'idée à l'un de ses plus ingénieux successeurs, a trouvé un excellent peintre dans Marivaux.

avais fait en restant dans le monde, qui voyait que la maison de ce gentilhomme ne valait guère moins qu'un couvent, et qu'en me mariant avec lui je lui ferais presque autant d'honneur que si elle m'avait faite religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussitôt avec lui de m'en instruire, et de me donner à dîner chez elle où je le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embrasse, me dit-elle dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, quoique j'aie un peu cessé de vous le dire; mais laissons là mon silence, et les raisons qui l'ont causé. Il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux; ce qui se présente aujourd'hui pour vous me console de ce que vous avez perdu, et vous saurez ce que c'est quand nous aurons dîné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parlait, je jetai par hasard les yeux sur le gentilhomme en question, qui baissa gravement les siens, d'un air doux et discret pourtant, de l'air de quelqu'un qui était mêlé à ce qu'on avait à me dire.

Nous dînâmes donc ; ce fut lui qui me servit le plus souvent; il but à ma santé; tout cela d'une manière qui m'annonçait des vues, et qui sentait la déclaration muette et chrétienne. On devine mieux ces choses-là qu'on ne les explique; de sorte que j'eus quelque soupçon de la vérité.

Après le repas, il passa de la table où nous étions dans le jardin. Mademoiselle, me dit madame de Sainte-Hermières, vous n'avez point de bien, votre mère ne peut vous en donner; M. le baron de Ser-

cour en a beaucoup (c'était le nom de notre dévot); c'est un homme plein de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa richesse que de la partager avec une fille de qualité aussi estimable, aussi vertueuse que vous l'êtes, et dont le mérite a besoin de fortune. Il vous offre sa main; ce serait un mariage terminé en très-peu de jours, et qui vous assurerait un établissement considérable. Il n'est question que d'en écrire à madame votre mère; déterminez-vous; il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, et sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie : le baron de Sercour n'est pas d'un âge rebutant; il n'a pas beaucoup de santé, j'en conviens; il est assez incertain qu'il vive long-temps, ajouta-t-elle en baissant le ton de sa voix; mais enfin, Dieu est le maître, mademoiselle. Si vous veniez à perdre le baron, du moins vous laisserait-il de quoi chérir sa mémoire, et l'état de jeune et riche veuve, quoique affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à son aise. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je restai quelques momens sans répondre; ce mari qu'on m'offrait, cette figure de pénitent triste et langoureux ne me revenait guère; c'était ainsi que je l'envisageais alors; mais j'avais de la raison.

Née sans bien, presque abandonnée de ma mère comme je l'étais, je n'ignorais point tout ce que ma condition avait de fâcheux. J'en avais déjà été effrayée plus d'une fois; c'était ici l'instant de penser à moi

plus sérieusement que jamais; et il n'y avait plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parlait, si j'épousais le baron qui était riche.

Ce mari me répugnait, il est vrai; mais je m'accoutumerais à lui : on s'accoutume à tout dans l'abondance, il n'y a guère de dégoût dont elle ne console.

Et puis, vous l'avouerai-je, moins à la honte de mon cœur qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le sien, et puis un peu de celui de tout le monde)? vous l'avouerai-je donc? c'est que parmi mes réflexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, savoir que ce mari n'avait point de santé, comme le disait madame de Sainte-Hermières, et me laisserait peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légère dans mon esprit; mais elle en fit une dont je ne voulus point m'apercevoir, et qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien! madame, qu'on écrive donc à ma mère, dis-je tristement à madame de Sainte-Hermières; je ferai ce qu'elle voudra.

Le baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant; je ne l'avais pas encore si bien vu, je tremblai en le regardant, et je le crus déjà mon maître.

Je vous apprends que voici votre femme, monsieur le baron, lui dit madame de Sainte-Hermières, et que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

Là-dessus, je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modéra tant qu'il put,

de crainte qu'elle ne fût immodeste, mais qui, malgré qu'il en eût, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours dont je ne me ressouviens plus, qui étaient fort mesurés et fort retenus, et cependant plus amoureux que galans, des discours d'un dévot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le baron écrirait dès ce jour-là à ma mère, que madame de Sainte-Hermières joindrait une lettre à la sienne, et que je mettrais deux mots au bas de celle de cette dame pour marquer que j'étais d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrète, et de ne la déclarer que le jour du mariage, parce que le baron avait un neveu qui était son héritier, et qu'il n'était pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il était, disait-on, dans la piété la plus profonde, avait pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle; d'autant plus que les contradictions qu'il avait essuyées de la part de son évêque, et l'impossibilité où il s'était vu de s'avancer dans les ordres, l'avaient obligé de quitter le petit collet il n'y avait que deux mois.

Ce garçon si pieux, que M. le baron ne nommait pas, cet héritier qu'on craignait de chagriner trop tôt, et que ce petit collet qu'on disait qu'il n'avait plus m'avait d'abord fait reconnaître, c'était cet abbé dont j'avais délivré mon amie la religieuse.

Vous observerez que, depuis ce qui s'était passé entre lui et moi, il était venu assez souvent me voir

chez M. Villot, tant pour me remercier du silence que j'avais gardé sur son aventure, que pour me conjurer d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'était ainsi qu'il appelait ma discrétion), et pour m'assurer qu'il ne songeait plus à la religieuse; en quoi il ne me trompait pas. Il venait même me trouver quelquefois dans une grande allée qui était près de notre maison, où j'avais coutume de me promener en lisant; on nous y avait vus plusieurs fois ensemble; on savait qu'il venait de temps en temps au logis, et cela ne tirait à aucune conséquence; au contraire, on ne m'en estimait que davantage; on le croyait presqu'un saint.

Il y avait alors quelque temps que je ne l'avais vu, et il vint le surlendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avait été arrêté chez madame de Sainte-Hermières.

J'étais dans notre jardin quand il arriva; et, sur la connaissance que j'avais du caractère de l'abbé, aussi bien que de la corruption de ses mœurs, qui devait lui faire souhaiter d'être riche, je pensais au chagrin que lui ferait mon mariage avec son oncle, quand on le déclarerait. Mais il le savait déjà.

Il fallait bien que madame de Sainte-Hermières eût été indiscrète, et qu'elle eût confié l'affaire à quelque bonne amie, qui en eût à son tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dite à l'abbé.

Bonjour, mademoiselle, me dit-il en m'abordant; j'apprends que vous allez épouser le baron de Sercour, et je viens d'avance assurer ma tante de mes respects.

Je rougis de ce discours, comme si j'avais eu quelque chose à me reprocher à son égard. Je ne sais, lui répondis-je, qui vous a si bien instruit; mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai, au reste, que ce n'a été qu'après m'être promise à M. de Sercour, que j'ai su que vous étiez son neveu, et que je ne vous aurais point fait un mystère de notre mariage, s'il ne l'avait pas exigé lui-même; c'est lui qui a voulu qu'on l'ignorât, et le seul regret que j'aie dans cette affaire, c'est qu'elle vous prive d'une succession que je n'aurais point songé à vous ôter. Mais mettez-vous à ma place; je n'ai point de bien, vous le savez; et si j'avais refusé le baron, ma mère, qui voudrait être débarrassée de moi, ne me l'aurait jamais pardonné.

Puisque j'avais à perdre le bien de mon oncle, me repartit-il avec un souris assez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

M. Villot, qui était dans le jardin, et qui s'approcha de nous, interrompit notre conversation en saluant l'abbé, qui resta encore un quart d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, et qui, ce me semble, lui donnait en cet instant l'air d'un fourbe; voilà du moins comment cela me frappa, et vous verrez que j'en jugeais bien.

Il continua de me voir, et encore plus fréquemment qu'à l'ordinaire; si fréquemment même, que le baron, qui le sut, m'en demanda la raison. Je n'en sais aucune, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, et qu'il faut qu'il passe près du logis pour aller chez madame de Sainte-Hermières, que depuis quelque temps

il va voir plus souvent que de coutume; et cela était vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage, dont il ne me parla plus, m'avait priée de ne dire à personne qu'il en fût informé, et que je lui en avais donné ma parole; de sorte que je n'en avertis ni le baron ni madame de Sainte-Hermières.

Vous observerez aussi que, pendant le temps que j'étais comme brouillée avec cette dame, il ne m'avait jamais, dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété; non qu'il se fût expliqué là-dessus d'une manière ouverte; je n'avais démêlé ce que je dis là que par ses mines, par de certains souris, et que par son silence, quand je lui montrais mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmais d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoi qu'il en soit, cet abbé, dont la tranquillité m'avait semblé si fausse, s'en alla chez madame de Sainte-Hermières en me quittant, dîna chez elle, et, dans le cours de sa visite, eut des façons, lui fit des discours qui la surprirent, à ce qu'elle me confia le lendemain.

Croiriez-vous, madame, lui avait-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'état ecclésiastique, où vous m'avez vu, ait été de surmonter une violente inclination que j'avais? Je puis l'avouer à présent que mon penchant n'a plus rien de répréhensible, et que la personne pour qui je le sens peut me faire la grâce de recevoir mon cœur et ma main.

Pendant qu'il tenait ce discours, ajouta-t-elle, ses regards se sont tellement attachés et fixés sur moi, que je n'ai pu m'empêcher de baisser les yeux. Qu'est-ce donc que cela signifie? Et à quoi songe-t-il? Quand je serais d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaise, ce ne serait pas un homme de son âge que je choisirais, et il faut sans doute que j'aie mal entendu.

Je ne sais plus ce que je lui répondis; mais cet homme, trop jeune pour devenir son mari, ne l'était point trop pour lui plaire. Ne lui parlez point de ce que je vous rapporte là, me dit-elle; j'ai peut-être eu tort d'y faire attention; et elle n'y en fit que trop dans la suite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma mère, qui envoyait le consentement le plus complet, joint à la lettre du monde la plus honnête, avec une autre lettre pour madame de Sainte-Hermières, dans laquelle il y avait quelques lignes pour moi. De sorte qu'on allait hâter mon mariage, quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint, qui fut aussi longue que dangereuse, et dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'abbé, pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, et ne passa pas un jour sans me voir, ou sans venir savoir comment j'étais; jusque-là que le baron, à qui son neveu, devenu libre, avait avoué qu'il se marierait volontiers, s'il trouvait une personne qui lui convînt, s'imagina qu'il avait des vues sur moi, et me demanda ce qui en était. Non, lui repartis-je, votre neveu ne m'a jamais rien témoigné

de ce que vous me dites là ; il ne s'intéresse à moi que par de simples sentimens d'estime et d'amitié ; et c'était aussi ma pensée, je n'en savais pas davantage.

Enfin, je guéris, et comme je n'allais épouser le baron que par un pur motif de raison qui me coûtait, cela me laissait encore un peu de tristesse qu'on prit pour un reste de faiblesse ou de langueur, et le jour de notre mariage fut fixé ; mais ce fut le baron de Sercour, et non pas madame de Sainte-Hermières, qui me pressa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'assez singulier, c'est qu'elle cessa, depuis ma convalescence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avait fait auparavant. Il me paraissait, au contraire, qu'elle n'eût pas désapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuse, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle était venue chez moi ; et je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinsse passer toute la journée chez elle, et que j'y couchasse.

Écoutez, me dit-elle sur le soir, il n'y a encore rien de fait, ouvrez-moi votre cœur. Vous sentez-vous trop combattue ? n'allons pas plus loin ; je me charge de vous excuser auprès de la marquise, n'en soyez pas en peine, et ne vous sacrifiez point. A l'égard du baron, son neveu lui parlera. Est-ce que l'abbé est instruit ? lui repartis-je. Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire ; il sait tout, et j'ignore par où. Hélas ! madame, repris-je, je n'ai suivi que

vos conseils, il n'est plus temps de se dédire; ma mère, qui ne m'aime point, ne serait pas si traitable que vous le croyez, et nous nous sommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle d'un air plus chagrin que compatissant. L'abbé arriva alors. Vous avez, dit-on, compagnie ce soir, madame; mon oncle sera-t-il des vôtres, et n'y a-t-il rien de changé? lui dit-il. Non; c'est toujours la même chose, repartit-elle. A propos, madame de Clarville (c'était une de ses amies et de celles du baron) doit être de notre souper, elle me l'a promis; j'ai peur qu'elle ne l'oublie, et je suis d'avis de l'en faire ressouvenir par un petit billet. Mademoiselle, ajouta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main; j'aurais de la peine à tenir ma plume; voulez-vous bien écrire pour moi? Volontiers, lui dis-je; vous n'avez qu'à dicter. Il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, et le voici:

« Vous savez que je vous attends ce soir; ne me « manquez pas. »

Je lui demandai si elle voulait signer. Non, me dit-elle, il n'est pas nécessaire; elle saura bien ce que cela signifie.

Aussitôt elle prit le papier[1]: Sonnez, monsieur, dit-

---

[1] *Aussitôt elle prit le papier.* Cette intrigue infernale, ourdie contre une jeune fille pleine de candeur, par une dame qui tient un rang aussi distingué et jouit d'une réputation aussi bien établie dans le monde que madame de Sainte-Hermières, semble assez difficile à croire. Mais il n'est rien dont ne soient capables les femmes qui ont poussé la dépravation jusqu'à faire de la religion un voile à

elle à l'abbé ; il est temps qu'on le porte. Mais non, arrêtez ; vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas ; je suis même d'avis que vous nous quittiez avant que le baron arrive, et vous aurez la bonté de rendre, en passant, le billet à madame de Clarville ; vous ne vous détournerez que d'un pas.

Donnez, madame, répondit-il ; votre commission va être faite. Il se leva et partit. A peine venait-il de sortir, que le baron entra avec un de ses amis. Nous soupâmes fort tard, madame de Clarvillé, que je ne connaissais pas, ne vint point. Madame de Sainte-Hermières ne fit pas même mention d'elle. Après le souper, nous entendîmes sonner onze heures.

Mademoiselle, me dit madame de Sainte-Hermières, il est assez tard pour une convalescente ; vous devez demain être à l'église à cinq heures du matin, allez vous reposer. Je n'insistai point, je pris congé de la

---

tous leurs vices. La Bruyère, après avoir passé en revue tous les défauts qu'une femme peut avoir, trouve à chacun d'eux une compensation qui peut rendre la femme qui en est atteinte encore supportable pour son mari. Mais, lorsqu'il arrive à la fausse dévotion : « Qu'attendre, s'écrie-t-il, de celle qui veut tromper Dieu et les « hommes ? » Desforges, que l'on ne peut citer à côté de Marivaux, comme un modèle de décence, mais qui, dans ses romans orduriers, a saisi assez heureusement quelques traits d'observation, a écrit les *Mémoires d'un poëte*, qui ne sont autre chose que l'histoire, peut-être un peu romanesque, de sa vie ; on y reconnaît quelquefois l'empreinte des mœurs générales de l'époque, et, entre autres physionomies piquantes, on y remarque le portrait d'une fausse dévote, dont la perfidie et les excès surpassent encore ceux de madame de Sainte-Hermières.

compagnie, et de M. de Sercour, qui me prit par la main, et ne fit que l'approcher de sa bouche, sans la baiser.

Madame de Sainte-Hermières pâlit en m'embrassant. Vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, et je partis; une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef était à la porte; elle me déshabilla en partie; je la renvoyai avant que de me mettre au lit, et elle emporta ma clef.

Il faut vous dire que je logeais dans une aile du château assez retirée, et qui, par un escalier dérobé, rendait dans le jardin, d'où l'on pouvait venir à ma chambre.

Je n'avais nulle envie de dormir, et je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure; après quoi, plus éveillée encore que je ne l'avais été d'abord, je vis des livres qui étaient sur une tablette, et j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lus en effet plus d'une demi-heure, et jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée : de sorte que j'avais déjà jeté le livre sur la table, et j'allais achever de me déshabiller pour me mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet [1] attenant à ma chambre, et dont la porte n'était même qu'un peu plus d'à moitié poussée.

---

[1] *Quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet.* On conte une aventure à peu près semblable du maréchal de Richelieu, avec cette différence qu'il ne voulait point trahir la femme chez la-

Ce bruit continua; j'en fus émue, et dans mon émotion je criai : Qui est là? N'ayez point de peur, mademoiselle, me répondit une voix que je crus reconnaître à travers la frayeur qu'elle me fit; et aussitôt je vis paraître l'abbé, qui, d'un air riant, sortit du cabinet.

Je restai quelque temps les yeux ouverts sur lui, toute saisie, sans pouvoir lui rien dire. Ah! mon Dieu, que faites-vous là, monsieur? lui dis-je ensuite, respirant avec peine; qui vous a mis ici? Ne craignez rien, me dit-il en s'asseyant hardiment à côté de moi; je n'y suis simplement que pour y être.

Et quel est votre dessein? poursuivis-je d'un ton de voix plus fort; sortez tout à l'heure, ajoutai-je, en me levant pour ouvrir ma porte; mais, comme je vous l'ai dit, la femme de chambre l'avait fermée. Me voilà au désespoir, et je voulus ouvrir une fenêtre pour appeler. Non, non; je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il en m'arrêtant par le bras; croyez-moi, point de bruit; tout est couché, tout dort, et quand vos cris feraient venir du monde, tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous et de l'heure où nous sommes; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant! Un rendez-vous! m'écriai-

---

quelle il s'était introduit en secret, mais seulement triompher de ses refus, en la menaçant de la compromettre. Cette anecdote a fourni au plus fécond des auteurs modernes le sujet d'un opéra comique, intitulé *la Chambre à coucher*.

je. Oui, me dit-il, en voici la preuve; lisez votre billet. Il me montra celui que madame de Sainte-Hermières m'avait fait écrire pour elle.

Ah! l'indigne, l'abominable homme! Ah! monstre que vous êtes! lui dis-je en retombant dans mon fauteuil; ah! mon Dieu!

Ma surprise et mes pleurs me coupèrent alors la parole; je fondis en larmes; je me débattais comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état sans s'émouvoir et avec la tranquillité d'un scélérat. Je fus tentée de me jeter sur lui, de le déchirer si j'avais pu; et puis tout à coup, par un autre mouvement, je tombai à ses genoux. Ah! monsieur, lui dis-je, monsieur, pourquoi me perdez-vous? Que vous ai-je fait? Souvenez-vous de l'estime que l'on a pour vous, souvenez-vous du service que je vous ai rendu; je me suis tue, je me tairai toute ma vie.

Il me releva, toujours avec le même sang-froid. Quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en seriez point crue; vous passeriez pour une jalouse, me répondit-il, et vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, et je vous sers; je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous répugne à vous-même, et qui allait me ruiner; voilà tout.

Pendant qu'il me tenait ce discours, j'entendis la voix de plusieurs personnes. On ouvrit subitement ma porte, et le premier objet qui me frappa, ce fut M. le baron de Sercour, accompagné de madame de Sainte-Hermières, tous deux suivis de cet ami qui avait soupé avec nous et qui tenait une épée nue,

et de trois ou quatre domestiques de la maison qui étaient armés.

Le baron et son ami avaient couché au château. Madame de Sainte-Hermières les avait retenus, sous prétexte qu'ils seraient le lendemain plus près de l'église, où l'on devait se rendre de très-bon matin ; et cette dame avait ordonné qu'on les éveillât tous deux, leur avait fait dire qu'on l'avait réveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avait du bruit dans ma chambre, qu'on y entendait différentes voix, qu'à la vérité je ne criais point, mais qu'on présumait ou qu'on m'en empêchait ou que je n'osais crier, qu'il y avait apparence que c'étaient des voleurs, et qu'elle conjurait ces messieurs de venir à mon secours et au sien, avec ses gens qui étaient tous levés.

Voilà pourquoi je les vis tous armés, quand ils ouvrirent ma porte.

L'abbé, qui savait bien ce qui arriverait, venait de me remettre dans mon fauteuil, et me tenait encore une main, quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de désolation que j'avais, et le visage tout baigné de pleurs.

A cette apparition, je fis un cri de douleur, qu'on dut attribuer à la confusion que j'avais de me voir surprise avec l'abbé. Ajoutez à cela que mes larmes déposaient encore contre moi ; car puisque je n'avais appelé personne, d'où pouvaient-elles venir dans les conjonctures où j'étais, que de l'affliction d'une amante qui va se séparer de ce qu'elle aime ?

Je me souviens que l'abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi! vous, mademoiselle! Vous que j'ai crue si vertueuse! Ah! madame, à qui se fiera-t-on? dit alors M. de Sercour.

Il me fut impossible de répondre, mes sanglots me suffoquaient. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne, monsieur, lui dit alors l'abbé; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je sais l'intérêt que vous prenez à mademoiselle, et la nécessité où elle est, dit-elle, de vous épouser. Dans le trouble où la jetait ce mariage, elle a souhaité de me voir encore une fois, et c'est une consolation que je n'ai pu lui refuser. J'ai cédé à ses instances, à ses chagrins, au billet que voici, ajouta-t-il en lui faisant lire le peu de mots qu'il contenait; enfin, monsieur, elle pleurait, elle pleure encore, elle est aimable, et je ne suis qu'un homme.

Quoi! ce billet!.... m'écriai-je alors, et je m'arrêtai là; je n'eus pas la force de continuer, je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil.

L'abbé s'éclipsa; il fallut emporter M. de Sercour, qui, me dit-on, se trouva mal aussi, et qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

J'étais revenue à moi par les soins de la complice de l'abbé (je parle de madame de Sainte-Hermières, dont vous avez déjà dû entrevoir la perfidie, et qui se retira dès que je commençai à ouvrir les yeux); en vain demandai-je à lui parler; elle ne reparut point, je ne vis que ses femmes. La fièvre me reprit, et l'on

me transporta dès six heures du matin chez M. Villot, encore plus désespérée que malade.

Vous jugez bien que mon aventure éclata de toutes parts de la manière du monde la plus cruelle pour moi ; en un mot, elle me déshonora, c'est tout dire.

M. le baron et madame de Sainte-Hermières l'écrivirent à ma mère, en lui renvoyant son consentement à notre mariage. Quant au scélérat d'abbé, cette dame, quelques jours après, sut si bien l'excuser auprès de son oncle, qu'elle le réconcilia avec lui.

Ce dernier, qui m'aimait, me déchira si chrétiennement [1], et gémit de mon prétendu désordre avec des expressions si intéressantes, si malignes et si pieuses, qu'on ne sortait d'auprès de lui que la larme à l'œil sur mon égarement ; pendant que, flétrie et perdue dans l'esprit du monde, je passai près de trois semaines à lutter contre la mort, et sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de M. et de madame Villot, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mère, dans sa fureur, leur annonça qu'elle allait me laisser. Ces bonnes gens furent les seuls qui résistèrent au torrent

---

[1] *Ce dernier, qui m'aimait, me déchira si chrétiennement.* Cette apposition, *qui m'aimait*, est une épigramme très-spirituelle sur les passions surannées, que la blessure la plus légère, faite à l'amour-propre du soupirant, change soudain en une haine implacable. Ces mots, *me déchira si chrétiennement*, ne renferment pas un trait de satire moins piquant et moins philosophique ; il y a encore bien des gens qui, avec moins d'excuses que Sercour, médisent d'autrui par charité, et rendent grâces à Dieu du mal qu'ils viennent de faire à leur prochain.

de l'opprobre où je tombai; non qu'ils me crussent absolument innocente, mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je fusse aussi coupable qu'on le supposait.

Cependant ma fièvre cessa, et ma première attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je savais de mon histoire, et de leur dire les justes soupçons que j'avais que madame de Sainte-Hermières était de moitié avec le neveu qu'ils croyaient un homme de bien, et que je crus devoir démasquer, en leur confiant, sous le sceau du secret, l'aventure de ce misérable avec la religieuse.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les désabuser sur mon compte, et dès cet instant ils ne cessèrent de soutenir partout avec courage que le public était trompé, qu'on jugeait mal de moi, qu'on le verrait peut-être quelque jour; ils prophétisaient. Ils ajoutaient qu'il était faux que l'abbé fût mon amant, ni qu'il eût jamais osé me parler d'amour; qu'à la vérité il était question d'un fait incompréhensible, et qui mettait l'apparence contre moi; mais que je n'y avais point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avaient beau dire, on se moquait d'eux, et je passai trois mois dans le désespoir de cet état-là[1].

---

[1] *Et je passai trois mois dans le désespoir de cet état-là.* Nous avons eu plus d'une fois occasion de signaler le goût de Marivaux pour les tours elliptiques. En voici encore un exemple; mais c'est surtout par la cacophonie que la phrase est répréhensible : *cet état-là* est insupportable à l'oreille.

Dès que je pus sortir, je voulus paraître pour me justifier, mais on me fuyait; il était défendu à mes compagnes de m'approcher, et je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre, toujours noyée dans les pleurs, méconnaissable tant j'étais changée, j'implorais le ciel, et j'attendais qu'il eût pitié de moi, sans oser l'espérer.

Il m'exauça cependant, et fit la grâce à madame de Sainte-Hermières de la punir pour la sauver.

Elle était allée rendre visite à une de ses amies; il avait plu beaucoup la veille; les chemins étaient rompus; son carrosse versa dans un profond et large fossé, dont on ne la retira qu'évanouie et à moitié brisée. On la reporta chez elle; la fièvre se joignit à cet accident, qui avait été précédé d'un peu d'indisposition; et elle fut si mal, qu'on crut qu'elle n'en réchapperait pas.

Un ou deux jours avant qu'on désespérât d'elle, une de ses femmes, qui était mariée, près d'accoucher, souffrait beaucoup, et se vit en danger de mourir; dans la peur qu'elle en eut, elle se crut obligée de révéler une chose qui me concernait, et qui chargeait sa conscience.

Elle déclara donc, en présence de témoins, que la veille de mon mariage avec M. de Sercour, l'abbé lui avait fait présent d'une assez jolie bague pour l'engager à l'introduire sur le soir dans le cabinet de la chambre où je devais coucher.

Je répondis d'abord que j'y consentais, raconta-t-

elle, à condition que mademoiselle de Tervire en serait d'accord, et que je l'en avertirais. Là-dessus il me pria instamment de n'en rien faire, et après m'avoir demandé le secret : N'est-il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il est, épouse demain mademoiselle de Tervire, pour la laisser veuve au bout de six mois peut-être, et maîtresse d'une succession qui m'appartient comme à son héritier naturel ? Mon projet est donc de le détourner de ce mariage, qui m'enlève un bien dont je ferai sûrement un meilleur et plus digne usage que cette petite coquette, qui le dépenserait en vanités [1]. Vous y gagnerez vous-même ; et voici toujours, avec la bague, un billet de mille écus que je vous donne, et qui, en attendant mieux, vous sera payé dès que le baron aura les yeux fermés. Il n'est question que de me cacher ce soir, pendant le souper, dans le cabinet de la chambre où mademoiselle de Tervire couchera, et une heure après, c'est-à-dire entre minuit et une heure, d'aller dire à madame de Sainte-Hermières qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le baron. Celui-ci, me trouvant là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous

---

[1] *Dont je ferai sûrement un meilleur et plus digne usage que cette petite coquette, qui le dépenserait en vanités.* C'est le raisonnement de Tartufe pour s'excuser de ce qu'il s'approprie charitablement l'héritage d'Orgon, dont il craint que le bien ne passe à des gens

Qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage.

ne nous aimions tous deux, et renoncera à l'épouser. Voilà tout.

La bague et le billet me tentèrent, je le confesse, ajouta la femme de chambre; je me rendis. J'introduisis l'abbé dans le cabinet; et non-seulement le mariage en a été rompu; mais ce que je me reproche le plus, et ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'est le tort que j'ai fait par là à mademoiselle de Tervire, dont la réputation en a tant souffert, et à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi.

Les témoins de cette scène la répandirent partout, et quand il n'en serait pas arrivé davantage, c'en était assez pour me justifier; mais il restait encore une coupable à qui Dieu, dans sa miséricorde, voulait accorder le repentir de son crime.

Je parle de madame de Sainte-Hermières, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous dire, et en présence de sa famille, de ses amis, et d'un ecclésiastique qui l'avait assistée, remit un paquet cacheté et écrit de sa main à M. Villot, qu'elle avait envoyé chercher. Elle le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu avant ou après sa mort, comme il lui plairait, et finit enfin par lui dire : J'aurais volontiers fait presser mademoiselle de Tervire de venir ici; mais je ne mérite pas de la voir; c'est bien assez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi. Adieu, monsieur, retournez chez vous, et ouvrez ensemble ce paquet qui la consolera. M. Villot sortit en effet, et revint au logis, où, conformément à la volonté de cette dame, nous lûmes le papier qui

avait laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avaient entendu ce que madame de Sainte-Hermières avait dit en le remettant à M. Villot; et voici à peu près et en peu de mots ce qu'il contenait :

« Prête à paraître devant Dieu, et à lui rendre « compte de mes actions, je déclare à M. le baron de « Sercour qu'il ne doit rien imputer à mademoiselle « de Tervire de l'aventure qui s'est passée chez moi, « et qui a rompu son mariage avec elle. C'est moi et « une autre personne (qu'elle ne nommait point) qui « avons faussement supposé qu'elle avait de l'incli- « nation pour le neveu de M. le baron. Ce rendez-vous « que nous avons dit qu'elle lui avait donné la nuit « dans sa chambre, ne fut qu'un complot concerté « entre cette autre personne et moi, pour la brouil- « ler avec M. de Sercour. Je meurs pénétrée de la plus « parfaite estime pour la vertu de mademoiselle de « Tervire, à qui je n'ai nui que dans la crainte du « tort que cette autre personne menaçait de me faire « à moi-même, si j'avais refusé d'être sa complice. »

Il me serait impossible de vous exprimer tout ce que cet écrit me donna de consolation, de calme et de joie; vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avais langui.

M. Villot alla sur-le-champ lire et montrer ce papier partout, d'abord à M. de Sercour, qui partit aussitôt pour me venir voir et me faire des excuses.

Enfin, tout le monde revint à moi; les visites ne finissaient point; c'était à qui me verrait, à qui m'au-

rait, à qui m'accablerait de caresses, de témoignages d'estime et d'amitié. Tous ceux qui avaient connu ma mère lui écrivirent; et l'abbé, devenu à son tour l'exécration du public aussi bien que de son oncle, se vit forcé de sortir du pays, et de fuir à trente lieues de là dans une assez grosse ville, où deux ans après on apprit que sa mauvaise conduite et ses dettes l'avaient fait mettre dans une prison, où il finit ses jours.

La femme de chambre de madame de Sainte-Hermières ne mourut point. Cette dame elle-même survécut à son écrit, qui m'avait si bien justifiée, et se retira dans une petite terre écartée, où elle existait encore quand je sortis du pays. Le baron de Sercour, que je traitai toujours fort poliment partout où je le rencontrai, voulut renouer avec moi, et proposa de conclure le mariage; mais je ne pus m'y résoudre; il m'avait trop peu ménagée.

J'avais alors dix-sept ans et demi; une dame que je n'avais jamais vue, et qui était extrêmement âgée, arriva dans le pays; il y avait au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avait quitté, et elle y revenait, disait-elle, pour y revoir sa famille, et pour y finir ses jours.

Cette dame était une sœur de feu M. de Tervire mon grand-père, qu'un jeune et riche négociant avait épousée dans notre province, où quelques affaires l'avaient amené. Il y avait bien trente-cinq ans qu'elle était veuve, et il ne lui était resté qu'un fils, qui pouvait bien en avoir quarante. Je ne saurais me dispenser d'entrer dans ce détail, puisqu'il doit éclaircir

ce que vous allez entendre; c'est d'ici que les plus importantes aventures de ma vie vont tirer leur origine.

Vous m'avez vue rejetée de ma mère dans mon enfance; manquant d'asile, et maltraitée de mes tantes dans mon adolescence, réduite enfin à me réfugier dans la maison d'un paysan (car mon fermier en était un), qui me garda cinq années entières, à qui j'aurais été à charge par la médiocrité de ma pension, chez qui même je n'aurais pas eu le plus souvent de quoi me vêtir sans son amitié pour moi, et sans sa reconnaissance pour mon grand-père.

Me voici à présent parvenue à l'âge de la jeunesse; voyons les événemens qui m'y attendent.

Cette dame dont je viens de vous parler, ne sachant plus où se loger en arrivant, ni qui pourrait la recevoir depuis la mort de mon grand-père, s'était arrêtée dans la ville la plus prochaine, et de là avait envoyé au château de Tervire, tant pour savoir par qui il était occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frère cadet de mon père, qui, depuis deux ou trois jours, y était arrivé de Bourgogne, où il vivait avec sa femme, dont je ne vous ai rien dit, et qui y avait ses biens, et où le peu d'accueil qu'on avait toujours fait à ce cadet dans nos cantons, depuis le désastre de son aîné, l'avait comme obligé de se retirer.

Je vous ai déjà fait observer que la dame en question avait un fils; il faut que vous sachiez encore que

ce fils, à qui, comme à un riche héritier, elle avait donné toute l'éducation possible, et que dans sa jeunesse elle avait envoyé à Saint-Malo pour y régler quelques restes d'affaires, y était devenu amoureux de la fille d'un petit artisan, fort vertueuse et fort raisonnable, disait-on, mais qui avait une sœur qui ne lui ressemblait pas, une malheureuse aînée qui n'avait de commun avec elle que la beauté, et, qui pis est, dont la conduite avait personnellement déshonoré le père et la mère qui la souffraient.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en était pas moins estimée, quoique la plus belle, et ce ne pouvait être là que l'effet d'une sagesse bien prouvée et bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en soit, le fils de madame Dursan (c'était le nom de la dame dont il s'agit), transporté d'amour pour cette aimable fille, fit, à son retour de Saint-Malo, tout ce qu'il put auprès de sa mère pour obtenir la permission d'épouser sa maîtresse.

Madame Dursan, que quelques amis avaient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux instances de son fils, s'emporta contre lui, l'appela le plus lâche de tous les hommes s'il persistait dans son dessein, qu'elle traitait d'horrible et d'infâme.

Son fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convaincu à la fin de l'impossibilité de gagner sa mère, acheva sans bruit de perdre le peu de raison que l'espérance de réussir lui avait laissée, ferma les yeux sur tout ce qu'il allait

sacrifier à sa passion, et résolut froidement sa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt mille francs à sa mère[1], partit pour Saint-Malo, rejoignit sa maîtresse, qu'il abusa par un consentement qui paraissait être de sa mère dont il avait contrefait l'écriture, eut le temps de l'épouser avant que madame Dursan, qui s'aperçut trop tard de ce vol, pût y mettre obstacle, et la força ensuite de se sauver avec lui, pour échapper aux poursuites de sa mère, après lui avoir avoué qu'il l'avait trompée.

Trois ou quatre ans après, il avait écrit deux ou trois fois de suite à madame Dursan, qui, pour toute réponse au repentir qu'il marquait avoir de sa faute, lui fit mander à son tour qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui, et qu'elle n'avait que sa malédiction à lui donner.

Dursan, qui connaissait sa mère et qui se jugeait lui-même indigne de pardon, désespéra de la faire changer de sentiment, et cessa de la fatiguer par ses lettres.

Son mariage aurait sans doute été déclaré nul, s'il

---

[1] *Il trouva le moyen de voler vingt mille francs à sa mère.* Marivaux met quelquefois en scène des personnages coupables; mais il ne manque jamais de leur faire subir tôt ou tard la punition de leur crime. Ce fils qui oublie à la fois et le respect qu'il doit à sa mère et les lois les moins rigoureuses de la probité, nous le verrons bientôt réduit à une misère qui sera son juste châtiment. Madame de Sainte-Hermières vient de recevoir le prix d'une basse trahison, et à son tour la mère de mademoiselle de Tervire se repentira amèrement de l'abandon où elle a laissé sa fille.

avait voulu; son âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec lesquels il s'était allié, le crédit et les richesses de sa mère, tout était pour lui, tout l'aurait aidé à se tirer d'affaire, s'il avait seulement commencé par se séparer de cette fille; et quelques personnes, à qui il avait d'abord confié le lieu de sa retraite, le lui proposèrent deux ou trois mois après son évasion, persuadées qu'il n'y répugnerait pas, d'autant plus qu'il sentait alors tout le tort qu'il s'était fait. Quelle apparence d'ailleurs qu'après ses extravagances passées, qui montraient si peu de cœur, il fût de caractère à s'effrayer d'une mauvaise action de plus? Celle-ci l'arrêta cependant. On ne connaît rien aux hommes; et cet insensé, qui s'était si peu soucié de ce qu'il se devait à lui-même, qui n'avait pas hésité d'être si lâche à ses dépens, refusa tout net de l'être aux dépens de sa femme, pour qui sa passion était déjà éteinte.

Tout le monde l'abandonna, et il y avait près de dix-sept ans qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

Tervire le cadet, qui avait autrefois été instruit, par son père, d'une partie de ce que je vous dis là, par son père à qui madame Dursan l'avait écrit, présuma que son fils était mort, puisqu'elle revenait finir ses jours dans sa patrie, ou du moins se flatta qu'il ne se serait pas réconcilié avec elle, et qu'en cultivant ses bonnes grâces, il pourrait encore être substitué à la place de ce fils, comme il l'avait été à celle de mon père.

Plein de cette espérance flatteuse, et déjà tout ému

de convoitise, le voilà qui part pour aller trouver sa tante, et qui, dans sa petite tête (car il avait peu d'esprit), projette en chemin les moyens d'envahir la succession; moyens aussi sots que lui, et qui se terminèrent, comme on a jugé depuis, à prodiguer les respects, les airs d'attachement, les complaisances et toutes sortes de finesses de cette espèce. Ce fut là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais malheureusement pour lui il avait affaire à une femme de bon sens, d'un caractère simple et tout uni, que ses façons choquèrent, qui comprit tout d'un coup à quoi elles tendaient, et qu'elles dégoûtèrent de lui[1].

Il lui offrit son château qu'elle refusa; mais comme il ne l'habitait point, qu'il avait fixé sa demeure ailleurs et bien loin de là, qu'elle y avait été élevée, elle s'offrit de l'acheter avec la terre de Tervire.

Il ne demandait pas mieux que de s'en défaire, et un autre que lui en aurait généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche, aussi âgée, dont il pouvait même arriver qu'il héritât; c'eût été là sûrement une marque de zèle et de désintéressement bien entendue; mais les petites âmes

[1] *Et qu'elles dégoûtèrent de lui.* Cette position d'une personne riche, courtisée par d'avides héritiers, était fort ordinaire à Rome dans les derniers temps de la république et sous les empereurs; on la trouve signalée souvent dans les satires d'Horace et de Juvénal. Elle a fourni à M. Picard le sujet d'une comédie en cinq actes, intitulée *la Vieille Tante*, où le caractère du principal personnage ressemble assez à celui de madame Dursan.

ne se fient à rien ; il ne s'était préparé qu'à des respects sans conséquence. Il était d'ailleurs tenté du plaisir présent de vendre bien cher ; et ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de son avarice même.

Il céda son château, après avoir honteusement chicané sur le prix avec madame Dursan, qui l'acheta plus qu'il ne valait, mais qui en avait envie, et qui le lui paya sur-le-champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion par-dessus une étrangère, ce fut d'être rançonnée avec des révérences, avec des tons doux et respectueux, à la faveur desquels il croyait habilement tenir bon sur le marché, sans qu'elle y prît garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plus tôt qu'il pourrait, et dont il sortit huit jours après pour s'en retourner chez lui, très-honteux du peu de succès de ses respects et de ses courbettes, dont il vit bien qu'elle avait deviné les motifs, et qui n'avaient servi qu'à la faire rire. Je ne parle pas du chagrin qu'il eut de me laisser dans le château, où le bonhomme Villot, qui connaissait cette dame, m'avait amenée depuis cinq ou six jours. Je plaisais ; mes façons ingénues réussissaient auprès de madame Dursan, qui commençait à m'aimer, qui me caressait, à qui je m'accoutumais insensiblement, que je trouvais en effet bonne et franche ; avec qui j'étais le lendemain plus à mon aise et plus libre que la veille, qui de son côté prenait plaisir à voir qu'elle me gagnait le cœur. Pour surcroît de bonne fortune

pour moi, elle avait retrouvé au château un portrait qu'on avait fait d'elle dans sa jeunesse, à qui il est vrai que je ressemblais beaucoup, qu'elle avait mis dans sa chambre et qu'elle montrait à tout le monde.

Comme on m'appelait communément la belle Tervire, il s'ensuivait de ma ressemblance avec le portrait de madame Dursan, qu'on ne pouvait louer les grâces que j'avais sans louer celles qu'elle avait eues[1]. Je ne faisais point d'impression qu'elle n'eût faite; elle aurait inspiré tout ce que j'inspirais; c'eût été la même chose, témoin le portrait; et cela la réjouissait encore, toute vieille qu'elle était; l'amour-propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, suivant l'âge et l'état où nous sommes; et vous jugez bien que je n'y perdais pas, moi, à lui faire tant d'honneur, et à me montrer ainsi ce qu'elle avait été.

Voilà donc dans quelles circonstances Tervire repartit pour la Bourgogne.

M. Villot, qui croyait ne m'avoir laissée au château que pour une semaine ou deux, revint me chercher le

---

[1] *Qu'on ne pouvait louer les grâces que j'avais sans louer celles qu'elle avait eues.* Cette explication de l'attachement que madame Dursan conçoit pour sa jeune nièce, a tout l'air d'une épigramme contre un acte de générosité, puisque cet acte est présenté comme un trait de coquetterie. Mais le lien le plus puissant qui attache un père, une mère à leur enfant, n'est-il pas ce plaisir secret qu'ils trouvent à se voir revivre en lui, à reconnaître ou à se persuader qu'ils reconnaissent leurs traits dans les siens? et s'il y a dans cette jouissance un mouvement d'égoïsme, pourrait-on l'envier à des parens pour qui elle n'est si vive que parce qu'elle se joint à la douloureuse idée qu'elle va incessamment leur échapper?

lendemain du départ de mon oncle; mais madame Dursan, qui ne m'avait retenue aussi que pour quelques jours, n'était plus d'avis que je la quittasse.

Parle donc, ma petite, me dit-elle en me prenant à part, t'ennuies-tu ici? Non, vraiment, ma tante, répondis-je; mais, en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien! reste, reprit-elle; tu seras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je pense.

C'est ce qui me semble, lui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mère que je te garde, ajouta-t-elle; entre nous, tu n'étais pas là dans une maison convenable à une fille née ce que tu es. Mademoiselle de Tervire en pension chez un fermier! Voilà qui est joli! Plus joli que d'être la pensionnaire d'un pauvre vigneron, comme j'ai pensé l'être, ma tante, lui repartis-je toujours en badinant.

Je le sais bien, ma petite, me répondit-elle; on me conta avant-hier toute ton histoire, et l'obligation que tu as au bonhomme Villot, que j'estime aussi bien que sa femme; je suis instruite de tout ce qui te regarde, et je ne dis rien de ta mère; mais tu as de fort aimables tantes! Quelle parenté! Elles sont venues me voir, et je leur rendrai leur visite; il le faudra bien; tu seras avec moi, c'est un plaisir que je veux me donner.

Mon fermier entra pendant qu'elle me tenait ce discours. Venez, monsieur Villot, lui cria-t-elle; je parlais de vous tout à l'heure; vous venez pour emmener Tervire, mais je la retiens; vous me la cédez

volontiers, n'est-ce pas? Je manderai à la marquise qu'elle est chez moi. Combien vous est-il dû pour elle, dites? Je vous paierai sur-le-champ.

Eh! mon Dieu, madame, cette affaire-là ne presse pas, reprit M. Villot. Pour ce qui est de notre jeune maîtresse, il est juste que vous l'ayez, puisque vous la voulez, je ne saurais dire non; et dans le fond j'en suis bien aise à cause d'elle, parce qu'elle sera avec sa bonne tante; mais cela n'empêchera pas que je ne m'en retourne triste; et nous allons être bien étonnés, madame Villot et moi, de ne la plus voir dans la maison; car, sauf votre respect, nous l'aimions comme notre enfant, et nous l'aimerons toujours de même, ajouta-t-il presque la larme à l'œil. Et votre enfant vous le rend bien, lui répondis-je aussi tout attendrie.

Vous ne la perdez pas, vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit madame Dursan que notre attendrissement touchait à son tour.

Nous profiterons de la permission, répondit M. Villot. Je l'embrassai sans façon et de tout mon cœur, et le chargeai de mille amitiés pour sa femme, que je promis d'aller voir le lendemain; après quoi il partit [1].

---

[1] *Après quoi il partit.* Ce neuvième livre et les deux suivans forment un épisode entièrement étranger au récit principal. Cette méthode d'introduire des épisodes dans les romans est tombée maintenant en désuétude; mais elle était encore à la mode à l'époque où écrivait Marivaux. Originaire de l'Espagne, elle avait été naturalisée dans notre littérature par la plupart des bons romanciers du siècle de Louis XIV, et elle a été quelquefois employée par ceux

du XVIIIe siècle qui ont écrit après Marivaux, témoin les amours d'Édouard dans *la Nouvelle Héloïse.* Si elle a ses inconvéniens, elle a aussi ses avantages : elle repose le lecteur par l'agrément de la variété, et lui fait goûter le plaisir de l'inconstance. Il semble qu'elle aurait dû prendre naissance en France, où les esprits sont assez généralement accusés d'être légers et volages, plutôt que chez les graves et flegmatiques Espagnols, qui se piquent de persévérance dans leurs sentimens, dans leurs habitudes, et chez qui, plus que partout ailleurs, l'unité devrait être un dogme fondamental en littérature.

FIN DE LA NEUVIÈME PARTIE.

DIXIÈME PARTIE.

Vous reçûtes hier la neuvième partie de mon histoire, et je vous envoie aujourd'hui la dixième; on ne saurait guère aller plus vite. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence; j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend que d'une vertu que j'acquiers, n'est-il pas vrai? Je suis sûre que c'est là votre pensée. Patience, vous me faites une injustice, madame; mais vous n'êtes pas encore obligée de le savoir; c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, et à mériter que vous m'en fassiez réparation. Poursuivons; c'est toujours mon amie la religieuse qui parle, et qui est revenue sur le soir dans ma chambre où je l'attendais.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez madame Dursan, qui me prodiguait tout ce qui sert à l'entretien d'une fille; de sorte qu'il ne tint qu'à ma mère de m'aimer beaucoup, si, pour obtenir son amitié, je n'avais qu'à ne lui être point à charge, et

qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étais sa fille.

Aussi l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avait quatre ans qu'il ne nous était venu de ses nouvelles, quand je perdis madame Dursan, avec qui je n'avais vécu que cinq ou six ans; et je les passai d'une manière si tranquille et si uniforme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelait la belle Tervire; car dans chaque petit canton de la province, il y a presque toujours quelque personne de notre sexe qui est la beauté du pays, celle, pour ainsi dire, dont le pays se fait fort[1].

Or, c'était moi qui avais cette distinction-là, que je n'ai pas portée ailleurs, et qui alors m'attirait quantité d'amans campagnards, dont je ne me souciais guère; mais ils servaient à montrer que j'étais la belle par excellence, et c'était là tout ce qui m'en plaisait.

Non que j'en devinsse plus glorieuse avec mes compagnes; je n'étais pas de cette humeur-là; elles ont pu souvent n'être pas contentes de ma figure qui triomphait de la leur, mais jamais elles n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes façons; jamais ma vanité

---

[1] *Qui est la beauté du pays, celle, pour ainsi dire, dont le pays se fait fort. Se faire fort* ne signifie pas *tirer vanité, s'enorgueillir de*, mais *s'engager à quelque chose, se rendre caution, se rendre garant.* Ex. : *Je me fais fort d'en venir à bout. Ils se faisaient fort d'une chose qui ne dépendait pas d'eux.* Acad.

ne triomphait d'elles; au contraire, j'ignorais autant que je pouvais les préférences qu'on me donnait, je les écartais, je ne les voyais point, je passais pour ne les point voir; je souffrais même pour mes compagnes qui les voyaient, quoique je fusse bien aise que les autres les vissent; c'est une puérilité dont je me souviens encore; mais comme il n'y avait que moi qui la savais, que mes amies ne me croyaient pas instruite de mes avantages, cela les adoucissait[1]; c'était autant de rabattu sur leur mortification, et nous n'en vivions pas plus mal ensemble.

Tout le monde m'aimait, au reste; elle est plus aimable qu'une autre, disait-on, et il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas; on ne parlait que de cela à madame Dursan; partout où nous allions, on ne l'entretenait de moi que pour me louer, et on témoignait que c'était de bonne foi, par l'accueil et par les caresses qu'on me faisait.

Il est vrai que j'étais née douce, et qu'avec le caractère que j'avais, rien ne m'aurait plus inquiétée que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

Madame Dursan, que j'aimais de tout mon cœur, et qui en était convaincue, recueillait de son côté tout le bien qu'on lui disait de moi, en concluait

---

[1] *Que mes amies ne me croyaient pas instruite de mes avantages, cela les adoucissait.* Nous pardonnons quelquefois la supériorité qu'un autre a sur nous; mais ce que nous ne lui pardonnons jamais, c'est de nous faire sentir qu'il la connaît : aussi la modestie est-elle la plus politique de toutes les vertus.

qu'elle avait raison de m'aimer, et ne le concluait qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étais avec elle, je ne l'avais jamais vue qu'en parfaite santé; mais comme elle était d'un âge très-avancé, insensiblement cette santé s'altéra. Madame Dursan, jusque-là si active, devint infirme et pesante; elle se plaignit que sa vue baissait; d'autres accidens de la même nature survinrent; nous ne sortions presque plus du château, c'étaient toujours de nouvelles indispositions; et elle en eut une, entre autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son testament sans me le dire.

J'étais alors dans ma chambre, où il n'y avait qu'une heure que je m'étais retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude et à toute l'agitation d'esprit que me causait son état.

J'avais pris tant d'attachement pour elle, et je tenais si fort à la tendresse qu'elle avait pour moi, que la tête me tournait, quand je pensais qu'elle pouvait mourir.

Aussi, depuis quelques jours, étais-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paraissais tranquille, et tâchais de montrer un peu de ma gaîté ordinaire.

Mais en pareil cas on rit de si mauvaise grâce, on imite si mal et si tristement ce qu'on ne sent point! Madame Dursan ne s'y trompait pas, et souriait tendrement en me regardant comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venait donc d'écrire son testament, quand je

quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avais pleuré, et il reste toujours quelque petite impression de cela sur le visage.

D'où viens-tu, ma nièce ? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges ! Je ne sais, lui répondis-je ; c'est peut-être de ce que je me suis assoupie un quart d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle en secouant la tête ; tu as pleuré.

Moi, ma tante ! de quoi voulez-vous que je pleure ? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectais. De mon âge et de mes infirmités, me dit-elle en souriant. Comment ! de vos infirmités ! Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé qui se passera me fasse peur, avec le tempérament que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui allait me trahir si je ne m'étais pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui ; mais on n'est pas éternelle, mon enfant, et il y a long-temps que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, madame ? lui dis-je sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit-elle ; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois mort ; et quand il vivrait, ce serait la même chose pour moi ; non que j'aie encore aucun ressentiment contre lui ; s'il vit, je prie Dieu de le bénir, et de le rendre honnête homme ; mais ni l'honneur de la famille, ni la religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils; mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle, mon parti est pris. Ce n'est point par humeur que je suis inflexible; il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle et criminelle qui nuirait à l'ordre et à la justice humaine et divine. L'action de Dursan fut affreuse; le misérable ne respecta rien; et tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui serait peut-être funeste à ton fils même, si jamais tu en as un! Si le mien, comme a fait autrefois ton père, qui fut traité avec trop de rigueur, s'était marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me serais rendue; je n'aurais pas regardé au bien, et je ne serais pas aujourd'hui à lui faire grâce [1]; mais épouser une fille de la lie du peuple, et d'une famille connue pour infâme parmi le peuple! je n'y saurais penser qu'avec horreur. Revenons à ce que je disais.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire, qui était déjà assez riche, et qui l'est de ton bien; il a profité durement du malheur de ton père, m'a-t-on dit; il ne l'a jamais ni consolé ni secouru. Il se réjouirait encore du malheur de mon fils et du sujet

[1] *Et je ne serais pas aujourd'hui à lui faire grâce.* Ce tour n'exprime qu'imparfaitement la pensée de l'auteur. Il était bien facile d'écrire : *Je n'aurais pas attendu jusqu'à présent pour*, etc.

de mes larmes ; ainsi je ne veux point de lui ; il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes pères, et n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mère ; tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterais, et ma succession servira du moins à faire la fortune d'une nièce que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée, qui craint de me perdre, qui me regrettera, j'en suis sûre, toute mon héritière qu'elle sera, et que mon fils, qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misère où il peut être ; ta reconnaissance est une ressource que je lui laisse[1]. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois ; j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, et je t'y donne tout ce que je possède.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours, qui m'offrait partout l'image de sa mort, m'attendrit et m'effraya tant, qu'il me fut impossible de prononcer un mot ; il me sembla qu'elle allait mourir, qu'elle me disait un éternel adieu, et jamais sa vie ne m'avait été si chère.

Elle comprit le sujet de mon saisissement et de mes pleurs ; je m'étais assise ; elle se leva pour s'approcher

---

[1] *Ta reconnaissance est une ressource que je lui laisse.* Madame Dursan n'est pas si rigoureuse qu'elle le paraissait d'abord, et en feignant de punir pour l'exemple, elle trouve encore moyen de pardonner indirectement. La Fontaine a dit :

Tout père frappe à côté.

Qu'aurait-il donc dit d'une mère ?

de moi, et me prenant la main : Tu m'aimerais encore mieux que ma succession, n'est-il pas vrai, ma fille? Mais ne t'alarme point, me dit-elle ; ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non, madame, lui dis-je en faisant un effort, votre fils n'est pas mort, et vous le reverrez, je l'espère.

En cet instant, nous entendîmes quelque bruit dans la salle. C'étaient deux dames d'un château voisin, qui venaient voir madame Dursan ; et je me sauvai pour n'être point vue dans l'état où j'étais.

Il fallut cependant me montrer un quart d'heure après. Elles venaient inviter madame Dursan à une partie de pêche qui se faisait le lendemain chez elles ; et comme elle s'en excusa sur ses indispositions, elles la prièrent du moins de vouloir bien m'y envoyer, et tout de suite demandèrent à me voir.

Madame Dursan leur promit que j'y viendrais ; elle me fit avertir, et je fus obligée de paraître.

Ces deux dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une était fille et l'autre mariée, étaient aussi de toutes nos amies celles avec qui je me plaisais le plus, et qui avaient le plus d'amitié pour moi ; il y avait dix ou douze jours que nous ne nous étions vues. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avaient beaucoup changée, et elles me trouvèrent si abattue, qu'elles crurent que j'avais été malade. Non, leur dis-je ; tout ce que j'ai, c'est que depuis quelque temps je dors assez mal ; mais cela reviendra. Là-dessus, madame Dursan me regarda d'un air attendri, et que j'entendis bien ; c'est qu'elle s'attribuait mon insomnie.

Ces dames, me dit-elle ensuite, souhaitaient que nous allassions demain à une partie de pêche qui se fera chez elles ; mais je suis trop incommodée pour sortir, et je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi le lendemain, avant que madame Dursan fût éveillée, eus-je soin de leur dépêcher un domestique, qui leur dit qu'une migraine violente qui m'était venue dès le matin, et qui me retenait au lit, m'empêchait de me rendre chez elles.

Madame Dursan, étonnée, quelques heures après, de voir entrer chez elle une femme de chambre qu'elle avait chargée de me suivre, apprit d'elle que je n'étais point partie, et sut en même temps l'excuse que j'en avais donnée.

Cependant je me levai pour aller chez elle, et j'étais à moitié de sa chambre, quand je la rencontrai qui, malgré la peine qu'elle avait à marcher depuis quelque temps, et soutenue d'un laquais, venait voir elle-même en quel état j'étais.

Comment ! te voilà levée ! me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit ; et ta migraine? Ce n'en était pas une, lui dis-je, je me suis trompée ; ce n'était qu'un grand mal de tête qui est extrêmement diminué, et je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plus tôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une friponne, et tu mériterais que je te fisse partir tout à l'heure ; mais viens

donc, puisque tu as voulu rester. Je vous assure que je serais partie, si je n'avais pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-elle, je t'assure que j'irai partout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Eh! mais, sans doute, vous irez partout, repris-je; j'y compte bien, vous ne serez pas toujours indisposée; et en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis là, et dans lesquelles elle devinait toujours mon intention, de quelque manière que je m'y prisse, m'avaient tellement gagné son cœur, qu'elle m'aimait autant que la plus tendre des mères aime sa fille.

Sur ces entrefaites, la plus ancienne des deux femmes de chambre qu'elle avait, vieille fille qui avait toute sa confiance, et qui la servait depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fièvre aiguë qui l'emporta en six jours de temps.

Madame Dursan en fut consternée; il est vrai qu'à l'âge où elle était, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espèce unique que la mort vous enlève en pareil cas, une amie de tous les instans, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire; qui vous délasse de la fatigue d'avoir plu aux autres; qui n'est, pour ainsi dire, personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire; avec qui vous êtes aussi rebutante, aussi petite d'humeur et de caractère que vous avez quelquefois besoin de l'être; avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne

sont que des maux pour vous, et point une honte; enfin, une amie qui n'en a pas même le nom, et que souvent vous n'apprenez que vous aimiez que lorsque vous ne l'avez plus, et que tout vous manque sans elle. Telle était la position de madame Dursan, qui avait près de quatre-vingts ans [1].

Aussi, comme je vous l'ai dit, tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui fallait cependant une autre femme de chambre, et on lui en envoya plusieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même, et lui en présentai une ou deux qui ne lui convinrent pas non plus.

Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois, pendant lequel elle eut lieu dans mille occasions de se convaincre de ma tendresse et de mon zèle.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle reposait, et que je me promenais en lisant aux environs du château, j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servait d'avenue; je tournai de ce

---

[1] *Telle était la position de madame Dursan, qui avait près de quatre-vingts ans.* A ces motifs si vrais et si finement exprimés de la mélancolie où madame Dursan est plongée par la perte de sa femme de chambre, ajoutez que rien n'est plus sinistre pour les vieillards que de voir s'éteindre et disparaître ceux qui les ont entourés depuis leur jeunesse. C'est comme un premier pas que fait la mort pour arriver jusqu'à eux; et, dans une de ses fables les plus philosophiques, La Fontaine range ce genre de pertes parmi les avertissemens que l'inexorable déesse donne tous les jours aux vieillards.

côté-là, pour savoir de quoi il était question. Je vis que c'était le garde de madame Dursan, avec un de ses gens, qui querellaient un jeune homme, qui semblaient avoir envie de le maltraiter, et tâchaient de lui arracher un fusil qu'il tenait.

Je me sentis un peu émue du ton brutal et menaçant dont ils lui parlaient, aussi bien que de cette violence qu'ils voulaient lui faire, et je m'avançai le plus vite que je pus, en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchai d'eux, et plus leur action me déplut; c'est que j'en voyais mieux le jeune homme en question, et il était en effet difficile de le regarder indifféremment; son air, sa taille et sa physionomie me frappèrent, malgré l'habit tout uni et presque usé dont il était vêtu.

Que faites-vous donc là, vous autres? dis-je alors avec vivacité à ces brutaux, quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon qui chasse sur les terres de madame, qui a déjà tué du gibier, et que nous voulons désarmer, me répondit le garde avec toute la confiance d'un valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal[1].

Le jeune homme, qui, dès que je m'étais approchée, avait ôté son chapeau d'un air fort respectueux,

---

[1] *Avec toute la confiance d'un valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal.* Toujours quelque trait de caractère vient se glisser dans les ouvrages de Marivaux au milieu des circonstances qui paraissent le plus indifférentes. Quoi de plus vrai que cette arrogance ordinaire des subalternes, toutes les fois qu'en ayant l'air de faire leur devoir, ils trouvent une occasion spécieuse de gêner, de tour-

jetait de temps en temps sur moi des regards modestes et supplians, pendant que l'autre parlait.

Laissez, laissez aller monsieur, dis-je au garde, qui ne l'avait appelé que *ce garçon,* et dont je fus bien aise de corriger l'incivilité; retirez-vous, ajoutai-je; il est sans doute étranger, et n'a pas su les endroits où il pouvait chasser..

Je ne faisais que traverser pour aller ailleurs, mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant, et ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la terre de leur dame, et plus encore de vouloir désarmer un homme qu'ils ne connaissent point, qui, malgré l'état où ils le voient, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, et sur lequel ils ne se sont jetés que par surprise.

A ces mots, le garde et son camarade insistèrent pour me persuader qu'il ne méritait point de grâce, et continuèrent de l'apostropher désagréablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avais trouvés que brutaux; et depuis qu'il avait dit quelques paroles, je les trouvais insolens [1]. Taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal; éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

---

menter, d'humilier le faible! Avec quelle emphase d'expressions, avec quel superbe contentement de lui-même l'eunuque des *Lettres persanes*, au milieu de sa bassesse et de sa dépendance, s'applaudit de l'autorité qu'il exerce sur les femmes de son maître! Plus l'agent d'un pouvoir emprunté est vil, plus il est dur et insolent; c'est une règle sans exception.

[1] *Et depuis qu'il avait dit quelques paroles, je les trouvais insolens.*

Et puis, m'adressant à lui : Vous ont-ils ôté votre gibier? lui dis-je. Non, mademoiselle, me répondit-il, et je ne saurais trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paraîtra sans doute bien pardonnable; c'est pour un gentilhomme qui a beaucoup de parens dans la noblesse de ce pays-ci, qui en est absent depuis long-temps, et qui est arrivé avant-hier avec ma mère. En un mot, mademoiselle, c'est pour mon père; je l'ai laissé malade, ou du moins très-indisposé dans le village prochain, chez un paysan qui nous a retirés; et comme vous jugez bien qu'il y vit assez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudrait, et qu'il n'est guère en état de faire beaucoup de dépense, je suis sorti tantôt pour aller dans la ville, qui n'est plus qu'à une demi-lieue d'ici, vendre un petit bijou que j'ai sur moi; en sortant j'ai pris ce fusil dans l'intention de chasser en chemin, et de rapporter à mon père quelque chose qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un discours assez humiliant à tenir; cependant, dans tout ce qu'il

---

Il y a une idée fort comique dans ce progrès des sentimens de mademoiselle de Tervire, dont l'indignation contre ceux qui ont arrêté le jeune homme, s'accroît à mesure qu'elle découvre en lui quelque grâce de plus; un quart d'heure de conversation avec l'inconnu, et mademoiselle de Tervire trouvera juste que les gardes de madame Dursan soient cassés aux gages.

me dit là, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes égards autant que ma sensibilité, et qui ne m'aidât à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune; il n'y avait rien de si opposé que sa figure et son indigence.

Je suis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue assez tôt pour vous épargner ce qui vient de se passer, et vous pouvez chasser ici en toute liberté; j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, monsieur; la chasse est bonne sur ce terrain-ci, et vous n'irez pas loin sans trouver ce qu'il faut pour votre malade; mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez dessein de vendre?

Hélas! mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose: il n'est question que d'une bagatelle de deux cents francs, tout au plus, mais qui suffira pour donner à mon père le temps d'attendre que ses affaires changent; la voici, ajouta-t-il en me la présentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je après l'avoir prise et regardée, peut-être vous en aurai-je défait; je la proposerai du moins à la dame du château, qui est ma tante; elle est généreuse; je lui dirai ce qui vous engage à la vendre; elle en sera sans doute touchée, et j'espère qu'elle vous épargnera la peine de la porter à la ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'était en lui remettant la bague que je lui parlais ainsi; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, et que je reviendrai demain, me répondit-il. Il

est juste d'ailleurs que la dame dont vous parlez ait le temps de l'examiner ; ainsi, mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé me surprit un peu, me plut, et me fit rougir, je ne sais pourquoi [1]. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bague, et le pressai de la reprendre. Non, mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter; il vaut mieux que vous l'ayez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer ; et là-dessus il partit, pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignait, et je le regardais en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le garde et son camarade étaient restés dans l'allée, à trente ou quarante pas de nous, comme je le leur avais ordonné, et je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui ou demain ce jeune homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous défends, de la part de madame Dursan, de l'inquiéter davantage ; je vais avoir soin qu'elle vous le défende elle-même. Et puis je rentrai dans le château, l'esprit toujours plein de ce jeune homme et de sa décence,

---

[1] *Et me fit rougir, je ne sais pourquoi.* Les lecteurs le savent bien. Ils savent aussi pourquoi mademoiselle de Tervire a voulu voir le bijou, pourquoi elle a engagé l'inconnu à revenir le lendemain ; le motif de sa charité est facile à comprendre, et l'amour du prochain est peu méritoire de sa part en cette occasion, où *le prochain* est un jeune homme aimable et de bonne mine.

de ses airs respectueux et de ses grâces. Cette bague même qu'il m'avait laissée avait part à mon attention; elle m'occupait, et n'était pas pour moi une chose indifférente.

J'allai chez madame Dursan, qui était réveillée, et à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avais donné de sa part au garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avais fait. Un jeune chasseur de si bonne mine (car je n'omis rien de ce qui pouvait le rendre intéressant), un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chassait avec un zèle si édifiant pour un père malade, ne pouvait que trouver grâce auprès de madame Dursan, qui avait le cœur bon, et qui ne voyait dans mon récit que la justification ou l'éloge de l'étranger.

Oui, ma fille, tu as raison, me dit-elle; j'aurais pensé comme toi si j'avais été à ta place, et ton action est très-louable. (Pas si louable qu'elle se l'imaginait, ni que je le croyais moi-même; ce n'était pas là le mot qu'il eût fallu dire.)

Quoi qu'il en soit, dans l'attendrissement où je la vis, j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui parlai, et que je lui montrai de suite, persuadée que je n'avais qu'à dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompais: les mouvemens de ma tante et les miens n'étaient pas tout-à-fait les mêmes; madame Dursan n'était que bonne et charitable; cela laisse du sang-froid, et n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle; pourquoi t'es-tu chargée de ce bijou? A quoi veux-tu que je l'emploie? Je ne pourrais le prendre que pour toi, et je t'en ai donné de plus beaux (comme il était vrai). Non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite en me le rendant d'un air triste; ôte-le de ma vue; il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois, qui était, ce me semble, pareille à celle-ci, et que j'avais donnée à mon fils sur la fin de ses études[1].

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avais tirée, et l'assurai bien qu'elle ne la verrait plus.

Attends, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son bijou; voilà dix écus pour lui; qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie guère, et je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien, lui repartis-je[2], en prenant cette somme qui était bien au-dessous de la généro-

---

[1] *Et que j'avais donnée à mon fils sur la fin de ses études.* Incident adroitement amené, souvenir jeté comme en passant, et qui fait déjà pressentir au lecteur les liens qui vont rattacher le chasseur mystérieux aux personnages déjà connus.

[2] *Je m'en garderai bien, lui repartis-je.* Le motif de la tante et celui de la nièce sont sans doute fort différens, quoique le résultat soit le même. Madame Dursan ne veut pas encourager l'oisiveté de gens qu'elle a droit de regarder comme des vagabonds. Mademoiselle de Tervire, de son côté, craindrait de blesser la délicatesse d'un jeune homme qu'elle aime à croire d'une famille distinguée, parce qu'il lui a paru aimable.

sité que je me sentais, mais qui, avec quelque argent que je résolus d'y joindre, deviendrait un peu plus digne du service que j'avais envie de rendre; car de l'argent, j'en avais : madame Dursan, qui, dans les occasions, voulait que je jouasse, ne m'en laissait point manquer.

Tout mon embarras fut de savoir comment je ferais le lendemain pour offrir cette somme au jeune homme en question, sans qu'il en rougît, à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnait cet argent plus qu'on ne le prêtait.

J'y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée. J'arrangeai ce que je lui dirais, et j'attendis le lendemain sans impatience, mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

Il arriva donc; et ma première idée, en me réveillant, fut de penser qu'il était arrivé.

J'étais avec madame Dursan sur la terrasse du jardin, et nous nous y entretenions toutes deux assises après le dîner; quand on vint me dire qu'un jeune étranger, qui était dans la salle, demandait à me parler. C'est apparemment ton chasseur d'hier, me dit madame Dursan; va lui rendre sa bague, et tâche de l'amuser un instant; je vais retourner dans ma chambre, et je serais bien aise de le voir en traversant la salle.

Je me levai donc avec une émotion secrète que je n'attribuai qu'à la fâcheuse nécessité de lui remettre le diamant, et qu'à l'embarras du compliment que

j'allais lui faire pour cette somme que je tenais toute prête, et que j'avais augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux; il se méprit à mon air, et crut qu'il signifiait que sa visite m'était, en ce moment-là, importune; c'est du moins ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, mademoiselle, et je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il en me saluant avec toutes les grâces qu'il avait, ou que je lui croyais.

Non, monsieur, lui repartis-je, vous venez à propos, et je vous attendais; mais ce qui me mortifie, c'est que j'ai encore votre bague, et que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avais fait espérer; elle a beaucoup de ces sortes de bijoux, et ne saurait, dit-elle, à quoi employer le vôtre. Elle serait cependant charmée d'obliger d'honnêtes gens; et, quoiqu'elle ne vous connaisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous appartenez étaient restées dans le village prochain, qu'elles venaient dans ce pays-ci pour une affaire de conséquence, et que vous ne vendiez ce petit bijou que pour en tirer un argent dont vos parens avaient actuellement besoin; enfin, monsieur, sur la manière dont je lui ai parlé de vous et de l'attention que vous méritiez, elle a cru qu'elle ne risquerait rien à vous faire un plaisir qu'elle serait bien aise qu'on lui fît en pareil cas; c'est de vous prêter cette somme, en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez

vendu le diamant, dont la vente servira à vous acquitter; et j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez, et que voilà, ajoutai-je.

Quoi! mademoiselle, me répondit-il en souriant doucement et d'un air reconnaissant, vous me remettez la bague! nous vous sommes inconnus, vous ne me demandez ni nom ni billet, et vous ne m'en offrez pas moins cet argent! Vous avez raison, monsieur, lui dis-je; on pourrait d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur; on voit bien que vous venez de bon lieu, et je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviraient votre billet et votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense? Quant au diamant, je ne vous le rends qu'afin que vous le vendiez, monsieur; c'est avec lui que vous me paierez; cependant ne vous pressez point; il vaut, dit-on, plus de deux cents francs; prenez tout le temps qu'il faudra pour vous en défaire sans y perdre; et je le lui présentais en parlant ainsi.

Je ne sais, mademoiselle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du service que vous voulez nous rendre, ou du soin que vous prenez pour nous le déguiser; car on ne prête point à des inconnus : c'est vous en dire assez; mon père et ma mère seront aussi pénétrés que moi de vos bontés; mais je venais ici pour vous dire, mademoiselle, que nous ne sommes plus dans l'embarras, et que depuis hier nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qu'il nous fallait.

Madame Dursan, qui entra alors dans la salle, m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'était ma tante, et lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui, en le saluant à son tour avec une honnêteté plus marquée que je ne l'aurais espéré, et qu'elle crut apparemment devoir à sa figure, qui était fort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire : N'est-ce pas monsieur qui vous avait confié la bague que vous m'avez montrée, ma nièce ? Oui, madame ; mais il n'est plus question de cela, lui répondis-je, et monsieur ne la vendra point. Tant mieux, reprit-elle ; il aurait eu de la peine à s'en défaire ici ; mais, quoique je ne m'en sois pas accommodée, ajouta-t-elle en s'adressant à lui, pourrais-je vous être bonne à quelque chose, monsieur ? Vos parens, à ce que m'a dit ma nièce, sont nouvellement arrivés en ce pays-ci, ils y ont des affaires ; et s'il y avait occasion de les y servir, j'en serais charmée.

J'aurais volontiers embrassé ma tante, tant je lui savais gré de ce qu'elle venait de dire ; le jeune homme rougit pourtant, et j'y pris garde ; il me parut embarrassé. Je n'en fus point surprise ; il se douta bien qu'à cause de sa mauvaise fortune, ma tante avait été curieuse de voir comment il était fait ; et on n'aime point à être examiné dans ce sens-là, on est même honteux de faire pitié.

Sa réponse n'en fut cependant ni moins polie ni moins respectueuse. J'instruirai mon père et ma mère de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires,

repartit-il, et je vous supplie pour eux, madame, de leur conserver des intentions si favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que madame Dursan resta comme étonnée. Elle garda même un instant de silence.

Votre père est-il encore malade? lui dit-elle après. Un peu moins depuis hier soir, madame, répondit-il. Et de quelle nature sont ses affaires? ajouta-t-elle encore.

Il est question, reprit-il avec timidité, d'un accommodement de famille, dont il vous instruira lui-même quand il aura l'honneur de vous voir; mais de certaines raisons ne lui permettent pas de se montrer sitôt. Il est donc connu ici? lui dit-elle. Non, madame; mais il y a quelques parens, reprit-il.

Quoi qu'il en soit, répondit-elle en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, et je vous répète qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui sois utile.

Elle partit là-dessus, et m'obligea de la suivre, contre mon attente; car il me semblait que j'avais encore quelque chose à dire à ce jeune homme. Lui, de son côté, paraissait ne m'avoir pas tout dit non plus, et ne croyait pas que je me retirerais si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me regrettait, et je tâchai qu'il vît dans les miens que je voulais bien qu'il revînt, s'il le fallait.

Je suis de ton avis, me dit madame Dursan quand nous fûmes seules, ce garçon-là est de très-bonne mine, et ceux à qui il appartient sont sûrement des

gens de quelque chose. Sais-tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émue? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te disait-il quand je suis arrivée? Qu'une amie que son père avait trouvée, repris-je, l'avait tiré du besoin d'argent où il était, et qu'il vous rendait mille grâces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille, et je crains fort que le père ne se soit autrefois battu; il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache, et tant pis; il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre; je laissai madame Dursan, et j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez long-temps sans m'en apercevoir; j'avais voulu remettre à ma tante les dix écus qu'elle m'avait donnés pour le jeune homme, mais elle me les avait laissés. Il reviendra, disais-je, il reviendra; je suis d'avis de garder toujours cette somme; il ne sera peut-être pas fâché de la retrouver; et je m'applaudissais innocemment de penser ainsi, j'aimais à me sentir un si bon cœur [1].

Le lendemain, je crus que la journée ne se passerait pas sans que je revisse le jeune homme; c'était là mon idée, et l'après-dînée, je m'attendais à tout moment qu'on allait m'avertir qu'il me demandait. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru; mon

---

[1] *J'aimais à me sentir un si bon cœur.* Il y a bien de la finesse, mais aussi bien de la naïveté dans cet aveu.

bon cœur, par un dépit imperceptible, et que j'ignorais moi-même, en devint plus tiède.

Le jour d'après, point de visite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avais porté sur moi jusque-là l'argent que je lui destinais; mais alors : Allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette; et c'était toujours mon bon cœur qui se vengeait sans que je le susse.

Enfin, le surlendemain, une des meilleures amies de madame Dursan, femme à peu près de son âge, qui l'était venue voir sur les quatre heures, et que je reconduisais par galanterie jusqu'à son carrosse, qu'elle avait fait arrêter dans la grande allée, me dit au sortir du château : Promenons-nous donc un instant de ce côté; et elle tournait vers un petit bois qui était à droite et à gauche de la maison, et qu'on avait percé pour faire l'avenue. Il y a quelqu'un qui nous y attend, ajouta-t-elle, qui n'a pas osé me suivre chez vous, et que je suis bien aise de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, madame, et n'a-t-on pas dessein de m'enlever? lui répondis-je.

Non, reprit-elle du même ton, et je ne vous mènerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous abordèrent avec de grandes révérences; et de ces trois personnes, j'en reconnus une, qui était mon jeune homme. L'autre était une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devait avoir été de la plus grande beauté, et à qui

il en restait encore beaucoup, mais qui était pâle, et dont l'abattement paraissait venir d'une tristesse ancienne et habituelle; au surplus, mise comme une femme qui n'aurait pu conserver qu'une vieille robe pour se parer.

L'autre était un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, qui avait l'air infirme, assez mal arrangé d'ailleurs, et à qui on ne voyait plus, pour tout reste de dignité, que son épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi, en me saluant; je lui rendis son salut, sans savoir à quoi cela aboutissait.

Monsieur, dis-je au jeune homme, qui était à côté de lui, dites-moi, je vous prie, de quoi il est question. De mon père et de ma mère que vous voyez, mademoiselle, me répondit-il; ou, pour vous mettre encore mieux au fait, de M. et de madame Dursan. Voilà ce que c'est, ma fille, me dit alors la dame avec qui j'étais venue; voilà votre cousin, le fils de cette tante qui vous a donné tout son bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même; et je vous en demande pardon; car, avec la belle âme que je vous connais, je savais bien qu'en vous amenant ici, je vous faisais le plus mauvais tour du monde.

A peine achevait-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds: C'est à moi, qui ai causé les malheurs de mon mari, à me jeter à vos genoux, et à vous conjurer d'avoir pitié de lui et de son fils, me dit-elle en me tenant une main qu'elle arrosait de ses larmes.

Pendant qu'elle parlait, le père et le fils, tous deux les yeux en pleurs, et dans la posture du monde la plus suppliante, attendaient ma réponse.

Que faites-vous donc là, madame? m'écriai-je en l'embrassant, et pénétrée jusqu'au fond de l'âme de voir autour de moi cette famille infortunée qui me rendait l'arbitre de son sort, et tremblait en me priant d'avoir pitié de sa misère.

Que faites-vous donc, madame? levez-vous, lui criais-je; vous n'avez point de meilleure amie que moi; est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me toucher? Pensez-vous que je tienne à votre bien? Est-il à moi, dès que vous vivez? Je n'en ai reçu la donation qu'avec peine, et j'y renonce avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en aurait jamais fait.

Je tendais en même temps une main au père, qui se jeta dessus, aussi bien que son fils, dont l'action, plus tendre et plus timide, me fit rougir, quelque distraite que je fusse par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin, la mère, qui était jusque-là restée dans mes bras, se releva tout-à-fait et me laissa libre. J'embrassai alors M. Dursan, qui, ne pouvant prononcer que des mots sans aucune suite, commençait mille remercîmens et n'en achevait pas un seul.

Je jetai les yeux sur le fils après avoir quitté le père. Ce fils était mon parent, et dans de pareilles circonstances, rien ne devait m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à M. Dursan; et cependant je n'osais pas. Ce parent-là était différent, je

ne trouvais pas que mon attendrissement pour lui fût si honnête ; il se passait entre lui et moi je ne sais quoi de trop doux qui m'avertissait d'être moins libre, et qui lui en imposait à lui-même.

Mais aussi pourquoi l'aurais-je traité avec plus de réserve que les autres ? Qu'en aurait-on pensé ? Je me déterminai donc, et je l'embrassai avec une émotion égale à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous souhaitez que je fasse, dis-je alors à M. et à madame Dursan ; ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, et vous pouvez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle ; encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi, et rien, c'est la même chose ; je le lui déclarerai quand il vous plaira ; mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je en adressant la parole à Dursan le père.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la dame qui m'avait amenée, et que je lui avoue que son fils est ici ?

Non, repris-je d'un air pensif ; je connais son inflexibilité à l'égard de monsieur, et ce ne serait pas là le moyen de réussir.

Hélas ! mademoiselle, reprit Dursan le père, c'est, comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonnerait ; il y a long-temps que je n'ai plus de santé ; ce n'est pas pour moi que je lui demande grâce, c'est pour ma femme et pour mon fils que je laisserais dans la dernière indigence.

Que parlez-vous d'indigence ! Otez-vous donc cela

de l'esprit, lui répondis-je; vous ne rendez point justice à mon caractère. Je vous ai déjà dit, et je le répète, que je ne veux rien de ce qui est à vous, que j'en ferai ma déclaration, et que dès cet instant votre sort ne dépend plus du succès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante; à moins que, sur mon refus d'hériter d'elle, elle ne fasse un nouveau testament en faveur d'un autre, ce qui ne me paraît pas croyable. Quoi qu'il en soit, il me vient une idée.

Votre mère a besoin d'une femme de chambre, elle ne saurait s'en passer; elle en a perdu une que vous avez connue sans doute, c'était la Lefèvre; mettons à profit cette conjoncture, et tâchons de placer auprès d'elle madame Dursan que voilà. Ce sera vous, dis-je à l'autre dame, qui la présenterez, et qui lui répondrez d'elle et de son attachement, qui lui en direz hardiment tout ce qu'en pareil cas on peut dire de plus avantageux. Madame est aimable; la douceur et les grâces de sa physionomie vous rendront bien croyable, et la conduite de madame achèvera de justifier votre éloge; voilà ce que nous pouvons faire de mieux. Je suis sûre que sous ce personnage elle gagnera le cœur de ma tante; oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée; peut-être qu'au premier jour, dans la satisfaction qu'elle aura d'avoir trouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même l'occasion de lui avouer sans péril une petite supercherie qui n'est que louable, qu'elle ne pourra s'em-

pêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'est en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, et qui l'aura mise hors d'état de nous résister quand elle en sera instruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de femme de chambre à une belle-mère irritée, qui ne vous a jamais vue, quand ce n'est qu'une adresse pour désarmer sa colère.

A peine eus-je ouvert cet avis, qu'ils s'y rendirent tous, et que leurs remercîmens recommencèrent; ce que je proposais marquait, disaient-ils, tant de franchise, tant de zèle et de bonne volonté pour eux, que leur étonnement ne finissait point.

Dès demain, dans la matinée, dit la dame qui était leur amie et la mienne, je mène madame Dursan à sa belle-mère; heureusement elle m'a demandé tantôt si je ne savais pas quelque personne raisonnable qui pût remplacer la Lefèvre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, et je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à madame Dursan, qui était charmée de ce que j'avais imaginé, et qui répondit qu'elle se tenait pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domestiques qui étaient dans l'allée de l'avenue; nous craignîmes ou qu'ils ne nous vissent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller savoir pourquoi je ne revenais pas. Nous jugeâmes à propos de nous séparer, d'autant plus qu'il nous suffisait d'être convenus de notre dessein, et qu'il nous serait aisé d'en régler l'exécution, suivant les occurrences, et de nous concerter tous les jours ensemble, quand une fois l'affaire serait entamée.

Nous nous retirâmes donc madame Dorfrainville et moi (c'est le nom de la dame qui m'avait amenée), pendant que Dursan, sa femme et son fils allèrent, à travers le petit bois, gagner le haut de l'avenue, pour attendre cette dame qui devait en passant les prendre dans son carrosse, qui les avait tous trois logés chez elle, qui les faisait passer pour d'anciens amis dont la perte d'un procès avait déjà dérangé la fortune, et qui, pour les en consoler, les avait engagés à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-temps avec madame Dorfrainville, me dit ma tante quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je; il n'était point tard, elle a eu envie de se promener dans le petit bois. Ma tante n'insista pas davantage.

Le lendemain, à dix heures du matin, madame Dorfrainville était déjà au château. Je venais moi-même d'entrer chez madame Dursan.

Enfin vous avez une femme de chambre, lui dit tout d'un coup cette dame, mais une femme de chambre unique; sans vous je renverrais la mienne, et je garderais celle-là; il faut vous aimer autant que je vous aime pour vous donner la préférence. C'est une femme attentive, affectionnée, vertueuse; c'est le meilleur sujet, le plus fidèle, le plus estimable qu'il y ait peut-être; je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux; et tout cela se voit dans sa physionomie. Je la trouvai hier chez moi, qui venait d'arriver de vingt lieues d'ici.

Et de chez qui sort-elle? dit ma tante. Comment

a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet? Est-ce que sa maîtresse est morte? C'est cela même, repartit madame Dorfrainville, qui avait prévu la question, et qui ne s'était pas fait un scrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle sort de chez une dame qui mourut ces jours passés, qui en faisait un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choses admirables, et qui la gardait depuis quinze ou seize ans. Je sais d'ailleurs qui elle est, je connais sa famille; elle appartient à de fort honnêtes gens, et enfin je suis sa caution. Elle venait même dans l'intention de rester chez moi; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans savoir si je ne la retiendrais pas; mais comme je ne suis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cède, ou, pour mieux dire, je vous en fais présent; car c'est un véritable présent.

Il ne fallait pas moins que ce petit roman-là, ajusté comme vous le voyez, pour engager madame Dursan à la prendre, et pour la guérir des dégoûts qu'elle avait d'employer une autre femme à son service après celle qu'elle avait perdue.

Eh bien! madame, quand me l'enverrez-vous? lui dit-elle. Tout à l'heure, répondit madame Dorfrainville; elle ne viendra pas de loin, puisqu'elle se promène sur la terrasse de votre jardin, où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût présente à son éloge; elle ne sait pas aussi bien que moi tout ce qu'elle vaut, et il n'est pas nécessaire qu'elle le sache; nous nous pas-

serons bien qu'elle s'estime tant; elle n'en vaudrait pas mieux, ajouta-t-elle en riant, et peut-être même en vaudrait-elle moins. Vous voilà instruite, c'en est assez; il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même; et je sortis en effet pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle était inquiète, et qu'elle avait besoin d'être rassurée dans ces commencemens.

Venez, madame, lui dis-je en l'abordant; on vous attend, vous êtes reçue [1]; ma tante vous met chez vous, en croyant ne vous mettre que chez elle.

Hélas! mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, et j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui

---

[1] *Venez, madame, lui dis-je, on vous attend; vous êtes reçue.* Nous avons remarqué souvent des emprunts faits à Marivaux par des auteurs dramatiques ou des romanciers. Voici le plus important de tous. Collin d'Harleville, dans son *Vieux Célibataire*, amène la réconciliation de M. Dubriage avec Charles, son neveu, précisément par le même moyen que mademoiselle de Tervire emploie pour faire rentrer la famille Dursan en grâce auprès d'une mère irritée. La femme de Charles, Laure, est introduite comme domestique dans la maison de l'oncle dont on veut adoucir le ressentiment. De même que madame Dursan, Laure, par sa douceur et son amabilité, gagne la bienveillance de la personne de qui dépend sa destinée, et qui est irritée contre elle sans la connaître. Mais ce que Collin d'Harleville a laissé à Marivaux, et ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans cette idée originale, c'est la situation de mademoiselle de Tervire, qui travaille si généreusement à se priver elle-même d'un riche héritage, et qui dirige avec tant de soin un stratagême dont le succès est un obstacle à la fortune qui lui était assurée.

ne prouvait que trop ce qu'elle disait, et qui aurait pu paraître extraordinaire à ma tante, si je l'avais amenée dans cet état-là.

Eh! de quoi tremblez-vous donc? lui dis-je : est-ce de vous présenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chère, et qui dans quinze jours peut-être pleurera de tendresse, et vous embrassera de tout son cœur, en apprenant qui vous êtes? Vous n'y songez pas; allons, madame, paraissez avec confiance; ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous; qu'y a-t-il à craindre? Vous êtes bien sûre de madame Dorfrainville, et je pense que vous l'êtes de moi.

Ah! mon Dieu, de vous, mademoiselle! me répondit-elle; ce que vous me dites là me fait rougir; et sur qui donc compterais-je dans le monde? Allons, mademoiselle, je vous suis; voilà toutes mes émotions dissipées.

Là-dessus nous entrâmes dans cette chambre dont elle avait eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui était revenu, elle salua avec une timidité qu'on aurait pu trouver excessive dans une autre qu'elle, mais qui, jointe à cette figure aimable et modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avait, parut une grâce de plus.

A mon égard, je souris d'un air satisfait, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardait à ma mine ce que je pensais.

Mademoiselle Brunon, dit madame Dorfrainville à notre nouvelle femme de chambre, vous resterez ici;

madame vous retient, et je ne saurais vous donner une plus grande preuve de mon amitié qu'en vous plaçant auprès d'elle; je l'ai bien assurée qu'elle serait contente de vous, et je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'ose encore répondre que de mon zèle et des efforts que je ferai pour plaire à madame, répondit la fausse Brunon. Elle tint ce discours de la manière du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le fils l'eût tant aimée, et je n'aurais pas été surprise qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi madame Dursan la mère se sentit prévenue en sa faveur. Je crois, dit-elle à madame Dorfrainville, que je ne hasarde rien à vous remercier d'avance; Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, et je serais fort trompée moi-même si je n'achève pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon; vous n'avez qu'à vous fier à moi là-dessus : on me dit que je serai contente de vous, et vous le serez de moi; mais n'avez-vous rien apporté avec vous? C'est à côté de moi que je vous loge, et je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous mène à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle allait sonner; je suis bien aise de la mettre au fait; n'appelez personne; je vais prendre quelque chose dans ma chambre, et je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit madame Dorfrainville. Je vous en prie, répondit ma tante. Allez, Brunon,

voilà qui est fini, vous êtes à moi, et je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi que je suis en peine, repartit Brunon avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, et en sortant nous entendîmes ma tante qui disait à madame Dorfrainville : Cette femme-là a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-dessus, et je me mis à rire : Trouvez-vous ce petit discours d'assez bon augure? lui dis-je; voilà déjà son fils à demi justifié.

Oui, mademoiselle, me répondit-elle en me serrant la main, ceci commence bien; il semble que le ciel bénisse le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi-quart d'heure ensemble; je n'étais sortie avec elle que pour l'instruire en effet d'une quantité de petits soins dont je savais tout le mérite, et que je lui recommandai. Elle m'écouta transportée de reconnaissance, et se récriant à chaque instant sur les obligations qu'elle m'avait; il était impossible de les sentir plus vivement ni de les exprimer mieux; son cœur s'épanouissait; ce n'était plus que des transports de joie qui finissaient toujours par des caresses pour moi.

Les gens de la maison allaient et venaient; il ne convenait pas qu'on nous vît dans un entretien si réglé; je la quittai, après lui avoir indiqué ses fonctions, et l'avoir même sur-le-champ mise en exercice. Elle avait de l'esprit; elle sentait l'importance du rôle qu'elle jouait; je continuais de lui donner des avis qui la guidaient sur une infinité de petites choses es-

sentielles. Elle avait tous les agrémens de l'insinuation sans paraître insinuante, et ma tante au bout de huit jours fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me disait-elle en particulier, je lui ferai du bien; et tu n'en seras pas fâchée, ma nièce?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondais-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le zèle et tout l'attachement du sien; car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous sert.

Tu as raison, me disait-elle; il me le semble aussi bien qu'à toi. Ce qui m'étonne, c'est que cette fille-là ne soit pas mariée, et que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, et d'un état au-dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'était précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille[1].

Hélas! répondais-je, il n'a peut-être manqué à

---

[1] *C'était précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.* Avec quel art Marivaux prépare le dénouement de l'intrigue qu'il vient à peine de nouer, en mettant dans la bouche de madame Dursan l'excuse même de la conduite de son fils! La réponse qu'il prête à mademoiselle de Tervire n'est pas moins adroite, et il n'y a rien là de contraint. La réflexion de madame Dursan n'est pas étonnante de la part d'une mère à qui l'union de son fils avec une fille sans naissance a donné tant de chagrin, et il est tout simple que mademoiselle de Tervire ne laisse pas échapper une occasion si favorable de disposer sa tante aux sentimens qu'elle veut lui inspirer.

Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir passé sa jeunesse dans une ville. Il faut que ce soit une de ces figures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutais-je d'un air simple et naïf; mais à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, et n'est un danger pour personne.

Ma tante, à ce discours, levait les épaules et ne disait plus rien.

Dursan le fils revenait de temps en temps avec son père. Madame Dorfrainville les amenait tous deux et les descendait au haut de l'avenue, d'où ils passaient dans le bois, où j'allais les voir quelques momens; et la dernière fois que le père y vint, je le trouvai si malade, il avait l'air si livide et si bouffi, les yeux si morts, que je doutai très-sérieusement qu'il pût s'en retourner; je ne me trompais pas.

Il ne s'agit plus de moi, ma chère cousine; je sens que je me meurs, me dit-il; il y a un an que je languis, et depuis trois mois mon mal est devenu une hydropisie qu'on n'a pas aperçue d'abord, et dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville m'a donné un médecin depuis que je suis chez elle, m'a procuré tous les secours qu'elle a pu; mais il y a apparence qu'il n'était plus temps, puisque mon mal a toujours augmenté depuis. Aussi ne me suis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une dernière fois les intérêts de ma malheureuse famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui repartis-je, ce

n'est plus ma faute si vous n'êtes pas tranquille. Mais laissons là cette opinion que vous avez d'une mort prochaine ; tout infirme et tout affaibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront ; ouvrez d'avance votre cœur à la joie. Dans les dispositions où je vois ma tante pour madame Dursan, quand nous lui avouerons tout, je la défie de vous refuser votre grâce ; cet aveu ne tient plus à rien ; nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir ; il n'y a point d'heure à présent dans la journée qui ne puisse en amener l'instant ; ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passés. Il faut que je me retire, je ne puis disparaître pour long-temps ; mais madame Dursan va venir ici ; elle vous confirmera les espérances que je vous donne, et elle pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernières paroles m'échappèrent et me firent rougir, à cause du fils qui était présent ; peut-être je n'aurais rien dit des deux autres, s'il n'avait pas été le troisième.

Aussi ce jeune homme, tout plongé qu'il était dans la tristesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit et qu'il baisa avec un transport où il entrait plus que de la reconnaissance, quoiqu'elle en fût le prétexte ; et il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disait.

Je me levai cependant, en retirant ma main d'un air embarrassé. Le père voulut par honnêteté se lever aussi pour me dire adieu ; mais soit que le sujet de notre entretien l'eût trop remué, soit qu'avec la diffi-

culté qu'il avait de respirer, il eût été considérablement affaibli par les efforts qu'il venait de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étouffement qui le fit retomber à sa place, où nous crûmes qu'il allait expirer.

Sa femme, qui était sortie du château pour nous rejoindre, accourut aux cris du fils qui ne furent entendus que d'elle. J'étais moi-même si tremblante qu'à peine pouvais-je me soutenir, et je tenais un flacon dont je lui faisais respirer la vapeur; enfin son étouffement diminua, et madame Dursan le trouva un peu mieux en arrivant; mais de croire qu'il pût regagner le carrosse de madame Dorfrainville, ni qu'il soutînt le mouvement de ce carrosse, depuis le château jusque chez elle, il n'y avait pas moyen de s'en flatter, et il nous dit qu'il ne se sentait pas cette force-là.

Sa femme et son fils, tous deux plus pâles que la mort, me regardaient d'un air égaré, et me disaient: Que ferons-nous donc? Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je; on ne peut mettre monsieur qu'au château même; et pendant que ma tante est avec madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

Au château! s'écria sa femme; eh! mademoiselle, nous sommes perdus! Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas; je me charge de tout, laissez-moi faire.

Dans le parti que je prenais, j'entrevis en effet que, de tous les accidens qu'il y avait à craindre, il n'y en avait pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan malade, ou plutôt mourant, Dursan, que sa misère et ses infirmités avaient rendu méconnaissable, ne pouvait pas être rejeté de sa mère quand elle le verrait dans cet état, et ne serait plus ce fils à qui elle avait résolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens qui le prirent dans leurs bras, et je fis ouvrir un petit appartement qui était à rez-de-chaussée de la cour, et où on le transporta. Il était si faible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs fois dans le trajet; et je le fis mettre au lit, persuadée qu'il n'avait pas long-temps à vivre.

La plupart des gens de ma tante étaient alors dispersés. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre, devant qui madame Dursan contraignait sa douleur, comme je le lui avais recommandé, et qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenaient seulement que le malade était son père; mais cela n'éclaircissait rien, et me fit venir une nouvelle idée.

L'état de M. Dursan était pressant; à peine pouvait-il prononcer un mot: il avait besoin des secours spirituels; il n'y avait point de temps à perdre; il se sentait si mal qu'il les demandait, et il était presque impossible de les lui procurer à l'insu de sa mère; je craignais d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir; et sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il fallait d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avait un malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à madame Dursan, ne quittez point monsieur; quant à vous autres, retirez-

vous (c'était à nos gens que je parlais); et vous, monsieur, ajoutai-je en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, et je l'instruisis en chemin de ce que j'allais dire. Madame Dorfrainville allait prendre congé de ma tante, quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le père de monsieur, dis-je à madame Dursan la mère, est actuellement dans l'appartement d'en bas, où je l'ai fait mettre au lit; il venait vous remercier, avec son fils, des offres de service que vous lui avez fait faire; et la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expirerait dans votre cour. Dans le jardin où je me promenais, on est venu m'informer de son état; j'ai couru à lui, et n'ai eu que le temps de faire ouvrir cet appartement, où je l'ai laissé avec Brunon, qui le garde au moment où je vous parle, ma tante; je le trouve si affaibli que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

Ah! mon Dieu, monsieur, s'écria sur-le-champ madame Dorfrainville à Dursan le fils, quoi! votre père est-il si mal que cela? Elle jugea bien qu'il fallait imiter ma discrétion, et se taire sur le nom du malade, puisque je le cachais moi-même.

Ah! madame, ajouta-t-elle, que j'en suis fâchée! Vous le connaissez donc? lui dit ma tante. Oui, vrai-

ment, je le connais, lui et toute sa famille; il est allié par sa mère aux meilleures maisons de ce pays-ci; il me vint voir il y a quelques jours; sa femme et son fils étaient avec lui; je vous dirai qui ils sont; je leur offris ma maison, et je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, monsieur, que votre père me fit peur avec le visage qu'il avait. Il est hydropique, madame, il est dans l'affliction, et je vous demande toutes vos bontés pour lui; elles ne sauraient être ni mieux placées ni plus légitimes. Permettez que je vous quitte, il faut que je le voie.

Oui, madame, répondit ma tante; allons-y ensemble; descendons, ma nièce me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vît alors; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hasard pourrait nous amener des circonstances encore plus attendrissantes et moins équivoques pour le succès. En un mot, il me sembla que ce serait aller trop vite, et qu'avec une femme aussi ferme dans ses résolutions et d'aussi bon sens que ma tante, tant de précipitation nous nuirait peut-être, et sentirait la manœuvre; que madame Dursan pourrait regarder toute cette aventure comme un tissu de faits concertés, et la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher; au lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il allait se passer des événemens qui ne lui permettraient plus la moindre défiance.

J'avais donné ordre qu'on allât chercher un médecin et un prêtre; je ne doutais pas qu'on n'administrât

M. Dursan ; c'était au milieu de cette auguste et effrayante cérémonie que j'avais dessein de placer la reconnaissance entre la mère et le fils, et cet instant me paraissait infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc ma tante : Non, lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore ; j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de madame ; vous avez de la peine à marcher ; attendez un peu, ma tante ; je vous dirai comment il est. Si on juge à propos de le confesser et de lui apporter les sacremens, il sera temps alors que vous le voyiez.

Madame Dorfrainville, qui réglait sa conduite sur la mienne, fut du même sentiment. Dursan le fils se joignit à nous, et la supplia de se tenir dans sa chambre ; de sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme, qui lui baisa la main d'une manière aussi respectueuse que tendre, et dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes, et je ne m'étais point trompée dans mon pronostic sur son mari ; il ne respirait plus qu'avec tant de peine, qu'il en avait le visage tout en sueur ; et le médecin, qui venait d'arriver avec le prêtre que j'avais envoyé chercher, nous assura qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre ; on le confessa, après quoi nous rentrâmes. Le prêtre, qui avait apporté tout ce qu'il fallait pour le reste de ses fonctions, nous dit que le malade avait exigé de lui

qu'il allât prier madame Dursan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est? lui dis-je alors; mais, monsieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voie? Non, mademoiselle, me répondit-il; ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelait d'une voix faible, et nous nous approchâmes.

Ma chère parente, me dit-il à plusieurs reprises, suivez mon confesseur chez ma mère avec madame Dorfrainville, je vous en conjure, et appuyez toutes deux la prière qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, lui dis-je, nous allons l'accompagner; je suis même d'avis que votre femme, pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement il me passa dans l'esprit qu'il fallait que sa femme nous suivît aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manquerait pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyait faire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs que la première fois qu'elle avait parlé au jeune homme, elle avait cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit; je songeai encore à cette bague qu'elle avait trouvée si semblable à celle qu'elle avait autrefois donnée à Dursan. Et que sait-on, me disais-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, et si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela,

ne la conduira pas à conjecturer que ce malade qui presse tant pour la voir est son fils lui-même?

Or, en ce cas, il était fort possible qu'elle refusât de venir; d'un autre côté, son refus, quelque obstiné qu'il fût, n'empêcherait pas qu'elle n'eût de grands mouvemens d'attendrissement, et il me semblait qu'alors Brunon qu'elle aimait, venant à l'appui de ces mouvemens, et se jetant tout d'un coup en pleurs aux genoux de sa belle-mère, triompherait infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyais n'arriva pas; ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle, et cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan lisait quand nous entrâmes dans sa chambre; elle connaissait beaucoup l'ecclésiastique que nous lui menions, elle lui confiait même de l'argent pour des aumônes.

Ah! c'est vous, monsieur, lui dit-elle; venez-vous me demander quelque chose? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là-bas?

C'est de sa part que je viens vous trouver, madame, lui répondit-il d'un air extrêmement sérieux; il souhaiterait que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéresse! moi? reprit-elle. Eh! que peut-il avoir à me dire qui me regarde? Vous avez, dit-il, un fils qu'il connaît, avec qui il a long-temps vécu avant

que d'arriver en ce pays-ci; et c'est ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils! s'écria-t-elle encore; ah! monsieur, ajouta-t-elle après un grand soupir, qu'on me laisse en repos là-dessus; dites-lui que je suis très-sensible à l'état où il est; que, si Dieu dispose de lui, il n'est point de services ni de sortes de secours que sa femme et son fils ne puissent attendre de moi. Je n'ai point encore vu la première, et si on ne l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où elle est, et je lui enverrai sur-le-champ mon carrosse; mais si le malade croit me devoir quelque reconnaissance, le seul témoignage que je lui en demande, c'est de me dispenser de savoir ce que le malheureux qui m'appelle sa mère l'a chargé de me dire; ou bien, s'il est absolument nécessaire que je le sache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, et nous laissâmes répondre l'ecclésiastique.

Il peut être question d'un secret qui ne saurait être révélé qu'à vous, madame, et dont vous seriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre. Considérez, s'il vous plaît, madame, que celui qui m'envoie est un homme qui se meurt, qu'il a sans doute des raisons essentielles pour ne parler qu'à vous, et qu'il y aurait de la dureté, dans l'état où il est, madame, de vous refuser à ses instances.

Non, monsieur, répondit-elle; la promesse qu'il peut avoir faite à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, et ne m'en laisse pas moins

la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret qu'il est si important que je sache, je consens, monsieur, qu'il vous le déclare. Je veux bien le partager avec vous; si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, et ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus; l'inconnu, qui l'a prévue, nous a demandé en grâce, à madame Dorfrainville et à moi, de joindre nos prières à celles de monsieur.

Oui, madame, reprit à son tour madame Dorfrainville, je lui ai promis de vous amener, d'autant plus qu'il m'a bien assurée que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu descendre.

Ah! quelle persécution! s'écria cette mère tout émue; quel moment pour moi! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle en jetant les yeux sur sa belle-fille qui laissait couler quelques larmes, pourquoi pleurez-vous?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, et qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi! tu le connais aussi? reprit ma tante en lui adressant encore ces paroles. Oui, madame, repartit-elle; il a des parens pour qui j'aurai toute ma vie des sentimens de tendresse et de respect, et je vous les nommerais, s'il ne voulait pas rester inconnu.

Je ne demande point à savoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante; mais puisque tu sais qui il est, et qu'il a vécu long-temps avec Dursan, dit-il,

ne les aurais-tu pas vus ensemble? Oui, madame, je vous l'avoue, reprit-elle; j'ai connu même le fils de M. Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils! répondit-elle en joignant les mains; il a donc des enfans? Je pense qu'il n'en a qu'un, madame, répondit Brunon. Hélas! que n'est-il encore à naître? s'écria ma tante. Que fera-t-il de la vie? Que deviendra-t-il, et qu'avais-je affaire de savoir tout cela? Tu me perces le cœur, Brunon, tu me le déchires; mais parle, ne me cache rien; tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux me le dire; où est à présent son père? Quelle était sa situation, quand tu l'as quitté? Que faisait-il?

Il était malheureux, madame, repartit Brunon en baissant tristement les yeux.

Il était malheureux, dis-tu? Il a voulu l'être; achève, Brunon; serait-il veuf? Non, madame, répondit-elle avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous qui étions au fait; je les ai vus tous trois; leur état aurait épuisé votre colère.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en soupirant; quelle destinée, mon Dieu! Quel mariage! Elle était donc avec lui, cette femme que le misérable s'est donnée, et qui le déshonore?

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous souffrîmes tous; mais elle se remit bien vite, et, prenant ensuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité:

Je répondrais de votre estime pour elle, si vous

pouviez lui pardonner d'avoir manqué de bien et de naissance, répondit-elle ; elle a de la vertu, madame ; tous ceux qui la connaissent vous le diront. Il est vrai que ce n'était pas assez pour être madame Dursan ; mais je suis bien à plaindre moi-même, si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh! que me dis-tu là, Brunon? repartit-elle. Encore si elle te ressemblait!

Là-dessus je m'aperçus que Brunon était toute tremblante, et qu'elle me regardait comme pour savoir ce que je lui conseillais de faire ; mais pendant que je délibérais, ma tante, qui se leva sur-le-champ pour venir avec nous, interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation, et par là le rendit si court, qu'il était déjà passé quand Brunon jeta les yeux sur moi ; ce n'aurait plus été le même, et je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instans-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir ; et ce point, nous l'avions manqué, je le sentis.

Quoi qu'il en soit, nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot ; le cœur me battait, à moi. L'événement que nous allions tenter commençait à m'inquiéter pour ma tante ; j'appréhendais que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve ; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire ; j'avais tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutais ; le coup qui devait la frapper était mon ouvrage ; et d'ailleurs, sans le secours de tant d'impressions, que j'allais, pour ainsi dire, assembler sur elle, il ne fallait pas espérer de réussir.

Enfin nous parvînmes à cet appartement du malade. Ma tante soupirait en entrant dans sa chambre. Brunon, sur qui elle s'appuyait aussi bien que sur moi, était d'une pâleur à faire peur. Je sentais mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivait dans un silence inquiet et morne. Le confesseur, qui marchait devant nous, entra le premier, et les rideaux du lit n'étaient tirés que d'un côté [1].

Cet ecclésiastique s'avança donc vers le mourant, qu'on avait soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils, qui était au chevet, et qui pleurait à chaudes larmes, se retira un peu; le jour commençait à baisser, et le lit était placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur, dit l'ecclésiastique à ce mourant, je vous amène madame Dursan, que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main faible et tremblante, et tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir; mais ma tante, qui arrivait en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

---

[1] *Les rideaux du lit n'étaient tirés que d'un côté.* Tableau imposant par la diversité des personnages. L'intérêt qu'ils prennent tous à la situation, le contraste des sentimens dont ils sont agités, l'attente des résultats que doit produire une reconnaissance entre le fils et la mère, et l'exactitude pittoresque avec laquelle sont décrits jusqu'aux moindres détails, tout concourt à l'effet, tout le prépare. Quel spectacle touchant que celui d'une mère pardonnant à son fils, qu'elle ne va reconnaître qu'au moment de le perdre pour jamais!

Non, monsieur, non, restez comme vous êtes, je vous en prie ; vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Après quoi, nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, et nous nous tînmes debout auprès d'elle.

Vous avez désiré m'entretenir, monsieur; voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être secret ? reprit-elle ensuite, moins en le regardant qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il allait répondre.

Le malade là-dessus fit un soupir ; et comme elle appuyait son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne ; il la lui prit, et, dans la surprise où elle était de ce qu'il faisait, il eut le temps de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses lèvres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimait quelques sanglots à demi étouffés par sa faiblesse et par la peine qu'il avait à respirer.

A cette action, la mère alors troublée, et confusément au fait de la vérité, après avoir jeté sur lui des regards attentifs et effrayés : Que faites-vous donc là ? lui dit-elle d'une voix que son effroi rendait plus forte qu'à l'ordinaire. Qui êtes-vous, monsieur ? Votre victime, ma mère, répondit-il du ton d'un homme qui n'a qu'un souffle de vie.

Mon fils ! Ah ! malheureux Dursan ! je te reconnais assez pour en mourir de douleur ! s'écria-t-elle en retombant dans le fauteuil, où nous la vîmes pâlir et rester comme évanouie.

Elle ne l'était pas cependant ; elle se trouva mal, mais elle ne perdit pas connaissance ; et nos cris, avec les secours que nous lui donnâmes, rappelèrent insensiblement ses esprits.

Ah ! mon Dieu, dit-elle après avoir jeté quelques soupirs, à quoi m'avez-vous exposée, Tervire ?

Hélas ! ma tante, lui répondis-je, fallait-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant ? Ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur ? N'est-il pas digne que vous l'aimiez ? Et pouvons-nous le dérober à vos tendresses ? ajoutai-je en lui montrant Dursan le fils, qui se jeta sur-le-champ à ses genoux, et à qui cette grand'mère, déjà toute rendue, tendit languissamment une main qu'il baisa en pleurant de joie ; et nous pleurions tous avec lui. Madame Dursan, qui n'était encore que Brunon, l'ecclésiastique lui-même, madame Dorfrainville et moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante. Elle pleurait aussi, et ne voyait autour d'elle que des larmes, qui la remerciaient de s'être laissé toucher.

Cependant tout n'était pas fait : il nous restait encore à la fléchir pour Brunon, qui était à genoux derrière le jeune Dursan, et qui, malgré les signes que je lui faisais, n'osait s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari et à son fils, et d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusque-là qu'à rappeler la tendresse d'une mère irritée, et il s'agissait ici de triompher de sa haine et de son mépris pour une

étrangère, qu'elle aimait à la vérité, mais sans la connaître et sous un autre nom.

Cependant ma tante regardait toujours le jeune Dursan avec complaisance, et ne retirait point sa main qu'il avait prise.

Lève-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin; je n'ai rien à te reprocher à toi. Hélas! comment te résisterais-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton père?

Ici, les caresses du jeune homme et nos larmes de joie redoublèrent.

Mon fils, dit-elle après en s'adressant au malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir? Qu'on lui cherche partout du secours; nous avons des médecins dans la ville prochaine; qu'on les fasse venir, et qu'on se hâte.

Mais, ma tante, lui dis-je alors, vous oubliez encore une personne qui est chère à vos enfans, qui nous intéresse tous, et qui vous demande la permission de se montrer.

Je t'entends, dit-elle. Eh bien! je lui pardonne; mais je suis âgée, ma vie ne sera pas encore bien longue; qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus temps, ma tante, lui dis-je alors; vous l'avez déjà vue, vous la connaissez, Brunon vous le dira.

Moi, je la connais? reprit-elle; Brunon dit que je l'ai vue? Eh! où est-elle? A vos pieds, répondit Dursan le fils; et celle-ci à l'instant venait de s'y jeter.

Ma tante, immobile à ce nouveau spectacle, resta quelque temps sans prononcer un mot, et puis ten-

dant les bras à sa belle-fille : Venez donc, Brunon, lui dit-elle en l'embrassant; venez, que je vous paie de vos services. Vous me disiez que je la connaissais, vous autres; il fallait dire aussi que je l'aimais.

Brunon, que j'appellerai à présent madame Dursan, parut si sensible à la bonté de ma tante, qu'elle en était comme hors d'elle-même. Elle embrassait son fils, elle nous accablait de caresses, madame Dorfrainville et moi; elle allait se jeter au cou de son mari, elle lui amenait son fils; elle lui disait de vivre, de prendre courage; il l'embrassait lui-même, tout expirant qu'il était; il demandait sa mère qui alla l'embrasser à son tour, en soupirant de le voir si mal.

Il s'affaiblissait à tout moment; il nous le dit même, et pressa l'ecclésiastique d'achever ses fonctions; mais comme, après tout ce qui venait de se passer, il avait besoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie se fît.

Ma tante, qui, de son côté, n'avait pu supporter tant de mouvemens et tant d'agitations sans en être affaiblie, nous pria de la remener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit-elle à madame Dursan; je n'aurais pas la force d'assister à ce qu'on va faire; aidez-moi à remonter, Brunon (car elle ne l'appela plus autrement)[1]; et nous la con-

---

[1] *Aidez-moi à remonter, Brunon (car elle ne l'appela plus autrement).* Encore un trait d'observation. Madame Dursan a pardonné à

duisîmes chez elle. Je la trouvai même si abattue, que je lui proposai de se coucher pour se mieux reposer; elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre femme de chambre; mais madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici? me dit-elle; et elle se mit sur-le-champ à la déshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut son action de bonne grâce, et ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son refus comme un reste d'éloignement pour elle. Après quoi, elle nous renvoya tous chez le malade, et il ne resta qu'une femme de chambre auprès d'elle.

Son dessein n'était pas de rester au lit plus de deux ou trois heures; elle devait ensuite revenir chez son fils; mais il était arrêté qu'elle ne le verrait plus.

A peine fut-elle couchée, que ses indispositions ordinaires augmentèrent si fort qu'elle ne put se relever; et à dix heures du soir son fils était mort.

Ma tante le comprit aux mouvemens que nous nous donnions, madame Dorfrainville et moi, qui descendions tour à tour, et à l'absence de madame Dursan

---

sa belle-fille; mais ce n'est pas comme sa belle-fille, c'est quand elle la prenait pour Brunon qu'elle l'a aimée; et, bien qu'elle ait triomphé de ses ressentimens contre la femme de son fils, elle ne peut se défaire si vite d'une certaine répugnance à lui donner le nom qui lui est dû. Ce n'est qu'après avoir reçu de nouveaux soins de Brunon que madame Dursan l'appellera sa fille. Les âmes généreuses savent dompter leurs grandes passions, mais elles viennent plus difficilement à bout de leurs petites faiblesses.

et de son fils, qui n'étaient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Je ne revois ni Dursan ni sa mère, me dit-elle un quart d'heure après que Dursan le père eut expiré; ne me cache rien : est-ce que je n'ai plus de fils? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu est le maître, continua-t-elle tout de suite sans verser une larme, et avec une sorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeste, et qui ne pouvait venir que d'un excès de consternation et de douleur.

Je ne me trompais pas. Ma tante fut plus mal de jour en jour; rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba; la fièvre la prit et ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de madame Dursan et de son fils; la première me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le testament qui déshéritait son mari n'était pas encore révoqué; peut-être appréhendait-elle que ma tante ne mourût sans en faire un autre, et ce n'aurait pas été ma faute; je l'en avais déjà pressée plusieurs fois, et elle me renvoyait toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville, qui lui en avait parlé aussi, passa trois ou quatre jours avec nous; le matin du jour de son départ, nous insistâmes encore l'une et l'autre sur le testament.

Ma nièce, me dit alors ma tante, allez prendre une petite clef à tel endroit, ouvrez cette armoire et apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disait; et dès qu'elle eut le paquet :

Qu'on ait la bonté de me laisser seule une demi-heure, nous dit-elle ; et nous nous retirâmes.

Tout ceci s'était passé entre nous trois ; madame Dursan et son fils n'y avaient point été présens ; mais ma tante les envoya chercher, quand elle nous eut fait rappeler madame Dorfrainville et moi.

Nous jugeâmes qu'elle venait d'écrire ; elle avait encore une écritoire et du papier sur son lit, et elle tenait d'une main le papier cacheté que je lui avais donné.

Voici, dit-elle à madame Dursan, le testament que j'avais fait en faveur de ma nièce ; mon dessein, depuis le retour de mon fils, a été de le supprimer ; mais il y a trois ou quatre jours qu'elle m'en sollicite à chaque instant ; et je vous le remets, afin que vous y voyiez vous-même que je lui laissais tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna. Prenant ensuite un second papier cacheté, qu'elle présenta à madame Dorfrainville : Voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont je prie madame de vouloir bien se charger ; et, quoique je ne doute pas que vous ne satisfassiez de bonne grâce aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle en adressant la parole à madame Dursan, j'ai cru devoir encore vous les recommander, et vous dire qu'elles me sont chères, qu'elles partent de mon cœur, qu'en un mot j'y prends l'intérêt le plus tendre, et que vous ne sauriez ni mieux prouver votre reconnaissance à mon égard, ni mieux honorer ma mémoire, qu'en exécutant fidèlement ce que j'exige de vous dans cet écrit, que je confie à madame Dor-

frainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, et que tous ces sentimens, avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma nièce.

Elle s'arrêta là, et demanda à se reposer; madame Dorfrainville l'embrassa, partit à onze heures, et six jours après ma tante n'était plus.

Vous concevez aisément quelle fut ma douleur. Madame Dursan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir; mais je ne fus guère sensible à tout ce qu'elle me disait, et, quoiqu'elle fût affligée elle-même, je crus qu'elle ne l'était pas assez; ses larmes n'étaient pas amères; il y entrait, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer, et voilà pourquoi elle ne me consolait pas malgré tous ses efforts.

Son fils y réussissait mieux; il avait, à mon avis, une tristesse plus vraie; il regrettait du moins son père de tout son cœur, et ne parlait de ma tante qu'avec la plus tendre reconnaissance, sans songer, comme sa mère, à l'abondance où il allait vivre.

Et puis je le voyais sincèrement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'était pas équivoque; et peut-être à cause de cela jugeais-je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, madame Dorfrainville vint deux jours après au château avec le papier cacheté que ma tante lui avait remis, et qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissait son petit-fils dans tous les droits que son père avait perdus par son mariage; mais elle ne le rétablissait en entier qu'à condition qu'il m'épouserait, et qu'au cas qu'il en épousât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il serait obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laissait, de quelque nature qu'ils fussent.

Qu'au surplus l'affaire de notre mariage se déciderait dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet serait ouvert; et qu'en attendant, il me ferait du même jour une pension de mille écus, dont je jouirais jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'entrerais en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils pendant qu'on lisait cet article; je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux, et je rougis d'embarras et de plaisir sans rien répondre; mais le tiers de ce bien qu'on me donnait, si je ne l'épousais pas, ne me tentait guère.

Attendez donc qu'on achève, mon fils, lui dit madame Dursan d'un air assez brusque [1], que madame Dorfrainville remarqua comme moi. J'aurais été hon-

---

[1] *Attendez donc qu'on achève, mon fils, lui dit madame Dursan d'un air assez brusque.* Madame Dursan commence à laisser entrevoir son caractère dur et avare, et à jeter le masque d'hypocrisie que l'incertitude et le malheur de sa position l'ont forcée de conserver jusqu'ici. Il est triste, sans doute, que mademoiselle de Tervire n'ait

teux de me taire, reprit le jeune homme plus doucement; et l'on continua de lire.

L'air brusque que madame Dursan avait eu avec son fils, venait apparemment de ce qu'elle savait mon peu de fortune; et, malgré le tiers du bien de ma tante que je devais emporter, si Dursan ne m'épousait pas, elle le voyait non-seulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aspirer aux partis les plus distingués par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à madame Dorfrainville que j'avais bien raison de regretter une tante qui m'avait si bien traitée. Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à mademoiselle de Tervire de l'être encore mieux? lui répondit cette dame, qui fut scandalisée de sa façon de penser. Vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien sans elle, sans son désintéressement et sa généreuse industrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien; votre fils, en l'épousant, madame, épousera l'héritière de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en pense lui-même, et vous ne sauriez penser autrement sans une ingratitude dont je ne vous crois pas coupable.

A l'égard de leur mariage, repartit madame Dursan en souriant, mon fils est encore si jeune qu'il

---

été si désintéressée que pour enrichir une personne si peu estimable. Mais Marivaux a peint la nature humaine telle qu'elle se montre trop souvent; la plupart de nos romanciers modernes ne manquent jamais de l'affaiblir ou de l'exagérer.

sera temps d'y songer dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, et qui se sépara d'elle avec une froideur dont madame Dursan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, et pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme, que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question. Je sus qu'elle faisait consulter d'habiles gens, pour savoir si on ne pourrait pas attaquer le dernier écrit de ma tante; ce fut encore madame Dorfrainville qu'on instruisit de cette autre indignité, et qui me l'apprit.

Dursan, qui la savait et qui n'osait me la dire, était au désespoir; ce n'était pas de lui que j'avais à me plaindre alors, il m'aimait au-delà de toute expression; je ne lui dissimulais pas que je l'aimais aussi; et plus madame Dursan en usait mal avec moi, plus son fils, que je croyais si différent d'elle, me devenait cher; mon cœur le récompensait par là de ce qu'il ne ressemblait pas à sa mère.

Mais cette mère, tout ingrate qu'elle était, avait un ascendant prodigieux sur lui; il n'osait lui parler avec autant de force qu'il l'aurait dû; il n'en avait pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avait qu'à lui dire : Vous me chagrinez; c'en était fait, il n'allait pas plus loin.

Les mauvaises intentions de cette mère ne se bornèrent pas à me disputer, s'il était possible, le tiers du bien qui m'appartenait; elle résolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'espérance que son fils,

en cessant de me voir, cesserait aussi de m'aimer avec tant de tendresse, et ne serait plus si difficile à amener à ce qu'elle voulait ; et voici ce qu'elle fit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avait une espèce de rupture, ou du moins une grande froideur entre madame Dorfrainville et elle ; ce fut à moi qu'elle s'en prit. Mademoiselle, me dit-elle, madame Dorfrainville est toujours votre amie et n'est plus la mienne ; comment cela se peut-il ? Je vous le demande, madame, lui répondis-je ; vous savez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous ! reprit-elle en souriant d'un air ironique ; vous plaisantez, et elle aurait entendu raison si vous l'aviez voulu. Le mariage dont il s'agit n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je ; mais elle n'a pas cru que ce fût vous qui dussiez le différer, si j'y consentais.

Quoi ! mademoiselle, vous me querellez aussi ? Déjà des reproches du service que vous nous avez rendu ! Cette humeur-là m'alarme pour mon fils, reprit-elle en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de justice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna ; et depuis ce moment nous ne nous parlâmes presque plus, et j'en essuyai tous les jours tant de dégoûts qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, et quitter le château, malgré la désolation du fils, que je laissai malade de douleur, et brouillé avec

sa mère. Je ne pus ni le voir ni l'informer du jour de ma sortie, par tout ce que m'allégua sa mère, qui feignait ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirais, et qui me dit que son fils, avec la fièvre qu'il avait, n'était pas en état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

Tant de fourberie m'empêcha de lui répondre là-dessus; mais pour lui témoigner le peu de cas que je faisais de son caractère : J'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant; il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a laissée, et je vais m'en acquitter tout à l'heure, dit-elle en souriant du compliment que je lui faisais, et dont ma retraite la consolait. Non, lui dis-je avec fierté; gardez votre argent, madame; je n'en ai pas besoin à présent; et aussitôt je montai dans une chaise, que madame Dorfrainville, chez qui j'allais, m'avait envoyée.

Je passe la colère de cette dame au récit que je lui fis de tous les désagrémens que j'avais eus au château. J'avais écrit deux fois à ma mère depuis la mort de ma tante, et je n'en avais point eu de réponse, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles; et cela me chagrinait.

Où pouvait me jeter une situation comme la mienne? Car, enfin, je ne voyais rien d'assuré; et si madame Dursan, qui avait tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante, parvenait à le faire casser, que devenais-je? Il n'était pas question d'abuser de

la retraite que madame Dorfrainville venait de me donner ; il ne me restait donc que ma mère à qui je pouvais avoir recours. Une des amies de madame Dorfrainville, femme âgée, allait faire un voyage à Paris ; je crus devoir profiter de sa compagnie, et partir avec elle ; ce que je fis en effet quinze jours ou trois semaines après ma sortie de chez madame Dursan, qui m'avait envoyé ce qui m'était dû de ma pension, et dont le fils continuait d'être malade, et pour qui je ne pus que laisser une lettre, que madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir [1].

---

[1] *Que madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir*. Les tableaux qui ont été présentés au lecteur dans le dixième livre ont quelque chose de sévère, et même de sombre, qui tranche avec la manière générale de Marivaux. Peut-être a-t-il voulu saisir une occasion de montrer la flexibilité de son talent ; et l'on peut, d'après un pareil essai, juger que si, dans la carrière théâtrale, il s'était consacré au genre qu'on appelle *larmoyant*, et qui a été si fort à la mode vers le milieu du 18e siècle, il eût été un redoutable concurrent pour La Chaussée et ses imitateurs ; mais il avait trop d'esprit pour tomber dans cette faute. Il savait qu'une comédie devait être comique, tandis que le roman, qui est le tableau de la société en action, peut imprimer aux différentes aventures que comprennent ses récits, tous les caractères d'intérêt que comportent les événemens réels de la vie ordinaire. On a puisé dans *Gil Blas* même des sujets de tragédie.

FIN DE LA DIXIÈME PARTIE.

ONZIÈME PARTIE.

Il me semble vous entendre d'ici, madame ; quoi! vous écriez-vous, encore une partie! Quoi! trois tout de suite! Eh! par quelle raison vous plaît-il d'écrire si diligemment l'histoire d'autrui, pendant que vous avez été si lente à continuer la vôtre? Ne serait-ce pas que la religieuse aurait elle-même écrit la sienne, qu'elle vous aurait laissé son manuscrit, et que vous le copiez?

Non, madame, non, je ne copie rien ; je me ressouviens de ce que ma religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé ; ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne, et ma diligence vient de ce que je me corrige, voilà tout le mystère ; vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez, madame, vous le verrez. Poursuivons.

Nous nous retrouvâmes sur le soir dans ma chambre, ma religieuse et moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrége le reste de mon histoire? Non que je n'aie le temps de la finir cette fois-ci ; mais j'ai quelque confusion de vous

parler si long-temps de moi, et je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sachiez.

Non, madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure; depuis que je vous écoute, je ne suis plus, ce me semble, si étonnée des événemens de ma vie, je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est fâcheux d'avoir, comme moi, perdu sa mère, il ne l'est guère moins d'avoir, comme vous, été abandonnée de la sienne; nous avons toutes deux été différemment à plaindre; vous avez eu vos ressources, et moi les miennes. A la vérité, je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle; achevons.

Je vous ai dit que mon voyage était résolu, et je partis quelques jours après avec la dame dont je vous ai parlé.

J'avais été payée d'une moitié de ma pension; et cette somme, que madame Dorfrainville avait bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance, avait été donnée de fort bonne grâce; madame Dursan avait même offert de l'augmenter.

Nous ne serons pas long-temps sans vous suivre, me dit-elle la veille de mon départ; mais si, par quelque accident imprévu, vous avez besoin de plus d'argent avant que nous soyons à Paris, écrivez-moi, mademoiselle, et je vous en enverrai sur-le-champ.

Ce discours fut suivi de beaucoup de protestations

d'amitié qui n'avaient qu'un défaut, c'est qu'elles étaient trop polies; je les aurais crues vraies, si elles avaient été plus simples ; le bon cœur ne fait point de complimens.

Quoi qu'il en soit, je partis, toujours incertaine du fond de ses sentimens, et par là toujours inquiète du parti qu'elle prendrait, mais en revanche bien convaincue de la tendresse du fils.

Je ne vous en dirai que cela; je n'ai que trop souffert du ressouvenir de ce qu'il me dit alors, aussi bien que dans d'autres temps; il a fallu les oublier ces expressions, ces transports, ces regards, cette physionomie si touchante qu'il avait avec moi, et que je vois encore; il a fallu n'y plus songer, et, malgré l'état que j'ai embrassé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour en perdre la mémoire.

C'était dans un carrosse de voiture que nous voyagions, ma compagne et moi, et nous n'étions plus qu'à vingt lieues de Paris, quand, dans un endroit où l'on s'arrêta quelque temps le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une dame qui demanda s'il y avait une place pour elle dans la voiture.

Elle était suivie d'une paysanne qui portait une cassette, et qui tenait un sac de nuit sous son bras. Oui, lui dit le cocher, il y a encore une place de vide à la portière.

Eh bien! je la prendrai, répondit la dame, qui la paya sur-le-champ, et qui monta tout de suite en carrosse, après nous avoir tous salués d'un air qui avait de la dignité, quoique très-honnête, et qui ne sen-

tait point la politesse de campagne. Tout le monde le remarqua, et je le remarquai plus que les autres.

Elle était assise à côté d'un vieux ecclésiastique qui allait plaider à Paris. Ma compagne et moi, nous remplissions le fond du devant; celui du derrière était occupé par un homme âgé, indisposé, et par sa femme. Dans l'autre portière, étaient un officier, et la femme de chambre de la dame avec qui je voyageais, et qui avait encore un laquais qui suivait le carrosse à cheval.

Cette inconnue que nous prîmes en chemin était grande, bien faite; je lui aurais donné près de cinquante ans, cependant elle ne les avait pas; on eût dit qu'elle relevait de maladie, et cela était vrai. Malgré sa pâleur et son peu d'embonpoint, on lui voyait les plus beaux traits du monde, avec un tour de visage admirable, et je ne sais quoi de fin, qui faisait penser qu'elle était une femme de distinction. Toute sa figure avait un air d'importance naturelle qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumé aux attentions, et même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieue depuis la buvette, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venue.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit que ce n'était pas la peine, et que cela ne durerait pas; et comme j'étais la plus jeune de toutes les personnes qui occu-

paient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, et l'en pressai d'une manière aussi sincère qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes instances, me fit sentir combien elle les estimait de ma part, et mêla même quelque chose de si flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressemens en redoublèrent; mais il n'y eut pas moyen de la persuader, et en effet son indisposition se passa.

Comme elle était placée auprès de moi, nous avions de temps en temps de petites conversations ensemble.

La dame que j'ai appelée ma compagne, et qui était d'un certain âge, m'appelait presque toujours sa fille qnand elle me parlait; et là-dessus notre inconnue crut qu'elle était ma mère.

Non, lui dis-je, c'est une amie de ma famille qui a la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux, elle pour recueillir une succession, et moi pour joindre ma mère, qu'il y a long-temps que je n'ai vue.

Je voudrais bien être cette mère-là [1], me dit-elle

---

[1] *Je voudrais bien être cette mère-là.* Peut-être le lecteur, qui devine déjà le secret de cette dame inconnue, trouvera-t-il que la voix du sang parle bien vite dans son cœur. Mais ce n'est, après tout, qu'un compliment assez naturel, et même assez ordinaire de la part d'une personne âgée envers une jeune fille qui lui a marqué de la politesse et des égards. Ne peut-on pas dire encore que l'inconnue, sans reconnaître positivement mademoiselle de Tervire, qu'elle n'a pas vue depuis si long-temps, peut se trouver attirée vers elle par un

d'un air doux et caressant, sans me faire de questions sur le pays d'où je venais, et sans me parler de ce qui la regardait.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner; il faisait un fort beau jour, et il y avait dans l'hôtellerie un jardin qui me parut assez joli. Je fus curieuse de le voir, et j'y entrai. Je m'y promenai même quelques instans pour me délasser d'avoir été assise toute la matinée.

Madame Darcire (c'est le nom de ma compagne) était à l'entrée de ce jardin avec l'ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'officier ordonnait notre dîner; l'autre voyageur incommodé et sa femme étaient déjà montés dans la chambre où l'on devait nous servir, et où ils nous attendaient.

L'officier revint, et dit à madame Darcire qu'il ne nous manquait que notre nouvelle venue qui s'était retirée, et qui apparemment avait dessein de manger à part.

Je me promenais alors dans un petit bois, que cette dame eut envie de voir aussi. L'ecclésiastique et l'officier la suivirent, et il y avait déjà une bonne demi-heure que nous nous y amusions, quand le la-

---

vague souvenir, qui lui rappelle quelques-uns des traits que sa fille avait dans l'enfance? C'est du moins par ces sortes d'observations confuses, dont l'esprit ne se rend pas compte, mais qui agissent indirectement sur lui, que madame Rolland, dans ses *Mémoires*, explique le mystère des pressentimens, qui, aux yeux de la saine raison, n'est pas moins *inexplicable* que celui de la voix du sang.

quais de madame Darcire vint nous avertir qu'on allait servir ; nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étaient d'abord montés.

J'ignorais que notre inconnue se fût séparée de nous ; on n'en avait rien dit devant moi, de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans un cabinet à rez-de-chaussée, dont les fenêtres étaient ouvertes, et on lui apportait à manger dans le même moment.

Comment ! dis-je à l'officier, est-ce dans ce cabinet que nous dînons ? Nous n'y serons guère à notre aise. Aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut ; mais cette dame a voulu dîner toute seule.

Il n'y a point d'apparence qu'elle eût pris ce parti-là si on l'avait priée d'être des nôtres, repris-je ; peut-être s'attendait-elle là-dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, et je suis d'avis d'aller sur-le-champ réparer cette faute.

Je laissai en effet monter les autres, et me hâtai d'entrer dans ce cabinet. Elle prenait sa serviette, et n'avait pas encore touché à ce qu'on lui avait apporté ; c'était un potage, et de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna ; elle rougit elle-même que j'en fusse témoin ; mais lui cachant ma surprise :

Eh quoi ! madame, lui dis-je, vous nous quittez ! Nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous ? Nous ne souffrirons pas cette séparation-là, s'il vous

plaît; heureusement j'arrive à propos; vous n'avez point encore mangé, et je vous enlève de la part de toute la compagnie; on ne se mettra point à table que vous ne soyez venue.

Elle s'était brusquement levée, comme pour m'écarter de la table, et de la vue de son dîner. Je me conformai à son intention, et ne m'avançai pas.

Non, mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant [1]; ne prenez pas garde à moi, je vous prie; j'ai été long-temps malade, je suis encore convalescente; il faut que j'observe un régime qui m'est nécessaire, et que j'observerais mal en compagnie. Voilà mes raisons; voyez si vous voulez que je m'expose; je suis bien sûre que non, et vous seriez la première à m'en empêcher. Je crus de bonne foi ce qu'elle me disait, et je n'en insistai pas moins.

Je ne me rends point, lui dis-je, je ne veux point vous laisser seule: venez, madame, et fiez-vous à moi; je veillerai sur vous avec la dernière rigueur, je vous garderai à vue. On n'a pas encore servi; il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre dîner au nôtre; et je la prenais sous le bras pour l'emmener

---

[1] *Non, mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant.* Cette situation a quelque analogie avec celle où Gil Blas, dans le chef-d'œuvre de Le Sage, invite et contraint à partager son dîner le vieux capitaine invalide qui vient à Madrid solliciter une pension. Le Sage a fait une excellente scène de comédie d'un incident dont Marivaux tire des effets d'un pathétique si simple et si naturel, et il est curieux de voir le même moyen produire, sous la main de deux écrivains habiles, des résultats si opposés.

en lui parlant ainsi ; de sorte que je l'entraînais déjà sans qu'elle sût que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyais toujours.

Mon Dieu! mademoiselle, me dit-elle en s'arrêtant d'un air triste et même douloureux, que votre empressement me fait de plaisir et de peine ! Faut-il vous parler confidemment ? Je viens d'une petite maison de campagne que j'ai ici près ; j'y avais apporté un certain argent pour y passer environ un mois. Je sortais de maladie, la fièvre m'y a reprise, je m'y suis laissé gagner par le temps ; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour retourner à Paris où je serai demain, et je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis là, au reste, n'est fait que pour vous, mademoiselle ; vous le sentez bien, et vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle affectât d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouait, et qu'elle voulait que je regardasse comme un accident sans conséquence, ce qu'elle me disait là me toucha cependant, et je crus voir moins de tranquillité sur son visage qu'elle n'en marquait dans son discours ; il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh! madame, m'écriai-je avec une franchise vive et badine, et en lui mettant ma bourse dans la main, que j'aie l'honneur de vous être bonne à quelque chose ; servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir, et ne nous

punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

Je déliais les cordons de la bourse en lui parlant ainsi : Prenez ce qu'il faut, ajoutai-je; si vous n'en avez pas besoin, vous me le rendrez en arrivant; sinon, vous me le renverrez le lendemain.

Elle jeta comme un soupir alors, et laissa même, sans doute malgré elle, échapper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle ensuite avec un embarras qu'elle combattait; vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous; mais je puis me passer de ce que vous m'offrez de si bonne grâce; souffrez que je vous remercie; il n'y a personne de quelque considération dans ces campagnes-ci qui ne me connaisse, et chez qui je ne puisse envoyer si je voulais; mais ce n'est pas la peine; je serai demain chez moi.

S'il vous est indifférent de rester seule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'aurait pas été d'être quelques heures de plus avec vous; c'était une grâce que je vous demandais, et qu'à la vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas! me repartit-elle en joignant les mains; eh! comment ferait-on pour ne pas vous aimer? Eh bien! mademoiselle, que voulez-vous que je prenne? Puisque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas, je ferai tout ce que vous exigerez, et je vais vous suivre; êtes-vous contente?

C'était en tenant ma bourse qu'elle me disait cela;

je l'embrassai de joie; car toutes ses façons me plaisaient, je les trouvais nobles et affectueuses; et ce petit moment de conversation particulière venait encore de me lier à elle. De son côté, elle me serra tendrement dans ses bras. Ne disputons plus, me dit-elle après, voilà un de vos louis que je prends; c'est assez, puisqu'il n'est question que de prendre. Non, répondis-je en riant, n'y eût-il qu'un quart de lieue d'ici chez vous, je vous taxe à davantage. Eh bien! mettons-en deux pour avoir la paix, et marchons, reprit-elle.

Je l'emmenai donc; il y avait un instant qu'on avait servi, et on nous attendait. On la combla de politesses, et madame Darcire surtout eut mille attentions pour elle.

Je lui avais promis de veiller sur elle à table, et je lui tins parole, du moins pour la forme; on m'en fit la guerre, on me querella; je ne m'en souciai point. C'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je. Madame n'est venue qu'à cette condition-là, et je fais ma charge.

Ma prétendue rigueur n'était cependant qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avait de meilleur et de plus délicat; et quoique, pour entrer dans le badinage, elle se plaignît d'être trop gênée, il est vrai qu'elle mangea très-peu [1].

---

[1] *Et quoique, pour entrer dans le badinage, elle se plaignît d'être trop gênée, il est vrai qu'elle mangea très-peu.* Il n'y a aucune opposition entre ces deux idées, et ces mots *quoique*, *il est vrai*, sem-

Nous sentîmes tous combien nous aurions perdu si elle nous avait manqué ; il me semble que nous étions devenus plus aimables avec elle, et que nous avions tous plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

Enfin, le dîner fini, nous remontâmes en carrosse, et le souper se passa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieue de Paris, quand nous vîmes un équipage s'arrêter près de notre voiture, et que nous entendîmes quelqu'un qui demandait si madame Darcire n'était pas là. C'était un homme d'affaires à qui elle avait écrit de venir au devant d'elle, et de lui chercher un hôtel où elle pût avoir un logement convenable ; elle se montra sur-le-champ.

Mais comme nous avions quelques paquets engagés dans le magasin, que le lieu n'était pas commode pour les retirer, nous jugeâmes à propos de descendre à un petit village qui n'était plus qu'à un demi-quart de lieue, et où notre cocher nous dit qu'il s'arrêterait lui-même.

Pendant qu'on y travailla à retirer nos paquets, mon inconnue me prit à quartier dans une petite cour,

---

blent assez inutiles. Mais le personnage de mademoiselle de Tervire est habilement mis en scène. Cette femme, jadis si opulente, à qui son indigence fait craindre maintenant toute société, et que sa fille, qui lui est inconnue, pousse dans les derniers retranchemens pour la contraindre à recevoir quelque distraction, et pour adoucir sa triste destinée, offre un tableau neuf et touchant qui sert comme de pendant à celui que nous avons vu dans le livre précédent, où une mère est amenée, à son insu, auprès du lit de mort de son fils, pour lui pardonner et consoler ses derniers momens.

et voulut, en m'embrassant, me rendre les deux louis d'or que je l'avais forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez-les jusque chez vous; que je les reprenne aujourd'hui ou demain, n'est-ce pas la même chose? Avez-vous intention de ne me pas revoir, et me quittez-vous pour toujours?

J'en serais bien fâchée, me répondit-elle; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'est comme si j'y étais. Vous avez beau dire, repris-je en me reculant; je me méfie de vous, et je vous laisse cet argent précisément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Elle se mit à rire, et s'avança vers moi; mais je m'éloignai encore. Ce que vous faites là est inutile, lui criai-je; donnez-moi mes sûretés; où logez-vous?

Je ne vous en aurais pas moins instruite de l'endroit où je vais, me repartit-elle; mon nom est Darneuil (ce n'était là que le nom d'une petite terre, et elle me cachait le véritable), et vous aurez de mes nouvelles chez M. le marquis de Viry, rue Saint-Louis, au Marais (c'était un de ses amis); dites-moi à présent à votre tour, ajouta-t-elle, où je vous trouverai.

Je ne sais point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je; mais demain j'enverrai quelqu'un qui vous le dira, si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors madame Darcire qui m'appelait,

et je me hâtai de sortir de la petite cour pour la joindre ; mon inconnue me suivit, elle dit adieu à madame Darcire ; je l'embrassai tendrement, et nous partîmes.

En une heure de temps nous arrivâmes à la maison que cet homme d'affaires, dont j'ai parlé, nous avait retenue.

Comme la journée n'était pas encore fort avancée, j'aurais volontiers été chercher ma mère, si madame Darcire, qui se sentait trop fatiguée pour m'accompagner, et dont je ne pouvais prendre que la femme de chambre, ne m'avait engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit qu'il y avait fort loin du quartier où nous étions à celui où je devais aller trouver cette mère, qu'il me tardait avec tant de raison de voir et de connaître.

Aussi madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après ; elle eut la bonté de préférer mes affaires à toutes les siennes, et à onze heures du matin nous étions déjà en carrosse pour nous rendre dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins, conformément à l'adresse que j'avais gardée de ma mère, et à laquelle je lui avais écrit mes dernières lettres, qui étaient restées sans réponse.

Notre carrosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, et là nous demandâmes la maison de madame la marquise de.... (c'était le nom de son mari). Elle n'est plus ici, nous répondit un suisse ou un portier, je ne sais plus lequel des deux. Elle y logeait il y a

environ deux ans ; mais depuis que M. le marquis est mort, son fils a vendu la maison à mon maître qui l'occupe à présent.

M. le marquis est mort! m'écriai-je toute troublée, et même saisie d'une certaine épouvante que je ne devais pas avoir ; car, dans le fond, que m'importait la mort de ce beau-père qui m'était inconnu, à qui je n'avais jamais eu la moindre obligation, et sans lequel au contraire ma mère ne m'aurait pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avait fait?

Cependant en apprenant qu'il ne vivait plus, et qu'il avait un fils marié, je craignis pour ma mère, qui m'avait laissée ignorer tous ces événemens ; le silence qu'elle avait gardé là-dessus m'alarma ; j'aperçus confusément des choses tristes et pour elle et pour moi ; en un mot, cette nouvelle me frappa, comme si elle avait entraîné mille autres accidens fâcheux que je redoutais, sans savoir pourquoi.

Eh! depuis quand est-il donc mort? répondis-je d'une voix altérée. Eh! mais c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois, je pense, reprit cet homme, et six ou sept semaines après avoir marié M. le marquis son fils, qui vient ici quelquefois, et qui demeure à présent à la Place-Royale.

Et la marquise sa mère, lui dis-je encore, loge-t-elle avec lui? Je ne crois pas, me répondit-il ; il me semble avoir entendu dire que non ; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle est ; apparemment on vous en informera.

Eh bien ! me dit alors madame Darcire, il n'y a

qu'à retourner au logis, et nous irons à la Place-Royale après dîner, d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je d'un air inquiet et agité; et nous revînmes à la maison.

Vous voilà bien rêveuse, me dit en chemin madame Darcire; à quoi pensez-vous donc? Est-ce la mort de votre beau-père qui vous afflige?

Non, lui dis-je; je ne pourrais en être touchée que pour ma mère, que cet accident intéresse peut-être de plus d'une façon; mais ce qui m'occupe à présent, c'est le chagrin de ne la point voir, et de n'être pas sûre que je la trouverai chez son fils, puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'est pas là un grand inconvénient, me dit-elle; si elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques marchands pour des emplettes; nous rentrâmes ensuite au logis; trois quarts d'heure après le dîner, nous remontâmes en carrosse avec son homme d'affaires qui venait d'arriver, et nous prîmes le chemin de la Place-Royale, où cette dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener d'abord, dans l'intention de m'y laisser si nous y trouvions ma mère, d'aller de là à ses propres affaires, et de revenir me reprendre sur le soir, s'il le fallait.

Mais ce n'était pas la peine de nous arranger là-dessus, et mes inquiétudes ne devaient pas finir sitôt. Ni mon frère ni ma belle-sœur, c'est-à-dire, ni M. le marquis ni sa femme n'étaient chez eux. Nous

sûmes de leur suisse que depuis huit jours ils étaient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieues de Paris. Quant à sa mère, elle ne logeait point avec eux, et on ignorait sa demeure; tout ce qu'on pouvait m'en dire, c'est que ce jour-là même elle était venue à onze heures du matin pour voir son fils dont elle ne savait pas l'absence; qu'elle avait paru fort surprise et fort affligée de le trouver parti; qu'elle arrivait elle-même de campagne, à ce qu'elle avait dit, et qu'elle s'était retirée sans laisser son adresse.

A ce récit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, et je ne pus m'empêcher de soupirer. Vous dites donc qu'elle était affligée du départ de M. le marquis? répondis-je à cet homme. Oui, mademoiselle, me repartit-il; c'est ce qui m'en a semblé. Eh! comment est-elle venue ici? ajoutai-je par je ne sais quel esprit de méfiance sur sa situation, et comme cherchant à tirer des conjectures sur ce qu'on allait me répondre; était-elle dans son équipage, ou dans celui d'un de ses amis?

Oh! d'équipage, me répondit-il, vraiment, mademoiselle, elle n'en a point; elle était toute seule, et même assez fatiguée; car elle s'est reposée ici près d'un quart d'heure.

Toute seule, et sans voiture! m'écriai-je : la mère de M. le marquis? Voilà qui est bien horrible! Ce n'est pas ma faute, et je ne saurais dire autrement, me répondit-il; au surplus, je ne me mêle point de ces choses-là, et je réponds seulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je en insistant, ne m'indiquerez-vous point dans ce quartier-ci quelque personne qui la connaisse, chez qui elle aille, et de qui je puisse apprendre où elle loge ?

Non, reprit-il ; elle vient si rarement à l'hôtel, à des heures où il y a si peu de monde, et elle y demeure si peu de temps, que je ne me souviens pas de l'avoir vue parler à d'autres personnes qu'à M. le marquis son fils, et c'est toujours le matin ; encore quelquefois n'est-il pas levé.

Y avait-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendais là [1] ? Que ferai-je donc, et quelle est ma ressource ? dis-je d'un air consterné à madame Darcire, qui commençait aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela. Il n'est pas possible, en nous informant avec soin, que nous ne découvrions bientôt où elle est, me dit-elle ; il ne faut pas vous inquiéter ; ceci n'est qu'un effet du hasard et des circonstances dans lesquelles vous arrivez. Je ne lui

---

[1] *Y avait-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendais là ?* Ces détails sont en effet de nature à exciter une vive indignation contre un fils assez dénaturé pour laisser sa mère dans un abandon si absolu. C'est le suisse de ce fils opulent qui parle de la mère de son maître avec ce flegme dédaigneux et presque ironique. On s'inquiète si peu d'elle dans la maison, qu'on ignore même où elle loge et ce qu'elle est devenue. Cette combinaison d'effets est très-habilement ménagée pour atténuer aux yeux du lecteur l'impression d'horreur et de haine qu'avait produite la conduite révoltante de cette mère avec mademoiselle de Tervire. Elle a déjà trop expié son crime, et l'on n'a plus de colère que contre le crime plus grand qui est devenu sa punition.

répondis que par un soupir, et nous nous éloignâmes.

Il m'aurait été bien aisé, dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avais prêté de l'argent, et de qui je devais savoir des nouvelles chez le marquis de Viry, rue Saint-Louis, à ce qu'elle m'avait dit; mais dans ce moment-là je ne pensai point à elle; je n'étais occupée que de ma mère, que de mes tristes soupçons sur son état, et que de l'impossibilité où je me voyais de l'embrasser.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle put pour rassurer mon esprit, et pour dissiper mes alarmes. Mais cette mère, qui était venue à pied chez son fils, que sa lassitude avait obligée de se reposer; cette mère qui faisait si peu de figure, qui était si enterrée que les gens mêmes de son fils ne savaient pas sa demeure, me revenait toujours dans la pensée.

De la Place-Royale, nous allâmes chez le procureur de madame Darcire; de là, dans une maison où l'on avait mis le scellé, et qui avait appartenu à la personne dont elle était héritière; elle y demeura près d'une heure et demie, et puis nous rentrâmes au logis, avec ce procureur à qui elle devait donner quelques papiers dont il avait besoin pour elle.

Cet homme, pendant que nous étions dans le carrosse, parla de quelqu'un qui demeurait au Marais, et qu'il devait voir le lendemain, au sujet de la succession de madame Darcire. Comme c'était là le quartier du marquis, et celui où j'avais espéré de trouver ma mère, je lui demandai s'il ne la connais-

sait pas, sans lui dire cependant que j'étais sa fille.

Oui, me dit-il; je l'ai vue deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avait en ce temps-là chargé de quelque affaire; mais depuis qu'il est mort, je ne sais plus ce qu'elle est devenue; j'ai seulement ouï dire qu'elle n'était pas fort heureuse.

Eh! quel est donc son état? lui répondis-je avec une émotion que j'avais bien de la peine à cacher. Son fils est si riche et si grand seigneur! ajoutai-je. Il est vrai, reprit-il, et il a épousé la fille de M. le duc de.... Mais je crois la marquise brouillée avec lui et avec sa belle-fille; cette marquise n'était, dit-on, que la veuve d'un très-mince et très-pauvre gentilhomme de province, dont défunt le marquis devint amoureux dans le pays, et qu'il épousa assez étourdiment, tout riche et tout grand seigneur qu'il était lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, et que le fils qu'il a eu d'elle s'est marié avec la fille du duc de...., il se peut bien faire que cette fille du duc, je veux dire que madame la marquise la jeune ne voie pas de trop bon œil une belle-mère comme la vieille marquise, et ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits hobereaux de sa famille, et de celle de son premier mari, dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vue, et qu'apparemment on n'est pas curieux de voir; voilà à peu près ce que je puis conclure de tous les propos que j'ai entendus à ce sujet-là.

Les larmes coulaient de mes yeux pendant qu'il

parlait ainsi; je n'avais pu les retenir à cet étrange discours, et n'étais pas même en état d'y rien répondre.

Madame Darcire, qui était la meilleure femme du monde, et qui avait pris de l'amitié pour moi, avait rougi plus d'une fois en l'écoutant, et s'était même aperçue que je pleurais.

Qu'appelle-t-on des hobereaux, monsieur? lui dit-elle quand il eut fini. Il faut que madame la marquise la jeune, toute fille de duc qu'elle est, soit bien mal informée, si elle rougit des alliances dont vous parlez; je lui apprendrais, moi qui suis du pays de cette belle-mère qu'elle méprise, je lui apprendrais que la marquise, qui s'appelle de Tresle de son nom, est d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de notre province; que celle de M. de Tervire, son premier mari, ne le cède à pas une que je connaisse; qu'il n'y en avait point anciennement de plus considérable par l'étendue de ses terres; et que, toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire aurait encore laissé à sa veuve plus de dix-huit ou vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un père qui les lui ôta pour les donner à son cadet; et qu'enfin il n'y a ni gentilhomme, ni marquis, ni duc en France, qui ne pût avec honneur épouser mademoiselle de Tervire, qui est cette fille qu'on n'a jamais vue à Paris, que madame la marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la province, et sur qui aucune fille de ce pays-

ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit et du caractère.

Le procureur alors, qui me vit les yeux mouillés, et qui fit réflexion que c'était moi qui lui avais demandé des nouvelles de la vieille marquise, soupçonna que je pouvais bien être cette fille dont il était question.

Madame, dit-il un peu confus à madame Darcire, quoique je n'aie rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence; ne serait-ce pas mademoiselle de Tervire elle-même que je vois ?

Il aurait été difficile de le lui dissimuler; ma contenance ne le permettait pas, et ne me laissait pas deux partis à prendre; aussi madame Darcire n'hésita-t-elle point. Oui, monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'est elle; voilà cette petite provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir[1], que sans doute on s'imagine être une espèce de paysanne, et à qui on serait peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdît, de quelque manière qu'on soit faite, répondit-il, en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avait dit. Notre carrosse arrêtait en ce moment; nous étions arrivés, et je ne lui répondis que par une inclination de tête.

---

[1] *Qu'on n'est pas curieuse de voir. On,* dans la bouche de madame Darcire, est plus amer que toute espèce d'épithète que cette dame aurait pu joindre au nom de la belle-sœur de mademoiselle de Tervire; il exprime à la fois l'indignation et le mépris.

Vous jugez bien que, dès qu'il fut sorti, je n'oubliai pas de remercier madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avait fait de moi, et de cette colère vraiment obligeante avec laquelle elle avait défendu ma famille et vengé les miens des mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le procureur nous avait dit ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensais de la situation de ma mère, et plus je la croyais à plaindre, plus il m'était douloureux de ne savoir où l'aller chercher.

Il est vrai qu'à proprement parler je ne la connaissais pas ; mais c'était cela même qui me donnait ce désir ardent que j'avais de la voir. C'est une si grande et si intéressante aventure que celle de retrouver une mère qui nous est inconnue! Le seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux!

Ce qui contribuait encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'était de penser qu'on la méprisait, qu'elle était humiliée, qu'elle avait des chagrins, qu'elle souffrait même; car j'allais jusque-là, et je partageais son humiliation et ses peines; mon amour-propre était de moitié avec le sien dans tous les affronts que je supposais qu'elle essuyait, et j'aurais eu, ce me semble, un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étais sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eût pas été si vif, si je l'avais sue plus heureuse; c'est que je ne me serais pas flattée non plus d'être si bien reçue; mais j'arrivais dans des circonstances qui me répondaient de son cœur; j'étais comme sûre de la trou-

ver meilleure mère, et je comptais sur sa tendresse à cause de son malheur [1].

Malgré toutes les informations que nous fîmes, madame Darcire et moi, nous avions déjà passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pu découvrir où elle était, et j'en mourais d'impatience et de chagrin. Partout où nous allions nous parlions d'elle; bien des gens la connaissaient; tout le monde savait quelque chose de ce qui lui était arrivé, les uns plus, les autres moins; mais comme je ne déguisais point que j'étais sa fille, que je me produisais sous ce nom-là, je m'apercevais bien qu'on me ménageait, qu'on ne me disait pas tout ce qu'on savait; et le peu que j'en apprenais signifiait toujours qu'elle n'était pas à son aise.

Excédée enfin de l'inutilité de mes efforts pour la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours, madame Darcire et moi, à la Place-Royale, dans l'espérance que ma mère y serait retournée elle-même, qu'on lui aurait dit que deux dames étaient venues l'y demander, et qu'en conséquence elle aurait bien pu laisser son adresse, afin qu'on la leur donnât, si elles revenaient la chercher.

---

[1] *Je comptais sur sa tendresse à cause de son malheur.* Triste garantie des sentimens de ceux qu'on aime, et c'est toutefois celle que l'expérience a démontré être la plus certaine. La Bruyère dit que quand un homme qui traitait avec lui sur le pied d'ami commence à ne plus le saluer lorsqu'il le rencontre, il s'applaudit de ce changement comme de la preuve la plus sûre que la situation de son ami s'est améliorée.

Autre peine inutile; ma mère n'avait pas reparu. On lui avait dit la première fois que le marquis ne serait de retour que dans trois semaines ou un mois, et sans doute elle attendait que ce temps-là fût passé pour se remontrer. Ce fut du moins ce qu'en pensa madame Darcire, qui me le persuada aussi.

Tout affligée que j'étais de voir toujours se prolonger mes inquiétudes, je m'avisai de songer que nous étions dans le quartier de madame Darneuil, de cette dame de la voiture, dont l'adresse était chez le marquis de Viry, avec qui, comme vous savez, je m'étais liée d'une amitié assez tendre, et à qui d'ailleurs j'avais promis de donner de mes nouvelles.

Je proposai donc à madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de la rue Saint-Louis; elle y consentit, et la première maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du marquis de Viry, était attenant la sienne. C'est la porte d'après, nous dit-on; et un des gens de madame Darcire y frappa sur-le-champ.

Personne ne venait, on redoubla; et après un intervalle de temps assez considérable, parut un vieux domestique à longs cheveux blancs, qui, sans attendre qu'on lui fît de question, nous dit d'abord que M. de Viry était à Versailles avec madame.

Ce n'est pas lui à qui nous en voulons, lui répondis-je; c'est madame Darneuil. Ah! madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il; mais n'êtes-vous pas des dames nouvellement arrivées de pro-

vince? Depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous. Eh bien! ayez la bonté d'attendre un instant, repartit-il; je vais vous faire parler à une des femmes de madame, qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme, qui descendit et qui vint nous parler à la portière de notre carrosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est madame Darneuil? Nous avons cru la trouver ici.

Non, mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle; mais n'est-ce pas vous, mademoiselle, avec qui elle arriva à Paris ces jours passés, et qui lui prêtâtes de l'argent? ajouta-t-elle en m'adressant la parole. Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, et j'aurais été charmée de la revoir. Où est-elle? Dans le faubourg Saint-Germain, me dit cette femme (et c'était précisément notre quartier); j'ai même été avant-hier chez elle; mais je ne me souviens plus du nom de sa rue, et elle m'a chargée, dans l'absence de M. le marquis et de madame, de m'informer où vous logez, si on venait de votre part, et de remettre en même temps ces deux louis d'or que voici.

Je les pris: Tâchez, lui dis-je, de la voir demain; retenez bien, je vous prie, où elle demeure, et vous me le ferez savoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, et nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-

dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde était aux fenêtres ; il semblait qu'il y avait eu une rumeur, ou quelque accident considérable ; nous demandâmes ce que c'était.

Pendant que nous parlions, arriva notre hôtesse, grosse bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortait du milieu de cette foule, de l'air d'une femme qui avait eu part à l'aventure. Elle gesticulait beaucoup, elle levait les épaules. Une partie de ce peuple l'entourait, et elle était suivie d'un petit homme assez mal arrangé, qui avait un tablier autour de lui, et qui lui parlait le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, madame? lui dîmes-nous dès qu'elle se fut approchée. Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, mesdames ; il faut auparavant que je finisse avec cet homme-ci, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi-quart d'heure après, elle revint nous trouver. Je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle ; celui que vous avez vu avec moi tout à l'heure est le maître d'une auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est venue se loger une femme passablement bien mise, qui même, par ses discours et par ses manières, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, et j'en suis encore tout émue.

Imaginez-vous, mesdames, que la fièvre l'a prise deux jours après être entrée chez cet homme qui ne la connaît point, qui lui a loué une de ses chambres, et lui a fait crédit jusqu'ici sans lui demander d'ar-

gent, quoique, dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eût promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans sa fièvre il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, et il ne lui en a refusé aucun; il a toujours tout avancé; mais cet homme n'est pas riche; elle se porte mieux aujourd'hui, et un chirurgien qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu de médecin, un apothicaire qui lui a fourni des remèdes, demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle; elle n'a pu les satisfaire, et sur-le-champ ils se sont adressés au maître de l'auberge qui les a été chercher pour elle. Celui-ci, effrayé de voir qu'elle n'avait pas même de quoi les payer, a non-seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devait, mais encore ce qu'il continuerait de lui avancer.

Sur ces entrefaites, est arrivé un petit marchand de province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées; il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vide, parce qu'elle ne lui donnait point d'argent. Là-dessus il a pris son parti, et a été lui parler pour la prier de se pourvoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se présentait une occasion de mettre dans la sienne quelqu'un dont il était sûr, et qui comptait l'occuper au retour de quelques courses qu'il était allé faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup, a-t-il ajouté, et je ne vous dis point de me payer; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretés, et ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette femme qui est un peu rétablie, mais encore trop faible pour sortir et pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le paierait incessamment, qu'elle avait même intention de le récompenser de tous ses soins, et que, dans une semaine au plus tard, elle l'enverrait porter un billet chez une personne de chez qui il ne reviendrait point sans avoir de l'argent; qu'il ne s'agissait que d'un peu de patience; qu'à l'égard des gages, elle n'en avait point à lui laisser qu'un peu de linge et quelques habits dont il ne ferait rien, et qui lui étaient absolument nécessaires; qu'au surplus, s'il la connaissait, il verrait bien qu'elle n'était point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée; mais il l'avait déjà forcée de sortir de sa chambre, et de fermer une cassette qu'il voulait retenir pour nantissement; de sorte que la querelle alors se passait dans une salle où ils étaient descendus, et où cet homme et sa fille criaient à toute voix contre cette femme qui résistait à s'en aller. Le bruit, ou plutôt le vacarme qu'ils faisaient, avait déjà amassé bien du monde, dont une partie était même entrée dans cette salle. Je revenais alors de chez une de mes amies qui demeure ici près; et comme c'est de moi que cet homme tient la maison qu'il occupe, et qui m'appartient, je me suis arrêtée un moment en passant pour savoir d'où venait ce bruit. Cet homme m'a vue, m'a priée d'en-

trer, et m'a exposé le fait. Cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire; elle pleurait, je la voyais plus confuse et plus consternée que hardie; elle ne se défendait presque que par sa douleur; elle ne jetait que des soupirs avec un visage plus pâle et plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier, m'a suppliée, si j'avais quelque pouvoir sur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandait, m'a donné sa parole qu'il serait payé, enfin m'a parlé d'un air et d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié; j'ai même senti de la considération pour elle. Il n'était question que de dix écus; si je les perds, ils ne me ruineront pas, et Dieu m'en tiendra compte; il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allais les payer; je l'ai fait remonter dans sa chambre, où l'on a reporté sa cassette, et j'ai emmené cet homme pour lui compter son argent chez moi. Voilà, mesdames, mot pour mot l'histoire que je vous conte tout entière, à cause de l'impression qu'elle m'a faite, et il en arrivera ce qui pourra; mais je n'aurais pas eu de repos avec moi sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fûmes pas insensibles à ce récit, madame Darcire et moi. Nous nous sentîmes attendries pour cette femme, qui, dans une aventure aussi douloureuse, avait su moins disputer que pleurer; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre hôtesse, et nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le maître de cette auberge est apaisé, lui dîmes-

nous, il attendra ; mais ce n'est pas assez ; cette femme est sans argent apparemment ; elle sort de maladie, à ce que vous dites ; elle a encore une semaine à passer chez cet homme qui n'aura pas grand égard à l'état où elle est, ni aux ménagemens dont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne. Ayez la bonté, madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici (c'était neuf ou dix écus que nous lui remettions).

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais de ce pas ; et elle partit. A son retour, elle nous dit qu'elle avait trouvé cette femme au lit, que son aventure l'avait extrêmement émue, et qu'elle n'était pas sans fièvre ; qu'à l'égard des dix écus que nous avions envoyés, ce n'avait été qu'en rougissant qu'elle les avait reçus ; qu'elle nous conjurait de vouloir bien qu'elle ne les prît qu'à titre d'emprunt ; que l'obligation qu'elle nous en aurait en serait plus grande, et sa reconnaissance encore plus digne d'elle et de nous ; qu'elle devait en effet recevoir incessamment de l'argent, et qu'elle ne manquerait pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplut point ; au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une âme ordinaire ne se serait point avisée de cette honnête et généreuse fierté-là, et nous ne nous en sûmes que meilleur gré de l'avoir obligée ; je ne sais pas même à quoi il tint que nous n'allassions la voir, tant nous étions prévenues pour elle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je pensai le proposer à madame Darcire, qui, de

son côté, m'avoua depuis qu'elle avait eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier je plaignis beaucoup cette inconnue, dont l'infortune me fit encore songer à ma mère, que je ne croyais pas, à beaucoup près, dans des embarras comparables, ni même approchans des siens [1], mais que j'imaginais seulement dans une situation peu convenable à son rang, quoique supportable et peut-être douce pour une femme qui aurait été d'une condition inférieure à la sienne; je n'allais pas plus loin; et, à mon avis, c'était bien en imaginer assez pour la plaindre, et pour penser qu'elle souffrait.

L'impossibilité de la trouver m'avait déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant de retourner chez le marquis son fils, qui devait, dans l'espace de ce temps, être revenu de la campagne; je ne doutais pas que je n'eusse chez lui des nouvelles de ma mère, qui aurait aussi attendu qu'il fût de retour pour ne pas reparaître inutilement dans sa maison.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette inconnue, nous sortîmes entre onze heures et midi, madame Darcire et moi, pour aller à la messe (c'était un jour de fête); et en reve-

---

[1] *Dans des embarras comparables, ni même approchans des siens.* Les deux adjectifs *comparable*, *approchant*, veulent après eux des prépositions différentes, et il faut éviter ce genre d'incorrection avec d'autant plus de soin, qu'il se glisse plus facilement sous la plume d'un écrivain dominé par l'ensemble de ses idées.

nant au logis, je crus apercevoir, à quarante ou cinquante pas de notre carrosse, une femme que je reconnus pour cette femme de chambre à qui nous avions parlé chez le marquis de Viry, rue Saint-Louis.

Vous vous souvenez bien que je lui avais promis de renvoyer le surlendemain savoir la demeure de madame Darneuil, qu'elle n'avait pu m'apprendre la première fois, et j'avais exactement tenu ma parole; mais on avait dit qu'elle était sortie, et par distraction j'avais moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon dessein; aussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, et je la montrai aussitôt à madame Darcire, qui la reconnut comme moi.

Cette femme, qui nous vit de loin, parut nous remettre aussi, et resta sur le pas de la porte de l'aubergiste chez lequel nous jugeâmes qu'elle allait entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, et aussitôt elle nous salua. Je suis bien aise de vous revoir, lui dis-je; je soupçonne que vous allez chez madame Darneuil, ou que vous sortez de chez elle; ainsi vous me direz sa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aie dit un mot à une dame qui loge dans cette auberge, je reviendrai sur-le-champ répondre à votre question, mademoiselle, et je ne serai qu'un instant.

Une dame! reprit avec quelque étonnement madame Darcire, qui savait du maître de l'auberge que notre inconnue était la seule femme qui logeât chez lui; eh! quelle est-elle donc? ajouta-t-elle tout de suite.

Et puis se retournant de mon côté : Ne serait-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressons, me dit-elle, et à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour ?

C'est elle-même, repartit sur-le-champ la femme de chambre, sans me donner le temps de répondre ; je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'aubergiste qui voulait qu'elle sortît de chez lui.

Voilà ce que c'est, reprit madame Darcire ; et puisque vous savez qui elle est, par quel accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges extrémités ? Nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit que ce doit être une femme de quelque chose.

Vous ne vous trompez pas, madame, lui répondit-elle ; elle n'est pas faite pour essuyer de pareils affronts, il s'en faut bien ; aussi en est-elle retombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir, si cela ne lui fait point de peine, dit madame Darcire ; montons-y, ma fille (c'était moi à qui elle adressait la parole).

Vous le pouvez, mesdames, reprit cette femme, pourvu que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, afin que je la prévienne sur votre visite, et que je sache si vous ne la mortifierez pas ; il se pourrait qu'elle vous fît prier de lui épargner cette confusion-là.

Non, non, dit madame Darcire, qui était peut-être curieuse, mais qui assurément l'était encore moins que sensible ; non, nous ne risquons point de la cha-

griner ; elle a déjà entendu parler de nous ; il y a une personne qui, ces jours passés, l'alla voir de notre part, et je suis persuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant, si vous le jugez à propos ; nous allons vous suivre ; mais vous entrerez la première, et vous lui direz que nous demeurons dans ce grand hôtel, presque attenant son auberge, que c'est notre hôtesse qui vint la voir, et que nous la lui envoyâmes il y a quelques jours. Elle saura bien là-dessus qui nous sommes.

Nous descendîmes aussitôt de carrosse, et tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avait qu'un petit escalier à monter, et c'était au premier sur le derrière. La femme de chambre se hâta d'entrer ; elle avait en effet des raisons d'avertir l'inconnue, qu'elle ne nous disait pas ; et nous nous arrêtâmes un instant assez près de la porte de la chambre, vis-à-vis de laquelle était le lit de la malade ; de façon que lorsqu'elle l'ouvrit, nous vîmes à notre aise cette malade qui était sur son séant ; qui nous vit à son tour, malgré l'obscurité du passage où nous étions arrêtées ; que nous reconnûmes enfin, et qui acheva de nous confirmer qu'elle était la personne que nous imaginions, par le mouvement de surprise qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes elle et nous tout le temps de nous examiner, c'est que cette porte, qui avait été un peu trop poussée, était restée ouverte.

Eh ! mon Dieu, ma fille, me dit tout bas madame Darcire, n'est-ce pas là madame Darneuil ? Et pen-

dant qu'elle me parlait ainsi, je vis la malade qui joignit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, et en jetant sur moi des regards languissans et mortifiés, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage; et, pour lui ôter sa confusion à force de caresses, je courus tout émue l'embrasser d'un air si vif et si empressé qu'elle fondit en pleurs dans mes bras, sans pouvoir prononcer un mot dans l'attendrissement où elle était.

Enfin, quand ses premiers mouvemens, mêlés sans doute pour elle d'autant d'humiliation que de confiance, furent passés : Je m'étais condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle, et jamais rien ne m'a tant coûté que cela; c'est ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus. Vous n'y songez pas, lui dis-je en lui prenant une main, pendant qu'elle donnait l'autre à madame Darcire, vous n'y songez pas; vous ne nous avez donc crues ni sensibles ni raisonnables? Eh! madame, à qui n'arrive-t-il pas des chagrins dans la vie? Pensez-vous que nous nous soyons trompées sur les égards et sur la considération qu'on vous doit? et dans quelque état que vous soyez, une femme comme vous peut-elle jamais cesser d'être respectable?

Madame Darcire lui tint à peu près les mêmes discours; effectivement il n'y en avait point d'autres à lui tenir; il ne fallait que jeter les yeux sur elle pour voir qu'elle était hors de sa place.

La femme de chambre avait les larmes aux yeux, et était à quelques pas de nous qui se taisait. Vous avez grand tort, lui dis-je, de ne nous avoir pas averties dès la première fois que vous nous vîtes. Je n'aurais pas mieux demandé, nous dit-elle; mais je n'ai pu me dispenser de suivre les ordres de madame; j'ai été dix-sept ans à son service; c'est elle qui m'a mise chez madame de Viry; je la regarde toujours comme ma maîtresse, et jamais elle n'a voulu me donner la permission de vous instruire, quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade; je n'oublierai jamais les témoignages de son bon cœur. Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours passés tout ce qu'elle avait d'argent, tandis que cinq ou six personnes de la première distinction à qui je me suis adressée, et avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une somme médiocre qui m'aurait épargné les extrémités où je me suis vue, et se sont contentées de se défaire de moi avec de fades et honteuses politesses? Il est vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille; heureusement le vôtre était venu alors; votre hôtesse même m'avait déjà tirée du plus fort de mes embarras, et je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours; mais ma reconnaissance sera éternelle.

A peine achevait-elle ce peu de mots, qu'un laquais vint dire à madame Darcire qu'il venait de mener son procureur à la porte de cette auberge, et qu'il l'y attendait pour lui rendre une réponse pressée. Je sais ce que c'est, répondit-elle; il n'a qu'un mot à me dire,

et je vais lui parler dans mon carrosse, après quoi je reviens sur-le-champ. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à l'inconnue, ne pensez plus à ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes ici; tranquillisez-vous sur votre état présent, et voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reste de vos affaires. Votre situation doit intéresser tous les honnêtes gens, et en vérité on est trop heureux d'avoir occasion de servir les personnes qui vous ressemblent.

L'inconnue ne la remercia que par des larmes de tendresse, et qu'en lui serrant les mains dans les siennes. Il faut avouer, me dit-elle ensuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je songe par qui je suis secourue; que ce n'est ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par aucun de ceux avec qui j'ai passé une partie de ma vie, ni par mes enfans mêmes; car j'en ai, mademoiselle; toute la France le sait, et tout cela me fuit, m'abandonne. J'aurais sans doute indignement péri au milieu de tant de ressources, sans vous, mademoiselle, à qui je suis inconnue, sans vous qui ne me devez rien, et qui, avec la sensibilité la plus prévenante, avec toutes les grâces imaginables, me tenez lieu tout à la fois d'amis, d'alliés et d'enfans; sans votre amie que je rencontrai avec vous dans cette voiture; sans cette pauvre fille qui m'a servie (souffrez que je la compte, son zèle et ses sentimens la rendent digne de l'honneur que je lui fais); enfin sans votre hôtesse qui ne m'a jamais connue, et qui n'a passé son chemin que pour venir s'attendrir sur moi; voilà les personnes à qui j'ai l'obligation de ne pas mourir

dans les derniers besoins, et dans l'obscurité la plus étonnante pour une femme comme moi. Qu'est-ce que c'est que la vie! et que le monde est misérable!

Eh! mon Dieu, madame, lui répondis-je aussi touchée qu'il est possible de l'être, commencez donc, comme vous en a tant priée madame Darcire, commencez par perdre de vue tous ces objets-là; je vous le répète aussi bien qu'elle; donnez-nous le plaisir de vous voir tranquille; consolez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

Eh bien! voilà qui est fini, me dit-elle; vous avez raison; il n'y a ni adversité ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément faire cesser. Parlons de vous, mademoiselle; où est cette mère que vous êtes venue retrouver, et qu'il y a si longtemps que vous n'avez vue? Dites-m'en des nouvelles. Est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle? Est-ce qu'elle est absente? Ah! mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous! Le ciel m'en a donné une aussi; mais ce n'est pas elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien [1]. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême serrement de cœur.

---

[1] *Ce n'est pas elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien.* Ces dernières paroles, qui décèlent un repentir et des remords si sincères et si poignans, achèvent de réconcilier avec le lecteur la malheureuse mère de mademoiselle de Tervire, et lui épargneront, après la reconnaissance qui se prépare, la position humiliante où elle se trouverait réduite en présence d'une fille qui a tant à se plaindre d'elle.

Hélas! madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mère. Si je vous disais que je n'ose pas me flatter qu'elle m'aime, et que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fâchée de me voir, quoiqu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdue de vue ; mais il ne s'agit pas de moi ici, nous nous entretiendrons de ce qui me regarde une autre fois. Revenons à vous, je vous prie; vous êtes sans doute mal servie? Vous avez besoin d'une garde, et je dirai à l'aubergiste, en descendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle allait répondre à ce que je lui disais, mais je fus bien étonnée de la voir tout à coup verser une abondance de larmes; et puis revenant à ce nombre d'années que j'avais passées éloignée de ma mère : Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vue! s'écria-t-elle d'un air pensif et pénétré ; je ne saurais entendre cela qu'avec douleur! Juste ciel! que votre mère a de reproches à se faire, aussi bien que moi! Eh! dites-moi, mademoiselle, ajouta-t-elle sans me laisser le temps de la réflexion, pourquoi vous a-t-elle si fort négligée? Dites-m'en la raison, je vous prie.

C'est, lui répondis-je, que je n'avais tout au plus que deux ans quand elle se remaria; et que trois semaines après son mari l'emmena à Paris, où elle accoucha d'un fils qui m'aura sans doute effacée de son cœur, ou du moins de son souvenir. Et depuis qu'elle est partie, je n'ai eu personne auprès d'elle qui lui ait parlé de moi ; je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres; et il n'y a pas plus de quatre mois que

j'étais chez une tante qui est morte, qui m'avait reçue chez elle, et avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu de nouvelles de ma mère, à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la dernière adresse que j'avais d'elle, mais qui, depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyais la voir, qui ne loge pas même chez son fils. Ce fils est marié; il est actuellement à la campagne avec la marquise sa femme, et ses gens mêmes n'ont pu m'enseigner où est ma mère, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours; de sorte que je ne sais pas où la trouver, quelques recherches que j'aie faites et que je fasse encore; et ce qui achève de m'alarmer, ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle est dans une situation difficile; c'est que j'entends dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à qui elle avait donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, et n'en agit pas trop bien avec elle. Il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne sait le lieu de sa retraite, et ma mère ne devrait pas être ignorée : cela ne peut m'annoncer qu'une femme dans l'embarras, qui a peut-être de la peine à vivre, et qui ne veut pas avoir l'affront d'être vue dans l'état obscur où elle est.

Je ne pus m'empêcher de pleurer en finissant ce discours; au lieu que mon inconnue, qui pleurait auparavant et qui avait toujours eu les yeux fixés sur moi pendant que je parlais, avait paru suspendre ses larmes pour m'écouter plus attentivement; ses re-

gards avaient eu quelque chose d'inquiet et d'égaré; elle n'avait, ce me semble, respiré qu'avec agitation.

Quand j'eus cessé de parler, elle continua d'être comme je dis là; elle ne me répondait point, elle se taisait interdite. L'air de son visage étonné me frappa; j'en fus émue moi-même; il me communiqua le trouble que j'y voyais peint, et nous nous considérâmes assez long-temps dans un silence dont la raison me remuait d'avance, sans que je la susse, lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assurée pour me faire une question.

Mademoiselle, je crois que votre mère ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez qui vous avez été la chercher? A la Place-Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le sien. Et son nom? reprit-elle avec empressement et respirant à peine. M. le marquis de...... repartis-je toute tremblante. Ah! ma chère Tervire! s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras. A cette exclamation, qui m'apprit sur-le-champ qu'elle était ma mère, je fis un cri dont fut épouvantée madame Darcire, que son procureur venait de quitter, et qui montait en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri signifiait dans une auberge de cette espèce, qui ne pouvait guère être que l'asile ou de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à son tour pour

faire venir du monde, et pour avoir du secours s'il en fallait[1].

En effet, au bruit qu'elle fit, l'hôte et sa fille, tous deux effrayés, montèrent avec le laquais de cette dame, et lui demandèrent de quoi il était question. Je n'en sais rien, leur dit-elle; mais suivez-moi; je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai amenée, et je suis bien-aise, à tout hasard, que vous veniez avec moi. De façon qu'ils l'accompagnèrent, et qu'ils entrèrent ensemble dans cette chambre où j'avais perdu la force de parler, où j'étais faible, pâle et comme dans un état de stupidité; enfin où je pleurais de joie, de surprise et de douleur.

Ma mère était évanouie, ou du moins n'avait encore donné aucun signe de connaissance depuis que je la tenais dans mes bras; et la femme de chambre, à qui je n'aidais point, n'oubliait rien de ce qui pouvait la faire revenir à elle.

Que se passe-t-il donc ici? me dit madame Darcire en entrant; qu'avez-vous, mademoiselle? Pour toute réponse, elle ne reçut d'abord que mes soupirs et mes larmes; et puis levant la main, je lui montrai ma

---

[1] *Elle cria à son tour pour faire venir du monde, et pour avoir du secours, s'il en fallait.* Marivaux a voulu rendre plus animée et plus dramatique la scène qui va suivre, en y introduisant plusieurs témoins.

mère, comme si ce geste avait dû la mettre au fait. Qu'est-ce que c'est? ajouta-t-elle; est-ce qu'elle se meurt? Non, madame, lui dit alors la femme de chambre; mais elle vient de reconnaître sa fille, et elle s'est trouvée mal. Oui, lui dis-je alors en m'efforçant de parler, c'est ma mère.

Votre mère! s'écria-t-elle encore en approchant pour la secourir. Quoi! la marquise de.....! Quelle aventure!

Une marquise! dit à son tour l'aubergiste, qui joignait les mains d'étonnement; ah! mon Dieu, chère dame! Que ne m'a-t-elle appris sa qualité? Je me serais bien gardé de lui causer la moindre peine [1].

Cependant, à force de soins, ma mère insensiblement ouvrit les yeux et reprit ses esprits. Je passe le récit de mes caresses et des siennes. Les circonstances attendrissantes où je la retrouvais, la nouveauté de notre connaissance et du plaisir que j'avais à la voir et à l'appeler ma mère, le long oubli même où elle m'avait laissée, le tort qu'elle avait avec moi, et cette espèce de vengeance que je prenais de son cœur par les tendresses du mien, tout contribuait à me la rendre plus chère qu'elle ne me l'aurait peut-

---

[1] *Que ne m'a-t-elle appris sa qualité? Je me serais bien gardé de lui causer la moindre peine.* Trait éminemment comique, trait de caractère et de mœurs à la fois. Le morceau qui suit réunit l'extrême délicatesse du sentiment à la grâce et à la finesse de l'expression. Une phrase entre autres, celle-ci : *Cette espèce de vengeance que je prenais de son cœur par les tendresses du mien*, semble presque un larcin fait à Racine.

être jamais été, si j'avais toujours vécu avec elle. Ah! Tervire, ah! ma fille, me disait-elle, que tes transports me rendent coupable!

Cependant cette joie que nous avions elle et moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien cher. Soit que la force des mouvemens qu'elle avait éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle, soit que sa fièvre et ses chagrins l'eussent déjà trop affaiblie, on s'aperçut quelques jours après d'une paralysie qui lui tenait tout le côté droit, qui gagna bientôt l'autre côté, et qui lui resta jusqu'à la fin de sa vie.

Je parlai ce jour-là même de la transporter dans notre hôtel; mais sa fièvre qui avait augmenté, jointe à son extrême faiblesse, ne le permit pas, et un médecin que j'envoyai chercher nous en empêcha.

Je ne vis point d'autre équivalent que de loger avec elle et de ne la point quitter, et je priai la femme de chambre, qui était encore avec nous, d'appeler l'aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne; mais ma mère m'assura qu'il n'y en avait point chez lui qui ne fût occupée. Je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre? lui dis-je. Non, me répondit-elle, cela n'est pas possible, non; et c'est à quoi il ne faut pas songer; celle-ci est trop petite, comme vous voyez; gardez-moi votre santé, ma fille[1];

---

[1] *Gardez-moi votre santé, ma fille.* Mot tendre et charmant, qui n'a pu sortir que de la bouche d'une mère.

vous reposeriez mal ici ; ce serait une inquiétude de plus pour moi, et je n'en serais peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près ; j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, et une garde me suffira.

J'insistai vivement, je ne pouvais consentir à la laisser dans ce triste et misérable gîte ; mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, et il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterais de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs ; aussi dès que j'étais levée, je me rendais dans sa chambre et n'en sortais que le soir. J'y dînais même le plus souvent, et fort mal ; mais je la voyais ; j'étais contente.

Sa paralysie m'aurait extrêmement affligée, si on ne nous avait pas fait espérer qu'elle en guérirait ; cependant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnaissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avait pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le marquis son mari était mort, accablé d'infirmités. Elle avait été fort heureuse avec lui, et leur union n'avait pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avaient vécu ensemble.

Ce fils qu'il avait eu d'elle, cet objet de tant d'amour, qui était bien fait, mais dont elle avait négligé de régler le cœur et l'esprit, et que, par un excès de faiblesse et de complaisance, elle avait laissé s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil et de la vanité ont de plus sot et de plus méprisable ; ce fils

enfin, qui était un des plus grands partis qu'il y eût en France, avait à peu près dix-huit ans, quand le père, qui était extrêmement riche, et qui souhaitait le voir marié avant de mourir, proposa à la marquise, sans l'avis de laquelle il ne faisait rien, de parler à M. le duc de... pour sa fille.

La marquise, qui, comme je viens de vous le dire, adorait ce fils et ne respirait que pour lui, non-seulement approuva son dessein, mais le pressa de l'exécuter.

Le duc de..., qui n'aurait pu choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joie la proposition, arrangea tout avec lui, et quinze jours après nos jeunes gens s'épousèrent.

A peine furent-ils mariés, que le marquis (je parle du père) tomba sérieusement malade; il ne vécut plus que six ou sept semaines. Tout le bien venait de lui; vous savez que ma mère n'en avait point, et que, lorsqu'il l'avait épousée, elle ne vivait que sur la légitime de mon père, dont je vous ai déjà dit la valeur, et sur quelques morceaux de terre qu'elle lui avait apportés en mariage, et qui n'étaient presque rien.

Il est vrai que le marquis lui avait reconnu une dot assez considérable, de laquelle elle aurait pu vivre fort convenablement, si elle n'avait rien changé; mais sa tendresse pour le jeune marquis l'aveugla, et peut-être fallait-il aussi qu'elle fût punie du coupable oubli de tous ses devoirs envers sa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ses

droits en faveur de son fils, et de se contenter d'une pension assez modique qu'il était convenu de lui faire, à laquelle elle se borna d'autant plus volontiers qu'il s'engageait à la prendre chez lui, et à la défrayer de tout.

Elle se retira chez ce fils deux jours après la mort de son mari; on l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer; c'étaient de ces procédés froids, quoique honnêtes, dont le cœur ne saurait être content, mais dont on ne pourrait faire sentir ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille, qui était naturellement fière et dédaigneuse, qui avait vu par hasard quelques nobles du pays venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mère, qui la croyait elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le marquis lui avait fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour certains égards qu'elle avait eus jusqu'alors, et se relâcha si fort sur les attentions qu'elle en devint choquante.

Aussi ma mère, qui de son côté avait de la hauteur, en fut-elle extrêmement offensée, et elle lui en marqua un jour son ressentiment.

Je vous dispense, lui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mère; manquez-y tant qu'il vous plaira; c'est plus votre affaire que la mienne, et je laisse au public à me venger là-dessus;

mais je ne souffrirai point que vous me traitiez avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politesse, madame! lui répondit sa belle-fille en se retirant dans son cabinet; mais vraiment le reproche est considérable, et je serais très-fâchée de le mériter; quant au respect qu'on vous doit, j'espère que ce public, dont vous menacez, n'y sera pas si difficile que vous.

Ma mère sortit outrée de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, et n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne fit que rire de la querelle; ce n'était, disait-il, qu'un débat de femmes qu'elles oublieraient le lendemain l'une et l'autre, et dont il ne devait pas se mêler.

Les dédains de la jeune marquise pour sa mère ne lui étaient pas nouveaux; il savait déjà le peu de cas qu'elle faisait d'elle, et la différence qu'elle mettait entre la noblesse campagnarde de cette mère, et la haute naissance de feu le marquis son père; il l'avait plus d'une fois entendue badiner là-dessus, et n'en avait point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune femme rendait au sang de son père, il abandonnait volontiers celui de sa mère à ses plaisanteries; peut-être le dédaignait-il lui-même, et ne le trouvait-il pas digne de lui. Sait-on les folies et les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition, qui n'a jamais pensé que de travers? Y a-t-il des misères d'esprit dont il ne soit capable?

Enfin ma mère, que personne ne défendait, qui n'avait ni parens qui prissent son parti, ni amis qui s'intéressassent à elle (car des amis courageux et zélés, en a-t-on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, et que toute la considération qu'on y peut espérer est, pour ainsi dire, à la merci du bon ou du mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, et dont la reconnaissance ou l'ingratitude sont désormais les arbitres de votre sort); enfin ma mère, dis-je, abandonnée de son fils, dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison où elle était devenue comme un objet de risée, où elle essuyait en toute occasion l'insolente indifférence des valets, même pour tout ce qui la regardait, sortit un matin de chez son fils, et se retira dans un très-petit appartement qu'elle avait fait louer par cette femme de chambre dont je viens de vous parler tout à l'heure, qui ne voulut point la quitter, et pour qui, dans l'accommodement qu'elle avait fait avec son fils, elle avait aussi retenu cent écus de pension, dont elle a été près de huit ans sans recevoir un sou.

Ma mère, en partant, laissa une lettre pour le jeune marquis, où elle l'instruisait des raisons de sa retraite, c'est-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçaient. Elle lui demandait en même temps deux quartiers de sa propre pension, dont il ne lui avait encore rien donné, et dont la moitié lui devenait absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont elle ne pouvait se passer dans cette maison où

elle allait vivre, ou plutôt languir. Elle le priait aussi de lui envoyer le restant des meubles qu'elle s'était réservés en entrant chez lui, et qu'elle n'avait pu faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le soir, à son retour d'une partie de chasse; du moins l'assura-t-il ainsi à sa mère qu'il vint voir le lendemain, et à qui il dit que la marquise serait venue avec lui, si elle n'avait point été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner; il ne voyait, disait-il, dans sa sortie, que l'effet d'une mauvaise humeur qui n'avait point de fondement; il n'était question, dans tout ce qu'elle lui avait écrit, que de pures bagatelles qui ne méritaient point d'attention; voulait-elle passer pour la femme du monde la plus épineuse, la plus emportée, et avec qui il était impossible de vivre? Et mille autres discours qu'il lui tint, et qui n'étaient pas propres à persuader.

Aussi ne les écouta-t-elle pas, et les combattit-elle avec une force dont il ne put se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disait d'illusions, et qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le résultat de sa visite, après avoir bien levé les épaules et joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en sortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandait, avec tous les meubles qu'il lui fallait, qui lui appartenaient, mais qu'on lui changea en partie, et auxquels on en substitua de plus médiocres et de moindre valeur, qui par là ne furent presque d'aucune ressource pour elle, quand elle fut obligée

de les vendre pour subvenir aux extrémités pressantes où elle se trouva dans la suite; car cette pension dont elle avait prié qu'on lui avançât deux quartiers, et sur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la somme, continua toujours d'être si mal payée, qu'il fallut à la fin quitter son appartement, et passer successivement de chambres en chambres garnies, suivant son plus ou moins d'exactitude à satisfaire les gens de qui elle les louait.

Ce fut dans le temps de ces tristes et fréquens changemens de lieux, qu'elle se défit de cette fidèle femme de chambre que rien de tout cela n'avait rebutée, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, et qu'elle plaça chez la marquise de Viry.

Ce fut aussi dans cette situation que la veuve d'un officier, à qui elle avait autrefois rendu un service important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite terre qu'elle avait à vingt lieues de Paris, et où elle allait vivre.

Ma mère l'y suivit; elle y eut une maladie, qui, malgré les secours de cette veuve plus généreuse que riche, lui coûta presque tout l'argent qu'elle y avait apporté; de sorte qu'après deux mois et demi de séjour dans cette terre, se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils, et pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devait, ou pour employer même contre lui les voies de justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçait.

La terre de la veuve n'était qu'à un demi-quart de

lieue de l'endroit où la voiture que nous avions prise s'arrêtait ; ma mère l'y joignit, comme vous l'avez vu, et nous nous y trouvâmes madame Darcire et moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes ; elle n'était point en état de faire de la dépense ; elle avait dessein de vivre à part, de se séparer de nous dans le repas ; et, pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence, elle crut devoir changer son nom, et en prendre un qui m'empêcha de la reconnaître. Revenons à présent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnaissance chez cet aubergiste, nous jugeâmes qu'il était temps d'aller parler à son fils, et que sans doute il serait de retour de sa campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une lettre de ma mère, qui lui apprenait que j'étais sa sœur. Dans la supposition qu'il dînerait chez lui, nous observâmes de n'y arriver qu'à une heure et demie, de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à le trouver sitôt ; il n'y avait encore que la marquise qui fût de retour, et l'on n'attendait le marquis que le surlendemain.

N'importe, me dit madame Darcire, demandez à voir la marquise ; c'était bien mon intention. Nous montâmes donc chez elle ; on lui annonce mademoiselle de Tervire avec une autre dame, et, pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne sait qui nous sommes, nous entrons.

Il y avait chez elle une assez nombreuse compagnie, qui devait apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchais d'elle, et me regarda d'un air qui semblait dire : Que me veut-elle ?

Quant à moi, à qui ni le rang qu'elle tenait à Paris et à la cour, ni ses titres, ni le faste de sa maison n'en imposaient, et qui ne voyais tout simplement en elle que ma belle-sœur ; qui m'étais d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire, dont j'avais lieu de croire qu'elle avait du moins entendu parler, puisque c'était celui de sa belle-mère ; j'allai à elle d'une manière assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser[1].

Je vis le moment où elle douta si elle me laisserait prendre cette liberté-là. Je parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être, et qui me parut signifier ce que je vous dis. Cependant, toute réflexion faite, elle n'osa pas se refuser à ma politesse ; et le seul expédient qu'elle imagina pour y répondre sans conséquence, fut de s'y prêter par un léger baissement de tête qui avait l'air forcé, et qu'elle accordait nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela ; et, malgré mon peu d'usage,

---

[1] *J'allai à elle d'une manière assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser*. Cette marque d'amitié de la part de mademoiselle de Tervire, qui ne saurait ni aimer ni estimer sa belle-sœur, a quelque chose de singulier, qui semble en contradiction avec son caractère noble et sans détour. Ce n'est pas cependant un trait d'hypocrisie ; c'est un trait de vengeance, ou plutôt c'est une juste punition de l'orgueilleuse insensibilité de la marquise.

je démêlai, à sa contenance paresseuse et hautaine, toutes ces petites fiertés qu'elle avait dans l'esprit; notre orgueil nous met si vite au fait de celui des autres, et en général les finesses de l'orgueil sont toujours si grossières! Et puis j'étais déjà instruite du sien; on m'avait prévenue contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas; c'est que j'étais, à ce qu'on disait alors, d'une figure assez distinguée; je me tenais bien, et il n'y avait personne qui, à ma façon de me présenter, dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame, lui dis-je, je juge, par l'étonnement où vous êtes, qu'on vous a mal dit mon nom, qui ne saurait vous être inconnu; je m'appelle Tervire.

Elle continuait toujours de me regarder sans me répondre; je ne doutai pas que ce ne fût encore une hauteur de sa part. Et je suis la sœur de M. le marquis, ajoutai-je tout de suite.

Je suis bien fâchée, mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me repartit-elle en nous faisant asseoir; il n'y sera que dans deux jours.

On me l'a dit, madame, repris-je; mais ma visite n'est pas pour lui seul, et je venais aussi pour avoir l'honneur de vous voir. Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je finis ma réponse par ce compliment-là; mais il faut être honnête pour soi, quoique souvent ceux à qui l'on parle ne méritent pas qu'on le soit pour eux. D'ailleurs, ajoutai-je sans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement

pressée qui doit nous intéresser mon frère et moi, et vous aussi, madame, puisqu'elle regarde ma mère.

Ce n'est pas à moi, me dit-elle en souriant, qu'elle a coutume de s'adresser pour ses affaires, et je crois qu'à cet égard-là, mademoiselle, il vaut mieux attendre que M. le marquis soit revenu; vous vous expliquerez avec lui. Son indifférence là-dessus me choqua; je vis, aux mines de tous ceux qui étaient présens, qu'on nous écoutait avec quelque attention. Je venais de me nommer; les airs froids de la jeune marquise ne paraissaient pas me faire une grande impression; je lui parlais avec une aisance ferme qui commençait à me donner de l'importance, et qui rendait les assistans curieux de ce que deviendrait notre entretien; car voilà comme sont les hommes; de façon que, pour punir la marquise du peu de souci qu'elle prenait de ma mère, je résolus sur-le-champ d'en venir à une discussion qu'elle voulait éloigner, ou comme fatigante, ou comme étrangère à elle, et peut-être aussi comme honteuse.

Il est vrai que ceux que j'avais pour témoins étaient ses amis; mais je jugeais que leur attention curieuse et maligne les disposait favorablement pour moi, et qu'elle allait leur tenir lieu d'équité.

J'étais avec cela bien persuadée qu'ils ne savaient pas l'horrible situation de ma mère; et j'aurais pu les défier, ce me semble, de quelque caractère qu'ils fussent, raisonnables ou non, de n'en pas être scandalisés, quand ils la connaîtraient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mère

sont bien simples et bien faciles à entendre ; tout se réduit à de l'argent qu'elle demande, et dont vous n'ignorez pas qu'elle ne saurait se passer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'est à M. le marquis qu'il faut parler, qu'il sera ici incessamment, et que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-dessus ensemble.

Mais, madame, lui dis-je, tout cet arrangement ne consiste qu'à acquitter une pension qu'on a négligé de payer depuis près d'un an ; et vous pouvez, sans aucun inconvénient, vous mêler des embarras d'une belle-mère qui vous a aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avait.

J'ai ouï dire qu'elle tenait elle-même tout ce qu'elle nous a donné de feu M. le marquis, reprit-elle d'un ton presque moqueur, et je ne me crois pas obligée de remercier madame votre mère de ce que son fils est l'héritier de son père.

Prenez donc garde, madame, que cette mère s'appelle aujourd'hui la vôtre aussi bien que la mienne, répondis-je, et que vous en parlez comme d'une étrangère, ou comme d'une personne à qui vous seriez fâchée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en suis fâchée, mademoiselle? reprit-elle, et à quoi me servirait-il de l'être ? En serait-elle moins ma belle-mère, puisque enfin elle l'est devenue, et qu'il a plu à feu M. le marquis de la donner pour mère à son fils ?

Faites-vous bien réflexion à l'étrange discours que vous tenez là, madame? lui dis-je en la regardant

avec une espèce de pitié. Que signifie ce reproche que vous faites à feu M. le marquis de son mariage? Car enfin, s'il ne lui avait pas plu d'épouser ma mère, son fils apparemment n'aurait jamais été au monde, et ne serait pas aujourd'hui votre mari; est-ce que vous voudriez qu'il ne fût pas né? On le croirait; mais assurément ce n'est pas là ce que vous entendez; je suis persuadée que mon frère vous est cher, et que vous êtes bien aise qu'il vive; mais ce que vous voulez dire, c'est que vous lui souhaiteriez une mère de meilleure maison que la sienne, n'est-il pas vrai? Eh bien! madame, s'il n'y a que cela qui vous chagrine, que votre fierté soit en repos là-dessus. M. le marquis était plus riche qu'elle, j'en conviens; et de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, je ne la défendrai pas. Quant au reste, soyez convaincue que sa naissance valait bien la sienne, qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant, et que toute la province vous le dira. Je m'étonne que mon frère ne vous en ait pas instruite lui-même, et madame Darcire, que vous voyez, avec qui je suis arrivée à Paris, et dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu, voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi, madame, ajoutai-je sans lui donner le temps de répondre, reconnaissez-la en toute sûreté pour votre belle-mère; vous ne risquez rien; rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusés jusqu'ici; réparez l'injustice de vos dédains passés; ils ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vus; ils vous ont sans doute gênée vous-

même; ils auraient toujours été injustes, quand ma mère aurait été mille fois moins que vous ne l'avez crue. Reprenez pour elle des façons et des sentimens dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, et de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendresses du sien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous et à son fils de ce qu'elle deviendrait le reste de sa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens sermons, dit-elle alors en se levant d'un air qu'elle tâchait de rendre indifférent et distrait, et j'attendrais volontiers le reste du vôtre; mais il n'y a qu'à le remettre; on vient nous dire qu'on a servi; dînez-vous avec nous, mesdames?

Non, madame, je vous rends grâces [1], répondis-je avec quelque indignation en me levant aussi, et je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appelez mon sermon. Ma mère, qui ne s'est rien réservé, et que vous et son fils avez tous deux abandonnée aux plus affreuses extrémités; qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebut que vous lui aviez

---

[1] *Non, madame, je vous rends grâces.* Si l'entrevue des deux belles-sœurs a commencé par les petites *picoteries* d'une querelle de femmes, mademoiselle de Tervire se laisse aller, en finissant, à une véhémence d'idées et d'expressions digne des sentimens dont elle doit être animée, et la hardiesse de ses reproches ne le cède point au langage que l'auteur de la comédie des *Deux Gendres* fait tenir, dans une situation à peu près semblable, au négociant de Bordeaux, Frémont, lorsqu'il plaide la cause d'un père délaissé par des gendres ingrats. Mais ici, les circonstances sont encore plus intéressantes : ce n'est point un étranger qui intervient dans les affaires d'une famille

envoyés, et qui n'étaient point ceux qu'elle avait gardés; enfin cette mère qui n'a cru ni son fils ni vous, madame, capables de manquer de reconnaissance; qui, moyennant une pension très-médiocre, dont on est convenu, a bien voulu renoncer à tous ses droits par la bonne opinion qu'elle avait de son cœur et du vôtre; elle, que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être servie, aimée, respectée autant qu'elle le devait être; qui n'y a cependant essuyé que des affronts, qui s'y est vue rebutée, méprisée, insultée, et que par là vous avez forcée d'en sortir pour aller vivre ailleurs d'une petite pension qu'on ne lui paie point, qu'elle n'avait eu garde d'envisager comme une ressource, qui est cependant le seul bien qui lui reste, et dont la médiocrité même est une si grande preuve de sa confiance; cette belle-mère infortunée, si punie d'en avoir cru sa tendresse, et dont les intérêts vous importent si peu; je viens vous dire, madame, que tout lui manquait hier, qu'elle était dans les derniers besoins, qu'on l'a trouvée ne sachant ni où se retirer, ni où aller vivre;

Césunie; c'est une fille qui défend les droits et l'honneur de sa mère; et c'est une fille que sa mère avait abandonnée pour le fils dont elle se voit abandonnée à son tour; et mademoiselle de Tervire s'explique devant une nombreuse assemblée, dont la présence redouble la confusion de la marquise; et les torts imputés ici au fils coupable sont d'une nature encore plus grave et plus odieuse qu'un simple manque de respect et de procédés, puisqu'il s'agit d'une mère réduite à l'indigence, au dénuement le plus absolu, abandonnée à la merci de la pitié publique!

qu'elle est actuellement malade, et logée dans une misérable auberge, où elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pouvait pas payer, et dont on allait la mettre dehors à moitié mourante, sans une femme de ce quartier-là qui passait, qui ne la connaissait pas, et qui a eu pitié d'elle; je dis pitié à la lettre, ajoutai-je; car cela ne s'appelle pas autrement, et il n'y a plus moyen de ménager les termes. Et effectivement vous ne sauriez croire tout l'effet que ce mot produisit sur ceux qui étaient présens; et ce mot, qui les remua tant, peut-être aurait-il blessé leurs oreilles délicates, et leur aurait-il paru ignoble et de mauvais goût, si je n'avais pas compris, je ne sais comment, que, pour en ôter la bassesse, et pour le rendre touchant, il fallait fortement appuyer dessus, et paraître surmonter la peine et la confusion qu'il me faisait à moi-même.

Aussi les vis-je tous lever les mains, et donner par différens gestes des marques de surprise et d'émotion.

Oui, madame, repris-je, voilà quelle était la situation de votre belle-mère, quand nous l'avons été voir; on allait vendre ou du moins retenir son linge et ses habits, lorsque cette femme, dont je parle, a payé pour elle, sans savoir qui elle était, par pure humanité, et sans prétendre lui faire un prêt.

Elle est encore dans cette auberge, d'où son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette auberge, madame, est dans tel quartier, dans telle rue, et à telle enseigne; consultez-vous là-dessus, consultez ces

messieurs qui sont vos amis; je ne veux qu'eux pour juges entre vous et la marquise votre belle-mère : voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frère est absent; voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portais de sa part, et je vous la laisse; adieu, madame.

Une cloche, qui appelait alors mon amie la religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette histoire qui m'avait heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avait duré plus long-temps qu'elle n'avait cru elle-même, et dont je vous enverrai incessamment la fin, avec la continuation de mes propres aventures [1].

---

[1] *Avec la continuation de mes propres aventures*. C'est la fin de ce qui appartient à Marivaux dans ce roman. Voir le *Jugement* en tête de *Marianne*.

FIN DE LA ONZIÈME PARTIE.

DOUZIÈME PARTIE.

Voici, madame, la dernière partie de ma vie [1]. Quel effort, direz-vous, après quatre années de silence! Oh! tant qu'il vous plaira; il s'agit de la conclusion

[1] *Voici, madame, la dernière partie de ma vie.* On a vu dans le *Jugement* que ce livre est de madame Riccoboni. Voici comme on raconte l'anecdote qui fut l'occasion de ce travail d'un genre assez singulier, et dont on ne trouverait guère d'exemples dans les fastes de la littérature :

Saint-Foix soutenant un jour, devant madame Riccoboni, que le style de Marivaux était inimitable, cette dame, déjà célèbre par le succès de plusieurs romans, et jalouse de montrer toute la flexibilité de son talent, se mit à étudier *Marianne*, et en composa la suite. Elle imita si bien la manière et les formes du style de son modèle, que l'illusion est presque partout complète, et qu'à moins d'être prévenu, il est difficile de trouver quelque différence entre la copie et l'original. Saint-Foix lui-même y fut trompé le premier. Il resta convaincu qu'on avait dérobé le manuscrit de Marivaux, et ne put être désabusé que par le témoignage de l'auteur.

Nous pensons que les lecteurs ne verront pas sans intérêt quelques détails sur une dame dont le mérite va leur être attesté par un véritable tour de force littéraire, par un essai dont la difficulté n'a d'égal que le bonheur avec lequel elle a été surmontée.

Mademoiselle de Mézière naquit en 1714. Comédienne et auteur, femme de Riccoboni qui, auteur et comédien lui-même, devait le

de mon histoire et de celle de cette aimable religieuse dont les malheurs m'avaient si vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose, et pouviez-vous de bonne foi me donner moins de temps pour terminer son histoire et la mienne? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'auteur à soutenir, et que j'aurai peut-être encore trop tôt détrompé le public sur mon compte. Un petit génie comme le mien voit toujours quelque imperfection dans son ouvrage; il le corrige et le retouche sans cesse; encore après tout

---

jour à un père et à une mère connus tous deux par la réunion de ce double talent, elle figura long-temps au théâtre, où elle n'eut que des succès médiocres. Mécontente du rang qu'elle tenait sur la scène, et se jugeant, avec raison, capable de s'en ménager un plus distingué dans la littérature, elle y débuta à l'âge de quarante-trois ans par les *Lettres de Fanny Buttler*, qui parurent en 1757, et qui, dit-on, renferment l'histoire de ses premières infortunes. Encouragée par le succès qu'obtint ce premier ouvrage, elle publia l'année suivante, comme une traduction de l'anglais, l'*Histoire du marquis de Cressy*, production remarquable par le fini des détails, et dont La Harpe faisait grand cas. Les *Lettres de milady Catesby* vinrent mettre, dans la même année, le sceau à la réputation de l'auteur. En 1761, madame Riccoboni renonça à la profession de comédienne pour cultiver exclusivement ses talens littéraires, que la modicité de sa pension de retraite rendait pour elle une ressource utile et même indispensable. Voisenon, qui prétend par erreur qu'elle n'avait aucune pension, ajoute, dans ses anecdotes littéraires, qu'on aurait dû lui en donner une pour la récompenser d'avoir quitté le théâtre, et d'avoir fait des romans. Madame Riccoboni ne tarda pas à avoir la vogue, avantage dangereux pour un auteur pauvre, qui, certain du débit de ses ouvrages, les néglige souvent en raison du prix qu'une prévention favorable y attache à l'avance. Cette dame, dit un de ses biographes, pressée par les libraires, ne tira pas du joli sujet d'*Ernestine* tout le parti dont il était susceptible. Néanmoins,

cela ne se hasarde-t-il à le faire paraître qu'après avoir bien prévenu ses lecteurs par sa modestie.

Je vous avouerai, madame, qu'après l'histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour le cloître; une idée bien différente me captiva pour le moment. Vous souvient-il de cet homme de condition qui m'avait proposé de m'épouser? Oui, sans doute; cela est trop intéressant pour l'oublier; si sa manière aisée n'était pas des plus galantes, du moins elle était

---

La Harpe nomme ce petit roman *le diamant* de madame Riccoboni. Aux ouvrages déjà mentionnés succédèrent une imitation d'*Amélie Booth*, roman de Fielding, et l'*Histoire de miss Jenny*, dont l'auteur regretta d'avoir affaibli l'intérêt par de trop longs développemens. « L'étendue de mon esprit, dit-elle à cette occasion, se borne sans « doute à un seul volume. » Deux ans plus tard, parurent les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, dont un incident a fourni à Monvel le sujet de sa comédie de *l'Amant bourru*. Madame Riccoboni arrangea pour le Théâtre-Italien *le Mariage clandestin*, comédie anglaise, que l'auteur, le fameux Garrick, lui avait dédiée, et dont la chute l'empêcha de faire représenter cinq autres pièces qu'elle avait traduites de même en les retouchant. Déjà fort avancée en âge, elle publia, en 1771, les *Lettres de Sophie de Vallière*, et, en 1776, celles de *milord Rivers*, ouvrages où son talent se retrouvait tout entier. Elle se borna depuis à fournir à la *Bibliothèque des Romans* plusieurs nouvelles agréables, dont elle avait inventé les sujets.

L'amitié d'une ancienne actrice, mademoiselle Biancolelli, avec qui elle vivait comme avec une sœur chérie, adoucit les chagrins de sa vieillesse et de sa pauvreté. Elle mourut en 1792, âgée de soixante-dix-huit ans, à la veille de tomber dans un dénuement absolu par suite de la suppression de la pension modique qu'elle recevait de la cour.

Nous n'avons cité que les principales productions de madame Riccoboni. Plusieurs éditions de ses œuvres complètes ont été publiées de son vivant et après sa mort.

franche et naïve; et celle-là vaut bien l'autre, disais-je en mon petit moi-même.. Il a du monde, un grand savoir-vivre, une conversation aisée et très-agréable; car il ne m'était rien échappé pendant tout le temps que nous restâmes avec lui chez madame Dorsin. Oh! çà, Marianne, que feras-tu? (C'est toujours moi qui parle.) Consentiras-tu à épouser ce galant homme? En vérité, je le crois, si ma chère mère le veut; mais que lui donnerai-je? Oh! ici je m'égare, je me trouble; car je n'ai rien, je ne possède rien; mon cœur même n'est plus à moi, il est absolument à M. de Valville; oui, je dis absolument; il m'est impossible de l'oublier, tout ingrat et tout infidèle qu'il est; je serai donc malheureuse, et ce brave homme aussi, puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'en étais là, madame, quand une sœur converse vint me dire : On vous attend au parloir; c'est madame de Miran et madame Dorsin. Bon, dis-je, cela va bien; j'aurai deux conseillères au lieu d'une.

Ah! ma chère mère, que je suis ravie de vous voir! Et aussitôt je saisis sa main, que je baisai avec les plus vifs sentimens de tendresse. Ne soyez pas fâchée, dis-je à madame Dorsin, si mes transports m'empêchent de vous témoigner la plus sincère reconnaissance. Point de complimens avec moi, chère Marianne, répondit-elle; je suis charmée de vos attentions pour cette mère qui vous aime tant.

Eh bien! dit alors madame de Miran, comment te trouves-tu aujourd'hui, chère fille? Ta tristesse continue-t-elle toujours? N'es-tu pas bien en colère contre

mon fils? Pour ma tristesse, ma chère mère, repris-je, elle est extrême; je suis dans un abandon total de moi-même. Je croyais devenir véritablement votre fille; cette idée-là m'avait ravie; mais elle s'évanouit et cause tout mon malheur.

Ma chère fille, répondit madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils; je le crois encore à Versailles; on dit qu'il est très-languissant; il ne voit personne; j'ignore comme cette affaire-ci tournera. Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu seras toujours ma chère fille, je ne t'oublierai jamais; non, c'est une chose assurée. Je t'aime plus que mon fils; entends-tu, Marianne? Cela est vrai, très-vrai.

Ah! ma chère mère, dis-je, vous me ravissez; je ne puis soutenir l'excès de ma tendresse pour vous. Et c'était la pure vérité, madame; mon amour pour madame de Miran était monté au dernier période; l'infidélité du fils avait réuni toutes les facultés de mon âme en faveur de la mère.

Après un moment de silence et après avoir essuyé nos larmes (je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec profusion), je racontai à ma mère et à madame Dorsin la déclaration singulière que l'officier m'avait faite. Vous le connaissez, sans doute, ajoutai-je, et même, m'a-t-il dit, très-particulièrement. Alors ces deux dames se regardèrent en souriant.

Eh bien! ma fille, dit madame de Miran, que penses-tu de cette proposition-là? Est-elle de ton goût?

Oui, certainement, nous le connaissons ; c'est un parfaitement honnête homme, d'une famille distinguée, gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu serais heureuse avec une personne de ce caractère. Je le crois aussi, dit madame Dorsin ; il n'y a pas à balancer un moment. Oui ; mais, madame, répondit ma mère, que deviendra Valville ? Après tout, continua-t-elle, rien ne presse ; je te dirai ma pensée avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te consulter soient écoulés ; mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même. Te plaît-il ? L'aimes-tu déjà, ma fille ? Oh ! que non, ma chère mère ; il s'en faut bien ; mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance ; je raisonne d'une certaine façon, et cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent ; car, ajoutai-je, ma chère mère, que puis-je donner à ce généreux officier pour la récompense de son excessive bonté pour moi ? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur, il est à votre fils ; apporterai-je à un mari, pour toute dot, une âme préoccupée et un cœur enflammé pour un autre ? Voilà un beau présent à faire à ce galant homme ! Non, ma chère mère, je ne puis m'y résoudre ; une pareille ingratitude m'attirerait le mépris des hommes et la colère de Dieu. Du moins, en n'épousant personne, je ne tromperai personne ; je me livrerai entièrement à ma chère mère ; et, en disant cela, j'arrosais sa main de mes larmes.

Cette fille me charme, disait-elle à madame Dorsin ; plus je la connais, plus je me sens d'attachement pour elle. Eh ! qui ne l'aimerait pas avec de pareils

sentimens ? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable enfant.

Nous en étions là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandait mademoiselle Varthon; cette voix n'échappa point à madame Dorsin ; elle crut reconnaître un laquais de M. de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle ; il me vient une pensée. Madame Dorsin, intriguée, prêta l'oreille avec une grande attention, et comprit d'abord la fin de l'aventure. Le laquais donna une lettré à mademoiselle Varthon, qui lui dit d'une voix basse après un instant de silence : Mon ami, informez votre maître que je ne manquerai pas d'aller chez madame de Kilnare. Eh ! comment se porte-t-il depuis hier ? A-t-il vu madame sa mère ? Non, répondit le laquais, il n'ose encore se présenter devant elle; mais je crois qu'il doit lui parler ce soir..... Bonjour, faites-lui bien mes complimens.

Le laquais étant descendu dans la cour, madame Dorsin le vit par la fenêtre, et reconnut le *factotum* de M. de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence. Eh bien! dit-elle à ma mère, que pensez-vous de tout ceci, madame ? Que dites-vous de l'hypocrisie de cette demoiselle Varthon ? N'a-t-elle pas voulu en imposer par son étalage de fierté et de grandeur d'âme ?

Ce que je pense, répond madame de Miran, c'est que mon fils est très-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là ; qu'il s'en repentira, mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous

proteste qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement; et tout de suite, s'adressant à madame Dorsin : Faites-moi un plaisir; vous êtes en liaison avec madame de Kilnare; c'est une femme de mérite qui entend raison; trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue; vous y trouverez mon fils; la Varthon ne pourra contester ce rendez-vous; examinez bien leur contenance; ensuite informez madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils, et du manége de cette jeune fille. Madame Dorsin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature que votre demoiselle Varthon! s'écria madame de Miran; croirait-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation? Tranquillise-toi, ma fille, voyant que mes soupirs me suffoquaient; cette aventure tournera à ton avantage; je prendrai de fortes mesures là-dessus.

Ah! ma chère mère, lui dis-je, de grâce, ne chagrinez point M. de Valville à cause de moi; je ne le mérite pas; son inconstance n'est point blâmable; ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal en disant cela; mon cœur venait de faire un effort qui l'avait épuisé; il fallut me remporter dans ma chambre. Courage! ma chère fille, s'écria ma bonne mère lorsqu'on me conduisait; demain je viendrai te voir; console-toi, mon enfant. Mais je ne pus répondre; on me mit sur mon lit, où je restai une heure sans connaissance.

Après cette crise de chagrin, je me trouvai assez tranquille; je dis tranquille, cela est vrai : car j'étais incapable de goûter ni joie ni tristesse. Je raisonnais cependant en moi-même; mais ce raisonnement-là ne me paraissait ni agréable ni douloureux; mon état ressemblait fort à celui d'un imbécile qui fait des discours où il ne conçoit rien. M'étant levée, je me laissai aller négligemment dans un fauteuil. On m'apporte à manger, je mange; on me présente à boire, je bois; on me parle, j'ouvre de grands yeux et ne réponds rien.

La sœur converse qui me servait, me voyant dans cet abattement, s'écriait de temps en temps : Bon Dieu! sainte Vierge! qu'est-ce que tout ceci? Je crois que cette enfant se meurt. Eh! mademoiselle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal? Point de réponse.

La religieuse, mon amie, arrive aussi; elle m'approche, je ne la vois pas. Bon soir, ma fille. Je ne réponds rien. Eh! mais, me dit-elle, parlez donc; vous est-il encore survenu quelque nouveau sujet de chagrin? Eh! oui, m'écriai-je alors; et je me tus. Mais, de grâce, ma chère enfant, continua-t-elle, dites-moi donc quelque chose. Enfin, à force de me tourmenter, elle réveille un peu mes esprits; la circulation du sang commence à agir; en un mot, mon anéantissement se dissipe peu à peu.

Je lui raconte l'aventure de mademoiselle Varthon. Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? répond ma religieuse; rien du tout..... Quoi! ma révérende mère,

ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire?..... Non, rien. Au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir et à connaître votre rivale; tant mieux; c'est là le seul moyen de s'en rebuter. Vous pensez bien, ma fille, qu'étant épris de ses charmes, ces charmes captiveront toujours son cœur, s'il ne découvre pas ses défauts. Eh! comment voulez-vous qu'il les connaisse, à moins qu'il ne la fréquente? Ses premières impressions subsisteront; que dis-je? ce n'est pas assez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connaît que médiocrement la personne aimée. Il n'y a donc que les fréquentes conversations qui puissent diminuer sa tendresse pour elle; car je suis presque certaine qu'il n'est qu'ébloui des grâces de la Varthon; de sorte que ce sera un bonheur pour vous, puisque vous vous figurez que c'est un bonheur de ramener un infidèle amant. Oui, je le répète, c'est un avantage qu'il la voie et qu'il la pratique souvent. Cette fille est simple, fière et coquette tout ensemble, naturellement brouillonne. M. de Valville ne manque point de pénétration; il connaîtra bientôt tout ce que vaut sa nouvelle conquête, et cette connaissance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un sujet qui vous est inférieur à tous égards.

Ainsi, ma fille, que ces visites furtives n'altèrent point votre repos; vous devez bien plutôt vous en réjouir : c'est un courrier qui annonce votre triom-

phe [1]; car vous concevez aisément qu'une fille, quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ses appas quand elle est assez imprudente pour accorder des rendez-vous. Ces rendez-vous plaisent d'abord à un amant, cela est vrai; mais lorsqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conséquence; cette trop grande facilité dans une maîtresse lui cause toujours des soupçons; ces soupçons-là s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minuties. Un amant qui a de l'esprit juge par ce premier rendez-vous qu'il en est aimé; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille qui commence à s'oublier passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence; ces bagatelles, toutes frivoles [2] qu'elles lui paraissent, la mènent plus loin encore: cette aisance rebute bien vite un amant délicat, et le rend toujours infidèle.

M. de Valville va tracasser de cette manière avec la Varthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois; après quoi il fera des réflexions; il comparera votre mérite et votre façon d'agir avec les manières et l'esprit de cette nouvelle maîtresse. L'examen fait,

---

[1] *C'est un courrier qui annonce votre triomphe.* Ici le *calque* nous paraît infidèle. C'est l'usage des imitateurs d'exagérer les défauts de leur modèle; et Marivaux, quoique son empressement à peindre toutes les finesses de la nature l'entraîne quelquefois au-delà du naturel, n'aurait sans doute jamais, surtout en faisant parler une simple religieuse, transformé des *visites furtives* en *courrier qui annonce un triomphe.*

[2] *Ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles lui paraissent, la mènent*

adieu mademoiselle Varthon; son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, madame, que cette bonne religieuse me ravissait en parlant de la sorte; il me paraissait qu'elle raisonnait assez juste; du moins ce raisonnement-là flattait mon faible cœur par l'endroit le plus sensible; son discours séduisant me ramena tout-à-fait dans mon bon sens; de sorte que je dormis cette nuit d'un profond sommeil, et que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de mademoiselle Varthon.

Le matin, dès que mon amie entra dans ma chambre, je courus l'embrasser avec des démonstrations de joie qui la ravirent: Ah! Dieu soit béni, ma chère fille! Vous voilà à merveille, et telle que je vous veux; allons, tout tournera bien; n'est-il pas vrai, Marianne?

Je l'espère, répondis-je; je me sens extrêmement soulagée; la tranquillité commence à s'emparer de mon âme, ce qui me fait bien augurer pour la suite.

J'en suis charmée, ma fille, me dit-elle en collant son visage sur le mien. Eh bien! puisque vous êtes

---

plus loin encore. La consolatrice de Marianne traite ici une matière bien délicate pour une religieuse, et il semble qu'elle est un peu trop familiarisée avec la marche de *ces choses-là*. Si nous appuyons autant sur ces remarques, c'est moins par un esprit de critique dirigé contre les efforts ingénieux de madame Riccoboni, que pour l'honneur de Marivaux, sur qui semblerait tomber le reproche de fautes qu'on croirait inspirées par son exemple. Or, nous avons vu jusqu'ici combien il était rare que Marivaux s'écartât, pour le fond des idées, des convenances d'une position ou d'un caractère donné.

mieux (et en effet, je vous trouve très-fraîche ce matin), racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec madame de Miran touchant la proposition de l'officier.

Rien, chère amie, dis-je; elle ne s'est point encore déterminée sur ce point, ni moi non plus. D'ailleurs, nous fûmes interrompues par le laquais de M. de Valville, qui apporta la lettre à mademoiselle Varthon; cette triste catastrophe m'obligea de quitter ma mère. Eh bien! reprit-elle, voulez-vous savoir ma pensée là-dessus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation; je me trouve si bien de vos conseils, que je serai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois faire dans cette occasion.

Voici donc, Marianne, ce que je pense à ce sujet. Savez-vous, ma chère fille, qu'un homme de ce caractère mérite votre attention? Vous me direz, il est vrai, que votre cœur est prévenu, que vous ne l'aimerez jamais; cela sera faux, Marianne; c'est là votre pensée aujourd'hui, je le crois; mais vous changerez de sentiment, ma fille : c'est moi qui vous le prédis. Vous oublierez M. de Valville, quand vous aurez mûrement réfléchi sur le mérite de cet homme; la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre estime fera impression sur votre âme; sa déférence, ses manières, sa tendresse, tout cela, dis-je, captivera peu à peu votre attention. Cette attention-là produira l'estime : or, Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour; je suppose ici un hymen, et que votre infidèle ne revienne plus vers vous.

Oui, chère fille, je soutiens qu'un homme poli et

aimable de cœur et de sentimens, quelque âgé qu'il soit, touche toujours notre âme; c'est d'abord par reconnaissance, ensuite par estime; de l'estime on passe à l'amitié, et de l'amitié à la tendresse. Tel est, ma chère fille, tel est le cercle qui enchaîne insensiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet officier, cependant vous avouez que sa manière de s'expliquer vous a plu; vous êtes outre cela convaincue qu'il a du mérite et une âme noble, en un mot, de très-belles qualités; vous voilà déjà à la première démarche qui vous portera à l'aimer; bientôt son respect (je dis son respect, car sa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous) touchera votre cœur; ajoutez ensuite un amour tendre et constant, des manières prévenantes, et jugez si vous pourrez y résister. Non, Marianne, je vous connais trop pour me tromper; oui, je vous le répète, vous serez heureuse, Marianne, et même très-heureuse avec un homme de ce caractère.

Vos raisons, ma chère amie, lui dis-je, sont convaincantes; elles me plaisent infiniment; j'avoue même que l'espérance dont vous me flattez, d'oublier un jour M. de Valville, pourrait m'obliger à cette démarche; cependant je vous accorde que ce galant homme pourrait me rendre heureuse; mais où trouverai-je une mère semblable à madame de Miran? et que ferai-je de la tendresse excessive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous; oh! qu'il y aura de différence! Son amitié me tient lieu de tout aujourd'hui; peu à peu elle m'oubliera; je n'aurai plus

besoin de son secours, je ne la verrai que rarement; cette idée seule, oui, cette seule idée, ma chère amie, me retiendrait, quand mon cœur ne serait pas aussi attaché à M. de Valville; cependant elle est la maîtresse de mon sort, je terminerai cet hymen dès qu'elle me l'ordonnera; mais laissons cette matière. Faites-moi le plaisir de finir vos aventures, et soyez persuadée que vos discours adouciront l'amertume des miennes.

Eh bien! dit-elle, j'y consens; mais promettez-moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliser, et que vous serez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je promis une amitié éternelle, qu'elle continua ainsi son histoire :

Ma chère fille, dit-elle, vos sentimens ont fait de vives impressions sur mon cœur; je vous suis attachée pour toute ma vie par les liens d'une parfaite amitié; et cette amitié ferait tout le bonheur de ma vie, si je pouvais espérer de vivre toujours avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultais donc que ma satisfaction, je louerais votre dessein, et je vous engagerais par mille façons à embrasser la vie religieuse; mais ma tendresse m'oblige à vous prier de ne rien faire sans vous être long-temps consultée.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive; écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire; profitez de mon exemple, et ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des grâces, j'ai aimé et j'ai cru être aimée. Dursan, cet amant chéri, après avoir obtenu un régiment, eut encore une succession considérable à laquelle il ne s'attendait pas; il devait m'élever à un état brillant; cependant mes soupçons jaloux firent son infortune et la mienne; sa prétendue inconstance (car je le croyais infidèle) a causé mon entrée dans le cloître. Je me persuadais que cette démarche réduirait mon volage au désespoir; trompée par ces fausses images, j'ébauchai et je consommai tout de suite mon sacrifice.

Il vous souvient, sans doute, Marianne, de la visite et du discours que je fis à ma belle-sœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fière duchesse, je revenais triomphante; rien ne flatte plus notre amour-propre que d'humilier l'orgueil de ceux qui nous méprisent; mais, hélas! chère amie, que je payai cher ces mouvemens de satisfaction! A peine fus-je de retour à l'auberge où était ma mère, qu'elle expira entre mes bras, et ne put proférer que ces paroles : Venez, ma chère fille; embrassez votre mère; oubliez mon peu de tendresse pour vous; ah! que ne puis-je réparer ma faute! J'expire, ma fille; et elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon désespoir fut aussi grand qu'il était juste. Madame Darcire, pénétrée de mon état, me fit transporter dans notre appartement, où je restai fort long-temps comme immobile; il est même certain que j'aurais fini ma triste vie sans le secours de cette dame et de M. Dursan, qui arriva

peu de temps après ce funeste accident. Dursan, plein d'une respectueuse tendresse, trouva cependant le moyen de me consoler; il me disait sans cesse que notre prochaine union devait ramener mon courage, s'il était vrai que j'eusse pour lui quelques sentimens de compassion.

Pendant que je fixais toutes mes pensées sur cette flatteuse espérance, j'appris que mon frère et sa femme, bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chère mère, étaient retournés tout à coup à la campagne, sans avoir laissé aucun ordre pour ses funérailles; je n'appris même aucune de leurs nouvelles; mais je m'en consolai. L'agréable idée que je me formais de m'unir à Dursan, me tint lieu de tout; et je compris par là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-temps un cœur amoureux.

Environ un mois après ce triste événement, madame Darcire retourna en province; me trouvant seule, je me déterminai à entrer dans un monastère, afin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'amour ne laissait pas de s'opposer à ma résolution; il me faisait envisager les funestes suites du parti que je voulais prendre, et il cherchait à m'effrayer par les rigueurs de l'absence; mais toujours en garde contre ses mouvemens, il eut beau se faire sentir, mon devoir en triompha; sûre du cœur de Dursan, je pris donc le parti de venir ici pour six mois; la tendresse pour mon infortunée mère ne put obtenir un terme moins long; j'imposai encore silence aux amoureux

mouvemens de mon âme, et j'obligeai mon amant de souffrir ce délai; c'est cependant ce qui a été la source de mes plus cuisans chagrins.

Dursan était d'une figure trop aimable pour ne pas blesser un cœur, quelque indifférent qu'il pût être. Mademoiselle de L....., très-susceptible d'impressions, le voyait souvent; il occupait avec sa mère un quartier de leur hôtel. Cette demoiselle, qui possédait des biens immenses, touchée du mérite de ce jeune et aimable cavalier, s'était laissé surprendre à un amour violent; cet amour impétueux la poussa à nous trahir; elle m'inspira de la jalousie, elle lui insinua des soupçons.

Une fille éperdument amoureuse ne ménage rien pour parvenir à ses fins: elle crut qu'en nous désunissant elle le rendrait sensible à ses charmes; elle s'abusa et nous trompa tous deux. Il fut outré de mes froideurs, et moi de sa prétendue inconstance; il va comme un désespéré joindre son régiment, et je prends le voile; il ignorait ma résolution, je ne savais rien de sa fuite. Cette perfide amie (car elle avait gagné mon estime et ma confiance par des manières flatteuses et infiniment prévenantes), cette perfide, dis-je, profita adroitement de cette séparation. Elle informa Dursan, par des lettres pleines d'artifice, qu'un autre me captivait, et qu'un hymen allait bientôt nous unir à jamais; la rage s'empare de son esprit, il se marie sans amour; je me fais religieuse sans vocation; pendant qu'il forme ses liens, j'en formai d'autres pour m'asservir à un dur esclavage. A peine

eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avaient environnée jusque-là s'éclipsèrent. Je connus, mais trop tard, qu'abusée par des sentimens équivoques, mes démarches avaient été trop précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Dursan, de retour à Paris, apprend avec surprise mes engagemens; il ne sait que penser de ma conduite; cette idée l'inquiète, le trouble; il veut s'en éclaircir.

Une dame de ses amies, avec laquelle je n'avais aucune habitude, vient au parloir, me demande et m'instruit du désordre de Dursan; j'apprends les motifs qui l'avaient engagé à me quitter brusquement. Frappée de ce dénouement, mes larmes furent les seuls interprètes des sentimens de mon âme; cette dame lui en fait un récit touchant.

Mon amant trouve le moyen de me parler, il se justifie; je m'explique; il connaît la malice de sa pernicieuse confidente, et la trame qu'elle avait ourdie pour nous désunir. Ses soupirs, ses sanglots, ne me prouvent que trop son innocence. Alors je sens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite : mon malheur est sans remède; son infortune est sans ressource.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre situation; pour moi, l'état où je me trouvai réduite serait impossible à exprimer. Mon âme alors est agitée des plus cruels transports; la clarté s'éclipse tout à coup de mes yeux; je tombe pâmée au milieu du parloir.

La tourière, qui entendit le bruit de ma chute,

accourt en diligence. Mon amant, assuré qu'il me venait du secours, se retire pour épargner ma réputation et cacher son désordre; il ne pouvait me soulager à cause des grilles qui nous séparaient. Revenue de ma faiblesse, je me trouve dans mon lit attaquée d'une fièvre ardente. Que vous dirai-je, chère fille? Je restai six mois malade et languissante, pendant lesquels je reçus nombre de lettres du malheureux Dursan. Ces lettres, bien loin de me calmer, aigrissaient ma douleur; plus je réfléchissais, plus ces réflexions-là devenaient cruelles. Ah! disais-je, perdre ce que l'on aime et ce qui peut rendre heureuse, c'est un malheur; mais le perdre par sa faute, c'est un sujet de s'affliger d'autant plus grand, qu'on ne peut se plaindre que de soi-même.

Ces plaintes irritèrent mes désirs; mes désirs augmentèrent mes peines. La situation de mon amant était à peu près égale à la mienne; c'est une espèce de soulagement, cela est vrai, Marianne; cependant, pensais-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa tristesse; les plaisirs où sa naissance l'engage adouciront peu à peu ses amertumes; il m'oubliera; je ne l'oublierai jamais. Je le croyais alors comme vous, ma fille; oui, répétais-je sans cesse, il sera toujours gravé dans mon cœur; mon esprit en est tout rempli, je n'ai rien pour me distraire. Cependant ma flamme, qui n'était qu'assoupie, reprit toute son activité; mon esclavage m'effraya; la dévotion me parut fade et insipide; j'envisageai les austérités de ma règle comme un joug pesant et

insupportable. Ah! ciel, que vais-je devenir? Envoyez-moi une grâce supérieure à mon amour, m'écriais-je à chaque moment. Mais, pensais-je, l'ai-je méritée, cette grâce? Mon faible cœur, plus susceptible de tendresse humaine que d'impressions divines, est-il capable de la goûter? Ah! chère amie, comment vous peindre ma détresse? Que de plaintes amères! Que de sanglots cuisans! Que de soupirs échappés!

La discipline religieuse n'avait presque pas encore fait d'impression sur mon esprit; je n'avais point ces dehors imposans si nécessaires à ma profession. Ici l'amie dont je vous ai rapporté les discours dans la huitième partie de ma vie[1], informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler; elle y réussit peu à peu; son langage paraissait tendre et pathétique. Elle avait essuyé la même disgrâce; j'écoutai donc ses consolations, et ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'abbesse, qui avait dans ce temps quelque bienveillance pour moi, à me donner une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'oc-

[1] *Ici l'amie dont je vous ai rapporté les discours dans la huitième partie de ma vie.* Voilà une distraction inexplicable. C'est mademoiselle de Tervire dont Marianne rapporte les paroles, et c'est mademoiselle de Tervire qui dit: *La huitième partie de ma vie*, comme pourrait faire Marianne, si c'était elle qui parlât. Il fallait, pour tomber dans une inconséquence si palpable, que madame Riccoboni eût l'esprit bien préoccupé par les difficultés de la tâche qu'elle s'était imposée. Mais comment cette inadvertance, qui n'aurait pu être commise par Marivaux, échappa-t-elle aux regards de Saint-Foix et de tous ceux qui eurent communication du manuscrit? Comment ne servit-elle pas à leur faire découvrir *la fraude et l'erreur?*

cupation. On me fit seconde maîtresse des pensionnaires; il fallut obéir; mais cet emploi, convoité par plusieurs de nos sœurs, me coûta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire; après cela décidez si vous êtes appelée pour le cloître, et si un volage amant, qui reviendra bientôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assurée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé, à cette façon d'agir et de penser qui n'est connue que des grandes âmes, à ces charmes séduisans qui vous captivent tous les cœurs, à cet esprit orné des plus aimables qualités. Oui, ma fille, cela est certain; il est plus à plaindre que vous; il connaît déjà sa faute, et sent plus le poids de son inconstance que vous ne sentez celui de son infidélité. Il vous a trop aimée pour ne plus penser à vos charmes.

Ah! ma révérende mère, lui répondis-je, épargnez mon faible cœur; ne flattez ni ma vanité ni mon amour. Si M. de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de madame sa mère qui m'aime, et avec laquelle il doit garder des mesures. Son cœur a encore toute sa tendresse, elle n'a changé que d'objet. Mademoiselle Varthon a des grâces, et ces grâces me l'ont enlevé; cette espérance me paraît vaine, je n'ose m'en flatter. C'est donc nourrir ma passion de vouloir me repaître de cette chimère; je ne vois aucune apparence de retour; oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette pensée-là me désole. Mais je vous ai interrompue, chère amie; ache-

vez, de grâce, vos aventures. La religieuse reprit ainsi la suite de son discours :

Rien, dit-elle, ma fille, n'est plus méprisable que l'envie; rien cependant de plus en vogue dans le siècle où nous vivons; vous devez croire qu'elle règne quelquefois dans les monastères; et le malheur est, quand une fois cette passion s'est emparée d'une âme dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner ne connaît, si j'ose le dire, ni probité ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous haît, une ennemie vous calomnie; une dévote, ou, pour mieux dire, une bigote jalouse de votre bonheur est plus à craindre qu'une lionne en furie; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir et vous perdre, et ces ressorts-là ne manquent presque jamais. De là les cabales, les intrigues dans une communauté, les espionneries [1] pour découvrir vos démarches et empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales, on obscurcit vos plus droites intentions; un cœur gâté par ce fatal venin ne se ressent plus de l'humanité; oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt c'est une parole indiscrète qu'on traite de scandaleuse, une faible irrévérence qu'on nomme impiété. Est-on au parloir? On a entendu, publiera-t-on, des conversations tendres et équivoques; on fait voler ces dis-

---

[1] *Les espionneries*. Ce mot n'est pas français; il faut dire *espionnage*, dont l'*Académie* n'offre aucun exemple au pluriel.

cours de bouche en bouche ; c'est un secret qu'on vous confie, très-persuadée que vous ne le garderez pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troisième à une quatrième ; on augmente toujours la narration ; insensiblement les supérieures en sont informées, elles se préviennent et s'indisposent contre vous. Vous l'ignorez pendant un certain temps ; leurs soupçons, qui ne sont encore que de faibles indices, se fortifient peu à peu ; ensuite on vous tourmente, la plus légère faute est punie avec la dernière rigueur ; alors votre amour-propre s'irrite ; le cœur se révolte ; vous criez à l'injustice ; en un mot, vous devenez le martyr de votre tempérament [1] et la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige et devient tiède dans la pratique de la vertu ; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance ; vous n'y trouvez ni goût ni plaisir, parce que vous ne jouissez pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de votre état étant attiédie par les mortifications qu'on vous fait essuyer, le ressentiment triomphe ; et ce ressentiment vous dévore, parce qu'il s'irrite de l'impuissance même où vous êtes de vous venger ; alors tout vous déplaît ; rien ne vous

---

[1] *Vous devenez le martyr de votre tempérament.* Ce mot dans une pareille circonstance est assez déplacé. On le trouve cependant employé chez les auteurs contemporains de Marivaux, dans un sens pareil à celui qu'il a ici, et il paraît que cet emploi ne blessait point alors les convenances.

console; adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puériles minuties; elles deviendraient très-pesantes, si vous y étiez exposée. Une âme qui a des sentimens, et qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paraissent, ils vous troublent, vous inquiètent, vous affligent, et produisent la nonchalance, la froideur; or, il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble et sincère, si vous pourriez vous accommoder de cette manière de vivre? Vous sentez-vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chère fille.

Non, chère amie, lui répondis-je; ma piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte; j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer qui de la vertu ou de l'amour-propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne; je pense que vous me connaissez, que votre pénétration m'a comprise. Élevée d'une certaine manière, j'ai toujours chéri la vertu, et une noble élévation d'âme m'a constamment, grâces au ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas! déjà j'avais éprouvé son noir venin; ce scélérat d'abbé, neveu du baron de Sercour, comme je vous l'ai raconté, m'avait fait vivement sentir de quoi la calomnie est capable; cependant je n'éprouvai dans cette

occasion qu'un faible essai de sa malignité; vous allez en juger.

Presque consolée d'avoir perdu mon amant pour jamais, je commençais à en faire un sacrifice à Dieu, lorsque de cuisans chagrins me replongèrent dans un tel anéantissement que le courage m'abandonna entièrement.

Une de nos sœurs, qui avait conçu de la jalousie contre moi à cause de ma charge de sous-maîtresse des pensionnaires, informée de mon histoire, de la cause de ma maladie, et de cette langueur qui ne me quittait point, exagéra tellement ma situation, qu'à peine y paraissait-il de la vraisemblance. On est un peu fière, quand on n'a rien à se reprocher : je méprisai ses contes, et mes mépris achevèrent de la révolter.

Mon amant séjourna à Paris environ deux ans; il m'écrivait tous les jours des lettres, et venait me voir une fois chaque semaine. Je jouissais alors d'une assez grande liberté; mais cette liberté ne me faisait point oublier mon devoir ni ce que je me devais à moi-même. Ma passion était encore forte, je l'avoue; celle de Dursan ne paraissait point ralentie; cependant les conseils de mon amie m'avaient fortifiée contre les sentimens de ma tendresse. Je n'étais point tout-à-fait tranquille; mais je ne sentais point ce feu ardent qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettais quelquefois sa perte et la précipitation avec laquelle je m'étais séparée du monde; ma langueur en était une preuve;

je ne lui en faisais point un mystère. Les soupirs et les larmes de cet aimable cavalier me pénétraient; il m'attendrissait, il est vrai; mais son respect était grand, et ma modestie ne se dérangeait point. Cependant, le croirez-vous, Marianne? on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout à coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette sœur jalouse surprit quelques lettres de mon amant, qui n'étaient assurément que tendres. Il est vrai qu'une religieuse ne doit jamais entretenir de pareil commerce, et je sais que c'était une imprudence et une démarche peu convenables; mais je n'ai jamais cru que cette imprudence et cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'abbesse, déjà prévenue contre moi, regarde ces lettres comme une preuve d'un affreux déréglement, et, sans nulle autre information, me fait enfermer dans une étroite prison, où je restai une année sans pouvoir me justifier. Ma nourriture était un peu de pain et d'eau.

Vous devez penser, chère fille, que ce désastre me terrassa; j'ignorais les raisons de ma captivité, et cette incertitude causait mon plus grand supplice; ma conscience ne me reprochait point de faute capitale, ni contre mon devoir ni contre mon honneur; je ne pensais donc pas mériter une pénitence si sévère.

Personne ne m'approchait; j'étais en opprobre à toute la communauté; une sœur converse, qui m'ap-

portait ma nourriture, me regardait avec mépris; jamais elle ne répondait à mes questions que par d'amers reproches. Jugez, chère amie, de mon état; une dure et rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint qui me rongeait l'âme, des vœux qui m'asservissaient à vivre toujours dans l'oppression et dans la gêne, ne sont-ce pas là de cuisans déplaisirs? Où trouverez-vous un cœur assez noble, une âme assez dégagée des sens, qui soutienne avec une ferme constance de tels revers? Ah! Marianne, vos chagrins approchent-ils de ces malheurs-là? Non, ma chère fille, il s'en faut de beaucoup. Qu'en pensez-vous, Marianne? Mais je finis: vous me paraissez trop attendrie; mon récit vous touche; eh bien, il me reste peu de chose à vous dire.

Heureusement pour moi, l'abbesse, qui ne m'aimait pas, mourut le onzième mois de ma captivité. La religieuse jalouse, qui m'avait rendu de si mauvais services auprès d'elle, tomba aussi malade et fut sur le point de mourir. Touchée de repentir, elle avoua [1] qu'elle m'avait trop noircie, et demanda pardon à toute la communauté de son indigne procédé à mon égard. La nouvelle abbesse, moins prévenue que la précédente, me fit sortir de prison; elle me

[1] *Tomba aussi malade et fut sur le point de mourir. Touchée de repentir, elle avoua.* C'était bien d'imiter Marivaux; mais il ne fallait pas le répéter. Ce moyen de justifier mademoiselle de Tervire est précisément le même que Marivaux a fait servir à la justification de cette jeune orpheline, lorsque l'hypocrite abbé l'avait rendue victime d'une odieuse calomnie.

trouva dans un état qui lui arracha des larmes; de sorte qu'elle ne négligea rien pour me consoler et pour réparer mon honneur flétri.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce désastre me soit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'est emparée de mon âme, et c'est la raison qui m'a portée à être presque toujours seule. Vous avez su, belle-Marianne, trouver le secret de m'attacher; mais ce n'est qu'après bien des réflexions que je me suis livrée au plaisir de vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chère amie, profitez-en pour sonder votre cœur; ne vous engagez à la vie religieuse qu'après un sérieux examen, puisque c'est d'une bonne vocation que dépend la félicité de cette vie et de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin. La vie est sujette à tant de contretemps, que vous devez regarder la perte d'un amant comme la moindre de toutes les afflictions. C'est ainsi qu'elle finit son histoire.

Je vous dirai, madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable religieuse; je dis aimable, ce n'est pas encore lui rendre justice; car, outre mille qualités respectables, elle avait beaucoup de piété et de religion. Dès ce moment (je pense vous l'avoir déjà dit) le cloître me parut un asile mal assuré pour mon repos; mes pensées sur une semblable retraite changèrent tout-à-fait, et j'entrevis assez que c'était moins la piété qu'un amour-propre blessé qui avait produit dans mon cœur le goût de la vie religieuse. Or, dis-je en moi-même, une vocation

de cette espèce est plus propre à m'attirer la colère de Dieu que son amour; aussi n'y pensai-je plus dans la suite.

A peine la religieuse mon amie eut-elle fini ses aventures, qu'on vint m'avertir que madame de Miran m'attendait au parloir. Je m'y transportai avec vitesse et criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles : Ah! bonjour, ma chère mère; eh! comment vous portez-vous? Bonjour, ma chère fille. Cela va-t-il mieux qu'hier? Sais-tu bien que j'ai pensé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé? Alors me voyant à découvert : Eh mais! ton visage me paraît tout-à-fait bien. Eh bon Dieu! tu ris; qu'est-ce que cela signifie, petite fille? Vraiment, tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau? Il le faut bien; car je te trouve gaie, et presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris, par mademoiselle Varthon, des nouvelles de mon fils? Est-il venu te voir? Sais-tu ce qui se passa hier chez madame de Kilnare? Pendant ce récit, je raisonnais en moi-même : *Mon fils*, répétais-je tout bas, *est-il venu te voir? Sais-tu ce qui s'est passé hier chez madame de Kilnare?* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle. Mais il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

Eh! non, ma chère mère, répondis-je avec vivacité, je ne sais rien; je ne vois plus cette demoiselle. Tu fais sagement, Marianne; je loue ta fierté. Eh bien! tu en apprendras tantôt des nouvelles chez madame Dorsin; elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner

chez elle. Va t'habiller promptement ; en attendant, je dirai un mot à l'abbesse, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, madame, me regardait ; mais elle ne m'en parla que lorsque nous fûmes en carrosse. Vous devez penser que je ne restai pas longtemps à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mère ; ce fut moi qui l'attendis ; cela était dans l'ordre.

Me voilà partie, non pas sans soupirer. Je n'avais trouvé personne avec ma mère, et son fils, qui s'y trouvait ordinairement, me fuyait au lieu de m'attendre. En un mot, M. de Valville ne paraissait plus ; cette pensée-là me fit rêver.

Ma fille, tu es bien sombre, me dit ma chère mère ; j'en devine la raison ; tranquillise-toi, ajouta-t-elle ; la patience vient à bout de tout. Sais-tu, petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'abbesse ? Non, ma chère mère. Eh bien ! c'était pour te retirer du couvent. Tu n'y retourneras plus ; tu demeureras avec moi ; c'est une chose résolue ; tout est terminé avec cette dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mère eut prononcé ces dernières paroles, je me jetai à son cou malgré le mouvement de sa voiture. Ah ! m'écriai-je en fondant en larmes, est-il possible, ma chère mère ? Quel ravissement pour moi ! Comment puis-je reconnaître tant de bontés ? Vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille ; calme tes transports, n'en dis rien à personne ; mais raconte-moi ce qui a diminué ta tristesse depuis hier ; car je te trouve bien tranquille. Je lui fis alors

un détail succinct de l'histoire de la religieuse que j'aimais. En vérité, voilà une aimable personne, dit madame de Miran; je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir su trouver le moyen de te consoler.

En achevant ces mots, nous arrivâmes chez madame Dorsin, où il y avait une nombreuse compagnie, dans laquelle je distinguai l'officier dont je vous ai parlé, et qui joua auprès de moi le personnage le plus galant, pendant tout le temps que nous fûmes chez cette dame.

Dès que madame Dorsin m'eut aperçue, elle vint m'embrasser. Bonjour, Marianne, me dit-elle. Eh! comment avez-vous passé la nuit? Assez mal, madame, répondis-je; mais je suis beaucoup mieux présentement. Il me le paraît ainsi; tant mieux, j'en suis ravie. Alors me tirant dans l'embrasure d'une croisée: Votre mère, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris? Non, madame, non. Eh bien! ce soir nous souperons ensemble chez elle; nous serons seules et nous parlerons de vos affaires.

On vint avertir que le dîner était servi. Ma mélancolie se dissipa pendant le repas; la conversation fut relevée par des discours si nobles, que je fis trève avec tous mes déplaisirs. Je parlai peu; mais le peu que je dis fut écouté et applaudi. Le gentilhomme, je veux dire l'officier en question, qui s'était placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies; j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplurent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut sur divers sujets. Je sentais que

mon petit cœur s'applaudissait et lui disait : Oh! monsieur, vous avez bien de l'esprit. Ma vanité, eh! oui, madame, ma vanité en fut flattée; mon amour-propre y prit garde, et s'en félicita. Quoi! Marianne, pensais-je, cette petite fille si méprisable, avoir captivé un homme si rempli de mérite! un homme de qualité, riche, bien fait! Oui. Posséder toute l'estime et la bienveillance de cet homme-là, n'est-ce pas une victoire bien complète, un triomphe tout-à-fait glorieux? Que dois-je donc espérer dans la suite? Mes chagrins, oh! oui, mes chagrins se dissiperont; j'envisage un bonheur parfait.

Ce faible raisonnement, tout puéril qu'il était, me fit impression; que dis-je, impression? Ce n'est pas assez; il me mena fort loin, et je me trouvai dans un moment si favorable pour lui, que si madame de Miran, ma mère, m'avait dit alors : Optez, ma fille, entre mon fils et ce galant homme; je crois en bonne foi, oui, je suis presque certaine que j'aurais imité M. de Valville, en devenant infidèle. Jugez après cela, madame, si on peut compter sur soi, et assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint là; de sorte que, mon admiration pour l'officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renouvelèrent tout à coup pour M. de Valville; et ces idées-là me causèrent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma mère, qui, en présence de madame Dorsin, me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avait montré, et dont

je vous ai parlé ; jugez de mon excessive joie. Son portrait y était encore ; autre redoublement de plaisir. Mais finissons tous mes transports, parlons de M. de Valville et de sa nouvelle maîtresse. C'est madame Dorsin que vous allez entendre ; écoutez-la, s'il vous plaît ; elle me vaut bien ; oui, assurément ; elle ne vous ennuiera pas, je vous le promets ; eh bien ! elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient sans doute de la commission que madame de Miran me donna hier, après que le laquais eut apporté la lettre de mademoiselle Varthon. Eh ! oui, madame, répondis-je ; cette aventure-là n'échappera pas sitôt à ma mémoire ; elle a pensé me donner la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel, que toutes les facultés de mon âme en furent suspendues pendant un espace de temps assez considérable ; et, sans les consolations de la religieuse mon amie, je ne sais comment ma défaillance aurait tourné ; cela est bien vrai, madame ; jamais personne n'a été si triste.

On le serait à moins, reprit-elle, chère Marianne ; vous me fîtes compassion, oui, grande pitié ; j'en fus émue jusqu'aux sanglots. Eh bien ! continua-t-elle, je me rendis chez madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me faire annoncer, et je fus introduite dans le salon, où je trouvai M. de Valville aux pieds de votre rivale. Ma présence imprévue les déconcerta et leur causa un dérangement

extrême. A peine M. de Valville eut-il la force de se lever de sa posture galante; il me salua avec une physionomie si renversée, que je fus touchée moi-même de son état. Ah ! monsieur, lui dis-je, vraiment je suis bien mortifiée de vous distraire ; votre attitude auprès de mademoiselle était trop modeste pour vous déranger ; mon Dieu ! que je suis fâchée ! mais oui, fâchée. Que de douceurs votre maîtresse va perdre par ce contre-temps ! Oh ! je m'imagine bien qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Eh ! madame, répondit la petite personne en colère, que signifient toutes ces railleries ? Qu'avez-vous donc tant vu qui vous scandalise ? Je crois que, si vous étiez en ma place, vous en auriez souffert bien davantage. Mon honneur est-il offensé, parce que vous avez vu monsieur à mes genoux ?

Tout beau, mademoiselle, repartis-je [1] ; que votre dépit ne vous fasse pas oublier la bienséance et le respect que vous me devez. Je dis respect, mademoiselle ; ce n'est point exagérer ; ma naissance, mon rang et mon âge l'exigent assurément de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que

---

[1] *Tout beau, mademoiselle, repartis-je.* C'est ici véritablement que madame Riccoboni s'élève à la hauteur du talent de Marivaux, et tout cet incident est traité avec une vérité parfaite et un sentiment exquis des convenances de chaque caractère. Il faut encore savoir gré à l'imitatrice d'avoir fait prendre à madame Dorsin l'importance qu'il était sans doute dans l'intention de Marivaux de lui donner, puisque, dans la cinquième partie du roman, il avait mis tant de soin à dessiner le caractère de cette seconde protectrice de Marianne.

tout vous est permis, et cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation et d'hypocrisie, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse et sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Eh! que voulez-vous dire, madame? s'écria-t-elle comme une furie. Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un? M. de Valville m'aime, il dit qu'il veut m'épouser; je le crois, et puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue, qui n'a ni bien ni naissance?

Tout doux, dis-je, ma belle demoiselle; vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille, que vous dites être sans bien et sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille (puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi)? Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet? Ah! que dis-je? Je me trompe. Eh bien! mademoiselle, vous êtes la plus sincère du monde; l'étalage de fierté et de noblesse d'âme que vous avez fait à madame de Miran en sa présence, est bien fondé; non, ce n'est point une fourberie ni un jeu pour duper cette vertueuse dame. Il est vrai, je me souviens que vous la priâtes seulement de défendre à son fils d'aller vous voir au couvent; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez madame de Kilnare. Qu'appelez-vous donc rendez-vous?

répondit-elle avec un désespoir qui était peint sur son visage, et cela sans ajouter le nom de *madame*. Suis-je capable de pareilles démarches? Une fille de ma façon agit-elle de cette manière-là? N'est-ce pas vouloir, de gaîté de cœur, empoisonner mes actions, que de me supposer une pareille conduite?

Eh mais! répondis-je, ma fille, j'empoisonne votre conduite? je crois que vous rêvez; une lettre que vous avez reçue hier matin de monsieur, ne vous a-t-elle pas inspiré de venir dîner ici? Ne saviez-vous pas que monsieur s'y trouverait? J'étais alors au parloir avec madame de Miran et mademoiselle Marianne; nous entendîmes tout; oseriez-vous nier ce fait? Cependant vous vous oubliez assez pour me traiter de calomniatrice; en vérité, vous n'y songez pas. Alors, voyant que les larmes la suffoquaient, je crus qu'il était de la prudence de ne pas pousser la conversation plus loin; je la voyais rendue et mortifiée au possible. Valville était dans un désordre inconcevable; il ouvrait à chaque moment la bouche et ne disait rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre : Mais, mon Dieu! madame, cela n'est pas; et puis après, quel mal y a-t-il? Ensuite : Non, jamais cela n'a été, et autres semblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment; la défaite de ces deux personnes [1] la jeta dans une grande

---

[1] *La défaite de ces deux personnes. Défaite* signifie *déroute, débit, excuse artificieuse*, et ne saurait s'employer pour exprimer l'état d'une personne *défaite*, abattue, déconcertée.

surprise. Eh! bon Dieu, madame, qu'est-ce que tout ceci? Il me semble que votre présence cause à monsieur et à mademoiselle un furieux embarras. Eh! pourquoi donc? Dites-m'en, je vous supplie, la raison. Ce n'est rien, madame, lui dis-je; ce petit contre-temps ne gâtera point les affaires. M. de Valville est devenu amoureux de cette jeune demoiselle contre la volonté de sa mère, qui, par pure complaisance pour lui, après bien des persécutions, avait consenti à son mariage avec une très-aimable personne, que madame de Miran chérit actuellement avec l'affection la plus tendre à cause de sa vertu et de son mérite. L'hymen se devait conclure dans fort peu de temps; tout était arrêté et terminé; mais ce violent amour s'est éteint tout à coup depuis environ huit jours, ou, pour mieux dire, s'est transplanté chez mademoiselle, qui, quoique très-amie de cette fille, la trompe et la trahit. Pendant qu'elle promet et jure devant elle et madame de Miran qu'elle ne verra plus monsieur, qu'elle prie cette dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visite, elle donne dès le lendemain à cet amant un rendez-vous dans votre maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues et du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare, qui a du mérite et de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi; son visage s'enflamma tout à coup; ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Varthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi, et encore plus mal avec vous-même. Non, assurément, je ne me

serais jamais attendue à un pareil écart; je vous croyais sage, prudente et remplie de bons sentimens; vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, mademoiselle, je vous prie, une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues, pour y jouer des personnes d'honneur et de la première distinction. Je veux bien croire que vous êtes plus imprudente que vous n'êtes maligne; mais comme vos démarches sont tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir madame votre mère. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de suite, les chevaux au carrosse, pour conduire mademoiselle dans son couvent. Ensuite s'adressant à M. de Valville, qui gardait un morne silence et paraissait enseveli dans une noire tristesse : Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que je m'étonne qu'un jeune homme aussi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de posséder la plus estimable de toutes les mères, ayez si peu de reconnaissance pour elle, et que vous puissiez lui causer de tels chagrins. Je vous supplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours; j'ai de la considération pour vous, mais infiniment plus pour madame de Miran; elle aurait lieu de me vouloir du mal, et je pense qu'elle aurait raison, si je tolérais votre désobéissance, en fournissant ma maison pour entretenir une passion qui n'est point de son goût.

M. de Valville nous salua aussitôt assez froidement, et sortit comme un homme tout-à-fait anéanti. J'ai appris, une heure après, qu'il était retourné à Versailles, d'où il ne reviendra de long-temps; il y a du moins

toute apparence. Madame de Miran, que j'informai hier au soir du détail de ma visite, se détermina à vous tirer du couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire, Marianne, que je fus ravie de cette généreuse résolution, et que je l'appuyai de tout mon pouvoir; ainsi vous resterez ici présentement, nous nous verrons souvent, et j'espère que ceci tournera en bien; oui, j'en suis presque certaine; consolez-vous donc entièrement. Si votre rivale vous causa hier une excessive douleur, elle l'a payée chèrement; vous êtes bien vengée.

Que trop, madame, répondis-je en pleurant. Eh! petite fille, dit madame de Miran comme en colère, que signifient encore ces larmes? Ah! ma chère mère, m'écriai-je en me laissant tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette aventure a causés à M. de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyé ces chagrins-là; oui, à cause de moi qui n'en vaux pas la peine. Qui suis-je, ma mère? Eh! oui, qui suis-je, pour lui attirer tous ces déplaisirs? Il sait que madame Dorsin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime; il concevra aisément que sa visite chez madame de Kilnare n'a été préméditée que pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pareilles avanies. C'est pour cette fille, dira-t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parens, et qui ne subsiste que par les bienfaits de ma famille! Qu'arrivera-t-il de là, ma chère mère? Le voici; l'amour violent qu'il a eu pour moi se changera dans une haine implacable; car, ma chère

mère, quand une fois un cœur passe de la tendresse à l'indifférence, il est rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris, et du mépris à la haine, surtout si l'objet autrefois aimé fait paraître du ressentiment et travaille à se venger. Mais ce n'est pas là tout, ma mère; il y a encore autre chose que je prévois qui me perce le cœur; ayez la bonté de m'écouter.

M. de Valville est votre fils; la nature ne perd jamais rien de ses droits; elle parlera toujours en sa faveur, lorsque votre ressentiment sera passé. Je ne suis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne subsiste que par votre charité; je dis bien vrai, ma mère. Quand donc M. de Valville reviendra vers vous, que votre colère à son égard sera ralentie, pourrez-vous, ma mère, lui refuser un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux? C'est mon fils, direz-vous; je ne puis sans cruauté le traiter autrement. Je vous connais, ma chère mère; vous avez le cœur trop tendre et trop bon pour n'être pas attendrie par ses soumissions. Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection, j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chère mère pour toujours; car monsieur votre fils se vengera assurément de Marianne; et cette vengeance, à quoi se réduira-t-elle? Ah! ma chère mère, je ne puis y penser sans frémir; moi perdre votre amitié! Vous ne pourrez résister à ses prières, et ses prières tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidèle, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma mère; il se persuade que

je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit, et que cette raison m'obligeait à ne point élever mes vues jusqu'à un hymen si supérieur à mon état; que je devais enfin tolérer sa tendresse et ne point me plaindre de son inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il; c'était un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus; elle doit se rabaisser à sa première condition, et ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chère fille, répondit madame de Miran en s'essuyant les yeux qu'elle avait tout mouillés de larmes, peux-tu avoir de pareilles idées de ta mère? Non, non, ma fille, ne crains point sur cet article-là. Je te promets, oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors madame Dorsin, que cette enfant me charme et m'afflige; je ne puis la blâmer; il y a beaucoup de raison et de jugement dans ces idées-là. Je vous crois, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma mère, incapable d'une telle faiblesse; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter; cependant je ne répondrais point de toute autre en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne : vous avez une mère à l'épreuve de cette inconstance; en tout cas vous serez alors ma fille, je vous l'ai promis, et je vous tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille pendant la vie de madame; elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain; vous m'avez priée de vous ac-

compagner pour aller au couvent chercher les hardes de Marianne; sera-ce le matin? Oui, répond ma mère; nous dînerons ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma mère eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avait donné; je lui sautai au cou de ravissement en lui souhaitant le bonsoir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit; je n'étais ni triste ni gaie; le chagrin qu'avait essuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avais donné des preuves de ma générosité à son égard; cette seule idée me fit quelque plaisir; je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie; car j'étais fille, et une fille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ vers les dix heures du matin, madame Dorsin arriva, et nous partîmes aussitôt pour le couvent. Je laissai ma mère et cette dame avec l'abbesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrais-je, que la religieuse mon amie vint m'y trouver. Eh! bon jour, chère fille; est-il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez? Mon Dieu! que j'en suis triste! Que vais-je devenir? Vous étiez toute ma consolation; rien ne me plaisait ici que votre compagnie, et j'en serai privée pour toujours.

Non, ma révérende mère, lui répondis-je en l'embrassant avec tendresse, non, je n'oublierai de ma vie les marques sincères que vous m'avez données de votre amitié; je viendrai vous voir souvent: je tâche-

rai de soulager vos ennuis par des soins assidus, et qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais, ma chère amie, je n'ai qu'une heure à rester ici; ma mère et madame Dorsin m'attendent. Eh bien! dit-elle avec vivacité, vos promesses me consolent; je vais vous aider. Fermons votre porte, et ne répondez à personne; j'ai quelque chose à vous communiquer pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes, et ce quelque chose-là vous fera peut-être plaisir.

Savez-vous, continua-t-elle, où la Varthon alla avant-hier? Eh! oui, je le sais, répondis-je; pourquoi me faites-vous cettè question? C'est, reprit-elle, que je suis instruite que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune cavalier qui lui a promis de l'épouser. Une de nos mères, qui est sa confidente, l'a assuré à la sœur converse qui vous servait. Frappée de cette nouvelle, j'avais d'abord pensé que c'était M. de Valville; mais, après les plus mûres réflexions, j'ai jugé que, ne l'ayant point vu depuis la scène qui s'était passée chez madame de Miran, il n'était point ce cavalier-là; d'autant plus qu'elle protesta hier qu'elle n'avait aucun penchant pour lui, que son infidélité à votre égard l'avait trop touchée pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'hymen.

Ah! chère amie, elle vous trompe, m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise; c'est une hypocrite. Ici mes larmes me coupèrent la voix; je fus si saisie qu'à peine pouvais-je respirer. Cette bonne amie m'ayant secourue, je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même, continuai-je; cela n'est que

trop vrai : me voilà enfin au comble de l'infortune; et tout de suite je lui racontai ce qui s'était passé chez madame de Kilnare.

Ma chère fille, me dit-elle, ne perdez point courage; c'est ici qu'on doit frapper le dernier coup; mais il faut vous posséder. Ne faites rien paraître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille rusée n'en ait quelque soupçon. Avertissez au plus tôt madame de Miran du dessein de son fils; elle a du crédit à la cour; elle peut aisément rompre ce projet.

Ah! mon Dieu! répondis-je, je me trouve aux abois [1], je ne puis plus me soutenir. Enfin, que dirai-je, madame? cette tendre amie, à force de remontrances, ranima mon courage et mon amour. Dès que mon bagage fut préparé, j'allai prendre congé de l'abbesse, qui était avec ma mère et madame Dorsin; j'étais accompagnée de la religieuse, qui ne voulut point me quitter, de crainte d'accident. Mon visage parut si dérangé à ces dames, qu'elles se doutèrent que j'avais encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille? dit madame de Miran avec une espèce d'inquiétude qui témoignait sa tendresse pour moi. Rien, ma mère, répondis-je; mais ce *rien, ma mère,* fut prononcé si tristement, qu'elle se douta

---

[1] *Ah! mon Dieu! répondis-je, je me trouve aux abois.* Locution qui passerait aujourd'hui pour trop familière, quoiqu'on la trouve quelquefois employée dans le style noble par les auteurs du siècle de Louis XIV.

presque de l'aventure; je dis presque, parce qu'elle ne se serait jamais imaginée que son fils eût osé passer en Angleterre sans une permission du roi; je dis encore presque, car elle devina que M. de Valville avait formé le dessein d'enlever cette personne.

Je pris donc congé des religieuses, et cet adieu-là fut très-triste; c'était ma situation [1]; vous vous en doutez sûrement, madame; votre doute est très-fondé. Nous montons en carrosse; alors mes soupirs et mes pleurs, qui avaient été contraints, prirent un libre cours; il n'y eut plus moyen de dissimuler; il fallut décharger mon cœur dans le sein de ma chère mère.

Mon récit ne la troubla pas d'abord; cependant je m'aperçus, un moment après, qu'il avait fait une triste impression sur elle. Arrivées à l'hôtel, ses larmes me firent juger que l'égarement de son fils lui tenait fort au cœur; mais, revenue un peu à elle-même par mes caresses et par les conseils de madame Dorsin, elle se détermina à prier cette dame de partir le même jour pour Versailles, afin d'avertir le roi du dessein de M. de Valville; de sorte que, vingt-quatre heures après, il fut arrêté et conduit à la Bastille.

Comme cette affaire fut tenue fort secrète, elle ne transpira point jusqu'à mademoiselle Varthon. Enfin, le jour marqué pour son départ, elle plia bagage et sortit du couvent, dans le dessein de n'y plus revenir,

---

[1] *C'était ma situation.* La phrase n'est pas achevée, et le sens reste incomplet. Marianne veut dire : C'était ma situation et non le regret de quitter mes compagnes qui était la cause de ma tristesse.

croyant passer à Londres avec M. de Valville; mais elle se trompa ; il fallut revenir au monastère très-triste et très-confuse, n'ayant eu aucune nouvelle de son amant. Le silence de ce cavalier l'inquiéta si fort, qu'elle tomba dans une espèce de délire qui pensa lui coûter la vie ; c'est ce que j'appris par une lettre de ma bonne religieuse, qui me priait très-fort d'aller la voir; mais d'autres soins m'occupaient trop. M. de Valville en prison, ensuite dangereusement malade, voilà des afflictions trop amères pour avoir la liberté de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Bastille, que sa maladie commença; ses forces, déjà épuisées par plusieurs contre-temps fâcheux, ne purent résister à ce dernier malheur. Nous apprîmes qu'il était en danger, presque aussitôt que nous sûmes son incommodité.

Je crois, madame, que vous serez bien aise de savoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours ; car ces trois jours-là sont remarquables; vous allez en convenir.

Deux affaires importantes, oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur : premièrement, la prison de M. de Valville, et c'était là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvemens; secondement, la visite de l'officier qui m'avait proposé de l'épouser; les huit jours étaient écoulés; il désirait une réponse décisive, et il ne l'eut point cependant, cette réponse. La première affaire m'affligeait infiniment; la seconde ne me fit aucun plaisir, parce que j'étais incapable d'en prendre.

Quand madame Dorsin, à son retour de Versailles, vint apprendre à ma mère et à moi que M. de Valville avait été conduit à la Bastille par ordre du roi, je fus si saisie que je tombai de ma chaise sur le parquet. Après un évanouissement de six heures, je ne sentis plus rien, ni bien, ni mal, ni joie, ni douleur, quoiqu'en tombant je me fusse fait une contusion à la tête assez considérable. Pour ne pas vous ennuyer, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint, après la lettre que le laquais de M. de Valville apporta à mademoiselle Varthon (vous en souvient-il ? je pense que oui); avec cette différence que l'anéantissement dont je parle ici fut plus long; car il fut de deux fois vingt-quatre heures. Les larmes de ma chère mère, celles de madame Dorsin ne me touchèrent point, ni leurs consolations non plus; j'étais insensible à tout; il m'en est resté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours et ces deux nuits-là, je commençai à me lever et à prendre des forces; ma chère mère ne me quitta pas un instant; madame Dorsin restait tout le jour avec nous. Pendant que j'étais dans le plus fort de cette crise, l'officier, qui avait été au couvent me chercher, arrive chez madame de Miran; c'était prendre mal son temps; mais il ignorait absolument tout ce qui s'était passé. Il fut touché de mon état et même très-touché; ses larmes me le disaient. Vous devez penser qu'il était trop poli pour parler du sujet qui l'amenait, et vous penserez comme il faut de ce galant homme; au contraire, dès qu'il apprit la

prison de M. de Valville, et les raisons qui l'avaient occasionée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chère mère ; il raisonna en homme sage et prudent; il fit convenir madame de Miran qu'il n'était point à propos de laisser son fils dans cet endroit; il s'offrit encore d'aller lui parler, afin de lui adoucir la dureté de cette aventure et de lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurais été extasiée de cette manière d'agir si noble et si cordiale; mais je n'y fis aucune attention, et ce manque d'attention le surprit infiniment. Il crut, comme il me l'a avoué par la suite, que je ne prenais plus de part à ce qui touchait M. de Valville; il avait tort, et très-grand tort de me soupçonner d'une semblable indifférence; il ne me développait pas [1]; mais quelques jours après il changea bien de pensées, ou, pour mieux dire, je réparai bien cette faute, en lui faisant en même temps sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avait inspirée.

Comme cet aimable ami... [2] oh! oui, ami; il n'en fut jamais de pareil; cela est très-vrai, madame; aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis donc que cet aimable ami s'étant offert de rendre une visite à

---

[1] *Il ne me développait pas.* On ne *développe* pas une personne; on la *comprend*, on *devine* ses sentimens, ses motifs.

[2] *Comme cet aimable ami.* Ce *comme* ne se construit avec rien, puisque la phrase est tout à coup suspendue, et que, quand elle se renoue, le tour se trouve changé.

M. de Valville, il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille dès que madame de Miran lui eut témoigné que cela lui ferait plaisir; il voit son cher fils, qu'il trouva incommodé et très-raisonnable; il me dit même qu'il avait demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité; ce qui m'aurait fait un plaisir infini, si j'eusse été susceptible de quelque sentiment. Cependant une heure après j'y fis réflexion, car je commençais à revenir à moi-même; mais cette réflexion-là diminua ma joie; la nouvelle de son incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissais encore à cela, mon ami l'officier entre, et, me trouvant beaucoup mieux, il me dit : Ah! je vois bien, mademoiselle, que je n'ai rien à espérer; M. de Valville reconnaît déjà sa faute, je m'en suis aperçu; oui, je vous perds, belle Marianne, et je perds un trésor inestimable.

Vous vous trompez, monsieur, répondis-je; ce n'est plus la tendresse qui a fait parler M. de Valville lorsqu'il a demandé de mes nouvelles, c'est la haine: car il doit se persuader que je suis la cause de tous ses chagrins; cela n'est pas vrai, du moins de mon consentement: mais il le croit, et il a quelque raison, car toutes les apparences sont contre moi. Cette haine-là est juste, je ne puis la blâmer; je suis très-disposée à me soumettre à tout son ressentiment; je le mérite, parce que j'ai été assez téméraire pour toucher son cœur; il ne m'appartenait pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, monsieur, vous me faites un honneur infini; votre généreux procédé à mon égard m'a

pénétrée de la plus vive reconnaissance, et cette reconnaissance durera autant que ma vie ; elle pourra même faire bien des progrès sur mon âme ; la situation où je me trouve ne me permet pas de pousser plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de M. de Valville, la tristesse de ma chère mère, voilà bien des contre-temps à digérer [1] ; mes forces sont épuisées. Que deviendrai-je ? je n'en sais rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer ; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidens, qu'il m'a été tout-à-fait impossible de réfléchir. Je dis vrai, monsieur ; ainsi ayez la bonté d'attendre que je sois plus tranquille et en état d'opter sur ce que vous m'avez fait la grâce de me proposer.

Vous me ravissez, mademoiselle, reprit-il ; plus je vous connais, plus je vous respecte ; je pourrais même me servir ici de termes plus énergiques, pour vous exprimer la situation où vous avez mis mon âme ; mais cela serait ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous serez toujours la maîtresse d'accepter mes offres, quand vous le jugerez à propos. Ces offres-là sont si peu de chose pour vous, que j'attendrai autant de temps qu'il vous plaira. Et tout de suite : Je vous demande seulement une grâce, mademoiselle, et cette grâce est de m'accorder quelque-

[1] *Voilà bien des contre-temps à digérer*. Métaphore indigne de Marivaux et de madame Riccoboni, qui s'est encore ici méprise sur la nature des familiarités que se permet son modèle.

fois l'honneur de vous voir et de jouir du plaisir de votre conversation.

Ah! monsieur, répondis-je tout émue, vous me ferez toujours un honneur et un plaisir infinis; je ne puis que profiter, oui, je le répète, et beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de votre mérite. Mais, monsieur, il se fait tard, je vous retiens; ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville; car cette maladie m'inquiète furieusement.

Ce galant homme prit aussitôt congé de moi : il revint le lendemain tout effrayé nous dire que M. de Valville était grièvement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah! ma chère mère, dis-je alors en me jetant aux pieds de madame de Miran, laisserez-vous mourir votre fils dans ce funeste lieu? De grâce, faites cesser au plus tôt sa captivité. Monsieur, m'écriai-je comme une personne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mère. Mais il ne fallut pas faire de grands efforts; madame de Miran était trop attendrie pour résister davantage à mes prières; elle se disposa presque aussitôt à aller le secourir. Madame Dorsin arriva dans ce moment; notre ami n'eut garde de nous quitter; de sorte que nous partîmes tous les quatre pour la Bastille.

Pendant le chemin, je vous dirai, madame, que mon cœur palpitait si extraordinairement, que j'avais de la peine à respirer; la crainte, le plaisir, la douleur l'agitaient tour à tour violemment. Ah! disais-je

en moi-même, M. de Valville pourra-t-il supporter ma présence sans colère? Quelle posture tiendrai-je devant lui? Je suis le sujet de toutes ses peines; pourra-t-il m'envisager sans effroi? Mon Dieu, que je suis à plaindre! Ensuite de plus doux mouvemens succédaient à ceux-là. Peut-être aussi, continuai-je, me rendra-t-il plus de justice; il connaît la bonté de mon cœur, je lui en ai donné des preuves un nombre de fois; ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois-je prendre en sa présence? Il me sera impossible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laisser entrevoir le feu violent qui me dévore, malgré son infidélité. Que sais-je enfin ce qui va arriver?

Ces pensées-là me tourmentaient cruellement; j'eus tout le temps de les faire, personne ne m'interrompait; nous gardions tous le plus triste silence; je pleurais, ma chère mère sanglotait, madame Dorsin rêvait, l'officier était triste.

Enfin, nous voici, madame, arrivés à la Bastille, et introduits dans l'appartement du prisonnier. Représentez-vous ici M. de Valville, pâle, abattu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres. C'est ce qu'il me raconta dans la suite, et que ces idées-là l'avaient jeté dans une espèce de frénésie qui le rendait incapable de nous voir et de nous connaître. En vain ma chère mère mouillait-elle son visage de ses larmes; l'officier, qui lui tenait la main, ne put lui arracher aucune parole sensée; toutes se sentaient du dérangement total de son esprit. Madame de Miran paraissait inconsolable, ma-

dame Dorsin prête à s'évanouir; l'officier soupirait amèrement; et moi, madame, j'étais sans sentiment étendue dans un fauteuil.

Il ne sera pas difficile, madame, de vous persuader qu'un aussi parfaitement honnête homme que l'officier mon ami (car vous savez qu'il possédait toutes les qualités d'un cœur noble et généreux) ne s'arrêta pas long-temps à donner à M. de Valville des marques infructueuses de compassion; il nous quitte brusquement, vole chez deux habiles médecins qu'il amène avec lui, et qui par de prompts secours rendent la connaissance et la tranquillité à cet aimable cavalier.

Pendant cet intervalle, revenue un peu à moi-même, je poussai d'amères plaintes; je m'accusais sans ménagement d'être la cause, en quelque sorte, de cette funeste maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher amant; il me tend la main, je m'approche; il saisit la mienne qu'il arrose de ses larmes. Ah! chère et aimable Marianne, me dit-il d'une voix faible, il semble que le ciel n'ait permis que j'aie été privé quelque temps de ma raison, que pour m'en rendre un usage plus parfait; pendant l'égarement de mes sens, cent images, aussi distinctes que diverses, m'ont fait connaître clairement toute l'injustice de mon infidélité et tout l'éclat de votre vertu. Mon aveuglement est infini; et depuis que mes yeux se sont ouverts, je vois qu'il n'est point de punition que ne mérite un homme aussi coupable que moi.

Ne parlons plus du passé, lui répondis-je pénétrée de cette déclaration; il suffit que vous me rendiez votre estime et votre bienveillance. N'allez pas vous livrer à des souvenirs qui ne feraient que troubler votre repos et retarder votre guérison; songez à votre santé et à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je serai charmée de posséder votre amitié sans gêner vos inclinations; je me connais trop pour vouloir régner dans votre cœur; je vous quitte de vos promesses, et me contente de votre estime.

Ah! Marianne, je sais que je ne mérite plus votre tendresse; je vois à présent toute la noirceur de mon procédé envers vous; je sens que, quand j'aurais un siècle de vie, et que j'en emploierais tous les momens à réparer, par mes caresses, par mes respects et par mes services, les chagrins que je vous ai causés, je serais encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

Ah! monsieur, m'écriai-je noyée de larmes, cessez donc de vous dire coupable, puisque vous reconnaissez votre faute; c'est moi seule qui le suis; oui, c'est moi qui suis la seule cause de tous vos chagrins; si vous n'aviez point reconnu dans mon caractère et dans mes manières mille défauts rebutans, vous m'auriez toujours aimée: la connaissance de ces défauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur; et quoique je n'aie contribué en rien à m'attirer cette disgrâce, c'est être assez coupable que d'avoir osé vous aimer.

Que vous dirai-je, madame? Cette tendre conversation causa un si grand dérangement dans mes sens, oui, madame, je fus saisie et agitée de tant de mou-

vemens de tendresse et de chagrin, que je tombai dans un évanouissement si terrible, qu'on me crut morte, je dis absolument morte. On me transporta aussitôt chez madame de Miran, où je restai encore plus de vingt-quatre heures sans donner aucun signe de vie.

Ce funeste accident fut suivi d'une fièvre violente et d'un épuisement extrême; je fus pendant plus de quinze jours sans connaissance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon sang glacé pour ainsi dire dans mes veines, ne laissèrent aucune espérance de guérison; cependant une crise heureuse me rappela encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut M. de Valville; oui, je remarquai d'abord que ce cher amant tenait une de mes mains qu'il arrosait de ses larmes. Ah! ciel, m'écriai-je, quelles actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conservé M. de Valville! Mais ne serait-ce point un songe, ou plutôt l'effet des cruelles vapeurs qui me travaillent depuis si long-temps? Hélas! ne fût-ce que son ombre, il faut que je l'adore. Je lui serre la main; je lui parle, il me répond, ou, pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois; et cette confusion avait quelque chose de si touchant, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre scène fondaient en larmes, sans ménagement et sans précaution; de sorte que, ne pouvant se contenir, ils poussèrent des cris perçans qui furent entendus de toute la maison, et qui attirèrent madame Dorsin, occupée à consoler madame de Miran, que la douleur de me perdre

tenait alitée. Madame Dorsin, croyant que j'avais rendu le dernier soupir, venait imposer silence aux assistans, dans la crainte d'exposer les jours de ma chère mère; sa joie ne put se modérer en me voyant recevoir les caresses de mon amant avec un sourire et une tranquillité qui ne sont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle si peu espérée lui arracha des larmes; mais c'étaient des larmes agréables et paisibles, produites par l'amitié; aussi madame de Miran, en la voyant rentrer dans sa chambre, soupçonna-t-elle ce qui les avait causées. Ah! madame, lui dit-elle, je vois que Marianne est hors de danger; Dieu soit loué! Je jouirai donc encore du doux plaisir de voir ma fille! Cependant cette espèce d'alarme l'avait tellement émue, qu'elle fut quelques jours sans pouvoir sortir de son appartement.

Il me semble, madame, vous entendre dire : Eh! bon Dieu, Marianne, finissez ces tristes récits; cela m'ennuie, me fatigue et jette mon esprit dans une mélancolie qui me rend sauvage. Eh bien! j'y consens, quoique, à vous dire vrai, j'aime à me rappeler sans cesse ce moment critique de ma maladie, puisqu'il a été le commencement de mon bonheur, et que depuis ce temps je n'ai que des éloges à faire de M. de Valville.

Je passe donc légèrement sur cet endroit; je me persuade que vous le voulez; encore deux ou trois petites phrases, et j'ai fini; car vous n'ignorez pas qu'une fille, quelque modeste qu'elle soit, ne se tait

pas volontiers sur l'amitié et la tendresse qu'elle a su inspirer ; il en coûte trop à son amour-propre. Nous aimons, nous autres femmes, à nous applaudir des grâces que nous avons ; il n'y a point de preuves plus convaincantes qu'on a infiniment de ces grâces, que quand les personnes même les plus aimables nous assurent que nous en sommes bien pourvues. Tenez-moi donc compte, madame, de l'effort que je fais pour imposer silence à mon amour-propre, en passant légèrement sur deux articles aussi importans. Je dirai donc simplement que la vue et la santé de Valville, quoique encore convalescent, ranimèrent presque tout à coup mes esprits ; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre amant tant de joie et d'amour, qu'il fut en état de prendre possession de sa charge quatre jours après, afin de m'offrir sa main quand je serais guérie ; qu'enfin la tristesse de madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Eh bien! ne me féliciterez-vous pas d'avoir su faire de pareils prodiges en si peu de temps? Oh! oui, Marianne, dites-vous ; je veux bien convenir que vous êtes une sainte à miracles ; mais finissez, une fois pour toutes, vos langueurs ; car je ne peux plus y tenir.

Volontiers, madame ; cela est fait pour le coup ; je n'y reviendrai plus ; tous mes chagrins sont finis. Ma santé se fortifia peu à peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me vis au comble de mes vœux. Vous pensez, sans doute, que je veux parler de mon mariage avec M. de Valville ; vous pensez juste, madame ; il

se célébra, cet heureux hymen, avec une pompe et une magnificence sans égale, trente jours après cette époque; car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, et c'est une chose que je n'oublierai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la fin de votre roman? Oui, c'est par là qu'ils finissent tous; il est juste que le vôtre ait la même conclusion.

Pas tout-à-fait, madame; j'ai encore quelque chose d'assez intéressant à vous dire, avant de terminer mes aventures. Ne les traitez pas de romanesques, s'il vous plaît; il n'en fut jamais de plus vraies; celles qui me restent à vous raconter ne le sont pas moins, quoique aussi extraordinaires. Ce n'est plus de Marianne, cette petite orpheline, sans père, sans mère, sans parens, inconnue à tout le monde, et qui n'appartient à personne, que je vais vous parler; c'est de Marianne, petite-fille du duc de Kilnare, seigneur très-distingué d'Écosse, issu d'une des plus illustres et des plus anciennes familles du royaume, allié à cette madame de Kilnare dont je vous ai parlé, et oncle de madame Varthon, mère de ma rivale. C'est à cette terrible rivale que j'ai obligation de la découverte de ma naissance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, madame, et ce n'est pas le moins frappant de l'histoire de ma vie. Oui, soyez assurée que vous prendrez plaisir à lire ce grand dénoûement[1], si avantageux pour

---

[1] *Soyez assurée que vous prendrez plaisir à lire ce grand dénouement.* Ce *grand dénouement* ressemble beaucoup à tous ceux qui viennent si à propos tirer d'embarras les romanciers grecs, inven-

moi, et si glorieux pour mon amant, aujourd'hui mon époux.

Souvenez-vous, madame, que j'ai laissé à la Bastille M. de Valville. Je vais encore vous rappeler des idées fâcheuses en vous rappelant le triste état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que, pendant mon évanouissement, on me transporta chez madame de Miran. Valville, malgré son mal et sa faiblesse, voulut me suivre; il était si

---

teurs d'un genre qu'ils avaient été loin de porter à la perfection où Homère éleva d'abord l'épopée en la créant. Molière, dans *l'Avare* et dans *les Fourberies de Scapin*, a emprunté le même expédient. Mais quand un grand génie a déployé, pendant trois ou cinq actes, toutes les merveilles de son art, il lui est bien permis d'être fatigué de ses efforts, et d'en finir comme il peut. On pourrait dire encore, pour la justification de Molière, que la comédie devant presque toujours ne laisser les personnages qu'après les avoir rendus heureux, pour faire un dénouement qui soit bon sous le point de vue théâtral, il faut manquer à la vérité et à la nature; car il n'y a guère de dénouemens heureux dans les choses de ce monde; il est bien rare que les obstacles s'aplanissent presque aussitôt qu'élevés, et encore plus rare que nous ne subissions pas les conséquences de nos torts et de nos ridicules, ou de ceux des gens dont nous dépendons. Molière a donc pu se dire que puisque la coutume qui impose aux auteurs comiques des dénouemens heureux, le forçait de manquer à la première règle de son art, la peinture exacte du monde et de la société, il n'avait pas besoin de se donner tant de peine pour faire sciemment une faute qu'il appréciait mieux que personne. Il n'en est pas ainsi du romancier, et il ne saurait se couvrir de la même excuse. Le dénouement est à sa disposition; il peut le faire heureux ou triste à volonté, et il est inexcusable quand il sort des difficultés qu'il s'est créées, sans prendre la peine de les résoudre d'une manière vraisemblable, quelle que puisse être d'ailleurs la situation de ses personnages.

touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles sentimens et de la force de ma tendresse, qu'il résolut dès cet instant de m'accompagner au tombeau, ou de réparer les maux et les chagrins qu'il m'avait causés. Sa jeunesse et la bonté de son tempérament le tirèrent d'affaire en moins de six jours; mais la douleur amère que lui causait ma maladie retardait son parfait rétablissement; ma convalescence fit encore chez lui un miracle; elle opéra plus que toute la pharmacie. Enfin, madame, touchée de son repentir, entraînée par mon tendre amour, je lui donnai la main, comme je vous l'ai déjà dit, un mois après notre entrevue à la Bastille. Ici le mystère de ma naissance se dévoila; le duc de Kilnare s'était transporté à Paris et me reconnut pour la fille de son fils. Voici ce qui donna lieu à cet heureux événement.

Rappelez-vous, madame, cet endroit où la Varthon avait quitté le couvent pour passer en Angleterre avec M. de Valville. Cette fille, au désespoir de n'avoir point trouvé son amant au rendez-vous, le crut infidèle; et, cette idée se fortifiant par le silence de M. de Valville, elle se détermina à prendre le voile.

Madame de Kilnare, instruite des écarts de ma rivale et de sa résolution, fit partir un exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivait à sa mère renfermait un détail circonstancié de mon histoire et de ses amours avec mon amant. Madame Varthon communiqua la lettre au duc de Kilnare. Ce seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta ensuite, entre la catastrophe qui avait causé la mort d'un fils

unique qu'il aimait tendrement et la mort de mon père, et se sentit tellement touché de mes infortunes, qu'il se détermina tout à coup à accompagner sa nièce en France.

Depuis plus de dix-huit ans, il pleurait son cher fils, et n'avait pu en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il savait, et qu'il avait souvent raconté à madame Varthon, c'est que ce fils s'était marié à Venise, sans son consentement et malgré sa volonté, à une demoiselle nommée Julie Morosini; qu'il était venu à Paris avec elle, où il demeura quatre ou cinq ans; que, peu satisfait de son mariage, il avait refusé de lui envoyer de l'argent; qu'enfin, réduit à une fortune très-médiocre, il était parti pour Bordeaux dans le carrosse de voiture, avec le dessein de trouver des amis qui lui facilitassent le moyen de passer en Angleterre ainsi que son épouse, une petite fille de deux ans et demi, une femme de chambre et un laquais; que le carrosse avait été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouan, village situé sur la rivière de Loire, entre Orléans et Blois, et que plusieurs personnes avaient perdu la vie dans cette occasion. Il était encore informé du jour, de l'année et du mois auquel cette triste aventure était arrivée. Il se doutait bien que son fils avait été tué; mais il ne pouvait se persuader que son épouse et sa fille eussent eu le même sort; cependant il n'en avait aucune nouvelle, et c'est ce qui lui causait d'amers déplaisirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la lettre de madame de Kilnare à madame Varthon; de sorte que, ne doutant presque

plus que je ne fusse le triste reste de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Il s'embarqua pour Nantes; ensuite, ayant côtoyé la rivière de Loire, il arriva à Nouan, environ trois semaines après l'événement de la Bastille.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, madame, que j'ai dit, dans la première partie de ma vie, qu'il y avait dans le carrosse de voiture où je fus trouvée un chanoine de Sens, qui s'enfuit; que cinq ou six officiers, qui couraient la poste, passèrent quelques momens après que le carrosse eut été attaqué, et qu'ils me transportèrent dans un petit village; qu'il y eut un procès-verbal de fait par une espèce de procureur-fiscal du lieu. Vous pensez bien que le duc, mon grand-père, n'oublia pas de se faire donner une copie de cet acte. Ayant aussi appris que quelques dames des environs, qui m'avaient estimée et caressée jusqu'à mon départ pour Paris avec la sœur du curé, pourraient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit visite. Elles l'informèrent qu'ayant fait consulter les registres du nom des voyageurs, elles avaient appris que le monsieur et la dame inconnue y étaient inscrits sous le nom du chevalier de Flacour, et de Julie M...; qu'ils avaient pris cinq places, trois pour eux et pour une petite fille, et deux autres pour un laquais et une femme de chambre. A peine le duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria : Ah! c'est mon fils, j'en suis très-persuadé. Cependant, pour n'avoir aucun doute sur cet article, il résolut d'aller à Sens chercher le chanoine, qui

seul s'était sauvé de la fureur des voleurs. Cet ecclésiastique avait encore si présente l'idée de cette funeste aventure, qu'il fit un portrait très-ressemblant du chevalier de Flacour, de son épouse et de moi; il ajouta que, malgré la jeunesse où j'étais alors, il me reconnaîtrait aisément, ayant remarqué que j'avais, aussi bien que mon père, une marque à côté de l'œil droit, c'est-à-dire une fraise imperceptible, mais si parfaitement formée, que rien n'était plus facile que de me reconnaître à ce signe.

Vous l'avez remarquée mille fois, madame, cette jolie fraise, en m'assurant que c'était un agrément de plus pour mon visage. En un mot, le duc fit tant de perquisitions, et prit de si justes mesures, qu'il fut absolument persuadé que j'étais sa petite-fille. Impatient de me voir, il se transporte à Paris, et se rend avec madame Varthon au monastère où elle avait laissé sa fille, et où ils croyaient me trouver. On ne peut nier, madame, que ma rivale ne possédât de très-bonnes qualités. Non, elle n'était point méchante; elle n'était qu'imprudente et amoureuse. On doit même dire que sa tendresse pour M. de Valville était très-pardonnable; vous l'avez connu en ce temps-là, madame; c'était le cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Varthon, surprise au possible de voir sa mère et de la savoir instruite de ses amours, ne put lui refuser l'aveu de ses intrigues avec Valville; or, cela ne pouvait se faire sans raconter jusqu'aux moindres particularités de mon histoire; et comme elle rendait intérieurement justice à ma droiture, à

mon bon cœur et à mes grâces, elle attendrit de nouveau le duc son oncle, qui, ayant appris que je n'étais plus dans ce couvent, voulut aller sur l'heure chez madame de Miran, accompagné du chanoine, de sa nièce et de ma rivale, persuadé qu'il apprendrait de mes nouvelles. Arrivés ensemble chez madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, et on ajouta qu'on le bénissait dans une salle où se trouvait une compagnie nombreuse et choisie. Ce vénérable vieillard, ayant percé la foule pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah! ma chère fille, s'écrie-t-il, reste malheureux d'un fils unique chéri, je vous retrouve enfin! Que vous m'avez coûté de douleurs et de soupirs! Là les sanglots lui coupèrent la parole. Jugez, madame, de mon étonnement; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous les convives, attentifs à un événement si extraordinaire, ne purent refuser leur attention au récit que fit le duc. Le chanoine ayant confirmé que j'étais certainement la petite fille qui était dans le carrosse de voiture, il serait impossible d'exprimer la joie et les applaudissemens de toute la compagnie; celle du duc surtout fut inexprimable; oui, j'entreprendrais en vain de peindre au naturel les transports de ce digne seigneur. Tendres embrassemens, ravissante joie, expressions touchantes, tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces, que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses.

Je passe légèrement sur cette heureuse entrevue ; les termes m'échappent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naissance et les grands biens que le duc de Kilnare possédait, et qui devaient me revenir après sa mort, me donnèrent de nouvelles grâces ; tout le monde avouait que je méritais un tel père ; mais tous n'étaient pas contens de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avaient méprisée et persécutée, avaient trop de confusion pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue ; je sentais parfaitement que leur orgueil en souffrait ; mais, bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchais d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se faisaient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un duc, ne fut pas plus fière que Marianne inconnue et sans parens.

Cependant, madame, croirez-vous que, malgré ma conduite simple et telle qu'elle avait été jusqu'ici, M. de Valville me parut fâché, mais je dis très-fâché de la découverte de ma naissance. Il se persuada que la tendresse pourrait faire place à l'ambition ; que mon grand-père, informé de son inconstance et des vifs chagrins qu'il m'avait fait essuyer, refuserait d'approuver notre hymen. Rempli de ces funestes pensées, une extrême tristesse s'empara de son esprit ; ce changement ne m'échappa point ; je voulus en savoir la cause ; il obéit, et me communiqua ses soupçons d'un ton si douloureux et avec un désespoir si marqué, que je m'écriai en pleurant amèrement : Ah !

cher époux, quelle injustice horrible me faites-vous! Est-il possible que vous ne connaissiez point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois que ce n'est ni votre fortune ni votre naissance qui m'ont portée à vous aimer avec la dernière tendresse, mais uniquement votre personne et votre mérite? Soyez donc persuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'univers ne serait pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée. Si je ne pouvais être à vous, je ne serais jamais à personne. Et, sans attendre sa réponse, je courus avec vitesse trouver le duc de Kilnare, mon grand-père, qui était dans l'appartement de madame de Miran. Je me jetai à ses pieds, et lui fis un portrait si expressif de ma tendresse pour M. de Valville, et des obligations que j'avais à madame sa mère, que le duc en fut attendri, et qu'il convint sur l'heure avec madame de Miran de me reconnaître pour sa fille et son unique héritière.

Je puis vous dire, madame, que jamais union n'a paru faite sous de meilleurs auspices; oui, je me flatte que l'amour a allumé le flambeau de l'hymen d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux amans qui ne connaissent d'autre plaisir que de s'aimer, de se dire qu'ils s'aiment, et de se le répéter sans cesse. L'officier dont je vous ai parlé, qui m'avait fait des propositions de mariage, est presque toujours dans notre compagnie. Madame de Miran ne me perd pour ainsi dire jamais de vue, tant sa tendresse est extrême. Madame Dorsin ne saurait être deux jours sans nous,

ni nous sans elle. En un mot, nous passons la vie la plus délicieuse qu'il soit possible d'espérer dans ce monde.

Telles sont, madame, les aventures de ma vie : c'est une chose que vous avez exigée de mon amitié ; soyez satisfaite, j'ai rempli fidèlement le plan que vous m'avez prescrit. Enfin, mon ouvrage est fini ; voilà, sans doute, un livre de plus dans le monde. Les jugemens que l'on en fera seront divers ; il choquera les uns, il satisfera les autres ; tout cela, selon la qualité de l'ouvrage.

Quand un livre serait mauvais, il risque, au moins pour un temps, de passer pour bon, si l'auteur a un parti formé dans la république des lettres ; de même il risque de passer pour mauvais, quand même il serait bon, si l'auteur est inconnu. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné mon histoire pour ce qu'elle vaut ; soit qu'elle plaise au public, soit qu'elle ne plaise pas, je serai très-contente si elle vous a amusée. Adieu, madame ; et tenez-moi compte de ma complaisance [1].

---

[1] *Et tenez-moi compte de ma complaisance.* Ces derniers mots semblent être une interpellation de madame Riccoboni à ses lecteurs, dont elle réclame à juste titre la faveur, pour une tentative qui leur épargne un des plus fâcheux *désappointemens* dont un livre puisse être l'occasion, celui de voir une aventure intéressante s'interrompre au moment où l'on est le plus curieux d'en connaître la suite. Si nous avons cru devoir, par un esprit de justice très-légitime quand il s'agit de l'honneur d'un écrivain tel que Marivaux, signaler les fautes où nous pensons qu'il ne serait point tombé, et que semble lui prêter son interprète, le même esprit de justice nous

fait trouver un sincère plaisir à reconnaître qu'il est honorable de savoir si bien imiter le style des autres, quand on a soi-même, comme madame Riccoboni, un style digne d'être imité; et que si un des romans de cette dame était resté incomplet, il eût fallu un talent très-distingué pour lui rendre le même service qu'elle a rendu à notre auteur.

FIN DU ROMAN DE MARIANNE.

LE

PAYSAN PARVENU,

OU

LES MÉMOIRES DE M***.

JUGEMENT

SUR

LE PAYSAN PARVENU.

Il y a plus d'un rapport entre *Marianne* et *le Paysan parvenu :* dans l'un et dans l'autre de ces romans, le personnage principal sert en quelque sorte d'introducteur à Marivaux auprès des différentes classes de la société, comme pour le mettre à même d'observer et de peindre les vertus qui les distinguent, ainsi que les vices qui les déshonorent, ou les travers qui les exposent au ridicule. Jacob, comme Marianne, se trouve dans un état d'indigence et d'abandon, à l'âge où la misère est un écueil redoutable pour la sagesse; l'auteur lui prête, comme à Marianne, tous les avantages extérieurs qui multiplient autour de lui les séductions et en augmentent les dangers. Cependant il en sort presque toujours victorieux, et, après plusieurs épreuves aussi plaisantes que celles de Marianne sont pleines d'intérêt, il parvient comme elle à une existence brillante dans le même monde où son entrée a été marquée par l'infortune et par un dénuement absolu.

Voilà ce que les deux ouvrages ont de commun ; mais ce serait tomber dans une grande erreur, ou commettre une grande injustice, que de tirer de ces traits généraux de ressemblance quelque induction défavorable contre la fécondité du génie de Marivaux. Dans les tableaux des peintres célèbres, il y a une manière, un ton de couleur, un *faire*, en un mot, qui en nomme l'auteur, et qui, pour les con-

naisseurs, équivaut à une signature; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient aussi variés que l'exige la nature de chaque composition. Dans tous les romans de Lesage, de l'abbé Prévost, de sir Walter Scott, vous retrouverez souvent les idées dominantes, les physionomies principales et les formes de style qui vous auront frappé dans *Gil Blas*, dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, dans *Ivanhoe*, et vous n'accuserez point pour cela de stérilité des écrivains, chez qui au contraire l'abondance et la richesse d'invention sont les attributs distinctifs du talent. Ainsi, bien que *le Paysan* et *Marianne* aient un certain air de famille qui indique au premier coup d'œil la communauté de leur origine, il est vrai de dire néanmoins que ce qui doit faire le plus d'honneur à Marivaux, c'est l'art étonnant avec lequel il a marqué l'influence différente que devaient avoir le sexe et l'éducation sur les actions et sur les sentimens de deux personnages placés souvent dans des situations analogues.

Jeune, belle, pauvre, isolée au milieu de la capitale, Marianne est défendue contre les séductions du vice par les principes religieux qu'elle a reçus dans son enfance, par un sentiment naturel de fierté que lui inspire l'incertitude même d'une naissance mystérieuse, par la pudeur propre à son sexe, enfin par la passion noble et légitime qui l'a prévenue en faveur d'un homme digne de son amour et de son estime. Deux protectrices aimables et puissantes l'aident encore à se défendre contre les illusions de son propre cœur, et la soutiennent dans une crise douloureuse et terrible contre l'infidélité de son amant; elle retrouve enfin cet amant devenu digne d'elle, et, au moment où elle s'unit à lui, une heureuse découverte lui rend son nom, sa famille, et un état honorable dans la société. On sent que, dans un tableau de ce genre, Marivaux devait s'attacher à la délicatesse plus qu'à la force, viser au pathétique plutôt qu'au plaisant, et s'occuper plus souvent et plus longtemps de la peinture des passions que de celle des ridi-

cules. Cependant il était trop habile observateur pour ne pas saisir les travers qui se rencontraient sur sa route, et, dans l'occasion, il n'oublie pas de les crayonner; ce que je veux dire simplement, c'est que tel n'a pas dû être dans *Marianne* son objet principal, et tel il a été évidemment dans *le Paysan parvenu*.

Un villageois débarque à dix-sept ans à Paris, et commence par être domestique dans la maison d'un seigneur dont son père est fermier en Champagne. La nature a été aussi prodigue de ses dons envers ce jeune homme que la fortune s'est montrée à son égard avare et rigoureuse. Il ne possède rien qu'une belle figure, une taille avantageuse, un air de santé tout-à-fait réjouissant, et une grande envie de s'instruire et de parvenir. La maison où il entre est loin d'être une école de bonnes mœurs : le maître est un Turcaret qui se ruine avec des femmes; madame se dédommage sans beaucoup de mystère des infidélités de son mari; et si le temps ne lui eût pas manqué, on devine qu'elle eût inscrit Jacob sur la liste de ses consolateurs. Une femme de chambre tombe amoureuse de son nouveau commensal, et, poursuivie par le maître, elle brûle de partager avec le valet les honteuses dépouilles qu'elle a déjà su s'approprier. Cependant le maître meurt subitement; le désordre que ses déréglemens avaient mis dans ses affaires est révélé par cette mort imprévue; la maison est en ruine; les domestiques sont renvoyés; madame est obligée de se réfugier dans un couvent; et Jacob se trouve sur le pavé, sans avoir retiré de son service d'autre avantage qu'un commencement d'instruction qu'il a eu le bon esprit de se procurer en surveillant l'éducation du neveu de son maître, un peu de fierté, un premier essai des habitudes parisiennes, un pressentiment vague de ses futures destinées, l'empêchent de retourner à son village. Que va-t-il provisoirement devenir?

Un hasard lui fait rencontrer sur le pont Neuf une demoiselle qui se trouve mal; Jacob a un bon cœur; il vole

à son secours, lui offre le bras, et la ramène chez elle. C'est cet événement qui commence la fortune de Jacob; il entre comme domestique dans la maison de la demoiselle qu'il a secourue. Cette demoiselle a une sœur; l'une et l'autre sont dévotes, et trouvent fort agréable d'être servies par un beau jeune homme d'ailleurs si compatissant. Le directeur de mesdemoiselles Habert se fâche de n'avoir pas été consulté sur un choix de cette conséquence. Jacob est au moment d'être éliminé; mais mademoiselle Habert la cadette prend, par *reconnaissance*, les intérêts de Jacob. Elle se sépare violemment de sa sœur, et amène avec elle son libérateur, auquel elle ne tarde pas à faire hommage de ses cinquante ans, de sa main, et de quatre à cinq mille livres de rente. Rien de plus achevé que la peinture de l'intérieur des deux dévotes, de l'arrogant patelinage de monsieur le directeur Doucin, du bavardage de madame d'Alain, qui sert de médiatrice pour le mariage, et de la coquetterie astucieuse et jalouse de mademoiselle Agathe, fille de madame d'Alain. Ce qui ne l'est pas moins dans la même partie, c'est la description de la séance chez le magistrat auprès duquel Jacob est appelé à l'instigation de M. Doucin, et le tendre intérêt que prennent au beau client deux dames déjà sur le retour, le plaidoyer de Jacob, son triomphe, et enfin l'historique de la cérémonie, et, puisqu'il faut le dire (car le sage Marivaux n'a pas craint d'aller jusque-là), celui de la consommation du mariage.

Jacob avait reçu la main de mademoiselle Habert, mais il avait gardé son cœur. Il ne pouvait guère en être autrement; cette conduite n'est pas délicate, et Marivaux ne dit pas qu'elle le soit; mais le lecteur y verra une leçon utile aux personnes qui oublient trop facilement qu'une disproportion toujours fâcheuse dans l'âge de deux époux, ne l'est jamais plus que lorsque l'avantage de la jeunesse est du côté du mari.

Une des dames qui avaient entendu plaider Jacob chez

le président, et qui lui avaient prêté dans cette occasion l'appui d'une recommandation intéressée, l'a rendu sensible, et lui a fait connaître l'amour. Madame de Ferval reçoit sans se fâcher la déclaration de Jacob, et, pour concilier ses sentimens avec les principes qu'elle professe au dehors, elle finit par lui donner un rendez-vous dans une petite maison du boulevard, que lui prête à cet effet une femme charitable et complaisante. Là, en vertu d'une combinaison fort ingénieuse, madame de Ferval est surprise en flagrant délit par un autre de ses amans. Jacob s'échappe, indigné de se voir la dupe d'une femme qu'il croyait posséder exclusivement. C'est quelque temps après qu'il a le bonheur de sauver la vie au comte de Dorsan, jeune seigneur d'une haute naissance, riche, et neveu du premier ministre. Attaqué par trois hommes à la fois, Dorsan allait périr; Jacob tire son épée, vole à son secours, le délivre, et s'en fait un ami, un protecteur tout-puissant. C'est un second hasard qui me paraît d'autant plus répréhensible, qu'il élargit et qu'il abrége en même temps à Jacob le chemin de la fortune, que le premier hasard lui avait ouvert. C'est produire deux fois le même effet, par deux causes absolument semblables.

Dorsan mène Jacob à la Comédie. Il faut lire, au commencement de la sixième partie, la description des petits-maîtres grands seigneurs qui figuraient à cette époque sur les banquettes du théâtre. C'est là que commence à se former entre Jacob et madame de Vambures une liaison qui a des suites décisives sur le sort de notre héros villageois. C'est par le crédit de cette dame que Jacob, nommé d'abord contrôleur-général des fermes en Champagne, devient, peu de temps après la mort de sa femme, fermier-général, et se trouve à même, par son opulence, d'offrir sa main à sa noble et généreuse bienfaitrice.

Le voilà donc grand seigneur à son tour; mais, contre l'usage ordinaire, les honneurs ne lui ont point changé les mœurs : il était bon dans la misère; un peu meilleur dans

la médiocrité, il est excellent dans la grandeur. Il retrouve, il reconnaît, il s'empresse de placer Beausson, le neveu de son ancien maître, celui-là même aux leçons duquel il a eu la sagesse prévoyante de s'associer. Il appelle, il adopte les trois enfans de son frère, et procure à deux d'entre eux une existence avantageuse et brillante. Le troisième prend volontairement le parti du cloître; et là, Marivaux paie un juste tribut d'éloges à quelques-uns de ces pieux et utiles établissemens, comme pour compenser, comme pour se faire pardonner les vives et amères censures qu'il n'épargne dans aucun de ses ouvrages à l'hypocrisie, à la cupidité, et aux autres vices qui se couvrent trop souvent de l'habit d'un état respectable, d'un état qui sera toujours respecté, tant qu'il se renfermera dans l'enceinte du temple et dans les attributions de son ministère.

Mais le moment du triomphe de Jacob, c'est celui où il apprend qu'à son insu le village où il est né vient d'être enclavé, par sa femme, dans les nombreuses seigneuries dont elle l'a déjà rendu possesseur. Il vient donc en seigneur dans ce village d'où, quelques années auparavant, il était sorti en sabots et le fouet à la main. Surpris lui-même par le mystère délicat qu'a mis sa femme à faire cette acquisition, il n'a pas eu le temps d'instruire son vieux père, sa sœur, et les compagnons de son enfance; rien de plus touchant, rien de plus délicieux que le tableau de sa réception, que les douces étreintes dont sa femme et lui s'empressent de serrer leurs parens et leurs amis, et que le soin délicat qu'ils mettent l'un et l'autre à combler la distance qui paraît les séparer. Au milieu de la joie commune, une seule physionomie paraît sombre et inquiète; c'est celle d'un gentilhomme campagnard qui d'abord refuse de se reconnaître pour vassal de Jacob, et qui, cédant enfin aux sarcasmes historiques du père de son nouveau seigneur et à la courageuse fermeté de son épouse, se trouve trop heureux d'allier sa noblesse ruinée à la riche

dot de mademoiselle de La Vallée, véritable nom de famille de Jacob.

Je n'ai point fait entrer dans cette analyse une foule d'épisodes et de caractères originaux qui rompent la monotonie du récit, et concourent tous fort heureusement à la marche progressive de l'action. On les trouvera, et on saura les noter à mesure qu'ils paraîtront sur la scène. Je me borne seulement à indiquer les portraits de Geneviève dans la première partie, de Catherine dans la seconde, de l'abbé, petit-maître d'église, dans la troisième; celui de l'impitoyable financier Fécour dans la quatrième; et auprès de ce portrait, véritable pendant de Turcaret, celui d'un autre partisan, franc, serviable et bien digne du nom de Bono, que l'auteur ne lui a pas donné sans dessein; tout près de là, l'aventure pathétique de madame Dorville la mère, et de sa jeune bru; aventure qui met dans le plus beau jour la générosité, les principes et la noblesse des sentimens de Jacob; plus loin, les tendres inquiétudes de madame Jacob, lorsque son mari rentre pour la première fois un peu tard, les craintes qu'elle éprouve de ne jamais le revoir, et le plaisir qu'elle ressent à s'assurer par elle-même de l'existence de ce cher mari. N'oublions pas non plus ce directeur de consciences, qui aide si humblement la femme du frère de Jacob à consommer la ruine de cet honnête commissionnaire en épiceries, et qui, pour plaire à son évêque, a transmigré de l'école de Jansénius dans celle de Loyola. On lira avec plaisir les circonstances du mariage de madame de Ferval avec le brave chevalier qui l'avait pourtant surprise en forfaiture dans la maison de la Remi; et enfin, le retour de Jacob aux idées religieuses trop négligées par lui au milieu du mouvement continuel qui l'avait porté à la fortune, lesquelles reprennent leur empire lorsque, tranquille possesseur d'un bien immense, entouré d'enfans solidement établis, doublement heureux de son propre bonheur et de celui d'une épouse chérie, il est ramené, par la retraite et par la ré-

flexion, à la pensée que tant de biens ne lui sont plus accordés que pour un petit nombre de jours; alors il se reproche de n'avoir adressé jusqu'ici qu'à la Fortune ses vœux et sa reconnaissance; comme il le dit lui-même, *il commence à les porter plus haut*, et il se réfugie dans les bras de l'Immortalité et de l'Espérance.

Cette conclusion justifie ce qui a été dit du caractère personnel de Marivaux, dans la *Notice* qui est en tête du premier volume. Ennemi de tous les abus, de toutes les hypocrisies, jamais, dans ses censures les plus sévères, il ne confondit le masque avec le visage, jamais il ne cessa de rendre honneur à la véritable et solide piété. Il a peint dans Jacob un homme honnête, plein de sens, de courage et de générosité; il lui a donné des passions, des faiblesses même, mais il ne lui a prêté aucun de ces vices dégradans qui ferment la porte au repentir. Lorsque l'âge et l'indépendance ont laissé un libre cours à ses penchans naturels, il n'a plus qu'à justifier, par la pratique de la bienfaisance et de la vertu, les faveurs inouïes et constantes dont il a été comblé par la Providence. Cette disposition morale est seulement indiquée; Marivaux s'était proposé de la développer en ajoutant quatre parties nouvelles aux huit parties qu'il a publiées : le temps ou la bonne volonté lui a manqué. Il eût été beau de voir ce riche parvenu par des voies si extraordinaires, exerçant avec liberté dans ses terres l'empire des bienfaits, et payant à tout ce qui l'entoure la dette que ses premiers malheurs lui ont en quelque sorte imposée. Cette considération n'empêche pas que le roman ne soit bien réellement terminé, et que le titre n'en soit parfaitement rempli. Jacob est *parvenu* à faire fortune, et, ce qui est plus rare, à en faire un usage innocent et utile. C'est là tout ce que Marivaux avait promis; le lecteur saura dire s'il a tenu parole.

LE
PAYSAN PARVENU.

PREMIÈRE PARTIE.

Le titre que je donne à mes mémoires annonce ma naissance. Je ne l'ai jamais dissimulée à qui me l'a demandée, et il semble qu'en tout temps Dieu ait récompensé ma franchise là-dessus ; car je n'ai pas remarqué qu'en aucune occasion on en ait eu moins d'égards et moins d'estime pour moi.

J'ai pourtant vu nombre de sots qui n'avaient et ne connaissaient point d'autre mérite dans le monde que celui d'être nés nobles, ou dans un rang distingué. Je les entendais mépriser beaucoup de gens qui valaient mieux qu'eux, et cela seulement parce qu'ils n'étaient pas gentilshommes ; mais c'est que ces gens qu'ils méprisaient, respectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avaient la faiblesse de rougir eux-mêmes de leur naissance, de la cacher, et de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable, et qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réussit presque jamais ; on a

beau déguiser la vérité là-dessus; elle se venge tôt ou tard des mensonges dont on a voulu la couvrir, et l'on est toujours trahi par une infinité d'événemens qu'on ne saurait ni parer ni prévoir; jamais je ne vis, en pareille matière, de vanité qui fît une bonne fin.

C'est une erreur, au reste, que de penser qu'une obscure naissance vous avilisse, quand c'est vous-même qui l'avouez, et que c'est de vous qu'on la sait. La malignité des hommes vous laisse là; vous la frustrez de ses droits; elle ne voudrait que vous humilier, et vous faites sa charge; vous vous humiliez vous-même, elle ne sait plus que dire.

Les hommes ont beau faire, ils ont des mœurs malgré eux [1]; ils trouvent qu'il est beau d'affronter des mépris injustes; cela les rend à la raison. Ils sentent dans ce courage une noblesse qui les fait taire; c'est une fierté sensée, qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'est assez parler là-dessus. Ceux que ma réflexion regarde se trouveront bien de m'en croire.

La coutume, en faisant un livre, c'est de commencer par un petit préambule, et en voilà un. Revenons à moi.

---

[1] *Les hommes ont beau faire, ils ont des mœurs malgré eux.* La réflexion de Marivaux est d'une grande justesse. Voulez-vous commander l'estime et l'admiration même des hommes? Respectez leurs préjugés en eux, refusez d'en tirer avantage pour vous-même; c'est la manière la plus sûre et la moins hostile d'établir la supériorité de votre caractère et de vos qualités personnelles sur les leurs.

Le récit de mes aventures ne sera pas inutile à ceux qui aiment à s'instruire. Voilà, en partie, ce qui fait que je les donne; je cherche aussi à m'amuser moi-même.

Je vis dans une campagne où je me suis retiré, et où mon loisir m'inspire un esprit de réflexion que je vais exercer sur les évenemens de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai; chacun a sa façon de s'exprimer, qui vient de sa façon de sentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux; qu'on me passe mon style en leur faveur, j'ose assurer qu'ils sont vrais. Ce n'est point ici une histoire forgée à plaisir; je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom, je ne le dis point, on peut s'en passer; si je le disais, cela me gênerait dans mes récits.

Quelques personnes pourront me reconnaître; mais je les sais discrètes, elles n'en abuseront point. Commençons.

Je suis né dans un village de la Champagne, et, soit dit en passant, c'est au vin de mon pays que je dois le commencement de ma fortune.

Mon père était le fermier de son seigneur, homme extrêmement riche (je parle de ce seigneur); et à qui il ne manquait que d'être noble pour être gentilhomme.

Il avait gagné son bien dans les affaires, s'était allié à d'illustres maisons par le mariage de deux de ses fils, dont l'un avait pris le parti de la robe, et l'autre celui de l'épée.

Le père et les fils vivaient magnifiquement; ils avaient pris des noms de terre; du véritable, je crois qu'ils ne s'en souvenaient plus eux-mêmes.

Leur origine était comme ensevelie sous d'immenses richesses. On la connaissait bien, mais on n'en parlait plus. La noblesse de leurs alliances avait achevé d'étourdir l'imagination des autres sur leur compte; de sorte qu'ils étaient confondus avec tout ce qu'il y avait de meilleur à la cour et à la ville [1]. L'orgueil des hommes, dans le fond, est d'assez bonne composition sur certains préjugés; il semble que lui-même il en sente le frivole.

C'était là leur situation, quand je vins au monde. La terre seigneuriale dont mon père était le fermier, et qu'ils avaient acquise, n'était considérable que par le vin qu'elle produisait en assez grande quantité.

Ce vin était le plus exquis du pays, et c'était mon frère aîné qui le conduisait à Paris chez notre maître; car nous étions trois enfans, deux garçons et une fille, et j'étais le cadet de tous.

Mon aîné, dans un de ses voyages à Paris, s'amouracha de la veuve d'un aubergiste, qui était à son aise, dont le cœur ne lui fut pas cruel, et qui l'épousa avec ses droits, c'est-à-dire, avec rien.

---

[1] *Tout ce qu'il y avait de meilleur à la cour et à la ville.* Quand il s'agit de naissance, on dit: *tout ce qu'il y a de mieux*, et non *tout ce qu'il y a de meilleur*. Les lecteurs concevront la différence. Ex. — « Il y a des gens dans la robe qui tiennent à tout ce qu'il y a de « mieux. — Et qui le sont, madame. » (SÉDAINE, *le Philosophe sans le savoir*.)

Dans la suite, les enfans de ce frère ont eu grand besoin que je les reconnusse pour mes neveux ; car leur père, encore vivant, qui est actuellement avec moi, et qui avait continué le métier d'aubergiste, vit en dix ans ruiner sa maison par les dispositions de sa femme.

A l'égard de ses fils, mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens [1] ; ils sont bien établis ; et malgré cela je n'en ai fait que des ingrats, parce que je leur ai reproché qu'ils étaient trop glorieux.

En effet, ils ont quitté leur nom, et n'ont plus de commerce avec leur père, qu'ils venaient autrefois voir de temps en temps.

Qu'on me permette de dire sur eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la dernière visite qu'ils lui rendirent. Ils l'appelèrent *monsieur* dans la conversation. Le bonhomme à ce terme se retourna, s'imaginant qu'ils parlaient à quelqu'un qui venait et qu'il ne voyait pas.

Non, non, lui dis-je alors ; il ne vient personne, mon frère, et c'est à vous que l'on parle. A moi ! reprit-il. Eh ! pourquoi cela ? Est-ce que vous ne me

---

[1] *Mes secours les ont mis aujourd'hui en posture d'honnêtes gens.* On dit : *être en bonne, en mauvaise posture.* ACAD. Peut-on dire également : *être en posture d'homme riche, d'homme en crédit,* etc ? *D'honnêtes gens ;* expression du temps pour signifier : *hommes bien établis dans le monde ;* tranchons le mot : *hommes riches.*

connaissez plus, mes enfans? Ne suis-je pas votre père? Oh! leur père tant qu'il vous plaira, lui dis-je; mais il n'est pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Est-ce donc qu'il est malhonnête d'être le père de ses enfans? reprit-il; qu'est-ce que c'est que cette mode-là?

C'est, lui dis-je, que le terme de *mon père* est trop ignoble, trop grossier; il n'y a que les petites gens qui s'en servent; mais chez les personnes aussi distinguées que messieurs vos fils, on supprime dans le discours toutes ces qualités triviales que donne la nature; et, au lieu de dire rustiquement *mon père*, comme le menu peuple, on dit *monsieur;* cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence; leur père se fâcha, et ne se fâcha pas en monsieur, mais en vrai père et en vrai aubergiste.

Laissons là mes neveux, qui m'ont un peu détourné de mon histoire; et tant mieux, car il faut qu'on s'accoutume de bonne heure à mes digressions[1]; je ne sais pas pourtant si j'en ferai de fréquentes; peut-être que oui, peut-être que non, je ne réponds de rien; je ne me gênerai point, je conterai toute

---

[1] *Il faut qu'on s'accoutume de bonne heure à mes digressions.* Celle-ci est loin d'être superflue. Elle sert à faire ressortir, par un contraste frappant, le mérite qu'il y a dans la sincérité du héros, et dans le noble orgueil qu'il mettait à avouer l'humilité de sa naissance.

ma vie; et si j'y mêle autre chose, c'est que cela se présentera sans que je le cherche.

J'ai dit que c'était mon frère aîné qui conduisait chez nos maîtres le vin de la terre dont mon père avait soin.

Or, son mariage le fixant à Paris, je lui succédai dans son emploi de conducteur de vin.

J'avais dix-huit à dix-neuf ans : on disait que j'étais beau garçon, beau comme peut l'être un paysan, dont le visage est à la merci du hâle de l'air et du travail des champs. Mais, à cela près, j'avais effectivement assez bonne mine; ajoutez-y je ne sais quoi de franc dans ma physionomie, l'œil vif, qui annonçait un peu d'esprit, et qui ne mentait pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frère, j'arrivai donc à Paris avec ma voiture, et ma bonne façon rustique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande ville; tout ce que j'y voyais m'étonnait moins qu'il ne me divertissait ; ce qu'on appelle le grand monde me paraissait plaisant.

Je fus fort bien accueilli dans la maison de notre seigneur. Les domestiques m'affectionnèrent tout d'un coup; je disais mon sentiment sur tout ce qui s'offrait à mes yeux; et ce sentiment avait assez souvent un fond de raison villageoise, qui faisait qu'on aimait à m'interroger.

Il n'était question que de Jacob pendant les cinq

ou six premiers jours que je fus dans la maison. Ma maîtresse même voulut me voir, sur le récit que ses femmes lui firent de moi.

C'était une dame qui passait sa vie dans toutes les dissipations du grand monde, qui allait aux spectacles, soupait en ville, se couchait à quatre heures du matin, se levait à une heure après midi; qui avait des amans, qui les recevait à sa toilette, qui y lisait les billets doux qu'on lui envoyait, et puis les laissait traîner partout; les lisait qui voulait; mais on n'en était point curieux; ses femmes ne trouvaient rien d'étrange à tout cela; le mari ne s'en scandalisait point[1]. On eût dit que c'étaient là, pour une femme, des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle, ne passait pas pour coquette; elle ne l'était point non plus; car elle l'était sans réflexion, sans le savoir; et une femme ne dit point qu'elle est coquette, quand elle ne sait pas qu'elle l'est, et qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivrait dans l'état le plus décent et le plus ordinaire.

Telle était notre maîtresse, qui menait ce train de vie tout aussi franchement qu'on boit et qu'on mange;

---

[1] *Le mari ne s'en scandalisait point.* Ce mari-là ressemble assez à ce mari anglais d'un roman de Voltaire (*la Princesse de Babylone*), à milord *Qu'importe*, dont la femme n'était pas plus scrupuleuse que celle dont Marivaux présente ici le portrait. Marivaux, comme Voltaire, mais avec plus de décence que lui, a peint ce qu'il avait sous les yeux; telles étaient les mœurs d'une cour qui s'était formée à l'école de la régence.

c'était, en un mot, un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage, et c'est dire ce qu'il faut; car, quoiqu'il fût fort franc de sa part et qu'elle n'y réfléchît point, il n'en était pas moins ce que je dis.

Du reste, je n'ai jamais vu une meilleure femme; ses manières ressemblaient à sa physionomie, qui était toute ronde.

Elle était bonne, généreuse, ne se formalisait de rien, familière avec ses domestiques, abrégeant les respects des uns, les révérences des autres; la franchise, avec elle, tenait lieu de politesse. Enfin, c'était un caractère sans façon. Avec elle, on ne faisait point de fautes capitales; il n'y avait point de réprimandes à essuyer; elle aimait mieux qu'une chose allât mal que de se donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout son cœur la vertu, sans inimitié pour le vice, elle ne blâmait rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendait blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grâce auprès d'elle; je ne lui ai jamais vu haïr que le crime, et elle le haïssait peut-être plus fortement que personne. Au demeurant, amie de tout le monde, et surtout de toutes les faiblesses qu'elle pouvait vous connaître.

Bonjour, mon garçon, me dit-elle quand je l'abordai. Eh bien! comment te trouves-tu à Paris? Et puis se tournant du côté de ses femmes : Vraiment, ajouta-t-elle, voilà un paysan de bonne mine.

Bon! madame, lui répondis-je, je suis le plus malfait de notre village. Va, va, me dit-elle, tu ne me parais ni sot ni mal bâti, et je te conseille de rester à Paris; tu y deviendras quelque chose.

Dieu le veuille, madame, lui repartis-je; mais j'ai du mérite et point d'argent; cela ne joue pas ensemble.

Tu as raison, me dit-elle en riant; le temps remédiera à cet inconvénient; demeure ici. Je te mettrai auprès de mon neveu, qui arrive de province, et qu'on va envoyer au collége; tu le serviras.

Que le ciel vous le rende, madame, lui répondis-je; dites-moi seulement si cela vaut fait, afin que je l'écrive à notre père; je me rendrai si savant en le voyant étudier, que je vous promets de savoir quelque jour vous dire la sainte messe. Eh! que sait-on? Comme il n'y a que chance dans ce monde, souvent on se trouve évêque ou vicaire, sans savoir comment cela s'est fait.

Ce discours la divertit beaucoup; sa gaîté ne fit que m'animer; je n'étais pas honteux des bêtises que je disais, pourvu qu'elles fussent plaisantes; car, à travers l'épaisseur de mon ignorance, je voyais qu'elles ne nuisaient jamais à un homme qui n'était pas obligé d'en savoir davantage, et même qu'on lui tenait compte d'avoir le courage de répliquer à quelque prix que ce fût.

Ce garçon est plaisant, dit-elle, je veux en avoir soin; prenez garde à vous, vous autres (c'était à ses femmes qu'elle parlait); sa naïveté vous réjouit au-

jourd'hui, vous vous en amusez comme d'un paysan; mais ce paysan deviendra dangereux, je vous en avertis.

Oh! répliquai-je, madame, il n'y a que faire d'attendre après cela; je ne deviendrai point, je suis tout devenu; ces demoiselles sont bien jolies, et cela forme bien un homme; il n'y a point de village qui tienne; on est tout d'un coup né natif de Paris, quand on les voit.

Comment! dit-elle, te voilà déjà galant! et pour laquelle te déclarerais-tu (elles étaient trois)? Toinette est une jolie blonde, ajouta-t-elle; et mademoiselle Geneviève une jolie brune, m'écriai-je tout de suite.

Geneviève, à ce discours, rougit un peu, mais d'une rougeur qui venait d'une vanité contente; et elle déguisa la petite satisfaction que lui donnait ma préférence, par un souris qui signifiait pourtant, je te remercie; mais qui signifiait aussi, ce n'est que sa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le trait porta; et, comme on le verra dans la suite, ma saillie lui fit dans le cœur une blessure sourde dont je ne négligeai pas de m'assurer; car je me doutai que mon discours n'avait pas dû lui déplaire, et, dès ce moment-là, je l'épiai pour voir si je pensais juste.

Nous allions continuer la conversation qui commençait à tomber, en passant à la troisième femme de chambre de madame, qui n'était ni brune ni blonde, qui n'était d'aucune couleur et qui portait un de

ces visages indifférens qu'on voit à tout le monde, et qu'on ne remarque à personne.

Déjà je tâchais d'éviter de dire mon sentiment sur son chapitre, avec un embarras maladroit et ingénu qui ne faisait pas l'éloge de ladite personne, quand un des adorateurs de madame entra, et nous obligea de nous retirer.

J'étais fort content du marché que j'avais fait de rester à Paris. Le peu de jours que j'y avais passés m'avait éveillé le cœur, et je me sentis tout d'un coup en appétit de fortune.

Il s'agissait de mander l'état des choses à mon père, et je ne savais pas écrire; mais je songeai à mademoiselle Geneviève, et, sans plus délibérer, j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle était seule quand je lui parlai; non-seulement elle l'écrivit, mais ce fut de la meilleure grâce du monde.

Ce que je lui dictais, elle le trouvait spirituel et de bon sens, et elle ne fit que rectifier mes expressions.

Profite de la bonne volonté de madame, me dit-elle ensuite; j'augure bien de ton aventure. Eh bien! mademoiselle, lui répondis-je, si vous mettez encore votre amitié par-dessus, je ne me changerai pas contre un autre; car déjà je suis heureux, il n'y a point de doute à cela, puisque je vous aime. Comment! me dit-elle, tu m'aimes! Et qu'entends-tu par là, Jacob?

Ce que j'entends? lui dis-je, de la belle et bonne affection, comme un garçon, sauf votre respect, peut

l'avoir pour une fille aussi charmante que vous; j'entends que c'est bien dommage que je ne sois qu'un chétif homme; car, mardi! si j'étais roi, par exemple, nous verrions un peu qui de nous deux serait reine; et comme ce ne serait pas moi, il faudrait bien que ce fût vous. Il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te suis bien obligée de pareils sentimens, me dit-elle d'un ton badin; et si tu étais roi, cela demanderait réflexion. Pardi! lui dis-je, mademoiselle, il y a tant de gens par le monde que les filles aiment, et qui ne sont pas rois; n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux?

Mais vraiment, me dit-elle, tu es pressant; où as-tu appris à faire l'amour? Ma foi! lui dis-je, demandez-le à votre mérite; je n'ai point eu d'autre maître d'école; et comme il me l'a appris, je le rends.

Madame là-dessus appela Geneviève, qui me quitta très-contente de moi, à vue de pays, et me dit en s'en allant: Va, Jacob, tu feras fortune, et je le souhaite de tout mon cœur.

Grand merci, lui dis-je, en la saluant d'un coup de chapeau qui avait plus de zèle que de bonne grâce; mais je me recommande à vous, mademoiselle; ne m'oubliez pas, afin de commencer toujours ma fortune; vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit, je pris la lettre, et la portai à la poste.

Cet entretien que je venais d'avoir avec Geneviève me mit dans une situation si gaillarde, que j'en devins encore plus divertissant que je ne l'avais été jusque-là.

Pour surcroît de bonne humeur, le soir du même jour on m'appela pour faire prendre ma mesure par le tailleur de la maison ; et je ne saurais dire combien ce petit événement enhardit mon imagination, et la rendit sémillante.

C'était madame qui avait eu cette attention pour moi.

Deux jours après on m'apporta mon habit avec du linge et un chapeau, et tout le reste de mon équipage. Un laquais de la maison, qui avait pris de l'amitié pour moi, me frisa ; j'avais d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Paris m'avait un peu éclairci le teint ; et, ma foi ! quand je fus équipé, Jacob avait fort bonne façon.

La joie de me voir en si bonne posture me rendit la physionomie plus vive, et y jeta comme un rayon de bonheur à venir ; du moins tout le monde m'en prédisait, et je ne doutais pas du succès de la prédiction.

On me complimenta fort sur mon bon air ; et, en attendant que madame fût visible, j'allai faire essai de mes nouvelles grâces sur le cœur de Geneviève, qui effectivement me plaisait beaucoup.

Il me parut qu'elle fut surprise de la mine que j'avais sous mon attirail tout neuf ; je sentis moi-même que j'avais plus d'esprit qu'à l'ordinaire[1] ; mais à peine

---

[1] *Je sentis moi-même que j'avais plus d'esprit qu'à l'ordinaire.* Cette pensée, dont la vérité est démontrée par une expérience de tous les jours, pourrait bien avoir fourni à Sédaine l'idée de l'*Épître à mon habit*, l'une des plus jolies pièces de notre poésie légère.

causions-nous ensemble, qu'on vint m'avertir, de la part de madame, de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma reconnaissance pour elle; je n'allai pas, je volai.

Me voilà, madame, lui dis-je en entrant; je souhaiterais bien avoir assez d'esprit pour vous remercier à ma fantaisie; mais je mourrai à votre service, si vous me le permettez. C'est une affaire finie, je vous appartiens pour le reste de mes jours.

Voilà qui est bien, me dit-elle alors; tu es sensible et reconnaissant, cela me fait plaisir. Ton habit te sied bien; tu n'as plus l'air villageois. Madame, m'écriai-je, j'ai l'air de votre serviteur éternel; il n'y a que cela que j'estime.

Cette dame alors me fit approcher, examina ma parure; j'avais un habit uni et sans livrée. Elle me demanda qui m'avait frisé, et me dit d'avoir toujours soin de mes cheveux, que je les avais beaux, et qu'elle voulait que je lui fisse honneur. Tant que vous voudrez, quoique vous en ayez de tout fait [1], lui dis-je; mais n'importe, abondance ne nuit point. Notez que madame venait de se mettre à sa toilette, et que sa figure était dans un certain désordre assez piquant pour ma curiosité.

Je n'étais pas né indifférent, il s'en fallait de beau-

---

[1] *Tant que vous voudrez, quoique vous en ayez de tout fait.* Les plaisanteries que Marivaux a mises jusqu'ici dans la bouche de Jacob, ne sortaient pas du ton et des idées qu'on peut supposer à un paysan malin et éveillé; mais ici l'affectation se fait trop sentir, et le naïf a entièrement disparu.

coup ; cette dame avait de la fraîcheur et de l'embonpoint, et mes yeux la lorgnaient volontiers.

Elle s'en aperçut, et sourit de la distraction qu'elle me donnait ; moi, je vis qu'elle s'en apercevait, et je me mis à rire aussi d'un air que la honte d'être pris sur le fait et le plaisir de voir rendaient moitié niais et moitié tendre ; et, la regardant avec des yeux mêlés de tout ce que je dis là, je ne lui disais rien.

Il se passa alors entre nous deux une petite scène muette, qui fut la plus plaisante chose du monde ; et puis, se raccommodant ensuite assez négligemment : A quoi penses-tu, Jacob ? me dit-elle. Eh ! madame, repris-je, je pense qu'il fait bon vous voir, et que monsieur a une jolie femme.

Je ne saurais dire dans quelle disposition d'esprit cela la mit ; mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaisait pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde n'ont rien de nouveau pour une jolie femme ; elle est accoutumée à leur expression, et ils sont dans un goût de galanterie qui lui est familier ; de sorte que son amour-propre s'y amuse comme à une chose qui lui est ordinaire, et qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici ce n'était pas de même ; mes regards n'avaient rien de galant, ils ne savaient être que vrais. J'étais paysan, j'étais jeune, assez beau garçon ; et l'hommage que je rendais à ses appas venait du pur plaisir qu'ils me faisaient. Il était assaisonné d'une ingénuité rustique, plus curieuse à voir, et d'autant plus flatteuse qu'elle ne voulait point flatter.

C'étaient d'autres yeux, une autre manière de considérer, une autre tournure de mine ; et tout cela ensemble me donnait apparemment des agrémens singuliers dont je vis que madame était un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant, me dit-elle alors, toujours en souriant. Pardi! lui dis-je, est-ce ma faute, madame? Pourquoi êtes-vous belle? Va-t'en, me dit-elle alors d'un ton brusque, mais amical; je crois que tu m'en conterais, si tu l'osais. Et, cela dit, elle se remit à sa toilette, et moi, je m'en allai, en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de ce que je fis, et me conduisit des yeux jusqu'à la porte [1].

Le soir même elle me présenta son neveu, et m'installa au rang de son domestique. Je continuai de cajoler Geneviève. Mais, depuis l'instant que je m'étais aperçu que je n'avais pas déplu à madame elle-même, mon inclination pour cette fille baissa de vivacité; son cœur ne me parut plus une conquête si importante,

---

[1] *Et me conduisit des yeux jusqu'à la porte.* Ce mouvement de satisfaction inspiré à la maîtresse de Jacob par une conquête aussi peu importante que celle d'un valet, atteste à quel point Marivaux avait pénétré dans les replis du cœur des femmes. On se rappelle une anecdote de la reine Élisabeth, qui, au milieu de toute sa gloire, fatiguée de l'adoration de ses courtisans, ne laissa pas d'être flattée d'un éloge *énergique* échappé à un jeune Hollandais dans une réception d'ambassadeurs. L'anecdote ajoute même que la reine-vierge, encore plus sensible que la maîtresse de Jacob aux hommages involontaires qu'arrachait sa beauté, récompensa en secret un compliment grossier qu'elle avait dû ne pas entendre en public.

et je n'estimai plus tant l'honneur d'être souffert d'elle.

Geneviève ne se comporta pas de même; elle prit tout de bon du goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avait de ce que je pourrais devenir, que par un penchant naturel; et comme je la cherchais un peu moins, elle me chercha davantage. Il n'y avait pas long-temps qu'elle était dans la maison, et le mari de madame ne l'avait pas encore remarquée.

Comme le maître et la maîtresse avaient chacun leur appartement, d'où le matin ils envoyaient savoir comment ils se portaient (c'était là presque tout le commerce qu'ils avaient ensemble), madame, un matin, sur quelque légère indisposition de son mari, envoya Geneviève savoir de ses nouvelles.

Elle me rencontra sur l'escalier en y allant, et me dit de l'attendre. Elle fut très-long-temps à revenir, et revint les yeux pleins de coquetterie.

Vous voilà bien émérillonnée [1], mademoiselle Geneviève? lui dis-je en la voyant. Oh! tu ne sais pas, me dit-elle d'un air gai, mais goguenard; si je veux, ma fortune est faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir, lui dis-je. Oui, dit-elle, mais il y a un petit article qui m'en empêche; c'est que c'est à condition que je me laisserai

---

[1] *Vous voilà bien émérillonnée*. *Emérillonné*, participe du verbe *émérillonner*, qui n'est point en usage. Ce mot s'emploie familièrement dans le sens de gai, vif, éveillé comme un *émérillon* (oiseau de fauconnerie qui est des plus petits et des plus vifs). Acad. *Émérillonné* ne se place plus aujourd'hui dans la conversation, et serait à peu près inintelligible.

aimer de monsieur, qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien, lui dis-je; c'est de la fausse monnaie que cette fortune-là; ne vous chargez point de pareille marchandise, et gardez la vôtre; tenez, quand une fille s'est vendue, je ne voudrais pas la reprendre du marchand pour un liard.

Je lui tins ce discours parce que, dans le fond, je l'aimais toujours un peu et que j'avais naturellement de l'honneur.

Tu as raison, me dit-elle, un peu déconcertée des sentimens que je lui montrais; aussi ai-je tourné le tout en plaisanterie, et je ne voudrais pas de lui, quand il me donnerait tout son bien.

Vous êtes-vous bien défendue, au moins? lui dis-je; car vous n'étiez pas fort courroucée quand vous êtes revenue. C'est, reprit-elle, que je me suis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura point de mal une autre fois de vous mettre un peu en colère, répondis-je; cela sera plus sûr que de se divertir de lui; car, à la fin, il pourrait bien se divertir de vous. En jouant, on ne gagne pas toujours, on perd quelquefois; et quand on est une fois en perte, tout y va.

Comme nous étions sur l'escalier, nous ne nous en dîmes pas davantage; elle rejoignit sa maîtresse, et moi mon jeune maître, qui faisait un thême, ou plutôt à qui son précepteur le faisait, afin que la science de son écolier lui fît honneur, et que cet honneur lui conservât son poste de précepteur, qui était fort lucratif.

Geneviève avait fait à l'amour de son maître plus d'attention qu'elle ne me l'avait dit.

Ce maître n'était pas un homme généreux ; mais ses richesses, pour lesquelles il n'était pas né, l'avaient rendu glorieux, et sa gloire le rendait magnifique, de sorte qu'il était extrêmement dépensier, surtout quand il s'agissait de ses plaisirs.

Il avait proposé un bon parti à Geneviève, si elle voulait consentir à le traiter en homme qu'on aime ; elle me dit même, deux jours après, qu'il avait débuté par lui offrir une bourse pleine d'or, et c'est la forme la plus dangereuse que puisse prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette, et, par-dessus le marché, intéressée.

Or, Geneviève était encline à ces deux petits vices; ainsi il aurait été difficile qu'elle eût plaisanté de bonne foi de l'amour en question; aussi ne la voyais-je plus que rêveuse, tant la vue de cet or et la facilité de l'avoir la tentaient; sa sagesse ne disputait plus le terrain qu'en reculant.

Monsieur (c'est le maître de la maison dont je parle) ne se rebuta point du premier refus qu'elle avait fait de ses offres; il avait pénétré combien sa vertu en avait été affaiblie; de sorte qu'il revint à la charge encore mieux armé que la première fois, et prit contre elle un renfort de mille petits ajustemens qu'il la força d'accepter sans conséquence; or, des ajustemens tout achetés, tout prêts à être mis, sont bien aussi séduisans que l'argent même avec lequel on les achète.

De dons en dons toujours reçus et donnés sans con-

séquence, tant fut procédé qu'il devait enfin lui fonder une pension viagère, à laquelle serait ajouté un petit ménage clandestin qu'il promettait de lui faire, si elle voulait sortir d'auprès de sa maîtresse.

J'ai su tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Geneviève perdit. Cette lettre était adressée à une de ses cousines qui ne subsistait, autant que j'en pus juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avait passé avec un riche vieillard; car cette lettre parlait de lui.

A l'esprit d'intérêt qui possédait Geneviève se joignait encore une tentation singulière; et cette tentation, c'était moi [1].

J'ai dit qu'elle en était venue à m'aimer véritablement. Elle croyait aussi que je l'aimais beaucoup, non sans se plaindre pourtant de je ne sais quelle indolence où je restais souvent, quand j'aurais pu la

---

[1] *Et cette tentation, c'était moi.* Encore une idée tout-à-fait neuve, celle d'une jeune fille peu scrupuleuse, que son amour pour un jeune homme sans fortune détermine à se laisser séduire par un riche vieillard. C'est pousser bien loin le dévouement de la tendresse; Marivaux entoure des circonstances les plus piquantes cette infidélité, inspirée par un excès d'attachement. L'ironique crédulité de Jacob répond dignement à la confiance naïve de Geneviève, qui choisit l'amant qu'elle trompe pour dépositaire des gains qu'elle fait en le trompant. Le procédé du paysan, qui accepte sans façon un argent acquis par de tels moyens, n'est pas, il est vrai, très-noble pour un héros de roman. Il en convient lui-même; mais la mystification n'en est que plus forte, et d'ailleurs Jacob, sortant à peine de son village, dirait volontiers, pour se justifier, qu'il n'est pas encore assez corrompu pour être délicat.

voir; mais je raccommodais cela par le plaisir que je lui marquais en la voyant; et du tout ensemble, il résultait que je l'aimais, comme c'était la vérité, mais d'un amour assez tranquille.

Dans la certitude où elle en était, et dans la peur qu'elle eut de me perdre (car elle n'avait rien, ni moi non plus), elle songea que les offres de monsieur, que son argent et le bien qu'il promettait de lui faire seraient des moyens d'accélérer notre mariage. Elle espéra que sa fortune, quand elle en jouirait, me tenterait à mon tour, et me ferait surmonter les premiers dégoûts que je lui avais montrés.

Dans cette pensée, Geneviève répondit aux discours de son maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire, et se laissa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offrait toujours.

En pareil cas, quand le premier pas est fait, on a le pied levé pour en faire un second, et puis on va son chemin.

La pauvre fille reçut tout; elle fut comblée de présens; elle eut de quoi se mettre à son aise; et quand elle se vit en cet état, un jour que nous nous promenions ensemble dans le jardin de la maison : Monsieur continue de me poursuivre, me dit-elle adroitement, mais d'une manière si honnête que je ne saurais m'en scandaliser; quant à moi, il me suffit d'être sage, et, sauf ton meilleur avis, je crois que je ne ferais pas si mal de profiter de l'humeur libérale où il est pour moi; il sait bien que son amour est inutile; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien; mais

n'importe, me dit-il, je suis bien aise que tu aies de quoi te ressouvenir de moi; prends ce que je te donne, cela ne t'engagera à rien. Jusqu'ici j'ai toujours refusé, ajouta-t-elle, et je crois que j'ai mal raisonné. Qu'en dis-tu? C'est mon maître, il a de l'amitié pour moi; car amitié ou amour, c'est la même chose, de la manière dont j'y réponds; il est riche. Eh! pardi! c'est comme si ma maîtresse voulait me donner quelque chose, et que je ne voulusse pas. N'est-il pas vrai? parle.

Moi! répliquai-je, totalement rebuté des dispositions où je la voyais et résolu de la laisser pour ce qu'elle valait, si les choses vont comme vous le dites, cela est à merveille; on ne refuse point ce qu'une maîtresse nous donne; et dès que monsieur ressemble à une maîtresse, que son amour n'est que de l'amitié, voilà qui est bien. Je n'aurais pas deviné cette amitié-là, moi; j'ai cru qu'il vous aimait comme on aime à l'ordinaire une jolie fille; mais dès qu'il est si sage et si discrète personne, allez hardiment; prenez seulement garde de broncher avec lui, car un homme est toujours traître.

Oh! me dit-elle, je sais bien à quoi m'en tenir. Et elle avait raison, il n'y avait plus de conseil à prendre; ce qu'elle m'en disait n'était que pour m'apprivoiser petit à petit sur la matière.

Je suis charmée, me dit-elle en me quittant, que tu sois de mon sentiment; adieu, Jacob. Je vous salue, mademoiselle, lui répondis-je, et je vous fais mes complimens de l'amitié de votre amant; c'est un

honnête homme d'être si amoureux de votre personne, sans se soucier d'elle ; bonjour, jusqu'au revoir ; que le ciel vous conduise.

Je lui tins ce discours d'un air si gai en la quittant, qu'elle ne sentit point que je me moquais d'elle.

Cependant l'amour de monsieur pour Geneviève éclata un peu dans la maison. Les femmes de chambre ses compagnes en murmurèrent, moins peut-être par sagesse que par envie.

Voilà qui est bien vilain, bien impertinent! me disait Toinette, qui était la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut! lui répondis-je ; point de bruit, mademoiselle Toinette. Que sait-on ce qui peut arriver? Vous avez aussi bien qu'elle un visage fripon. Monsieur a les yeux bons ; c'est aujourd'hui le tour de Geneviève pour être aimée ; ce sera peut-être demain le vôtre ; et puis, toutes les injures que vous dites contre elle, qu'en arrivera-t-il? Croyez-moi ; un peu de charité pour l'amour de vous, si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

Toinette se fâcha de ma réponse et alla s'en plaindre à madame en pleurant ; mais c'était mal s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation ; la tournure que j'avais donnée à la chose fut tout-à-fait de son goût ; il n'y avait rien de mieux ajusté à son caractère.

Elle apprenait pourtant par là l'infidélité de son mari ; mais elle ne s'en souciait guère ; ce n'était là qu'une matière à plaisanterie pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime? dit-elle à Toinette du ton

d'une personne qui veut n'en point douter pour pouvoir en rire en toute confiance; cela serait plaisant, Toinette; tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, et je l'aurais bien deviné; car je connaissais madame.

Geneviève, qui s'était méprise au ton dont je lui avais répondu sur les présens de monsieur, et qui alors en était abondamment fournie, vint m'en montrer une partie, pour m'accoutumer par degrés à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent; je ne vis que des nippes et de quoi en faire de toutes sortes d'espèces, habits, cornettes, pièces de toiles et rubans de toutes couleurs; et le ruban lui seul est un terrible séducteur de jeunes filles aimables, et de femmes de chambre!

Peut-on rien de plus généreux? me disait-elle; me donner cela, seulement parce que je lui plais!

Oh! lui disais-je, je n'en suis pas surpris; l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien loin, voyez-vous! Vous n'en resterez pas là. Vraiment je le crois, me repartit-elle; car il me demande souvent si j'ai besoin d'argent. Eh! pardi! sans doute, vous en avez besoin, lui dis-je; quand vous en auriez jusqu'au cou, il faut en avoir par-dessus la tête; prenez toujours; s'il ne vous sert de rien, je m'en accommoderai, moi; j'en trouverai le débit. Volontiers, me dit-elle, charmée du goût que j'y prenais, et des conjectures favorables qu'elle en tirait pour le succès de ses vues; je t'assure que j'en prendrai à cause de toi, et que tu en auras dès demain, peut-être; car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu; j'eus le lendemain six louis d'or à mon commandement, qui, joints à trois que madame m'avait donnés pour payer un maître à écrire, me faisaient neuf prodigieuses, neuf immenses pistoles [1]; je veux dire qu'ils composaient un trésor pour un homme qui n'avait jamais que des sous marqués dans sa poche.

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Geneviève; ce n'était pas, je pense, en agir dans toutes les règles de l'honneur; car enfin, j'entretenais cette fille dans l'idée que je l'aimais, et je la trompais; je ne l'aimais plus; elle me plaisait pourtant toujours, mais aux yeux beaucoup plus qu'au cœur.

D'ailleurs, cet argent qu'elle m'offrait n'était pas chrétien; je ne l'ignorais pas, et c'était participer au petit désordre de conduite en vertu duquel il avait été acquis; c'était du moins engager Geneviève à continuer d'en acquérir au même prix. Mais je ne savais pas encore faire des réflexions si délicates; mes principes de probité étaient encore fort courts; et il y a apparence que Dieu me pardonnera ce petit gain, car j'en fis un très-bon usage; il me profita beaucoup;

---

[1] *Neuf immenses pistoles*. La pistole est une monnaie d'Espagne qui fut introduite en France après le mariage de Louis XIV, et qui valait alors dix francs, lesquels dix francs représentaient, par la différence relative du marc d'argent, une valeur actuelle de vingt-quatre francs. Le louis d'or était donc à cette époque à peu près l'équivalent de la pistole; celle-ci a disparu, et n'est plus aujourd'hui qu'une monnaie de compte, et la valeur nominale du louis a plus que doublé. (Encyclop.)

je m'en servis pour apprendre l'écriture et l'arithmétique, avec quoi, en partie, je suis parvenu dans la suite.

Le plaisir avec lequel j'avais pris cet argent ne fit qu'enhardir Geneviève à pousser ses desseins; elle ne douta point que je ne sacrifiasse tout à l'envie d'en avoir beaucoup; et, dans cette persuasion, elle perdit la tête et ne se ménagea plus.

Suis-moi, me dit-elle un matin; je veux te montrer quelque chose.

Je la suivis donc; elle me mena dans sa chambre, et là elle m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de sa complaisance; à la lettre, il était rempli d'or, et assurément la somme était considérable; il n'y avait qu'un partisan qui eût le moyen de se damner si chèrement, et bien des femmes plus huppées l'en auraient pour cela quitté à meilleur marché que la soubrette.

Je cachai avec peine l'étonnement où je fus de cette honteuse richesse, et gardant toujours l'air gaillard que j'avais jusque-là soutenu là-dessus: Est-ce encore là pour moi? lui dis-je. Ma chambre n'est pas si bien meublée que la vôtre, et ce petit coffre-là y tiendra à merveille.

Oh! pour cet argent-ci, me répondit-elle, tu veux bien que je n'en dispose qu'en faveur du mari que j'aurai. Avise-toi là-dessus.

Ma foi! lui dis-je, je ne sais où vous en prendre un; je ne connais personne qui cherche femme. Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là? me répliqua-t-elle; où est donc ton esprit? Est-ce que tu ne m'entends pas?

Tu n'as que faire de me chercher un mari, tu peux en devenir un; n'es-tu pas du bois dont on les fait? Laissons là le bois, lui dis-je; c'est un mot de mauvais augure[1]. Quant au reste, continuai-je, ne voulant pas la brusquer, s'il ne tenait qu'à être votre mari, je le serais tout à l'heure, et je n'aurais peur que de mourir de trop d'aise. Est-ce que vous en doutez? N'y a-t-il pas un miroir ici? Regardez-vous, et puis vous m'en direz votre avis. Tenez, ne faut-il pas bien du temps pour s'aviser si on dira oui avec mademoiselle? Vous n'y songez pas vous-même, avec votre avisement. Ce n'est pas là la difficulté.

Eh! où est-elle donc? reprit-elle d'un air avide et content. Oh! ce n'est qu'une petite bagatelle, lui dis-je; c'est que l'amitié de monsieur pourrait bien me procurer des coups de bâton, si j'allais lui souffler son amie. J'ai déjà vu de ces amitiés-là, elles n'entendent pas raillerie; et puis, que feriez-vous d'un mari si maltraité?

Quelle imagination vas-tu te mettre dans l'esprit? me dit-elle; je gage que, si monsieur sait que je t'aime, il sera charmé que je t'épouse, et qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne serait pas la peine, lui dis-je; je les ferais bien moi-même; mais, par ma foi, je n'ose pas aller en

---

[1] *Laissons là le bois, lui dis-je; c'est un mot de mauvais augure.* Il ne faut pas oublier que c'est un paysan qui parle, un paysan qui a pu dans son village entendre débiter comme neufs des bons mots depuis long-temps passés de mode à Paris.

avant; votre bon ami me fait peur. En un mot, sa bonne affection n'est peut-être qu'une simagrée; je me doute qu'il y a sous cette peau d'ami un renard qui ne demande qu'à croquer la poule; et quand il verra un petit roquet comme moi la poursuivre, je vous laisse à penser ce qu'il en adviendra, et si cet hypocrite de renard me laissera faire.

N'est-ce que cela qui t'arrête? Me dis-tu vrai? me repartit-elle? Assurément, lui dis-je. Eh bien! je vais travailler à te mettre en repos là-dessus, me répondit-elle, et à te prouver qu'on n'a pas envie de te disputer ta poule. Je serais fâchée qu'on te surprît dans ma chambre, séparons-nous; mais je te garantis notre affaire faite.

Là-dessus je la quittai un peu inquiet des suites de cette aventure, et avec quelque repentir d'avoir accepté de son argent; car je devinai le biais qu'elle prendrait pour venir à bout de moi; je m'attendis que monsieur s'en mêlerait, et je ne me trompai pas.

Le lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître d'aller lui parler; je m'y rendis, fort embarrassé de ma figure. Eh bien! me dit-il, mons Jacob, comment se comporte votre jeune maître? Étudie-t-il assidument? Pas mal, monsieur, repris-je. Et toi, te trouves-tu bien du séjour de Paris?

Ma foi! monsieur, lui répondis-je, j'y bois et mange d'aussi bon appétit qu'ailleurs.

Je sais, me dit-il, que madame t'a pris sous sa protection, et j'en suis bien aise; mais tu ne me dis pas tout; j'ai déjà appris de tes nouvelles; tu es un com-

père. Comment donc! il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, et tu as déjà fait une conquête! à peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies filles! Geneviève est folle de toi, et apparemment tu l'aimes à ton tour?

Hélas! monsieur, repris-je, que m'aurait-elle fait pour la haïr, la pauvre enfant? Oh! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi; il y a long-temps que ton père me sert, je suis content de lui, et je serais ravi de faire du bien au fils, puisque l'occasion s'en présente. Il est heureux pour toi de plaire à Geneviève, et j'approuve ton choix; tu es jeune et bien fait, sage et actif, dit-on; de son côté, Geneviève est une fille aimable; je protége ses parens, et ne l'ai même fait entrer chez moi que pour être plus à portée de lui rendre service et de la bien placer. (Il mentait.) Le parti qu'elle prend rompt un peu mes mesures; tu n'as encore rien; je lui aurais ménagé un mariage plus avantageux; mais enfin elle t'aime et ne veut que toi; à la bonne heure. Je songe que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, et te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déjà fait présent d'une bonne somme d'argent dont je vous indiquerai l'emploi; je ferai plus, je vous meublerai une petite maison dont je paierai les loyers pour vous soulager, en attendant que vous soyez plus à votre aise; du reste, ne t'embarrasse pas; je te promets des commissions lucratives. Vis bien avec la femme que je te donne, elle est douce et vertueuse; au surplus, n'oublie jamais que tu as pour le moins la moitié de part

à tout ce que je fais dans cette occurrence. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parens de Geneviève, je n'aurais pas été aussi loin, si je n'en avais encore davantage pour toi et pour les tiens. Ne parle de rien ici; les compagnes de ta maîtresse ne me laisseraient pas en repos, et voudraient toutes que je les mariasse également. Demande ton congé sans bruit; dis qu'on t'offre une condition meilleure et plus convénable. Geneviève, de son côté, supposera la nécessité d'un nouveau voyage pour voir sa mère qui est âgée; et au sortir d'ici, vous vous marierez tous deux. Adieu. Point de remercîmens, j'ai affaire; va seulement informer Geneviève de ce que je t'ai dit, et prends sur ma table ce petit rouleau d'argent, avec quoi tu attendras, dans une aubèrge, que Geneviève soit sortie d'ici.

Je restai comme un marbre à ce discours; d'un côté, tous les avantages qu'on me promettait étaient considérables.

Je voyais que du premier saut que je faisais à Paris, moi qui n'avais encore aucun talent, aucune avance, qui n'étais qu'un pauvre paysan, et qui me préparais à labourer ma vie [1] pour acquérir quelque chose (et ce quelque chose, dans mes espérances éloignées, n'entrait même en aucune comparaison avec ce qu'on m'offrait); je voyais, dis-je, un établissement certain qu'on me jetait à la tête.

---

[1] *Qui me préparais à labourer ma vie.* Expression elliptique et forte, qui rend bien l'idée d'une vie occupée sans relâche à des exercices pénibles et qui se renouvellent tous les ans, comme ceux du labourage. Elle a été adoptée par l'*Académie*.

Et quel établissement? Une maison toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes commissions dont je pouvais demander d'être pourvu sur-le-champ; enfin la protection d'un homme puissant et en état de me mettre à mon aise dès le premier jour, et de m'enrichir ensuite.

N'était-ce pas la pomme d'Adam toute revenue pour moi?

Je savourais la proposition; cette fortune subite mettait mes esprits en mouvement, le cœur m'en battait, le feu m'en montait au visage.

N'avoir qu'à tendre la main pour être heureux, quelle séduisante commodité! N'y avait-il point là de quoi m'étourdir sur l'honneur?

D'un autre côté, cet honneur plaidait sa cause dans mon âme embarrassée, pendant que ma cupidité y plaidait la sienne. A qui est-ce des deux que je donnerai gagné? disais-je; je ne savais auquel entendre.

L'honneur me disait: Tiens-toi ferme, déteste ces misérables avantages qu'on te propose; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Geneviève; le ressouvenir de sa faute te la rendra insupportable; et puisque tu me portes dans ton sein, tout paysan que tu es, je serai ton tyran, je te persécuterai toute ta vie; tu verras ton infamie connue de tout le monde, tu auras ta maison en horreur, et vous ferez tous deux, ta femme et toi, un ménage du diable; tout ira en désarroi; son amant la vengera de tes mépris; elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé; rêves-y

bien, Jacob. Le bien que t'apporte ta future est un présent du diable, et le diable est un trompeur. Un beau jour il te reprendra tout, afin de te damner par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut-être un peu longues les représentations que me faisait l'honneur; mais c'est qu'il a besoin de parler long-temps, lui, pour faire impression, et qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car, par exemple, la cupidité ne répondait à tout cela qu'un mot ou deux; mais son éloquence, quoique laconique, était vigoureuse.

C'est bien à toi, paltoquet[1], me disait-elle, à t'arrêter à ce chimérique honneur! Ne te sied-il pas bien d'être délicat là-dessus, misérable rustre! Va, tu as raison; va te gîter à l'hôpital, ton honneur et toi; vous y aurez tous deux fort bonne grâce.

Pas si bonne grâce, répondais-je en moi-même. C'est avoir de l'honneur en pure perte que de l'avoir à l'hôpital; je crois qu'il n'y brille guère.

Mais l'honneur vous conduit-il toujours là? Oui, assez souvent, et si ce n'est là, c'est du moins aux environs.

---

[1] *C'est bien à toi, paltoquet. Paltoquet*, terme populaire de mépris, qui indique un homme épais et grossier. *C'est un franc paltoquet.* Acad. Il ne se dit plus aujourd'hui. Remarquons que l'idée si comique de ce dialogue entre Jacob, l'honneur et la cupidité, n'est qu'une parodie ingénieuse de cette belle allégorie des anciens qui nous représente Hercule entre la vertu et la volupté se disputant sa possession.

Mais est-on heureux quand on a honte de l'être? Est-ce un plaisir que d'être à son aise à contre-cœur? Quelle perplexité!

Ce fut là tout ce qui se présenta en un instant à mon esprit. Pour surcroît d'embarras, je regardais ce rouleau d'argent qui était sur la table; il me paraissait si rebondi; quel dommage de le perdre!

Cependant monsieur, surpris de ce que je ne lui disais rien, et que je ne prenais pas le rouleau qu'il avait mis là pour appuyer son discours, me demanda à quoi je pensais. Pourquoi ne me dis-tu mot? ajouta-t-il.

Eh! monsieur, répondis-je, je rêve, et il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conscience; prenez que je sois vous, et que vous soyez moi. Vous voilà un pauvre homme. Mais est-ce que les pauvres gens aiment à être cocus? Vous le serez pourtant, si je vous donne Geneviève en mariage. Eh bien, voilà le sujet de ma pensée.

Quoi! me dit-il là-dessus, est-ce que Geneviève n'est pas une honnête fille? Fort honnête, repris-je, pour ce qui est de faire un compliment ou une révérence; mais pour ce qui est d'être la femme d'un mari, je n'estime pas que l'honnêteté qu'elle a soit propre à cela.

Eh! qu'as-tu donc à lui reprocher? me dit-il. Eh! eh! eh! repris-je en riant, vous savez mieux que moi les tenans et les aboutissans de cette affaire-là; vous y étiez et je n'y étais pas; mais on sait bien à peu près comment cela se gouverne. Tenez, monsieur,

dites-moi franchement la vérité; est-ce qu'un monsieur a besoin de femme de chambre? et quand il en a une, est-ce elle qui le déshabille? Je crois que c'est tout le contraire.

Oh! pour le coup, me dit-il, vous parlez net, Jacob, et je vous entends; tout paysan que vous êtes, vous ne manquez pas d'esprit. Écoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Geneviève est faux; mais supposons qu'il soit vrai : vous voyez les personnes qui viennent me voir; ce sont tous gens de considération qui sont riches, qui ont de grands équipages.

Savez-vous bien que parmi eux il y en a quelques-uns qu'il n'est pas nécessaire de nommer, et qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Genevièves?

Or, croyez-vous valoir mieux qu'eux? Est-ce la crainte d'être moqué qui vous retient? Et par qui le serez-vous? Vous connaît-on, et êtes-vous quelque chose dans le monde? Songera-t-on à votre honneur? S'imagine-t-on seulement que vous en ayez un, benêt que vous êtes? Vous ne risquez qu'une chose, c'est d'avoir autant d'envieux de votre état qu'il y a de gens de votre sorte qui vous connaissent. Allez, mon enfant, l'honneur de vos pareils, c'est d'avoir de quoi vivre, et de quoi se retirer de la bassesse de leur condition, entendez-vous? Le dernier des hommes ici-bas est celui qui n'a rien.

N'importe, monsieur, lui répondis-je d'un air entre

triste et mutin; j'aimerais encore mieux être le dernier des autres que le plus fâché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien; il n'y a point de morceau qui lui profite, quand ce serait de la perdrix; et, ma foi, l'appétit mérite bien qu'on le garde; et je le perdrais, malgré toute ma bonne chère, si j'épousais votre femme de chambre.

Votre parti est donc pris? repartit monsieur. Ma foi! oui, monsieur, répondis-je, et j'en ai bien du regret; mais que voulez-vous? dans notre village, c'est notre coutume de n'épouser que des filles; et s'il y en avait une qui eût été femme de chambre d'un monsieur, il faudrait qu'elle se contentât d'avoir un amant; mais pour de mari, néant; il en pleuvrait, qu'il n'en tomberait pas un pour elle; c'est notre régime, et surtout dans notre famille. Ma mère se maria fille, sa grand'mère en avait fait autant, et de grand'mère en grand'mère, je suis venu droit comme vous voyez, avec l'obligation de ne rien changer à cela.

Je me fus à peine expliqué d'un ton si décisif, que, me regardant d'un air fier et irrité : Vous êtes un coquin, me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Geneviève; vous n'aspiriez d'abord, m'a-t-elle dit, qu'au bonheur de pouvoir l'épouser un jour. Les autres filles de madame le savent; d'un autre côté, vous osez l'accuser de n'être pas fille d'honneur; vous êtes frappé de cette impertinente idée-là; je ne

doute pas qu'en conséquence vous ne causiez sur son compte, quand on vous parlera d'elle; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits discours; et c'est moi, c'est ma simple bonne volonté pour elle qui serait la cause innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non, monsieur Jacob, j'y mettrai bon ordre; et puisque j'ai tant fait que de m'en mêler, que vous avez déjà pris de son argent sur le pied d'un homme qui devait l'épouser, je ne prétends pas que vous vous moquiez d'elle. Je ne vous laisserai point en liberté de lui nuire; et si vous ne l'épousez pas, je vous déclare que ce sera moi à qui vous aurez affaire; déterminez-vous; je vous donne vingt-quatre heures; choisissez de sa main ou du cachot; je n'ai que cela à vous dire; allons, retirez-vous, faquin.

Cet ordre, et l'épithète qui le soutenait, me firent peur, et je ne fis qu'un saut de la chambre à la porte.

Geneviève, qui avait été avertie de l'heure où monsieur devait m'envoyer chercher, m'attendait au passage; je la rencontrai sur l'escalier.

Ah! ah! me dit-elle, comme si nous nous étions rencontrés fortuitement, est-ce que tu viens de parler à monsieur? Que te voulait-il donc?

Doucement, Geneviève, ma mie, lui dis-je; j'ai vingt-quatre heures devant moi pour vous répondre, et je ne dirai ma pensée qu'à la dernière minute.

Là-dessus, je passai mon chemin d'un air renfrogné et même un peu brutal, et laissai mademoiselle Geneviève toute stupéfaite, et ouvrant de grands yeux qui se disposaient à pleurer; mais cela ne me toucha

point. L'alternative du cachot ou de sa main m'avait guéri radicalement du peu d'inclination qui me restait pour elle; j'en avais le cœur aussi nettoyé que si je ne l'avais jamais connue; sans compter la farouche épouvante dont j'étais saisi, et qui était bien contraire à l'amour.

Elle me rappela plusieurs fois d'un ton plaintif: Jacob! hé! mais, parle-moi donc, Jacob. Dans vingt-quatre heures, mademoiselle. Puis je courus toujours, sans savoir où j'allais; car je marchais en égaré.

Enfin, je me trouvai dans le jardin, le cœur palpitant, regrettant les choux de mon village, et maudissant les filles de Paris, qu'on vous obligeait d'épouser, le pistolet sous la gorge; j'aimerais autant, disais-je en moi-même, prendre une femme à la friperie. Que je suis malheureux!

Ma situation m'attendrit sur moi-même, et me voilà à pleurer; je tournais dans un bosquet, en faisant des exclamations de douleur, quand je vis madame qui en sortait avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes?

Ah! madame, lui répondis-je en me jetant à ses genoux, ah! ma bonne maîtresse, Jacob est un homme coffré, quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffré! me dit-elle. As-tu commis quelque mauvaise action? Eh! tout à rebours de cela, m'écriai-je; c'est à cause que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur,

n'est-ce pas, madame? Eh! où le prendrai-je pour vous en faire, si on ne prétend pas que j'en garde? Monsieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel misérable pays, madame, où on met au cachot les personnes qui ont de l'honneur, et en chambre garnie celles qui n'en ont point! Épousez des femmes de chambre pour homme, et vous aurez des rouleaux d'argent; prenez une honnête fille, vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme monsieur l'entend, qui veut, sauf votre respect, que j'épouse sa femme de chambre.

Explique-toi mieux, me dit madame, qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire; je ne te comprends point. Qu'est-ce que c'est que cette femme de chambre? Est-ce que mon mari en a une? Eh! oui, madame, lui dis-je; c'est la vôtre, c'est mademoiselle Geneviève qui me recherche, et qu'on me commande de prendre pour femme.

Écoute, Jacob, me dit-elle; c'est à toi de consulter ton cœur. Eh bien! mon cœur et moi, repris-je, nous avons là-dessus raisonné bien long-temps ensemble, et il n'en veut pas entendre parler.

Il est pourtant vrai, dit-elle, que cela ferait ta fortune; car mon mari ne te laisserait pas là; je le connais.

Oui, madame, répondis-je; mais, par charité, songez un peu à ce que c'est que d'avoir des enfans qui vous appellent leur père, et qui en ont menti. Cela est bien triste, et cependant si j'épouse Geneviève, je suis en danger de n'avoir point d'autres en-

fans que de ceux-là ; je serai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur [1]; et vous me voyez désolé, madame. Naturellement je n'aime pas les enfans de contrebande, et je n'ai que vingt-quatre heures, pour dire si je m'en fournirai peut-être d'une demi-douzaine, ou non. Portez-moi secours là-dedans, ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet, empêchez qu'on ne me le tienne. Je suis d'avis de m'enfuir.

Non, non, me dit-elle ; je te le défends. Je parlerai à mon mari, et je te garantis que tu n'as rien à craindre ; va, retourne à ton service sans inquiétude.

Après ce discours, elle me quitta pour continuer sa lecture ; et moi, je me rendis auprès de mon jeune maître, qui ne se portait pas bien.

Il fallait, en m'en retournant, que je passasse devant la chambre de Geneviève, qui en avait laissé la porte ouverte, et qui me guettait, assise et fondant en larmes.

Te voilà donc, ingrat ! s'écria-t-elle aussitôt qu'elle me vit ; fourbe qui, non content de refuser ma main, m'accables encore de honte et de mépris ! Et c'était en me retenant par ma manche qu'elle m'apostrophait sur ce ton..

---

[1] *Je serai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur.* Cette plaisanterie n'est pas claire, et une plaisanterie dont il faut chercher le sel est par cela même manquée. Jacob veut dire tout uniment que le paiement des mois de nourrice sera pour lui un rude crève-cœur.

Parle, ajouta-t-elle; pourquoi dis-tu que je ne suis pas fille d'honneur?

Eh! mon Dieu, mademoiselle Geneviève, pardi! donnez-moi du temps; ce n'est pas que vous ne soyez une honnête fille; il n'y a que ce petit coffre plein d'or et vos autres brimborions d'affiquets qui me chicanent, et je crois que sans eux vous seriez encore plus honnête; j'aimerais bien autant votre honneur comme il était ci-devant; mais n'en parlons plus, et ne nous querellons point. Vous avez tort, ajoutai-je avec adresse; que ne m'avez-vous dit bonnement les choses? Il n'y a rien de si beau que la sincérité, et vous êtes une dissimulée. Il n'y avait qu'à m'avouer votre petit fait, je n'y aurais pas regardé de si près; car après cela on sait à quoi s'en tenir, et du moins une fille vous est obligée de prendre tout en gré; mais vouloir me brider le nez, venir me bercer avec des contes à dormir debout, pendant que je suis le meilleur enfant du monde, ce n'est pas là la manière dont on en use. Il s'agissait de me dire : Tiens, Jacob, je ne veux point te vendre chat en poche; monsieur a couru après moi, je m'enfuyais; mais il m'a jeté à la tête de l'or, des nippes et une maison fournie de ses ustensiles; cela m'a étourdie; je me suis arrêtée, et puis j'ai ramassé l'or, les nippes et la maison; en veux-tu ta part à cette heure? Voilà comme on parle; dites-moi cela, et puis vous saurez mon dernier mot.

Là-dessus les larmes de Geneviève redoublèrent; il en vint une ondée pendant laquelle elle me serrait

les mains tant qu'elle pouvait, sans me répondre; et c'était l'aveu de la vérité qui s'arrêtait au passage.

A la fin, pourtant, comme je la consolais en la pressant de parler: Si l'on pouvait se fier à toi, me dit-elle. Eh! qui est-ce qui en doute? lui dis-je. Allons, ma belle demoiselle, courage. Hélas! me répondit-elle, c'est l'amour que j'ai pour toi qui est cause de tout.

Voilà qui est merveilleux, lui dis-je après. Sans lui, ajouta-t-elle, j'aurais méprisé tout l'or et toutes les fortunes du monde; mais j'ai cru te fixer par la situation que monsieur voulait bien me procurer, et que tu serais bien aise de me voir riche. Et cependant je me suis trompée; tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me disait ne m'apprenait pourtant rien de nouveau; car enfin je savais bien à quoi m'en tenir sur cette aventure, sans qu'elle m'en rendît compte; et malgré cela, tout ce qu'elle me disait, je crus l'apprendre encore, en l'entendant raconter par elle-même [1]; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurais juré que je ne m'intéressais plus à Gene-

---

[1] *Je crus l'apprendre encore, en l'entendant raconter par elle-même.* Il faut en effet que Geneviève soit bien simple pour n'avoir pas prévu l'inévitable impression que doit produire son aveu, et bien peu de femmes s'aviseraient d'en faire un pareil à l'amant qu'elles veulent épouser. Dans *les Aveux indiscrets*, l'un des plus jolis contes du bon La Fontaine, on voit aussi une femme qui, dans un moment d'effusion de cœur, laisse échapper un secret de cette nature; mais du moins elle est mariée, et elle ne compromet que

viève, et je crois l'avoir dit plus haut; mais apparemment il me restait encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle, puisque je fus ému; mais tout s'éteignit dans un moment.

Je cachai pourtant à Geneviève ce qui se passait en moi. Hélas! lui répondis-je, ce que vous me dites est bien fâcheux!

Quoi! Jacob, me dit-elle avec des yeux qui me demandaient grâce, et qui étaient faits pour l'obtenir, si on n'était pas quelquefois plus irréconciliable, en pareil cas, avec une fille qui est belle qu'avec une autre qui ne l'est pas; quoi! m'aurais-tu abusée, quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous raccommoderait ensemble?

Non, lui dis-je; j'aurais juré que je vous parlais loyalement; mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Eh! pourquoi en changerait-il, mon cher Jacob? s'écria-t-elle; tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oui; mais malheureusement, lui dis-je, cette sagesse vous prend un peu tard[1]; c'est le médecin qui arrive après la mort.

---

la tranquillité et non pas l'existence même de son ménage. M. de Wolmar, dans *la Nouvelle Héloïse*, se marie, il est vrai, en connaissance de cause; cependant, quoiqu'il se montre le plus philosophe des maris, il n'a pas reçu de la bouche même de Julie la confidence des antécédens sur lesquels il ferme les yeux avec une magnanimité si exemplaire.

[1] *Malheureusement, lui dis-je, cette sagesse vous prend un peu*

Quoi ! reprit-elle, je te perdrai donc ? Laissez-moi rêver à cela, lui dis-je ; il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur ; il me chicane, et je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue. Permettez que je m'en aille penser à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes, me dit-elle, que de ne pas prendre ta résolution sur-le-champ. Il n'y a pas moyen, je ne puis si vite savoir ce que je veux ; mais patience, lui dis-je, il y aura tantôt réponse, et peut-être bonnes nouvelles avec ; oui, tantôt ; ne vous impatientez pas. Adieu, ma petite maîtresse ; restez en paix, et que le ciel nous assiste tous deux !

Je la quittai donc, et elle me vit partir avec une tendre inquiétude, qu'en vérité j'avais honte de ne pas calmer ; mais je ne cherchais qu'à m'esquiver, et j'entrai dans ma chambre avec la résolution inébranlable de m'enfuir de la maison, si madame ne mettait pas quelque ordre à mon embarras, comme elle me l'avait promis.

J'appris dans le cours de la journée que Geneviève s'était mise au lit, qu'elle était malade, qu'elle avait eu des maux de cœur ; accidens dont on souriait en me les contant, et qu'on me venait conter par

---

tard. Cette réflexion, qui échappe si naturellement au cœur ingénu de Jacob, et qui par sa naïveté même est une épigramme si sanglante, est bien conforme au caractère de ce paysan, dont le bon-sens grossier sert d'enveloppe à une grande délicatesse de sentimens. La comparaison qui suit est plus fine et plus subtile, mais sans aller au-delà du cercle des idées qui conviennent à un villageois.

préférence. Six ou sept personnes de la maison, et surtout les filles de madame, vinrent me le dire en secret.

Pour moi, je me tus; j'avais trop de souci pour m'amuser à babiller avec personne, et je restai tapi dans mon petit taudis jusqu'à sept heures du soir.

Je les comptai; car j'avais l'oreille attentive à l'horloge, parce que je voulais parler à madame, qu'une légère migraine avait empêchée de sortir.

Je me préparais donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la maison; on montait, on descendait l'escalier avec un mouvement qui n'était pas ordinaire. Ah! mon Dieu, disait-on, quel accident!

Ce fracas-là m'émut, et je sortis de ma chambre pour savoir ce que c'était.

Le premier objet que je rencontrai, ce fut un vieux valet de chambre de monsieur, qui levait les mains au ciel en soupirant, qui pleurait, et qui s'écriait : Ah! pauvre homme que je suis! Quelle perte! quel malheur! Qu'avez-vous donc, monsieur Dubois? lui dis-je; qu'est-il arrivé?

Hélas! mon enfant, dit-il, monsieur est mort[1], et j'ai envie d'aller me jeter dans la rivière[1].

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader, parce qu'il

---

[1] *Hélas! mon enfant, dit-il, monsieur est mort.* Voilà, dira-t-on, une mort bien soudaine, et qui semble arriver tout exprès pour tirer Jacob d'embarras. Mais un tel événement n'a rien d'extraordinaire; et à quelque instant que meure un homme riche et puissant, qui se livre sans frein à tous ses vices, il meurt toujours à

n'y avait rien à craindre ; il n'y avait point d'apparence qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau, lui qui en était l'ennemi juré ; il y avait peut-être plus de trente ans que le vieux ivrogne n'en avait bu.

Au reste, il avait raison de s'affliger ; la mort lui enlevait un bon chaland ; il était depuis quinze ans le pourvoyeur des plaisirs de son maître, qui le payait bien ; qu'il volait, disait-on, par-dessus le marché.

Je le laissai donc dans sa douleur, moitié raisonnable et moitié bachique ; car il était plein de vin quand je lui parlai, et je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venait de m'apprendre.

Rien n'était plus vrai que son rapport ; une apoplexie venait d'étouffer monsieur. Il était seul dans son cabinet quand elle l'avait surpris ; il n'avait eu aucun secours, et un domestique l'avait trouvé dans son fauteuil, et devant son bureau, sur lequel était une lettre ébauchée de quelques lignes gaillardes, qu'il écrivait à une dame de bonne composition, autant qu'on en pouvait juger ; car je crois que tout le monde dans la maison lut cette lettre, que madame avait prise dans le cabinet, et qu'elle laissa tomber de ses mains, dans le désordre où la jeta ce spectacle effrayant.

Pour moi (il faut que je l'avoue franchement), cette

---

propos pour la tranquillité de quelque faible opprimé par lui. Au surplus, Marivaux a su entourer cette tragique catastrophe de circonstances si plaisantes, et la revêtir d'un style si gai, qu'il enlève, pour ainsi dire, à la mort toute son horreur, pour en faire un véritable incident de comédie.

mort subite m'épouvanta sans m'affliger ; peut-être même la trouvai-je venue bien à propos ; je respirai, et j'avais pour excuse de ma dureté là-dessus, que le défunt m'avait menacé de la prison ; cela m'avait alarmé ; sa mort me tirait d'inquiétude, et mit le comble à la disgrâce où Geneviève était tombée dans mon cœur.

Hélas ! la pauvre fille, le malheur lui en voulait ce jour-là. Elle avait entendu aussi bien que moi le tintamarre qu'on faisait dans la maison, et de son lit elle appela un domestique pour en savoir la cause.

Celui à qui elle s'adressa était un gros brutal, un de ces valets qui, dans une maison, ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages et qu'à leurs profits, et pour qui leur maître est toujours un étranger, qui peut mourir, périr, prospérer sans qu'ils s'en soucient ; tant tenu, tant payé, et attrape qui peut.

Je le peins ici, quoique cela ne soit pas fort nécessaire ; mais du moins, sur le portrait que j'en fais, on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressemblent.

Ce gros sournois-là vint à la voix de Geneviève qui l'appelait, et, interrogé sur ce que c'était que ce bruit qu'elle entendait, il lui répondit durement : C'est que monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle, Geneviève, déjà indisposée, s'évanouit.

Sans doute ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent dont j'ai parlé, et qui était encore sur la table, fixa son attention ; de sorte

que, dès ce moment, le coffret et lui disparurent; on ne les a jamais revus depuis; apparemment ils partirent ensemble.

Il nous restait encore d'autres malheurs à essuyer; le bruit de la mort de monsieur fut bientôt répandu; on ne connaissait pas ses affaires; madame avait vécu jusque-là dans une abondance dont elle ne savait pas la source, et dont elle jouissait dans une quiétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain; mille créanciers fondirent chez elle avec des commissaires et toute leur sequelle. Ce fut un désordre épouvantable.

Les domestiques demandaient leurs gages et pillaient ce qu'ils pouvaient, en attendant qu'ils en fussent payés.

La mémoire de monsieur était maltraitée; nombre de personnes ne lui épargnaient pas l'épithète de fripon. L'un disait : Il m'a trompé; l'autre : Je lui ai confié de l'argent; qu'en a-t-il fait?

Ensuite on insultait à la magnificence de sa veuve; on ne la ménageait pas en sa présence même, et elle se taisait moins par patience que par consternation.

Cette dame n'avait jamais su ce que c'était que chagrin; et, dans la triste expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jetait son état lui sauvait la moitié de sa douleur.

Imaginez-vous ce que serait une personne qu'on aurait tout à coup transportée dans un pays affreux, dont tout ce qu'elle aurait vu ne lui aurait pas donné la moindre idée; voilà comment elle se trouvait.

Moi, qui n'avais pas été fâché de la mort de son mari, et qui, dans le fond, n'avais pas dû l'être, je réparai bien cette insensibilité excusable par mon attendrissement pour sa femme. Je ne pus la voir sans pleurer avec elle; il me semblait que, si j'avais eu des millions, je les lui aurais donnés avec une joie infinie; aussi était-ce ma bienfaitrice.

Mais de quoi lui servait que je fusse touché de son infortune? C'était la tendre compassion de ses amis qu'il lui fallait alors, et non pas celle d'un misérable comme moi, qui ne pouvais rien pour elle.

Mais dans ce monde toutes les vertus sont déplacées, aussi bien que les vices. Les bons et les mauvais cœurs ne se trouvent point à leur place. Quand je ne me serais pas soucié de la situation de cette dame, elle n'y aurait rien perdu; mon ingrate insensibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ses amis qu'elle avait tant fêtés la laissait sans ressource, et mettait le comble à ses maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis; mais dès qu'ils virent que le feu était dans les affaires, et que la fortune de leur amie s'en allait en ruine, ils courent encore, et apparemment ils avertirent les autres; car il n'en revint plus.

Je passe la suite de ces tristes événemens; le détail en serait trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la maison; tous les domestiques furent renvoyés, à une femme de chambre près, que madame n'avait peut-être jamais autant aimée que les autres; à qui, dans

ce moment, elle devait tous ses gages, et qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme de chambre, c'était ce visage si indifférent dont j'ai parlé tantôt, sur qui j'avais évité de dire mon sentiment, et dont la physionomie était de si petite apparence.

La nature fait assez souvent de ces tricheries-là; elle enterre je ne sais combien de belles âmes sous de pareils visages; on n'y connaît rien; et puis, quand ces gens-là viennent à se manifester, vous voyez des vertus qui sortent de dessous terre.

Pour moi, pénétré, comme je l'ai dit, de tout ce que je voyais, j'allai me présenter à madame, et lui vouai un service éternel, s'il pouvait lui être utile [1].

Hélas! mon enfant, me dit-elle, tout ce que je puis te répondre, c'est que je voudrais être en état de récompenser ton zèle; mais tu vois ce que je suis devenue, et je ne sais pas ce que je deviendrai encore, ni ce qui me restera; ainsi je te défends de t'attacher à moi; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès

---

[1] *Et lui vouai un service éternel, s'il pouvait lui être utile.* Ce dévouement de Jacob au milieu de l'abandon général où sa maîtresse est laissée par des amis ingrats, ressemble à la générosité du valet du *Dissipateur*, et à cette offre si touchante qui produit toujours tant d'effet à la représentation :

Le peu que je possède.... — Ah! ce trait-là m'accable.

Jacob se relève par là. Il efface le souvenir des petits griefs qu'un lecteur scrupuleux a pu conserver contre lui pour quelques traits de sa conduite passée, et la prospérité qui l'attend bientôt n'en sera que plus intéressante.

de mon neveu, je comptais avoir soin de toi; mais puisque aujourd'hui je ne puis rien, ne reste point, ta condition est trop peu de chose; tâche d'en trouver une meilleure, et ne perds point courage; tu as un bon cœur, qui ne demeurera pas sans récompense.

J'insistai, mais elle voulut absolument que je la quittasse; et je me retirai, en vérité, fondant en larmes.

De là, je me rendis à ma chambre pour y faire mon paquet; en y allant, je rencontrai le précepteur de mon jeune maître, qui escortait déjà ses ballots. Son disciple pleurait en lui disant adieu, et pleurait tout seul. Je pris aussi congé de l'enfant, et il s'écria d'un ton qui me fendit le cœur : Eh quoi! tout le monde me quitte donc!

Je ne repartis à cela que par un soupir; je n'avais que cette réponse-là à ma disposition, et je sortis chargé de mon petit butin, sans dire gare à personne. Je pensai pourtant aller dire adieu à Geneviève; mais je ne l'aimais plus, je ne faisais que la plaindre; et peut-être que, dans la conjoncture où nous nous trouvions, il était plus généreux de ne me pas présenter à elle.

Mon dessein, au sortir de chez ma maîtresse, fut d'abord de m'en retourner à mon village; car je ne savais que devenir, ni où me placer.

Je n'avais point de connaissance, point d'autre métier que celui de paysan; je savais parfaitement semer, labourer la terre, travailler la vigne, et voilà tout.

Il est vrai que mon séjour à Paris avait effacé beau-

coup de l'air rustique que j'y avais apporté ; je marchais d'assez bonne grâce ; je portais bien ma tête, et je mettais mon chapeau en garçon qui n'était pas un sot.

Enfin j'avais déjà la petite oie de ce qu'on appelle usage du monde[1] ; je dis du monde de mon espèce, et c'en est un ; mais c'étaient là tous mes talens ; ajoutez cette physionomie assez avenante que le ciel m'avait donnée, et qui jouait sa partie avec le reste.

En attendant mon départ de Paris, dont je n'avais pas encore fixé le jour, je me mis dans une de ces petites auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargotes.

Je vécus là deux jours avec des voituriers qui me parurent très-grossiers ; c'est que je ne l'étais plus tant, moi.

Ils me dégoûtèrent du village. Pourquoi m'en retourner ? me disais-je quelquefois. Tout est plein ici de gens à leur aise, qui, aussi bien que moi, n'avaient pour tout bien que la Providence. Ma foi ! restons encore quelques jours ici, pour voir ce qui en sera ; il y a tant d'aventures dans la vie, il peut m'en écheoir quelque bonne ; ma dépense n'est pas ruineuse, je puis encore la soutenir deux ou trois semaines ; à ce

---

[1] *Enfin j'avais déjà la petite oie de ce qu'on appelle usage du monde. Petite oie;* cette locution se dit figurément de quelques ajustemens qui contribuent à l'élégance de la parure. C'est donc ici, si l'on peut ainsi parler, *un second degré* de métaphore. La Fontaine a employé cette expression dans un sens que l'*Académie* a adopté, dans le sens de *faveurs légères.*

qu'il m'en coûte par repas, j'irai loin; car j'étais sobre, et je l'étais sans peine. Quand je trouvais bonne chère, elle me faisait plaisir, je ne la regrettais pas; quand je l'avais mauvaise, tout m'accommodait.

Ce sont là d'assez bonnes qualités dans un garçon qui cherche fortune. Avec cette humeur-là, ordinairement il ne la cherche pas en vain; le hasard est volontiers pour lui; ses soins lui réussissent; j'ai remarqué que les gourmands perdent la moitié de leur temps à être en peine de ce qu'ils mangeront; ils ont là-dessus un souci machinal qui dissipe une grande partie de leur attention pour le reste.

Voilà donc mon parti pris de séjourner à Paris plus que je n'avais résolu d'abord.

Le lendemain de ma résolution, je commençai par aller m'informer de ce qu'était devenue la dame de chez laquelle j'étais sorti, parce qu'elle aurait pu me recommander à quelqu'un; mais j'appris qu'elle s'était retirée dans un couvent avec la généreuse femme de chambre dont j'ai parlé, que ses affaires tournaient mal, et qu'à peine aurait-elle de quoi passer dans l'obscurité le reste de ses jours.

Cette nouvelle me fit encore jeter quelques soupirs, car sa mémoire m'était chère; mais il n'y avait point de remède à cela, et tout ce que je pus imaginer de mieux pour me fourrer quelque part, ce fut d'aller chez un nommé maître Jacques, qui était de mon pays, et à qui mon père, quand je partis du village, m'avait dit de faire ses complimens. J'avais son adresse, mais jusque-là je n'y avais pas songé.

Il était cuisinier dans une bonne maison ; et me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je passais sur le pont Neuf entre sept et huit heures du matin, marchant fort vite à cause qu'il faisait froid, et n'ayant dans l'esprit que mon homme.

Quand je fus près du cheval de bronze, je vis une femme enveloppée dans une écharpe de gros taffetas uni, qui s'appuyait contre les grilles, et qui disait : Ah ! je me meurs !

A ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle, pour savoir si elle n'avait pas besoin de secours. Est-ce que vous vous trouvez mal, madame ? lui dis-je. Hélas ! mon enfant, je n'en puis plus, me répondit-elle ; il vient de me prendre un grand étourdissement, et j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parlait, et je vis une face ronde, qui avait l'air d'être succulemment nourrie [1], et qui, à vue de pays, avait coutume d'être vermeille, quand quelque indisposition ne la ternissait pas.

A l'égard de l'âge de cette personne, la rondeur de son visage, sa blancheur et son embonpoint empêchaient qu'on en pût bien décider.

Mon sentiment, à moi, fut qu'il s'agissait d'une

---

[1] *Je vis une face ronde qui avait l'air d'être succulemment nourrie.* Marivaux, avant de prononcer le mot de dévotion, a soin d'en faire naître l'idée par le détail des principaux attributs qui l'accompagnent, et le lecteur ne sera pas étonné lorsque Jacob va conjecturer que la personne qu'il rencontre est *une dame à directeur.*

quarantaine d'années ; je me trompais, la cinquantaine était complète.

Cette écharpe de gros taffetas sans façon, une cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, et je ne sais quelle réforme dévote répandue sur toute cette figure, le tout soutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'était une femme à directeur ; car elles ont presque partout la même façon de se mettre, ces sortes de femmes ; c'est là leur uniforme, et il ne m'avait jamais plu.

Je ne sais à qui il faut s'en prendre, si c'est à la personne ou à l'habit ; mais il me semble que ces figures-là ont une austérité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant comme cette personne était fraîche et ragoûtante, et qu'elle avait une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiétai pour elle, et lui aidant à se soutenir : Madame, lui dis-je, je ne vous laisserai pas là, si vous le voulez bien ; je vous offre mon bras, pour vous reconduire chez vous ; votre étourdissement peut revenir, et vous aurez besoin d'aide. Où demeurez-vous ?

Dans la rue de la Monnaie, mon enfant, me dit-elle, et je ne refuse point votre bras, puisque vous me l'offrez de si bon cœur ; vous me paraissez un honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas, repris-je en nous mettant en marche ; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon village, et je n'ai pas encore eu le temps d'empirer et de devenir méchant.

Ce serait bien dommage que vous le devinssiez jamais[1], me dit-elle en jetant sur moi un regard bénévole et dévotement languissant ; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

Vous avez raison, repris-je, madame; Dieu m'a fait la grâce d'être simple et de bonne foi, et d'aimer les honnêtes gens.

Cela est écrit sur votre visage, me dit-elle ; mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez-vous? Pas encore vingt ans, repris-je.

Notez que, pendant cette conversation, nous cheminions d'une lenteur étonnante, et que je la soulevais presque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

Mon Dieu! mon fils, que je vous fatigue! me disait-elle. Non, madame, lui répondis-je ; ne vous gênez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien, reprit-elle; mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes-vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez-vous?

A cette question, je m'imaginai heureusement que cette rencontre pouvait tourner à bien. Quand elle m'avait dit que ce serait dommage que je devinsse méchant, ses yeux avaient accompagné ce compliment

---

[1] *Ce serait bien dommage que vous le devinssiez jamais.* C'est bien dommage aussi que le nouvel établissement de notre villageois commence par un accident fortuit qui rappelle la première rencontre de Marianne et de Valville. Du reste, le discours de la pieuse personne, *ses regards dévotement languissans*, forment un tableau d'une vérité achevée.

de tant de bonté, d'un si grand air de douceur, que j'en avais tiré un bon augure. Je n'envisageais pourtant rien de positif sur les suites que pouvait avoir ce coup de hasard; mais j'en espérais quelque chose, sans savoir quoi.

Dans cette opinion, je conçus aussi que mon histoire était très-bonne à lui raconter et très-convenable.

J'avais refusé d'épouser une belle fille que j'aimais, qui m'aimait et qui m'offrait ma fortune, et cela par un dégoût fier et pudique qui ne pouvait avoir frappé qu'une âme de bien et d'honneur. N'était-ce pas là un récit bien avantageux à lui faire? Je le fis de mon mieux, d'une manière naïve, et comme on dit la vérité.

Il me réussit; mon histoire lui plut tout-à-fait.

Le ciel, me dit-elle, vous récompensera d'une si honnête façon de penser, mon garçon, je n'en doute pas; je vois que vos sentimens répondent à votre physionomie. Oh! madame, pour ma physionomie, elle ira comme elle pourra; mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit là est si ingénu! dit-elle avec un souris benin. Écoutez, mon fils, vous avez bien des grâces à rendre à Dieu de ce cœur droit qu'il vous a donné; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité; mais il faut le conserver. Vous n'avez point d'expérience, et il y a tant de piéges à Paris pour votre innocence, surtout à l'âge où vous êtes! Écoutez-moi; c'est le ciel apparemment qui a permis que je vous rencontrasse. Je demeure avec une

sœur que j'aime beaucoup, qui m'aime de même ; nous vivons retirées, mais à notre aise, grâce à la bonté divine, et avec une cuisinière âgée qui est une honnête fille. Avant-hier nous nous défîmes d'un garçon qui ne nous convenait point ; nous avions remarqué qu'il n'avait point de religion ; aussi était-il libertin ; et je suis sortie ce matin pour prier un ecclésiastique de nos amis de nous en envoyer un qu'il nous avait promis ; mais ce doméstique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter, parce qu'il y est avec un de ses frères, et il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place, pourvu que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas! madame, sur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté ; car je n'ai personne ici qui me connaisse. Je n'ai été que dans la maison dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien ni mal ; madame avait pris de l'affection pour moi ; mais à cette heure elle est retirée dans un couvent, je ne sais lequel ; et je ne connais que cette dame-là, avec un cuisinier de mon pays qui est ici, mais qui n'est pas digne de me présenter à des personnes comme vous. Voilà toutes les cautions que j'ai ; si vous me donnez le temps de chercher la dame, je suis sûr que vous serez contente de son rapport. Pour maître Jacques le cuisinier, ce qu'il vous dira de moi ira pardessus le marché.

Mon enfant, me dit-elle, j'aperçois une sincérité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à sa porte. Montez, montez avec moi, me dit-elle; je parlerai à ma sœur.

J'obéis, et nous entrâmes dans une maison où tout me parut bien étoffé, et dont l'arrangement ainsi que les meubles étaient dans le goût des habits de nos dévotes. Netteté, simplicité et propreté, c'est ce qu'on y voyait.

On eût dit que chaque chambre était un oratoire; l'envie d'y faire oraison prenait en y entrant; tout y était modeste et luisant, tout y invitait l'âme à y goûter la douceur d'un saint recueillement.

L'autre sœur était dans son cabinet, qui, les deux mains sur les bras d'un fauteuil, s'y reposait de la fatigue d'un déjeûner qu'elle venait de faire [1], et en attendait la digestion en paix.

Les débris du déjeûner étaient là sur une petite table; il avait été composé d'une demi-bouteille de vin de Bourgogne presque toute bue, de deux œufs frais, et d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuiera point; il entre dans le portrait de la personne dont je parle.

Eh! mon Dieu, ma sœur, vous avez été bien longtemps à revenir; j'étais en peine de vous, dit celle

---

[1] *S'y reposait de la fatigue d'un déjeûner qu'elle venait de faire.* Trait charmant, et qui a bien pu être fourni à notre auteur par ces deux vers du *Lutrin* :

> C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
> Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.

qui était dans le fauteuil à celle qui entrait. Est-ce là le domestique qu'on devait nous donner?

Non, ma sœur, reprit l'autre; c'est un honnête jeune homme que j'ai rencontré sur le pont Neuf, et sans lui je ne serais pas ici, car je viens de me trouver très-mal; il s'en est aperçu en passant, et s'est offert pour m'aider à revenir à la maison.

En vérité, ma sœur, reprit l'autre, vous vous faites toujours des scrupules que je ne saurais approuver. Pourquoi sortir le matin pour aller loin, sans prendre quelque nourriture? Et cela parce que vous n'aviez pas entendu la messe. Dieu exige-t-il qu'on devienne malade? Ne peut-on le servir sans se tuer? Le servirez-vous mieux quand vous aurez perdu la santé, et que vous vous serez mise hors d'état d'aller à l'église? Ne faut-il pas que notre piété soit prudente? N'est-on pas obligé de ménager sa vie pour louer Dieu, qui nous l'a donnée [1], le plus long-temps qu'il sera possible [1]? Vous êtes trop outrée, ma sœur, et vous devez demander conseil là-dessus.

Enfin, ma chère sœur, reprit l'autre, c'est une chose faite. J'ai cru que j'aurais assez de force; j'avais effectivement envie de manger un morceau en par-

---

[1] *N'est-on pas obligé de ménager sa vie pour louer Dieu, qui nous l'a donnée, le plus long-temps qu'il sera possible?* Dans *Marianne*, Marivaux a tracé le tableau d'un couvent de femmes. Il nous montre ici l'intérieur de deux dévotes qui appartiennent encore au monde, et cette seconde peinture n'est ni moins vraie ni moins piquante que la première. Cette méthode de rapporter à ses devoirs envers Dieu tout ce qu'on ne fait que pour soi-même, est représentée ici avec beaucoup de naturel. Bientôt nous verrons l'influence d'un direc-

tant; mais il était bien matin, et d'ailleurs j'ai craint que ce ne fût une délicatesse, et si on ne hasardait rien, on n'aurait pas grand mérite; mais cela ne m'arrivera plus, car il est vrai que je m'incommoderais. Je crois pourtant que Dieu a béni mon petit voyage, puisqu'il a permis que j'aie rencontré ce garçon que vous voyez; l'autre est placé; il n'y a que trois mois que celui-ci est à Paris; il m'a fait son histoire; je lui trouve de très-bonnes mœurs, et c'est assurément la Providence qui nous l'adresse. Il veut être sage, et notre condition lui convient; que dites-vous de lui? Il prévient assez, répondit l'autre; mais nous parlerons de cela quand vous aurez mangé; appelez Catherine, ma sœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut; pour vous, mon garçon, allez dans la cuisine; vous y déjeûnerez aussi.

A cet ordre, je fis la révérence; et Catherine, qu'on avait appelée, monta. On la chargea du soin de me rafraîchir [1].

Catherine était grande, maigre, mise blanchement, et portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche,

---

teur qui tient la balance entre l'égale autorité des deux sœurs; la jalousie que cause à ce directeur l'introduction d'un simple valet qui n'est point présenté de sa main, et ne sera point soumis à ses volontés; le bavardage d'une servante qui n'a que ce seul plaisir dans une maison triste et solitaire; les querelles, les reproches des deux dévotes; leur séparation et leur haine réciproque, singulier résultat d'une association commencée sous les auspices d'une religion qui commande la charité, la résignation et l'indulgence.

[1] *On la chargea du soin de me rafraîchir*. En ce sens on dit:

en colère, et ardente; ce qui lui venait apparemment de la chaleur que son cerveau contractait auprès du feu de sa cuisine et de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, et d'une dévote cuisinière, est naturellement sec et brûlé.

Je n'en dirais pas autant de celui d'une pieuse; car il y a bien de la différence entre la véritable piété et ce qu'on appelle communément *dévotion*.

Les dévots fâchent le monde, et les gens pieux l'édifient [1]; les premiers n'ont que les lèvres de dévotes, c'est le cœur qui l'est dans les autres; les dévots vont à l'église simplement pour y aller, pour avoir le plaisir de s'y trouver, et les pieux pour y prier Dieu; ces derniers ont de l'humilité, les dévots n'en veulent que dans les autres. Les uns sont de vrais serviteurs de Dieu, les autres n'en ont que la contenance. Faire oraison pour se dire, je la fais; porter à l'église des livres de dévotion pour les manier, les ouvrir et les lire; se retirer dans un coin, s'y tapir,

---

faire rafraîchir. Acad. Marivaux a déjà laissé échapper cette même incorrection dans *Marianne*, où nous ne l'avions point relevée, parce qu'elle était moins sensible, le verbe *rafraîchir* s'y rapportant à des chevaux qu'on laisse reposer.

[1] *Les dévots fâchent le monde, et les gens pieux l'édifient.* Nous avons déjà eu occasion de remarquer avec quel bonheur de pensée et d'expression Marivaux s'élève, quand il veut, au genre de la haute éloquence. Ce passage nous fournit un exemple de cette rare flexibilité de talent, et la parallèle des vrais et des faux dévots ne le cède en rien à celui que Molière a placé dans la bouche de Cléante, et aux réflexions que La Bruyère nous a laissées sur le même sujet.

pour y jouir superbement d'une posture de méditatifs; s'exciter à des transports pieux, afin de croire qu'on a une âme bien distinguée si on en attrape; en sentir en effet quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir fait naître, et que le diable, qui ne les laisse manquer de rien pour les tromper, leur donne; revenir de là tout gonflé de respect pour soi-même, et d'une orgueilleuse pitié pour les âmes ordinaires; s'imaginer ensuite qu'on a acquis le droit de se délasser de ses saints exercices par mille petites mollesses qui soutiennent une santé délicate; tels sont ceux que j'appelle des dévots, de la dévotion desquels le malin esprit a tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des personnes véritablement pieuses, elles sont aimables pour les méchans mêmes, qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils; car le plus grand ennemi du méchant, c'est celui qui lui ressemble.

Voilà, je pense, de quoi mettre mes pensées sur les dévots à l'abri de toute censure.

Revenons à Catherine, à l'occasion de qui j'ai dit cela.

Catherine donc avait un trousseau de clefs à sa ceinture, comme une tourière de couvent. Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeun à l'heure qu'il est, lui dit mademoiselle Habert, sœur aînée de celle avec qui j'étais venu, et menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. Un coup! répondit Catherine d'un ton brusque et pourtant de bonne humeur; il en boira bien deux à raison de sa taille. Et

tous les deux à votre santé, madame Catherine, lui dis-je. Bon, reprit-elle; tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas mal. Allons, venez; vous m'aiderez à faire cuire mes œufs.

Eh! non, Catherine, ce n'est pas la peine, dit mademoiselle Habert la cadette; donnez-moi le pot de confitures, ce sera assez. Mais, ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'aînée. Les œufs me gonfleraient, dit la cadette; et puis ma sœur par ci, ma sœur par là. Catherine, d'un geste sans appel, décida pour les œufs en s'en allant; à cause, dit-elle, qu'un déjeûner n'était pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans sa cuisine, où elle me mit aux mains, avec un reste de ragoût de la veille et des volailles froides, une bouteille de vin presque pleine, et du pain à discrétion.

Ah! le bon pain! Je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant; il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là; il n'y avait qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri; aussi était-il de la façon de Catherine.

L'excellent repas que je fis! La vue seule de la cuisine donnait envie de manger; tout y faisait entrer en goût.

Mangez, me dit Catherine en se mettant après ses œufs frais; Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire sa volonté, lui dis-je, et par-dessus le marché j'ai grande faim. Tant mieux, reprit-elle; mais dites-moi, êtes-vous retenu? Restez-vous avec nous? Je l'espère ainsi, répondis-je, et je serais bien fâché que cela

ne fût pas; car je m'imagine qu'il fait bon sous votre direction, madame Catherine. Vous avez l'air si avenant, si raisonnable! Eh! eh! reprit-elle, je fais du mieux que je peux; que le ciel nous assiste! Chacun a ses fautes, et je n'en chôme pas; et le pis est, c'est que la vie se passe, et plus l'on va, plus on se crotte[1]; car le diable est toujours après nous, l'Église le dit; mais on bataille. Au surplus, je suis bien aise que nos demoiselles vous prennent; car vous me paraissez de bonne amitié. Hélas! tenez, vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à défunt Baptiste, que j'ai pensé épouser; c'était bien le meilleur enfant, et il était beau garçon comme vous; mais ce n'est pas là ce que j'y regardais, quoique cela fasse toujours plaisir. Dieu nous l'a ôté, il est le maître, il n'y a point à le contrôler; mais vous avez toute son apparence, vous parlez tout comme lui; mon Dieu! qu'il m'aimait! Je suis bien changée depuis, sans ce que je changerai encore; je m'appelle toujours Catherine; mais ce n'est plus de même.

Ma foi! lui dis-je, si Baptiste n'était pas mort, il vous aimerait encore; car moi qui lui ressemble, je n'en ferais pas à deux fois. Bon! bon! me dit-elle en riant, je suis encore un bel objet! Mangez, mon fils, mangez;

---

[1] *Et plus l'on va, plus on se crotte.* Les personnes d'un goût dédaigneux se révolteront peut-être de ce langage; mais il nous semble au contraire que c'est un coup de maître d'avoir rapproché trois dévotes dont l'une est douce et bonne, quoique peu éclairée; l'autre, aigre et impérieuse; la troisième, d'une classe inférieure à celle des deux premières, et d'un caractère digne de la bas-

vous direz mieux quand vous m'aurez regardée de plus près. Je ne vaux plus rien qu'à faire mon salut, et c'est bien de la besogne; Dieu veuille que je l'achève!

En disant ces mots, elle tira ses œufs, que je voulus porter en haut. Non, non, me dit-elle; déjeûnez en repos, afin que cela vous profite; je vais voir un peu ce qu'on pense de vous là-haut; je crois que vous êtes notre fait, et j'en dirai mon avis; nos demoiselles ordinairement sont dix ans à savoir ce qu'elles veulent, et c'est moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarrassez pas, j'aurai soin de tout; je me plais à servir mon prochain, et c'est ce qu'on nous recommande au prône.

Je vous rends mille grâces, madame Catherine, lui dis-je, et surtout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste. Mais mangez donc, me dit-elle; c'est le moyen de lui ressembler longtemps en ce monde; j'aime un prochain qui dure, moi. Et je vous assure que votre prochain aime à durer, lui dis-je en la saluant d'un rouge-bord que je bus à sa santé.

Ce fut là le premier essai que je fis du commerce de madame Catherine, des discours de laquelle j'ai

---

sesse de sa condition. C'est une idée fort amusante que ce mélange des habitudes d'une cuisinière avec le perpétuel refrain des formules de piété; et le détour que prend Catherine pour faire des avances à Jacob, forme un contraste adroit avec l'amour chrétien et honnête qui commence à poindre dans le cœur de mademoiselle Habert cadette.

retranché une centaine de *Dieu soit béni!* et *que le ciel nous assiste!* qui servaient tantôt de refrain, tantôt de véhicule à ses discours.

Apparemment cela faisait partie de sa dévotion verbale; mais peu m'importait; ce qui est sûr, c'est que je ne déplus point à la bonne dame, non plus qu'à ses maîtresses, surtout à mademoiselle Habert la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeûner en attendant la réponse que m'apporterait Catherine. Elle descendit bientôt, et me dit : Allons, notre ami, il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit, nous l'aurons bientôt, lui dis-je; pour mes pantoufles, je les porte actuellement. Fort bien, mon gaillard, me dit-elle; allez donc quérir vos hardes afin de revenir dîner; pendant que vous déjeûniez, vos gages couraient; c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre? repris-je. Oui, oui, me dit-elle en riant; je t'entends bien, et ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous, répondis-je; je ne veux pas seulement y regarder; et je vais gager que je suis mieux que je ne mérite, grâce à vos bons soins.

Ah! le bon apôtre! me dit-elle, toute réjouie de la franchise que je mettais dans mes louanges; c'est Baptiste tout revenu; il me semble que je l'entends. Alerte, alerte, j'ai mon dîner à faire; ne m'amuse pas, laisse-moi travailler, et cours chercher ton équipage; es-tu revenu? Autant vaut, lui dis-je en sortant;

j'aurai bientôt fait; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage. Et cela dit, je me rendis à mon auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour savoir si je devais entrer dans cette maison. Mais, me disais-je, je ne cours aucun risque; il n'y aura qu'à déloger si je ne suis pas content. En attendant, le déjeûner m'est de bon augure; il me semble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas ses morceaux, et n'est pas entêtée d'abstinence. D'ailleurs toute la maison me fait bonne mine; on n'y hait pas les gros garçons de mon âge; je suis dans la faveur de la cuisinière; voilà déjà mes quatre repas assurés, et le cœur me dit que tout ira bien; courage!

Je me trouvai à la porte de mon auberge en raisonnant ainsi; je n'y devais rien que le bonsoir à mon hôtesse, et puis je n'avais qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la maison au moment qu'on allait se mettre à table. Malepeste! le succulent petit dìner! Voilà ce qu'on appelle du potage, sans parler d'un petit plat de rôt d'une finesse, d'une cuisson si parfaite!... Il fallait avoir l'âme bien à l'épreuve du plaisir que peuvent donner les bons morceaux, pour ne pas donner dans le péché de friandise en mangeant de ce rôt-là, et puis de ce ragoût; car il y en avait un d'une délicatesse d'assaisonnement que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Si l'on mangeait au ciel, je ne voudrais pas y être mieux servi; Mahomet de ce repas-là aurait pu faire une des joies de son paradis.

Nos dames ne mangeaient point de bouilli ; il ne faisait que paraître sur la table, et puis on l'ôtait pour le donner aux pauvres [1].

Catherine, à son tour, s'en passait, disait-elle, par charité pour eux ; et je consentis sur-le-champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je sus depuis que mon devancier n'avait pas eu comme moi part à l'aumône, parce qu'il était trop libertin pour mériter de la faire, et pour être réduit au rôt et au ragoût.

Je ne sais pas, au reste, comment nos deux sœurs faisaient en mangeant ; mais assurément c'était jouer des gobelets que de manger ainsi.

Jamais elles n'avaient d'appétit, du moins on ne voyait point celui qu'elles avaient ; il escamotait les morceaux ; ils disparaissaient, sans qu'il parût presque y toucher [2].

---

[1] *Et puis on l'ôtait pour le donner aux pauvres*. Quel trait d'observation dans un détail qui par lui-même serait ignoble, si rien de ce qui sert à faire connaître les petitesses du cœur humain pouvait être indigne de l'attention de l'homme ! La plaisanterie est soutenue avec une grâce remarquable dans les *alinéa* suivans.

[2] *Sans qu'il parût presque y toucher. Un appétit qui escamote des morceaux, qui ne paraît pas y toucher* : manière d'écrire qui est un peu affectée ; mais la peinture est exacte, et aujourd'hui même que la dévotion n'est plus là pour forcer la gourmandise à ces sortes de stratagêmes, un prétendu bon ton produit quelquefois le même résultat ; et il n'est pas rare de rencontrer de ces *petites mangeuses*, de ces femmes vaporeuses et souffrantes qui croiraient vulgaire et grossier d'avoir faim, et qui, se plaignant toujours de leur estomac, ne *dévorent* que par complaisance.

On voyait ces dames se servir négligemment de leurs fourchettes; à peine avaient-elles la force d'ouvrir la bouche; elles jetaient des regards indifférens sur ce bon vivre. Je n'ai point de goût aujourd'hui... Ni moi non plus... Je trouve tout fade... Et moi tout trop salé.

Ces discours-là me jetaient de la poudre aux yeux; de manière que je croyais voir les créatures les plus dégoûtées du monde; et cependant le résultat de toutes leurs façons était que les plats se trouvaient si considérablement diminués, quand on desservait, que je ne savais d'abord comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avais été dupe : c'était de ces airs de dégoût que marquaient nos maîtresses, et qui m'avaient caché la sourde activité de leurs dents.

Le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginaient elles-mêmes être de très-petites, de très-sobres mangeuses. Et comme il n'était pas décent que des dévotes fussent gourmandes; qu'il faut se nourrir pour vivre, et non pas vivre pour manger; que, malgré cette maxime raisonnable et chrétienne, leur appétit glouton ne voulait rien perdre, elles avaient trouvé le secret de la gloutonnerie; et c'était par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'était par l'indolence avec laquelle elles y touchaient, qu'elles se persuadaient être sobres, en se conservant le plaisir de ne pas l'être; c'était à la faveur de cette singerie que leur dévotion laissait innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer que le diable est bien fin, mais aussi que nous sommes bien sots.

Le dessert fut à l'avenant du repas : confitures sèches et liquides; et sur le tout de petites liqueurs, pour aider la digestion et pour ravigoter ce goût si mortifié.

Après quoi, mademoiselle Habert l'aînée disait à la cadette : Allons, ma sœur, remercions Dieu. Cela est bien juste, répondait l'autre avec une plénitude de reconnaissance qu'alors elle aurait assurément eu tort de disputer à Dieu.

Cela est bien juste, disait-elle donc; et puis les deux sœurs, se levant de leurs siéges avec un recueillement qui était de la meilleure foi du monde, et qu'elles croyaient aussi méritoire que légitime, joignaient posément les mains, pour faire une prière commune, où elles se répondaient par versets l'une à l'autre, avec des tons que le sentiment de leur bien-être rendait extrêmement pathétiques.

Ensuite on ôtait le couvert; elles se laissaient aller dans un fauteuil, dont la mollesse et la profondeur invitaient au repos; et là on s'entretenait de quelques réflexions qu'on avait faites d'après de saintes lectures, ou bien d'un sermon du jour ou de la veille, dont elles trouvaient le sujet admirablement convenable pour monsieur ou pour madame une telle.

Ce sermon-là n'était fait que pour eux; l'avarice, l'amour du monde, l'orgueil et d'autres imperfections y avaient été si bien débattues!

Mais, disait l'une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, et n'en pas revenir avec dessein de se corriger? Ma sœur, comprenez-vous quelque chose à cela?

Madame une telle, qui pendant le carême est venue assidument au sermon, comment l'entend-elle? Je lui vois toujours le même air de coquetterie; et à propos de coquetterie, mon Dieu! que je fus scandalisée l'autre jour de la manière indécente dont mademoiselle *** était vêtue! Peut-on venir à l'église en cet état-là? Je vous dirai qu'elle me donna une distraction dont je demande pardon à Dieu, et qui m'empêcha de dire mes prières. En vérité, cela est effroyable!

Vous avez raison, ma sœur, répondait l'autre; mais quand je vois de pareilles choses, je baisse les yeux; et la colère que j'en ai fait que je refuse de les voir, et que je loue Dieu de la grâce qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchés-là, en le priant de tout mon cœur de vouloir bien éclairer de sa grâce les personnes qui les commettent.

Vous me direz : Comment avez-vous su ces entretiens, où le prochain essuyait la digestion de ces dames?

C'était en ôtant la table, en rangeant dans la chambre où elles étaient.

Mademoiselle Habert la cadette, après que j'eus desservi, m'appela comme je m'en allais dîner; et, me parlant assez bas, à cause d'un léger assoupissement qui commençait à clore les yeux de sa sœur, me dit

ce que vous verrez dans la deuxième partie de cette histoire [1].

---

[1] *Me dit ce que vous verrez dans la deuxième partie de cette histoire*. Marivaux, pour le début de son jeune paysan dans la capitale, l'a mis aux prises avec les deux existences les plus opposées qu'on puisse rencontrer dans une société, où les mœurs et les caractères offrent des contrastes si frappans. Ce nouvel *Ingénu*, moins fantastique que celui de Voltaire, se trouve jeté d'abord par les circonstances dans une maison où l'on pratique la morale la plus relâchée, dont la maîtresse est plus que coquette, le maître plus qu'un libertin ordinaire, et où les valets règlent leurs mœurs sur celles du maître et de la maîtresse. Il ne sort de ce foyer de corruption que pour entrer dans une espèce de couvent, où la dévotion n'est, il est vrai, qu'un manteau pour couvrir le goût de sensualités tant soit peu mondaines; la naïveté de Jacob lui sert de défense contre les séductions de deux exemples presque aussi pernicieux l'un que l'autre. Au surplus, Marivaux, dans le portrait des deux sœurs dévotes, a su déjà établir une nuance bien sensible, et qu'il est important de remarquer pour comprendre ce qui va suivre. Mademoiselle Habert aînée est aigre, méchante, impérieuse. Sa cadette n'est que faible et entraînée par un penchant irrésistible vers les plaisirs qu'elle croit pouvoir goûter en sûreté de conscience.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

J'ai dit, dans la première partie de ma vie, que mademoiselle Habert la cadette m'appela pendant que sa sœur s'endormait.

Mon fils, me dit-elle, nous vous retenons; j'y ai fait consentir ma sœur, et je lui ai répondu de votre sagesse; car je crois que votre physionomie et vos discours ne m'ont point trompée; ils m'ont donné de l'amitié pour vous, et j'espère que vous la mériterez. Vous serez avec Catherine, qui est bonne et vertueuse fille, et qui m'a paru aussi vous voir de bon œil; elle vous dira de quoi nous sommes convenues pour vous. Je pense que vous aurez lieu d'être content, et peut-être dans la suite le serez-vous encore davantage; c'est moi qui vous en assure. Allez, mon fils, allez dîner; soyez toujours aussi honnête garçon que vous le paraissez; comptez que je vous estime, et que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez secourue ce matin dans ma faiblesse.

Il y a des choses dont on ne peut rendre ni l'esprit ni la manière; et je ne saurais donner une idée bien complète, ni de tout ce que signifiait le discours de mademoiselle Habert, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son visage, ses yeux, son

ton, disaient encore plus que ses paroles, ou du moins ajoutaient beaucoup au sens naturel de ses termes, et je crus remarquer une bonté, une douceur affectueuse, une prévenance pour moi, qui auraient pu n'y pas être, et qui me surprirent, en me rendant curieux de ce qu'elles voulaient dire.

Mais, en attendant, je la remerciai presque dans le même goût, et lui répondis avec une abondance de cœur qui aurait mérité correction, si mes remarques n'avaient pas été justes; et apparemment elles l'étaient, puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans la suite où cela nous conduira.

Je faisais ma révérence à mademoiselle Habert pour descendre dans ma cuisine, quand un ecclésiastique entra dans la chambre.

C'était le directeur ordinaire de ces Dames; je dis ordinaire, parce qu'elles étaient amies de plusieurs autres ecclésiastiques qui leur rendaient visite, et avec qui, par surcroît, elles s'entretenaient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci, il en avait la direction en chef; c'était l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois, que tout ce que je dis là ne scandalise personne, et n'induise pas à penser que je raille indirectement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des directeurs, et de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute louable et saint en lui-même; c'est bien fait de le suivre, quand on le suit

comme il faut, et ce n'est pas de cela que je badine; mais il y a des minuties dont les directeurs ne devraient pas se mêler aussi sérieusement qu'ils le font, et je ris de ceux qui portent leur direction jusque-là.

Ce directeur-ci était un assez petit homme, mais bien fait dans sa taille un peu ronde; il avait le teint frais, d'une fraîcheur reposée; l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'avez-vous jamais vu de ces visages qui annoncent dans ceux qui les ont je ne sais quoi d'accommodant, d'indulgent et de consolant pour les autres, et qui sont comme les garans d'une âme remplie de douceur et de charité?

C'était là positivement la mine de notre directeur. Du reste, imaginez-vous de courts cheveux, dont l'un ne passe pas l'autre, qui siéent on ne peut mieux, et qui se relèvent en demi-boucles autour des joues, par un tour qu'ils prennent naturellement, lequel ne doit rien au soin de celui qui les porte; joignez à cela des lèvres assez vermeilles, avec de belles dents, qui ne sont belles et blanches, à leur tour, que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y tâche[1].

Tels étaient les agrémens, soi-disant innocens, de cet ecclésiastique, qui, dans ses habits, n'avait

---

[1] *Que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y tâche.* Tracer le portrait d'un directeur de femmes, entreprise devenue bien difficile après Boileau. Notre auteur, par le sel de ses plaisanteries, a su rajeunir un sujet qui semblait épuisé, et cette bonne grâce, cette élégance dont la nature et un heureux hasard

pas oublié que la religion même veut qu'on observe sur soi une propreté modeste, afin de ne choquer les yeux de personne. Il excédait seulement un peu cette propreté de devoir; mais il est bien difficile d'en trouver le point juste; de sorte que notre ecclésiastique, contre son intention sans doute, avait été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Habert l'aînée, qui s'était assoupie, devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit; car il ne fit pas grand bruit en entrant; mais une dévote, en pareil cas, a l'ouïe bien subtile.

Celle-ci se réveilla sur-le-champ en souriant de la bonne fortune qui lui venait en dormant; j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

Cet ecclésiastique, pour qui j'étais un visage nouveau, me regarda avec assez d'attention.

Est-ce là votre domestique, mesdames? leur dit-il. Oui, monsieur; c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'aînée; et c'est un service qu'il a rendu à ma sœur qui en est cause.

Là-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'était arrivé avec sa cadette, et moi je jugeai à propos de sortir pendant l'histoire.

Quand je fus au milieu de l'escalier, songeant aux regards que ce directeur avait jetés sur moi, il me prit envie de savoir ce qu'il en dirait. Catherine

---

passent pour faire seuls les frais; enfin, si l'on peut parler ainsi, cette négligence si industrieusement arrangée, sont autant de traits d'observation qui appartiennent au romancier, et dont il ne doit rien au poëte.

m'attendait pourtant dans sa cuisine; mais n'importe, je remontai doucement l'escalier. J'avais fermé la porte de la chambre, et j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut possible.

Mon aventure avec mademoiselle Habert la cadette fut bientôt racontée; de temps en temps je regardais à travers la serrure; et de la manière dont le directeur était placé, je voyais son visage en plein, aussi bien que celui de la sœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutait le récit qu'on lui faisait d'un maintien froid, pensif, et tirant sur l'austère.

Ce n'était plus cette physionomie si douce, si indulgente qu'il avait, quand il était entré dans la chambre; il ne faisait pas encore la mine; mais je devinais qu'il allait la faire, et que mon aventure allait devenir un cas de conscience.

Quand il eut tout entendu, il baissa les yeux en homme qui va porter un jugement de conséquence, et donner le résultat d'une réflexion profonde.

Et puis : Vous avez été bien vite, mesdames, dit-il en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendaient le cas grave et important, et qui disposaient mes maîtresses à le voir presque traiter de crime.

A ces premiers mots, qui ne me surprirent point, car je ne m'attendais pas à mieux, la sœur cadette rougit, prit un air embarrassé, mais à travers lequel on voyait du mécontentement.

Vous avez été bien vite, reprit-il encore une fois. Eh! quel mal peut-il y avoir là-dedans, reprit cette cadette d'un ton à demi timide et révolté, si c'est un

honnête garçon, comme il y a lieu de le penser? Il a besoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un service, il me reconduit ici; il nous manque un domestique, et nous le prenons; quelle offense peut-il y avoir là contre Dieu? J'ai cru faire, au contraire, une action de charité et de reconnaissance.

Nous le savons bien, ma sœur, répondit l'aînée; mais n'importe; puisque monsieur, qui est plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut se rendre. A vous dire la vérité, tantôt, quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme, il me semble que j'y ai senti quelque répugnance; j'ai eu un pressentiment que ce ne serait pas l'avis de monsieur, et Dieu sait que j'ai remis le tout à sa décision.

Ce discours ne persuadait pas la cadette, qui n'y répondait que par des mines qui disaient toujours : Je n'y vois point de mal.

Le directeur avait laissé parler l'aînée sans l'interrompre, et semblait même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille et benin : Ma chère demoiselle, écoutez-moi, dit-il à cette cadette. Vous savez avec quelle affection particulière je vous donne mes conseils à toutes deux.

Ces dernières paroles, *à toutes deux*, furent partagées de façon que la cadette en avait pour le moins les trois quarts et demi pour elle, et ce ne fut même que par réflexion subite qu'il en donna le reste à l'aînée; car, dans son premier mouvement, l'homme saint n'avait point du tout songé à elle.

Vraiment, dit l'aînée, qui sentit cette inégalité de partage, et l'oubli qu'on avait d'abord fait d'elle; vraiment, monsieur, nous savons bien que vous nous considérez toutes deux l'une autant que l'autre, et que votre piété n'admet point de préférence, comme cela est juste [1].

Le ton de ce discours fut un peu aigre, quoique prononcé en riant, de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Hélas! ma sœur, reprit la cadette un peu vivement, je ne l'entends pas autrement non plus; et quand même monsieur serait plus attaché à vous qu'à moi, je n'y trouverais rien à redire; il vous rendrait justice; il connaît le fond de votre âme et les grâces que Dieu vous fait, et vous êtes assurément bien plus digne de son attention que moi.

Mes chères sœurs, leur répondit là-dessus cet ecclésiastique, qui voyait que ce petit débat venait par sa faute, ne vous troublez point; vous m'êtes égales devant Dieu, parce que vous l'aimez également toutes deux; et si mes soins avaient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre, ce serait en faveur de celle que je verrais marcher le plus lentement dans la voie de son salut; sa faiblesse m'y attacherait davantage, parce qu'elle aurait plus besoin de secours; mais, grâce au ciel, vous marchez toutes deux du même pas; aucune

---

[1] *Et que votre piété n'admet point de préférence, comme cela est juste.* Les dévots et les gens de cour possèdent seuls cet art de se lancer innocemment des épigrammes bien acérées, et de se chercher querelle en n'ayant à la bouche que des paroles de douceur et d'amitié.

de vous ne reste en arrière, et ce n'est pas cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu (cette jeunesse lui tenait au cœur); vous n'y voyez point de mal, j'en suis persuadé; mais daignez m'entendre.

Là il fit une petite pause comme pour se recueillir.

Et puis continuant : Dieu, par sa bonté, ajouta-t-il, permet souvent que ceux qui nous conduisent aient des lumières qu'il nous refuse; et c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, et que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

De quelle conséquence est-il, me dites-vous, d'avoir retenu ce garçon qui paraît sage? D'une très-sérieuse conséquence.

Premièrement, c'est avoir agi contre la prudence humaine[1]; car enfin, vous ne le connaissez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paraît bonne, et je le veux; chacun a ses yeux là-dessus, et les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi favorables; mais je vous passe cet article. Eh bien! depuis quand, sur la seule physionomie, fie-t-on son bien et sa vie à des inconnus? Quand je dis son bien

[1] *Premièrement c'est avoir agi contre la prudence humaine*. Il peut sembler étonnant que l'ombrageux directeur qui, à l'appui de son opinion, va bientôt faire intervenir les volontés du ciel, mette en première ligne des considérations purement mondaines. Mais un directeur est comme un médecin qui connaît le côté faible de ses malades, et peut-être celui-ci juge-t-il qu'il aura plus de facilité à faire goûter aux deux *dévotes* les raisonnemens tirés de l'intérêt de leur vie à venir, lorsqu'il aura frappé les premiers et les plus grands coups, à l'aide du motif qui concerne les intérêts de la vie présente.

et sa vie, je n'exagère pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toutes seules dans une maison; que ne risquez-vous pas si cette physionomie vous trompe, si vous avez affaire à un aventurier, comme cela peut arriver? Qui vous a répondu de ses mœurs, de sa religion, de son caractère? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'un honnête homme? A Dieu ne plaise que je le soupçonne de l'être, un fripon; la charité veut qu'on pense à son avantage; mais la charité ne doit pas aller jusqu'à l'imprudence, et c'en est une que de s'y fier comme vous faites.

Ah! ma sœur, que ce que monsieur dit est sensé! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement ce garçon a d'abord quelque chose qui prévient; mais monsieur a raison pourtant, à présent que j'y songe; il a un je ne sais quoi dans le regard qui a pensé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajouta l'ecclésiastique en l'interrompant; vous approuvez ce que j'ai dit, et ce n'est pourtant rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la première jeunesse, il a l'air hardi et dissipé; vous n'êtes pas encore dans un âge à l'abri de la censure; ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous? Ne savez-vous pas que les hommes se scandalisent aisément, et que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scandale? Ce n'est point moi qui vous le dis, c'est l'Évangile. D'ailleurs, mes chères sœurs (car il faut tout dire), nous-mêmes ne sommes-nous pas faibles? Que

faisons-nous dans la vie, que combattre incessamment contre nous, que tomber, que nous relever? Je dis dans les moindres petites choses; et cela ne doit-il pas nous faire trembler? Ah! croyez-moi, n'allons point, dans l'affaire de notre salut, chercher de nouvelles difficultés à vaincre; ne nous exposons point à de nouveaux sujets de faiblesse. Cet homme-ci est trop jeune; vous vivriez avec lui, vous le verriez presque à tout moment; la racine du péché est toujours en nous, et je me défie déjà (je suis obligé de vous le dire en conscience), je me défie déjà de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui; elle est innocente, le sera-t-elle toujours? Encore une fois, je m'en méfie. J'ai vu mademoiselle Habert, ajouta-t-il en regardant la sœur cadette, n'être pas contente des sentimens que j'ai d'abord marqués là-dessus; d'où vient cet entêtement dans son sens, cet éloignement pour mes idées, elle que je n'ai jamais vue résister un instant aux conseils que ma conscience m'a dictés pour la sûreté de la sienne? Je n'aime point cette disposition d'esprit-là, elle m'est suspecte; on dirait que c'est un piége que le démon lui tend; et, dans cette occurrence, je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme, dont la mine, au surplus, ne me revient point autant qu'à vous; et je me charge de vous donner un domestique de ma main[1]. C'est un peu

---

[1] *Et je me charge de vous donner un domestique de ma main.* La péroraison sert de commentaire au reste du discours, et l'on voit

d'embarras pour moi, mais Dieu m'inspire de le prendre; et je vous conjure, en son nom, de vous laisser conduire. Me le promettez-vous?

Pour moi, monsieur, dit l'aînée avec un entier abandon à ses volontés, je vous réponds que vous êtes le maître, et vous verrez quelle est ma soumission; car, dès cet instant, je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question, et je ne doute pas que ma sœur ne m'imite.

En vérité, reprit la cadette avec un visage presque enflammé de colère, je ne sais comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma sœur liguée contre moi! la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne! et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard, puisqu'il faut le dire, et que la façon dont on me parle m'y force. Elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à sa conduite; eh! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix. Dieu sait, sans reproche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avait pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la sienne! et franchement, je commence à me lasser de cette sujétion que je ne lui dois point. Oui,

---

bien que le charitable directeur tient en effet beaucoup à avoir auprès de ses deux *ouailles* un surveillant affidé qui puisse l'aider à leur faire prendre la *direction* qu'il désire. Les mots qui suivent : *C'est un peu d'embarras pour moi*, sont un raffinement d'hypocrisie. Il veut se faire remercier de la peine qu'il lui en aura coûté pour se faire obéir.

ma sœur; vous ferez de ce que je vous dis l'usage qu'il vous plaira; mais vous avez l'humeur haute, et c'est cette humeur-là dont il serait à propos que monsieur s'alarmât pour vous, et non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut-être obligation de la vie, et qu'on veut que j'en récompense en le chassant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monsieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouverait, si nous en voulions; ainsi cette objection tombe. Quant à moi, à qui il a rendu un si grand service, je ne lui dirai point de s'en aller, ma sœur; je ne saurais.

Eh bien! ma sœur, reprit l'aînée, je me charge, si vous me le permettez, de le congédier pour vous, sans que vous vous en mêliez; avec promesse, de ma part, de réparer mes hauteurs passées par une condescendance entière pour vos avis, quoique vous ne soyez que ma cadette. Si vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts, je m'en serais peut-être corrigée avec l'aide de Dieu et des prières de monsieur, qui ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur dont vous parlez; mais comme vous avez plus d'esprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne sauriez vous être trompée, et je suis bien heureuse que vous aperceviez en moi ce qui est échappé à la prudence de monsieur même.

Je ne suis pas venu ici, dit alors l'ecclésiastique en se levant d'un air dépité, pour semer la zizanie entre vous, mademoiselle; et, dès que je laisse sub-

sister les défauts de mademoiselle votre sœur, que je ne suis pas assez éclairé pour les voir, que d'ailleurs mes avis sur votre conduite ne vous paraissent pas justes, je conclus que je vous suis inutile, et qu'il faut que je me retire.

Comment! monsieur, vous retirer! s'écria l'aînée; ah! monsieur, mon salut m'est encore plus cher que ma sœur[1], et je sens bien qu'il n'y a qu'avec un aussi saint homme que vous que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu! non, monsieur; c'est d'avec ma sœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre séparément l'une de l'autre; elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle; qu'elle reste, je lui cède cette maison-ci, et je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'espère de votre piété que vous voudrez bien me continuer les visites que vous nous rendiez ici. Eh! juste ciel! où en sommes-nous?

L'ecclésiastique ne répondit rien à ce dévot et tendre emportement qu'on marquait en sa faveur. Ne conserver que l'aînée, c'était perdre beaucoup. Il me sembla qu'il était extrêmement embarrassé; et comme la scène menaçait de devenir bruyante par les larmes

---

[1] *Ah! monsieur, mon salut m'est encore plus cher que ma sœur.* Mademoiselle Habert aînée ne se trompe ici que d'un mot; au lieu de : *mon salut*, elle devrait dire : *mon directeur*. L'usage d'un directeur n'était guère qu'une nouvelle forme d'*amour platonique*, du moins quand il n'était rien de plus; et, quoique Richardson ait dit : *Platonic love, platonic nonsense*, on conçoit que pour des femmes d'un certain âge, et qui avaient une réputation à ménager, cette mode ne fût pas sans charme et sans avantages.

que l'aînée commençait à répandre, et par les éclats de voix dont elle remplissait la chambre, je quittai mon poste et descendis vite dans la cuisine, où il y avait près d'un quart d'heure que Catherine m'attendait pour dîner.

Je n'ai que faire, je pense, d'expliquer pourquoi le directeur opinait sans quartier pour ma sortie. Il leur avait dit dans son sermon qu'il était indécent que je demeurasse avec elles; mais je crois qu'il aurait passé là-dessus, qu'il n'y aurait pas même songé sans un autre motif que voici : c'est qu'il voyait la sœur cadette obstinée à me garder; cela pouvait signifier qu'elle avait du goût pour moi; ce goût pour moi aurait pu la dégoûter d'être dévote, et puis d'être soumise; adieu l'autorité du directeur, et on aime à gouverner les gens. Il y a bien de la douceur à les voir obéissans et attachés; à être leur roi, pour ainsi dire, et un roi souvent d'autant plus chéri, qu'il est inflexible et rigoureux.

Après cela, j'étais un gros garçon de bonne mine, et peut-être savait-il que mademoiselle Habert n'avait point d'antipathie pour les beaux garçons; car enfin un directeur sait bien des choses. Retournons à notre cuisine.

Vous avez été bien long-temps à venir, me dit Catherine qui m'y attendait en filant, et en faisant chauffer notre potage. De quoi parliez-vous donc tous si haut dans la chambre? J'ai entendu quelqu'un qui criait comme un aigle. Eh! tenez, écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore. Est-ce que nos demoiselles se querellent?

Ma foi! madame Catherine, je n'en sais rien, lui dis-je; mais elles ne peuvent pas se quereller, car ce serait offenser Dieu; et elles ne sont pas capables de cela.

Oh! que si, reprit-elle. Ce sont les meilleures filles du monde, cela vit comme des saintes; mais c'est justement à cause de leur sainteté qu'elles sont mutines entre elles deux; cela fait qu'il ne se passe point de jour qu'elles ne se chamaillent sur le bien, sur le mal, à cause de l'amour de Dieu qui les rend scrupuleuses [1], et quelquefois j'en ai ma part aussi, moi; mais je me moque de cela, je vous les rembarre qu'il n'y manque rien; je hausse le coude et puis je m'en vais, et Dieu par-dessus tout! allons, mangeons; ce sera autant de fait.

Ce que le directeur avait dit de moi ne m'avait pas ôté l'appétit. En arrive ce qui pourra, disais-je en moi-même; mettons toujours ce dîner à l'abri du naufrage.

Là-dessus, je doublais les morceaux, et j'entamais la cuisse d'un excellent lapereau, quand le bruit d'en haut redoubla, jusqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc? dit Catherine, la bouche pleine. On dirait qu'elles s'égorgent.

---

[1] *A cause de l'amour de Dieu qui les rend scrupuleuses. Se chamailler à cause de l'amour de Dieu,* trait comique qui relève ce qu'il y a d'un peu commun dans l'expression. Catherine, qui, de son côté, *rembarre* ses deux maîtresses parce que *Dieu est par-dessus tout*, complète le tableau de cette vie pieuse et sainte qu'on menait chez les dévotes de profession.

Le bruit continua. Il faut que j'y monte, dit-elle ; je gage que c'est quelque cas de conscience qui leur tourne le cerveau. Bon ! lui dis-je, un cas de conscience ! Est-ce qu'il n'y a pas un casuiste avec elles ? Il peut bien mettre le holà ; il doit savoir la Bible et l'Évangile par cœur. Eh ! oui, me dit-elle en se levant ; mais cette Bible et cet Évangile ne répondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens, et nos bonnes maîtresses en ont je ne sais combien de celles-là ; attendez-moi en mangeant ; je vais voir ce que c'est. Elle monta.

Pour moi, je suivis ses ordres à la lettre, et je continuai de dîner comme elle me l'avait recommandé, d'autant plus que j'étais bien aise, comme je l'ai déjà dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étais de tout ce qui pourrait m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenait point, et j'avais achevé de dîner ; j'entendais quelquefois sa voix primer sur celle des autres ; elle était reconnaissable par un ton brusque et décisif. Le bruit continuait et même augmentait.

Je regardais mon paquet que j'avais porté le même jour dans cette maison, et qui était resté dans un coin de la cuisine. J'ai bien la mine de te reporter, disais-je en moi-même, et j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, et qui courent de ce matin.

C'étaient là les pensées dont je m'entretenais, quand il me sembla que le tintamarre baissait.

Un moment après, la porte de la chambre s'ouvrit, et quelqu'un descendit l'escalier. Je me mis à l'entrée de la cuisine pour voir qui sortait; c'était notre directeur.

Il avait l'air d'un homme dont l'âme est en peine; il descendait d'un pas mal assuré.

Je voulus repousser la porte de la cuisine, pour m'épargner le coup de chapeau qu'il aurait fallu lui donner en me montrant; mais je n'y gagnai rien, car il la rouvrit et entra.

Mon garçon, me dit-il en rappelant à lui toutes les ressources de son art, je veux dire de ces tons dévots et pathétiques qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle; mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble [1]. Moi, monsieur! lui répondis-je. Eh! je ne dis mot; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, repartit-il; je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble, mais c'est vous qui en êtes le sujet; et Dieu ne vous demande pas

---

[1] *Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble.* Les hommes qui peuvent couvrir leurs fantaisies d'un intérêt sacré, ne doutent de rien, et sont d'une édifiante opiniâtreté. A qui, en désespoir de cause, va s'adresser le directeur, pour faire partir le paysan qui l'offusque? A ce paysan même. Il vient de le traiter de fripon; il lui parle avec bénignité; c'est au nom de l'amour du bien qu'il l'exhorte. La rustique franchise de Jacob tient plaisamment tête au doucereux patelinage de son antagoniste.

ici puisque vous en bannissez la paix, sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous; ainsi vous mettez la division entre elles; et ces filles pieuses, qui, avant que vous entriez ici, ne disputaient que de douceur, de complaisance et d'humilité l'une avec l'autre, les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous; vous êtes la pierre de scandale pour elles; vous devez vous regarder comme l'instrument du démon; c'est de vous qu'il se sert pour les désunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivaient en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi; et je vous déclare, de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez votre parti. Je suis bien aise de vous avoir rencontré en m'en allant; car, si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage et de bonnes mœurs, et vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien, et pour celui de tout le monde ici. Moi, monsieur, un garçon de bonnes mœurs! lui dis-je après l'avoir écouté d'un air distrait, et peu touché de son exhortation; vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage; non, monsieur, vous vous méprenez, vous ne songez pas à ce que vous dites. Je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine; au contraire, vous me trouvez l'air d'un fripon, qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison. Il ne faut pas se fier à moi; je pourrais fort bien couper la gorge aux gens

pour avoir leur bourse; voilà ce qui vous en semble.

Eh! qui est-ce qui vous dit cela, mon enfant? me répondit-il en rougissant. Oh! repris-je, je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé; Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret; mais je sais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi que je suis trop jeune, et que, si ces demoiselles me gardaient, cela ferait venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le diable est un éveillé qui pourrait bien tenter mes maîtresses de moi; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas, monsieur le directeur? Je ne sais ce que cela signifie, me dit-il en baissant les yeux.

Oh! que si, lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que mademoiselle Habert la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je lui ai rendu? Il y a peut-être un péché là-dessous qui veut prendre racine, voyez-vous! Il n'y a rien à craindre pour l'aînée; elle est bien obéissante, celle-là. Je pourrais rester s'il n'y avait qu'elle; ma mine ne la dérange point, car elle veut bien qu'on me chasse; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe; elle me voudrait trop de bien, et il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son directeur, pour le salut de sa conscience, et pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant; car, à propos de conscience, sans la bonté de la vôtre, la paix de Dieu serait encore ici; vous le savez bien, monsieur le directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage? dit-il alors. Tant y a, lui répondis-je, que Dieu ne veut

pas qu'on cherche midi à quatorze heures. Rêvez à cela ; quand vous prêchiez ces demoiselles, je n'étais pas loin de la chaire. Pour ce qui est de moi, je n'y entends point finesse, je ne saurais gagner ma vie à gouverner les filles, je ne suis pas si aisé, et je la gagne à faire le tracas des maisons ; que chacun dans son métier aille aussi droit que moi. Il m'est avis que celui que vous exercez est encore plus casuel que le mien, et je ne suis pas aussi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à personne, de peur d'avoir le mien.

Notre homme, à ce discours, me tourna le dos sans me répondre, et se retira.

Il y a de petites vérités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui donna pas le temps d'ajuster sa réplique, et le plus court était de se sauver.

Cependant Catherine ne revenait point, et je fus bien encore un quart d'heure à l'attendre ; enfin elle descendit, et je la vis entrer en levant les mains au ciel, et en s'écriant : Eh ! mon bon Dieu ! qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je, madame Catherine, s'est-on battu là-haut ? Quelqu'un est-il mort ? C'est notre ménage qui se meurt, mon pauvre garçon, me dit-elle ; le voilà qui s'en va.

Eh ! qu'est-ce qui l'a tué ? lui dis-je. Hélas ! reprit-elle, c'est le scrupule qui s'est mis après, par le moyen d'une prédication de monsieur le directeur. Il y a long-temps que j'ai dit que cet homme-là lanternait trop après les consciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il? lui dis-je. Que tout est chu, reprit-elle, et que nos demoiselles ne peuvent plus gagner le ciel ensemble; conclusion, que c'est une affaire faite; notre demoiselle la cadette va louer une autre maison, et elle m'a dit que tu l'attendes pour aller avec elle; vous n'avez qu'à m'attendre tous deux. Cette aînée est une pie-grièche; moi, j'ai la tête trop près du bonnet; jamais les prêtres n'ont pu me guérir de cela, car je suis Picarde; cela vient du terroir, et comme deux têtes ne valent rien dans une maison, il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevait-elle ce discours, que cette cadette parut.

Mon enfant, me dit-elle en entrant, ma sœur ne veut pas que vous restiez ici; mais moi, je vous garde; elle et l'ecclésiastique, qui sort, viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent, et vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici, je vous ai d'ailleurs obligation; ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement; venez m'aider à marcher, car je ne suis pas encore trop forte[1].

Allons, mademoiselle, lui dis-je; il n'y a que vous

---

[1] *Venez m'aider à marcher; car je ne suis pas encore trop forte.* Ce reste de faiblesse est un prétexte commode pour mademoiselle Habert cadette, qui est bien aise d'avoir un nouveau tête-à-tête avec son protégé, afin de brusquer un cœur qu'elle vient déjà de payer si cher.

qui êtes ma maîtresse ici, et vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle, dit alors Catherine, nous ne nous quitterons pas non plus, entendez-vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode ; je commençais à en être bien lasse ; ce n'est jamais fini avec elle ; tantôt il y a trop de ci, tantôt il y a trop de ça ; pardi ! allez, sans vous il y aurait long-temps que j'aurais planté là sa cuisine ; mais vous êtes douce, on est chrétienne, on prend patience, et puis je vous aime[1].

Je vous remercie de ce sentiment-là, dit mademoiselle Habert, et nous verrons comment nous ferons quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici, je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours, et nous aurons le temps de nous ajuster. Allons, Jacob, partons. C'était le nom que j'avais pris, et dont cette demoiselle se souvint alors.

Sa réponse, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu dame Catherine ; et, toute prompte qu'elle était ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors et demeura muette.

Pour moi, je vis très-bien que mademoiselle Habert n'avait pas dessein qu'elle fût des nôtres ; et, à dire la

---

[1] *Et puis je vous aime.* Catherine vient d'expliquer tout à l'heure le secret de cette amitié, qui n'est fondée que sur l'espérance d'être une vraie *serva padrona.* On verra bientôt que mademoiselle Habert n'est pas dupe de cette amitié-là, quoiqu'elle ne fasse qu'une réponse équivoque, par suite des habitudes de dissimulation inséparables du genre de vie qu'elle a embrassé.

vérité, il n'y avait pas grande perte; car, quoiqu'elle bredouillât plus de prières en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois si elles avaient été conditionnées de l'attention nécessaire, ce devait être ordinairement la plus revêche et la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disait une douceur, c'était du ton dont les autres querellent.

Mais laissons-la bouder de la réponse que mademoiselle Habert lui avait faite.

Nous partîmes cette dernière et moi; elle me prit sous le bras, et de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne demoiselle m'avait gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un? J'étais sûr de la sienne, absolument sûr; et même cette amitié, dont je ne doutais pas, je ne saurais dire comment je la comprenais. Mais dans mon esprit je la faisais d'une espèce très-flatteuse; elle me touchait plus que n'aurait dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvais des agrémens que la bienveillance n'a pas, et j'en témoignai ma reconnaissance d'une manière assez particulière à mon tour; car il s'y mêlait quelque chose de caressant.

Quand cette demoiselle me regardait, je prenais garde à moi, j'ajustais mes yeux; tous mes regards étaient presque autant de complimens, et cependant je n'aurais pu moi-même rendre aucune raison de tout cela; car ce n'était que par instinct que j'en agissais ainsi, et l'instinct ne débrouille rien.

Nous étions déjà à cinquante pas de la maison, et

nous n'avions pas encore dit une parole, mais nous marchions de bon cœur. Je la soutenais avec joie, et le soutien lui faisait plaisir; voilà du moins ce que je sentais, et je ne me trompais pas.

Pendant que nous avancions sans parler, ce qui venait, je crois, de ne savoir par où commencer pour entamer la conversation, j'aperçus un écriteau qui annonçait à peu près ce qu'il fallait d'appartemens à mademoiselle Habert, et je saisis ce prétexte pour rompre un silence dont, suivant toute apparence, nous étions tous deux embarrassés.

Mademoiselle, lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci? Non, mon enfant, me répondit-elle; je serais trop voisine de ma sœur; allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

Eh! mon Dieu, repris-je, mademoiselle, comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se brouiller avec vous, vous qui êtes si douce? Car on vous aimerait, quand on serait Turc. Moi, par exemple, qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui[1], je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon, Jacob? me dit-elle. Oh! pardi, mademoiselle, lui dis-je, cela est aisé à connaître; il n'y a qu'à me voir. Tant mieux, me dit-elle, et tu fais bien; car tu m'as plus d'obligation que tu ne penses.

---

[1] *Moi, par exemple, qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui.* La manière dont Jacob entame sa déclaration est adroite, et conforme à son caractère fin et rusé sous une apparence de bonhomie rustique. On sent bien que dans les efforts qu'il fait pour s'assurer la conquête d'une fille de quarante-cinq ans, il entre plus de reconnaissance

Tant mieux aussi, lui dis-je ; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'âme.

Eh bien ! me dit-elle, apprends, Jacob, que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi. Je te le répète encore ; tu m'as secourue tantôt avec tant d'empressement, que j'en ai été sérieusement touchée.

Quel bonheur pour moi ! repris-je avec un geste qui me fit un peu serrer le bras que je lui tenais. Dieu soit loué d'avoir adressé mon chemin sur le pont Neuf ! Pour ce qui est du secours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à se récrier, mademoiselle ; car qui est-ce qui pourrait voir une personne comme vous se trouver mal, sans en être en peine ? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma maîtresse, je vous demande pardon de mes paroles ; mais il y a des gens doués d'une mine qui rend tous les passans leurs bons amis ; et de ces mines-là, votre mère, de sa grâce, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaisamment, me dit-elle, mais si naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parens à la campagne ? Hélas ! mademoiselle, lui dis-je, ils ne sont pas riches ; mais pour honorables, oh ! c'est la crême de notre paroisse ; il n'y a pas à dire non.

---

et peut-être plus d'ambition que de véritable amour. Mais c'est l'histoire d'un *paysan parvenu ;* il nous expose un des moyens de parvenir. *Votre bonne mine est un Pérou,* dit Dubois à son maître, dans *les Fausses Confidences*. Mais, pour tirer parti d'un trésor comme celui-là, les jeunes gens trouvent plus souvent des demoiselles Habert que des Aramintes, de vieilles filles que des veuves charmantes.

Pour ce qui est de la profession, mon père est le vigneron et le fermier du seigneur de notre village. Mais je dis mal, je ne sais plus ce qu'il est; il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre seigneur est mort, et c'est de son logis de Paris que je sors. Pour ce qui est de mes autres parens, ce n'est pas du fretin non plus; on les appelle *monsieur* et *madame*, hors une tante que j'ai, qui ne s'appelle que *mademoiselle*, faute d'avoir été mariée au chirurgien de notre pays, qui ne put achever la noce à cause qu'il mourut; et, par dépit de cette mort, ma tante s'est mise à être maîtresse d'école de notre village; on la salue, il faut voir! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un est curé, qui a toujours de bon vin chez lui, et l'autre a pensé l'être plus de trois fois; mais il va toujours son train de vicaire, en attendant mieux. Le tabellion de chez nous est aussi notre cousin pour le moins, et même on dit par le pays que nous avons eu une grand'mère qui était la fille d'un gentilhomme; il est vrai, pour n'en pas mentir, que c'était du côté gauche; mais le côté droit n'en est pas loin; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, et c'est toujours de la noblesse à gauche. Au reste, ce sont tous de braves gens, et voilà au juste tout le compte de la parenté, sinon que j'oublie un petit marmot de cousin qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Eh bien! reprit mademoiselle Habert, on peut appeler cela une bonne famille de campagne, et il y a bien des gens qui font figure dans le monde, et qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par

exemple, nous en avons une comme la vôtre, et je ne m'en tiens pas déshonorée[1]. Notre père était le fils d'un gros fermier dans la Beauce, qui lui laissa de quoi faire un grand négoce, et nous sommes restées, ma sœur et moi, fort à notre aise.

Cela se connaît fort bien, lui dis-je, au bon ménage que vous tenez, mademoiselle, et j'en suis ravi pour l'amour de vous, qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la ville et des faubourgs de Paris; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race; il y a tant de mauvaise graine dans le monde, que c'est péché de n'en pas porter de bonne quand on le peut; l'une raccommode l'autre, et les galans ne vous auraient non plus manqué que l'eau à la rivière.

Peut-être bien, me dit-elle en riant; mais il n'est plus temps; ils me manqueraient aujourd'hui, mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueraient! m'écriai-je; oh! que nenni,

---

[1] *Nous autres, par exemple, nous en avons une comme la vôtre, et je ne m'en tiens pas déshonorée.* Cet empressement de mademoiselle Habert à demander des renseignemens sur la famille de Jacob, l'égalité qu'elle se hâte de reconnaître entre sa naissance et celle de son valet, en avouant qu'elle n'est comme lui que fille de fermier, tout cela fait déjà pressentir qu'elle ne s'est pas séparée de sa sœur par un simple mouvement de dépit; ce petit manége de l'amour est très-divertissant de la part d'une vieille fille dévote. Mais un passage encore plus fort de comique, c'est le tableau avantageux que Jacob trace de sa parenté, et cette espèce de vanité qu'il tire de l'honneur d'avoir eu un bâtard dans sa famille, parce que ce bâtard était le fils d'un gentilhomme.

mademoiselle; il faudrait donc pour cet effet que vous missiez un crêpe sur votre visage; car tant qu'on le verra, c'est du miel qui fera venir les mouches. Jerni de ma vie! qui est-ce qui ne voudrait pas marier sa mine avec la vôtre, quand même ce ne serait pas par-devant notaire [1]? Si j'étais aussi bien le fils d'un père qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, et qui eût pu faire le négoce, ah! pardi nous verrions un peu si ce minois-là passerait son chemin sans avoir affaire à moi.

Mademoiselle Habert ne répondait à mes discours qu'en riant presque de toute sa force, et c'était d'un rire qui venait moins de mes plaisanteries que des éloges qu'elles contenaient. On voyait que son cœur savait bon gré au mien de ses dispositions.

Plus elle riait, plus je poursuivais. Petit à petit mes discours augmentaient de force; d'obligeans, ils étaient déjà devenus flatteurs, et puis quelque chose de plus vif encore, et puis ils s'approchaient du tendre, et puis, ma foi! c'était de l'amour, au mot près que je n'aventurai point, parce que je le trouvais trop

---

[1] *Quand même ce ne serait pas par-devant notaire.* Dans toute autre occasion, ce ne serait là qu'une espèce de licence grossière, et en contradiction avec la naïveté qu'affecte Jacob. Ici, c'est une flatterie très-délicate au moyen de laquelle il veut écarter de l'esprit de mademoiselle Habert le soupçon des vues intéressées qui lui font désirer de devenir son mari. Dans *le Joueur*, de Regnard, un marquis, jadis laquais, dit de même à une vieille comtesse, qui vient de lui donner des espérances :

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

gros à prononcer; mais je lui en donnai bien la valeur, et de reste.

Elle ne faisait pas semblant d'y prendre garde, et laissait tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenait à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, et je conclus sur-le-champ qu'il fallait qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtait pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé [1]; et comme j'étais naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportait, et que j'ignorais l'art des détours, qu'enfin je ne mettais d'autre frein à mes pensées qu'un peu de retenue maladroite que l'impunité diminuait à tout moment, je laissais échapper des tendresses étonnantes; et cela avec un courage, avec une ardeur qui persuadaient du moins que je disais vrai; et ce vrai-là plaît toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre conversation nous intéressa tant tous deux, que nous en avions oublié la maison qu'elle voulait louer.

A la fin pourtant, l'embarras que nous trouvâmes

---

[1] *Rien ne rend si aimable que de se croire aimé.* En général, la présomption du succès donne bien plus de moyens pour réussir en toute chose. La pensée de Marivaux n'est qu'une application particulière de ce bel hémistiche de Virgile :

Possunt quia posse videntur.

Ils peuvent parce qu'ils croient pouvoir.

dans une rue nous força de nous arrêter, et je remarquai que mademoiselle Habert avait les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de rue, elle vit à son tour un écriteau. J'aime assez ce quartier-ci, me dit-elle (c'était du côté de Saint-Gervais); voici une maison à louer; allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement, et nous demandâmes à voir l'appartement qui était à louer.

La propriétaire de cette maison y avait son logement; elle vint à nous.

C'était la veuve d'un procureur[1], qui lui avait laissé assez abondamment de quoi vivre, et qui vivait à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de mademoiselle Habert, aussi fraîche et plus grasse qu'elle; un peu commère par le babil, mais commère d'un bon esprit, qui vous prenait d'abord en amitié, qui vous ouvrait son cœur, vous contait ses affaires, vous demandait les vôtres, et puis revenait aux siennes, et puis à vous; elle vous parlait de sa fille, car elle en avait une; vous apprenait qu'elle avait dix-huit ans, vous racontait les accidens de son bas âge, ses maladies; tombait ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenait l'histoire du

---

[1] *C'était la veuve d'un procureur.* Ce portrait d'une femme babillarde et curieuse, esquissé par Marivaux avec tant de franchise et de gaîté, a servi de type à la plupart des commères qu'on a introduites depuis sur la scène. M. Picard l'a reproduit plusieurs fois avec beaucoup de succès.

temps qu'il était garçon, et puis venait à leurs amours, disait ce qu'ils avaient duré; passait de là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avaient menée ensemble; c'était le meilleur homme du monde, très-appliqué à son étude; aussi avait-il gagné du bien par sa sagesse et par son économie; un peu jaloux de son naturel, mais aussi parce qu'il aimait beaucoup sa femme; sujet à la gravelle; Dieu sait ce qu'il avait souffert, les soins qu'elle avait eus de lui! Enfin, il était mort bien chrétiennement. Ce qui se disait en s'essuyant les yeux qui en effet larmoyaient, à cause que la tristesse du récit le voulait et non pas à cause de la chose même; car de là on allait à un accident de ménage qui demandait d'être dit en riant, et on riait.

Pour faire ce portrait-là, il ne m'en a coûté que de me ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne veuve. Après que nous eûmes vu l'appartement en question, et en attendant que nous convinssions du prix, sur lequel il y avait dispute, elle nous fit entrer dans une chambre où était sa fille, nous fit asseoir amicalement, se mit devant nous, et là nous accabla, si cela se peut dire, de ce déluge de confiance et de récits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup, moi; mais il n'empêcha pas que son caractère ne me plût, parce qu'on sentait qu'elle ne jasait tant que parce qu'elle avait l'innocente faiblesse d'aimer à parler, et comme qui dirait une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation, la fit venir, quoique nous la refusassions, nous fit manger sans que nous

en eussions envie, et nous dit qu'elle ne nous laisserait pas sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis, nous; car on se rappellera que j'avais un habit uni et sans livrée, que m'avait fait faire la femme du seigneur de notre village; et, dans cet équipage dont j'avais l'assortiment, et avec la physionomie que je portais, on pouvait me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de mademoiselle Habert. La manière simple, quoique honnête, dont elle était elle-même vêtue, permettait qu'on me fît cet honneur-là; d'autant plus que, dans la conversation, cette demoiselle se tournait souvent de mon côté, d'un air amical et familier; et moi je m'y conformais, comme si elle m'avait donné le mot.

Pour en agir ainsi, elle avait ses raisons que je ne pénétrais pas encore; mais, sans m'en embarrasser, je prenais toujours et j'étais charmé de son procédé.

La séance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de mademoiselle Habert, qui ne haïssait pas les entretiens diffus, et qui perdait son temps assez volontiers. Il faut bien se sentir de ce qu'on est; toute femme a du caquet, ou s'amuse avec plaisir de celui des autres; l'amour du babil est un tribut qu'elle paie à son sexe. Il y a pourtant des femmes silencieuses; mais je crois que ce n'est point par caractère qu'elles le sont; c'est l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin, mademoiselle Habert se ressouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner; elle se leva.

On parla encore assez long-temps debout ; après quoi elle s'approcha de la porte, où se fit une autre station qui enfin termina l'entretien, et pendant laquelle mademoiselle Habert, caressée, flattée sur son air doux et modeste, sur l'opinion qu'on avait de ses bonnes qualités morales et chrétiennes, de son aimable caractère, conclut aussi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendrait loger trois jours après ; on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avait de personnes qui la suivraient ; c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites : ce qui fut fort heureux ; car on verra que mademoiselle Habert aurait été très-embarrassée s'il avait fallu répondre sur-le-champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner ; je passe une infinité de choses que nous nous dîmes encore, mademoiselle Habert et moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'aime cette femme-là, me dit-elle ; il y a apparence que nous serons bien chez elle, et il me tarde déjà d'y être ; il ne s'agit plus que de trouver une cuisinière ; car je t'avoue, Jacob, que je ne veux point de Catherine ; elle a l'esprit rude et difficile ; elle serait toujours en commerce avec ma sœur, qui est naturellement curieuse (sans compter que toutes les dévotes le sont ; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas, par le plaisir de savoir les péchés des autres ; c'est toujours autant de pris) ; et c'est moi qui fais cette réflexion-là, ce n'est pas mademoi-

selle Habert, qui, continuant à me parler de sa sœur, me dit : Puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini ; mais tu ne sais pas faire la cuisine ; et quand tu la saurais faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela[1].

Vous m'emploierez à tout ce qu'il vous plaira, lui dis-je ; mais puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelque autre ouvrage ?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées, reprit-elle ; mais, en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre hôtesse qui pût te faire connaître pour un domestique ; elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un ; ainsi je te recommande, quand nous irons chez elle, de régler tes manières sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage ; c'est là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le ciel bénisse les volontés que vous avez ! répondis-je, enchanté de ce petit discours qui me parut d'un bon pronostic. Mais écoutez, mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire ; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, et me dire : Qui êtes-

---

[1] *Mon intention n'est pas de t'employer à cela.* Mot qui devient très-plaisant, après la tendre conversation de la maîtresse et du valet. Jacob en devine aisément le sens mystérieux ; aussi répond-il à mademoiselle Habert en homme qui ne se trompe pas sur la nature de l'emploi qu'on lui destine, et se montre-t-il galamment pressé d'en exercer les fonctions, ou tout au moins d'en connaître officiellement le titre.

vous, qui n'êtes-vous pas? Or, à votre avis, qui voulez-vous que je sois? Voilà que vous me faites un *monsieur;* mais ce *monsieur;* qui sera-ce? *Monsieur* Jacob? Cela va-t-il bien? Jacob est mon nom de baptême; il est beau et bon ce nom-là; il n'y a qu'à le laisser comme il est, sans le changer contre un autre qui ne vaudrait pas mieux; ainsi je m'y tiens; mais j'en ai besoin d'un autre; on appelle notre père le bonhomme La Vallée, et je serai *monsieur de La Vallée,* son fils, si cela vous convient[1].

Tu as raison, me dit-elle en riant, tu as raison, *monsieur de La Vallée;* appelle-toi ainsi. Il n'y a pas encore là tout, lui dis-je; si on me dit : *Monsieur de La Vallée,* que faites-vous chez mademoiselle Habert? que faut-il que je réponde?

Eh bien! reprit-elle, la difficulté n'est pas grande, je ne laisserai pas long-temps les choses indécises; et dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai; tu seras là à part et décemment sous le titre d'un parent qui vit avec moi, et qui me secourt dans

---

[1] *Et je serai monsieur de La Vallée, si cela vous convient.* L'habitude de la livrée n'a pas inspiré à Jacob des inclinations roturières. Non content d'accepter le titre de *monsieur* dont mademoiselle Habert le gratifie, il va lui-même au devant de la vanité de cette tendre fille, en lui offrant complaisamment de s'appeler *monsieur de.* Ce qu'il y a de piquant dans ces préliminaires indirects de mariage, c'est qu'ils se font par une convention tacite, et que les deux parties intéressées s'entendent parfaitement, sans s'être encore rien communiqué d'officiel.

mes affaires. D'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bientôt à notre aise sur cet article-là ; quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite, et il faut se hâter ; car les circonstances ne permettent pas que je diffère. Ne parle de rien au logis de ma sœur, et vis à ton ordinaire durant le peu de temps que nous y serons. Retourne dès demain chez notre hôtesse ; elle me paraît obligeante ; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuisinière, et si elle te fait des questions qui te regardent, réponds-y suivant ce que nous venons de dire ; prends le nom de *La Vallée*, et sois mon parent ; tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu ! que je suis aise de toute cette manigance-là ! m'écriai-je ; que j'ai de joie qui me trotte dans le cœur, sans savoir pourquoi ! Je serai donc votre cousin ? Pourtant, ma cousine, si on me mettait à même de prendre mes qualités, ce n'est pas votre parent que je voudrais être ; non, j'aurais bien meilleur appétit que cela. La parenté me fait bien de l'honneur, néanmoins ; mais quelquefois l'honneur et le plaisir vont de compagnie, n'est-ce pas ?

Nous approchions du logis pendant que je parlais ainsi, et je sentis sur-le-champ qu'elle ralentissait sa marche pour avoir le temps de me répondre et de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien, monsieur de La Vallée, me dit-elle d'un ton de bonne humeur, et je ne sais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Oh ! malpeste ! cousine, lui dis-je, je ne saurais

m'avancer plus avant, et je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous, toute ma parente que vous êtes; mais si, par hasard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de ménage, là... de ces garçons qu'on n'envoie point dans une chambre à part, et qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde [1]; comment appelle-t-on la profession de ces gens-là? On dit chez nous que ce sont des maris; est-ce ici de même? Eh bien! cette qualité, par exemple, le camarade qui l'aura, et que vous prendrez, la voudrait-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grâce? Répondez en conscience. Voilà mon énigme, devinez-la.

Je t'en dirai le mot une autre fois, me dit-elle en se retournant de mon côté avec bienveillance; mais ton énigme est jolie. Oui-dà, cousine, répliquai-je; on en pourrait faire quelque chose de bon, si on voulait s'entendre.

Paix! me dit-elle alors; il n'est pas question ici d'un pareil badinage; et dans l'instant qu'elle m'ar-

---

[1] *Qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde*. Périphrase très-piquante pour désigner un mari. Ce n'est plus l'ancienne naïveté de Jacob; c'est de la finesse déguisée sous les habitudes de son premier état. Marivaux a nuancé avec beaucoup d'art cette transition qui s'opère insensiblement dans le langage de Jacob. Ce n'était d'abord qu'un vrai paysan, avec ses proverbes, ses dictons, ses grosses plaisanteries; maintenant il ne retombe qu'à propos dans le ton familier et rustique; son ingénuité est calculée; il en fait un moyen de plaire, parce qu'elle l'aide à cacher l'intention de séduire. C'est ce qu'il avouera lui-même quelques pages plus loin.

rêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de mademoiselle Habert sur son chapitre.

Je ne dirai rien des façons empressées qu'elle eut pour nous, ni du dégoût qu'elle disait avoir pour le service de la sœur aînée. Ce dégoût-là était alors sincère, parce que la retraite de la sœur cadette allait la laisser seule avec l'autre; mais aussi, pendant que leur union avait duré, dame Catherine n'avait jamais fait sa cour qu'à l'aînée, dont l'esprit impérieux et tracassier lui en imposait davantage, et qui d'ailleurs avait toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant, cela changeait la thèse, et il était bien plus doux de passer au service de la cadette, dont elle aurait été la maîtresse.

Catherine nous apprit que l'aînée était sortie, et qu'elle devait coucher chez une dévote de ses amies, de peur que Dieu ne fût offensé si les deux sœurs se revoyaient dans la conjoncture présente. Et tant mieux qu'elle soit partie, dit Catherine; nous en souperons de meilleur cœur; n'est-ce pas, mademoiselle? Assurément, reprit mademoiselle Habert; ma sœur a fait prudemment, et elle est la maîtresse de ses actions, comme je le suis des miennes.

A cela succédèrent plusieurs petites questions de la part de la caressante cuisinière. Mais vous avez été bien long-temps à revenir? Avez-vous retenu une maison? Est-elle en beau quartier? Y a-t-il loin d'ici?

Serons-nous près des marchés? La cuisine est-elle commode? Aurai-je une chambre?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques; j'eus aussi ma part de ses cajoleries, à quoi je repartais avec ma gaillardise ordinaire, sans lui en apprendre plus que ne faisait mademoiselle Habert, sur qui je me réglais.

Nous parlerons de tout cela une autre fois, Catherine, dit celle-ci pour abréger; je suis trop lasse à présent; faites-moi souper de bonne heure, afin que je me couche.

Là-dessus elle monta à sa chambre, et j'allai mettre le couvert, pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendais bien d'être persécuté quand nous serions ensemble.

Je fus long dans mon service. Mademoiselle Habert était revenue dans la chambre où je mettais le couvert, et je plaisantai avec elle de l'inquiétude de Catherine. Si nous la menions avec nous, lui disais-je, nous ne pourrions plus être parens; il n'y aurait plus de *monsieur de La Vallée*.

Je l'amusais de pareils discours, pendant qu'elle faisait un petit mémoire des meubles qui lui appartenaient et qu'elle devait emporter de chez sa sœur; car, sur l'éloignement que celle-ci témoignait pour elle en s'absentant de la maison, elle avait dessein, s'il était possible, de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de La Vallée, me dit-elle en badinant, va demain, le plus matin que tu pourras, me chercher un

tapissier pour détendre mon cabinet et ma chambre, et dis-lui qu'il se charge aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles; une journée suffira pour transporter tout, si on veut aller un peu vite.

Je voudrais que cela fût déjà fait, lui dis-je, tant j'ai hâte que nous buvions ensemble; car là-bas il faudra bien que mon assiette soit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente; ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détalé dès sept heures du matin.

Ce qui fut conclu fut exécuté. Mademoiselle Habert soupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai, pendant que Catherine, qui de temps en temps montait pour la servir, était allée dans sa cuisine.

La santé du cousin fut bue; il fit raison sur-le-champ; car dès qu'elle eut vidé sa tasse, je la remplis d'une rasade de vin pur, et puis : A votre santé, cousine! Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup, mais je mâchai peu pour avoir plus tôt fait; j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-temps avec Catherine, dont l'inquiète curiosité me tracassa beaucoup; et, sous le prétexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vite en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyait, aussi bien que de la précipitation avec laquelle j'avais entassé mes morceaux, sans lui avoir répondu que des monosyllabes.

Mais, Jacob, dis-moi donc ceci? conte-moi donc cela? Ma foi! dame Catherine, mademoiselle Habert

a loué une maison; je lui ai donné le bras dans les chemins; nous étions allés, nous sommes revenus, voilà tout ce que je sais; bonsoir. Ah! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures! Mais elle espérait encore, et la brutale n'osait faire de bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands événemens; ainsi passons vite à notre nouvelle maison.

Le tapissier est venu le lendemain; nos meubles sont partis; nous avons dîné debout, remettant de manger mieux et plus à notre aise au souper dans notre nouveau gîte. Catherine, convaincue enfin qu'elle ne nous suivra pas, nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle, et comme le méritait la banqueroute que nous lui faisions; elle a disputé la propriété de je ne sais combien de nippes à mademoiselle Habert, et soutenu qu'elles étaient à sa sœur aînée; elle lui a fait mille chicanes; elle m'a voulu battre, moi qui ressemble à ce défunt Baptiste qu'elle m'a dit avoir tant aimé. Mademoiselle Habert a écrit un petit billet qu'elle a laissé sur la table pour sa sœur, et par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit jours elle viendra pour s'arranger avec elle, et régler quelques petits intérêts qu'elles ont à vider ensemble. Un fiacre est venu nous prendre; nous nous y sommes emballés sans façon, la cousine et moi; et puis, fouette cocher.

Nous voilà à l'autre maison; et c'est d'ici qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles et plus importantes, c'est ici que ma fortune commence; serviteur au nom de Jacob, il ne sera plus question que

de *monsieur de La Vallée;* nom que j'ai porté pendant quelque temps, et qui était effectivement celui de mon père; mais à celui-là on en joignait un autre qui servait à le distinguer d'un de ses frères, et c'est sous cet autre nom qu'on me connaît dans le monde; c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise, et que je ne pris qu'après la mort de mademoiselle Habert; non pas que je fusse mécontent de l'autre, mais parce que les gens de mon pays s'obstinèrent à ne m'appeler que de ce nom-là.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devait coucher mademoiselle Habert était déjà rangée, et j'avais un petit lit de camp tout prêt dans l'endroit qui m'était réservé, et dont j'ai déjà fait mention.

Il ne s'agissait plus que d'avoir de quoi souper; le rôtisseur, qui était à notre porte, nous eût fourni ce qu'il fallait; mais notre obligeante hôtesse, à qui j'avais dit que nous arriverions le soir même, y avait pourvu, et voulut absolument que nous soupassions chez elle.

Elle nous fit bonne chère, et notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Habert commença d'abord par établir ma qualité de cousin, à quoi je ripostai sans façon par le nom de cousine; et comme il me restait encore un petit accent et même quelques expressions de village, on remédia à cela en disant que j'arrivais de la campagne, et que je n'étais à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours avaient toujours eu une petite tournure champêtre; mais il y avait plus d'un mois que je m'en corrigeais assez bien, quand je voulais y prendre garde; et je n'avais conservé cette tournure avec mademoiselle Habert que parce qu'elle me réussissait auprès d'elle, et que je lui avais dit tout ce qui m'avait plu à la faveur de ce langage rustique; mais il est certain que je parlais meilleur français quand je voulais. J'avais déjà acquis assez d'usage pour cela, et je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus gai du monde, et j'y fus plus gai que personne.

Ma situation me paraissait assez douce; il y avait grande apparence que mademoiselle Habert m'aimait; elle était encore assez aimable; elle était riche pour moi, elle jouissait bien de quatre mille livres de rente et au-delà; et j'apercevais un avenir très-riant et très-prochain, ce qui devait réjouir l'âme d'un paysan de mon âge, qui, presqu'au sortir de la charrue, pouvait sauter tout d'un coup au rang honorable de bon bourgeois de Paris; en un mot j'étais à la veille d'avoir pignon sur rue, et de vivre de mes rentes, chéri d'une femme que je ne haïssais pas, et que mon cœur payait du moins d'une reconnaissance qui ressemblait si bien à de l'amour, que je ne m'embarrassais pas d'en examiner la différence [1].

---

[1] *Que je ne m'embarrassais pas d'en examiner la différence.* C'est à l'aide de ces détails ingénieux et vrais que Marivaux a su atténuer,

Naturellement j'avais l'humeur gaillarde; on a pu s'en apercevoir dans les récits que j'ai faits de ma vie; et quand à cette humeur naturellement gaillarde il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise, Dieu sait comme on pétille! Aussi faisais-je; mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquais pas; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable; n'a-t-on pas de quoi plaire à table avec tous ces agrémens-là? N'y remplit-on pas bien sa place?

Sans doute j'y valais quelque chose; car notre hôtesse, qui était amie de la joie (à la vérité plus capable de la goûter quand elle la trouvait que de la faire naître, car sa conversation était trop diffuse pour être piquante; et à table il ne faut que des mots et point de récits [1]), notre hôtesse donc ne savait quel compliment me faire qui fût digne du plaisir que lui

---

ou plutôt faire oublier entièrement ce qu'il pourrait y avoir d'odieux dans l'action de Jacob considérée en elle-même. Rien de plus repoussant au premier coup d'œil que la cupidité qui porte un jeune homme à épouser une femme déjà sur le retour, afin de se rendre maître de sa fortune. Mais ici l'affaire est engagée avec tant de brusquerie et menée si gaîment, l'attachement de mademoiselle Habert est si bien motivé, et elle en donne des preuves si peu équivoques, que le lecteur serait presque fâché contre le paysan auquel il s'intéresse, s'il le voyait se piquer mal à propos de scrupule aux dépens du bonheur de sa bienfaitrice. Une pareille délicatesse ressemblerait à un trait d'ingratitude. Aussi conçoit-on parfaitement que Jacob ait pu se faire lui-même illusion sur le sentiment qu'il éprouve, et se croire amoureux quand il n'est que *très*-reconnaissant, et *un peu* intéressé. Un villageois ne peut pas se connaître à ces choses-là comme ferait un homme du monde.

[1] *A table, il ne faut que des mots et point de récits.* Grande

donnait ma compagnie, disait-elle ; elle s'attendrissait ingénument en me regardant ; je lui gagnais le cœur ; elle le disait bonnement, elle ne s'en cachait pas.

Sa fille, qui avait, comme je l'ai dit, dix-sept ou dix-huit ans, et dont le cœur était plus discret et plus matois, me regardait du coin de l'œil ; et, prenant un extérieur plus dissimulé que modeste, ne témoignait que la moitié du goût qu'elle prenait à ce que je disais.

Mademoiselle Habert, d'une autre part, me paraissait stupéfaite de toute la vivacité que je montrais ; je voyais, à sa mine, qu'elle m'avait cru de l'esprit, mais non pas autant que j'en avais.

Je pris garde en même temps qu'elle augmentait d'estime et de penchant pour moi, mais que cette augmentation de sentiment n'allait pas sans inquiétude.

Les éloges de ma naïve hôtesse l'intriguaient ; les regards fins et dérobés que la jeune fille me lançait de côté ne lui échappaient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout, et son âme se partageait entre le souci de me voir si aimé, et la satisfaction de me voir si aimable.

Je m'en aperçus à merveille, et cet art de lire dans l'esprit des gens et de débrouiller leurs senti-

---

maxime à l'usage des petits esprits qui pullulent dans la société. A table comme ailleurs, l'art de plaire dans la conversation, c'est d'éviter le monologue, qui est une espèce d'usurpation et d'empiétement sur le droit que chacun veut avoir de parler à son tour.

mens secrets, est un talent que j'ai toujours eu, et qui m'a quelquefois bien servi.

Je fus charmé d'abord de voir mademoiselle Habert dans ces dispositions-là; c'était bon signe pour mes espérances; cela me confirmait son inclination pour moi, et devait hâter ses bons desseins, d'autant plus que les regards de la jeune personne et les douceurs que me disait la mère me mettaient comme à l'enchère [1].

Je redoublai donc d'agrémens le plus qu'il me fut possible, pour entretenir mademoiselle Habert dans les alarmes qu'elle en prenait; mais comme il fallait qu'elle eût peur du goût qu'on avait pour moi, et non pas de celui qu'elle m'aurait senti pour quelqu'une de ces deux personnes, je me ménageai de façon que je ne devais lui paraître coupable de rien; elle pouvait juger que je n'avais d'autre intention que de me divertir et non pas de plaire, et que, si j'étais aimable, je n'en voulais profiter que dans son cœur, et non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela, j'avais soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandaient son approbation pour tout ce que je disais; de sorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laisser ses inquiétudes qui pouvaient m'être utiles [2], et de

---

[1] *Me mettaient comme à l'enchère*. Expression d'un rare bonheur, et qui peint d'un seul mot toute une situation. Abréger pour dire plus, c'est le secret des grands écrivains.

[2] *De lui laisser ses inquiétudes qui pouvaient m'être utiles*. Jacob

continuer de plaire à nos deux hôtesses, à qui je trouvai aussi le secret de persuader qu'elles me plaisaient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, et de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquaient pour moi, et dont j'avais besoin pour presser mademoiselle Habert de s'expliquer. S'il faut tout dire, peut-être aussi voulais-je voir ce qui arriverait de cette aventure, et tirer parti de tout; on est bien aise d'avoir, comme on dit, plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliais une chose, c'est le portrait de la jeune fille, et il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge. Agathe, dans son éducation bourgeoise, avait bien plus d'esprit que sa mère, dont les épanchemens de cœur et la naïveté babillarde lui paraissaient ridicules; ce que je connaissais par certains petits sourires malins qu'elle faisait de temps en temps, et dont la signification passait la mère, qui était trop bonne et trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'était pas belle; cependant elle avait beaucoup de délicatesse dans les traits, avec des yeux vifs et pleins de feu, mais d'un feu que la petite personne retenait et ne laissait éclater qu'en sournoise; ce qui tout ensemble lui faisait une physionomie piquante, spirituelle et friponne, et de laquelle on se méfiait d'abord à cause de ce je ne sais quoi de rusé

---

s'acclimate, et son éducation se perfectionne à vue d'œil; ce n'est plus seulement un homme galant, aimable, un séducteur même; il va jusqu'à la coquetterie. Ce sont là des progrès rapides pour un villageois de vingt ans.

qui bróchait sur le tout, et qui ne la rendait pas bien sûre.

Agathe, à vue de pays [1], avait du penchant à l'amour; on lui sentait plus de disposition à être amoureuse que tendre, plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on dirait d'elle que pour ce qu'elle serait dans le fond; c'était la plus intrépide menteuse que j'aie connue. Je n'ai jamais vu son esprit en défaut sur les expédiens; vous l'auriez crue timide; il n'y avait point d'âme plus ferme, plus résolue, point de tête qui se démontât plus difficilement; il n'y avait personne qui se souciât moins d'avoir fait une faute, de quelque nature qu'elle fût; personne en même temps qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser; personne qui en craignît moins le reproche, quand elle ne pouvait l'éviter; et alors vous

---

[1] *Agathe, à vue de pays.* Ce portrait est supérieur peut-être par la vigueur de la touche, sinon par l'éclat du coloris, à tous ceux que nous avons vus jusqu'à présent dans Marivaux, et il est impossible de peindre avec une fidélité plus énergique cette dépravation à la fois hypocrite et effrontée, qui offre le mélange des vices les plus contraires à l'idée qu'on se fait naturellement d'une jeune personne. Marivaux, dont on a affecté si souvent de vanter l'esprit au détriment de son génie, est pourtant un des écrivains qui ont le mieux observé et connu l'espèce humaine, qui ont tracé le plus de caractères. Il est assez singulier que l'auteur favori des femmes soit peut-être celui qui les a le moins ménagées. Dans ses comédies, il met à découvert toutes les faiblesses de leur cœur. Dans ses romans, il attaque en elles des travers ou des vices plus graves, et particulièrement l'ouvrage dont nous nous occupons offre en beaucoup d'endroits l'apparence d'une satire dirigée contre les mœurs du beau sexe.

parliez à une coupable si tranquille, que sa faute ne vous paraissait plus rien.

Ce ne fut pas sur-le-champ que je démêlai tout ce caractère que je développe ici; je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré aussi bien que sa mère, à qui je plus beaucoup, et qui était une bonne femme dont on pouvait mener le cœur bien loin; ainsi, des deux côtés, je voyais une assez belle carrière ouverte à mes galanteries, si j'en avais voulu tenter le succès.

Mais mademoiselle Habert était plus sûre que tout cela; elle ne répondait de ses actions à personne, et ses desseins, s'ils m'étaient favorables, n'étaient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devais de la reconnaissance, et c'est là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi, malgré la faveur que j'acquis, dès ce jour, dans la maison, malgré toutes les apparences qu'il y avait que je serais en état de me faire valoir, je résolus de m'en tenir au cœur le plus prêt et le plus maître de se déterminer.

Il était minuit quand nous sortîmes de table; on conduisit mademoiselle Habert à sa chambre; et, dans l'espace du peu de chemin qu'il fallait faire pour cela, Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi, d'une manière très-flatteuse et toujours sournoise; à quoi je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour, et le tout si rapidement

de part et d'autre, qu'il n'y avait que nous qui pussions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne répondais à Agathe, ce me semble, que pour ne pas mortifier son amour-propre; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mère m'avait pris sous le bras, et ne se lassait point de dire : Allez, vous êtes un plaisant garçon; on ne s'ennuiera point avec vous.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard, répliquait à cela la cousine, d'un ton qui me disait : Vous l'êtes trop.

Ma foi, mesdames, disais-je, mon humeur est de l'être toujours; mais avec de bon vin, bonne chère et bonne compagnie, on l'est encore plus qu'à son ordinaire. N'est-il pas vrai, cousine? ajoutai-je, en lui serrant le bras que je tenais aussi.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes à l'appartement de mademoiselle Habert.

Je crois que je dormirai bien, dit-elle quand nous y fûmes, affectant une lassitude qu'elle n'avait pas, et qu'elle feignait pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'était pas expéditive dans ses politesses, et, par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre; mais je compris à l'air de la cousine que cet excès de civilité n'était pas de son goût, et je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin nos dames s'en allèrent, chassées par les bâillemens de mademoiselle Habert, qui en fit à la fin de très-vrais, peut-être pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortais avec nos hôtesses pour me retirer décemment chez moi, quand la cousine me rappela.

Monsieur de La Vallée, cria-t-elle, attendez un instant, j'ai une commission à vous donner pour demain; et là-dessus je rentrai en souhaitant le bonsoir à la mère et à la fille, honoré moi-même de leurs révérences, et surtout de celle d'Agathe, qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mère, qui la fit à part afin que je la distinguasse, et que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif et d'obligeant pour moi.

Quand je fus entré chez mademoiselle Habert, et que nous fûmes seuls, je présumai qu'il allait être question de quelque réflexion chagrine sur nos aventures de table, et sur l'avantage que j'avais eu d'y paraître si amusant.

Cependant je me trompai, mais non pas sur les intentions; car ce qu'elle me dit marquait que ce n'était que partie remise.

Notre joyeux cousin, me dit-elle, j'ai à vous parler; mais il est trop tard et heure indue, ainsi différons la conversation jusqu'à demain. Je me lèverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui sont dans ces paquets, et je vous attendrai entre huit et neuf dans ma chambre, afin de voir quelles mesures nous devons prendre sur mille choses que j'ai dans l'esprit; entendez-vous? N'y manquez pas; car

notre hôtesse a tout l'air de venir demain savoir des nouvelles de ma santé, et peut-être de la vôtre; et nous n'aurions pas le temps de nous entretenir, si nous ne prévenions pas la fureur de ses politesses.

Ce petit discours, comme vous voyez, était un prélude d'humeur jalouse, ou du moins inquiète; ainsi je ne doutai pas un instant du sujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

Je ne manquai pas au rendez-vous; j'y fus même un peu plus tôt qu'elle ne me l'avait dit, pour lui témoigner une impatience qui ne pouvait que lui être agréable; aussi m'aperçus-je qu'elle m'en sut bon gré.

Ah! voilà qui est bien, dit-elle en me voyant; vous êtes exact, monsieur de La Vallée. N'avez-vous vu encore aucune de nos hôtesses depuis que vous êtes levé?

Bon! lui dis-je, je n'ai pas seulement songé si elles étaient au monde. Est-ce que nous avons affaire ensemble? J'avais, ma foi, bien autre chose dans la tête.

Eh! qu'est-ce donc qui vous a occupé? reprit-elle. Notre rendez-vous, lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la pensée.

Je n'ai pas laissé que d'y rêver aussi, reprit-elle; car ce que j'ai à te dire, La Vallée, est de conséquence pour moi. Eh! mardi, ma chère cousine, repartis-je là-dessus, faites donc vite, vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le sujet regarde votre personne, je ne saurais plus durer sans le savoir. Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous fait peine? Y a-t-il du re-

mède ? N'y en a-t-il pas ? Me voilà comme un troublé, si vous ne parlez vite.

Ne t'inquiète pas, me dit-elle; il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame! répondis-je, c'est qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous pas plus de raison qu'un enfant; et ce n'est pas ma faute. Pourquoi m'avez-vous été si bonne ? Je n'ai pu y tenir.

Mais, mon garçon, me dit-elle alors en me regardant avec une attention qui me conjurait d'être vrai, n'exagères-tu pas ton attachement pour moi, et me dis-tu ce que tu penses ? Puis-je te croire ?

Comment! repris-je en faisant un pas en arrière, vous doutez de moi, mademoiselle! Pendant que je mettrais ma vie en gage, et une centaine avec, si je les avais, pour acheter la santé de la vôtre et sa continuation, vous doutez de moi! Hélas! il n'y aura donc plus de joie en moi; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur; et dès que vous ne le connaissez pas, c'est tout comme si je n'avais plus rien; voilà qui est fini. Après toutes les grâces que j'ai reçues d'une maîtresse qui m'a donné sa parenté pour rien, si vous me dites : M'aimes-tu, cousin ? que je vous dise : Eh! pardi oui, cousine; et que vous repartiez : Peut-être que non, cousin; votre parent est donc pis qu'un ours; il n'y a point dans les bois d'animal qui soit son pareil, ni si dénaturé que lui. N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille ? Allez, que Dieu vous le pardonne, mademoiselle; car il n'y a plus de cousine; j'aurais trop de confusion de proférer ce nom-là, après la barbarie que vous me

croyez dans l'âme. Allez, mademoiselle, j'aimerais mieux ne vous avoir jamais ni vue ni aperçue que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été l'objet de la première affection que j'aie eue dans le cœur, hormis père et mère que je ne compte pas, parce qu'on est leur race, et que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres. Mais j'avais une grande consolation à croire que vous saviez le fond de ma pensée; que le ciel me soit en aide, et à vous aussi! Hélas! de gaillard que j'étais, me voilà bien triste!

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi, je ne sentais rien en moi qui démentît mon discours. J'avoue pourtant que je tâchai d'avoir l'air et le ton touchans, le ton d'un homme qui pleure, et que je voulais orner un peu la vérité; et ce qu'il y a de singulier, c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même, et je n'eus plus qu'à me laisser aller sans m'embarrasser de rien ajouter à ce que je sentais; c'était alors l'affaire du sentiment qui m'avait pris, et qui en sait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup; je convainquis, je persuadai si bien mademoiselle Habert, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignais, jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'apaisai pourtant pas d'abord; j'eus le cœur gros encore quelque temps; le sentiment me menait ainsi, et il me menait bien : car lorsqu'on est une fois en train de se plaindre des gens, surtout en

fait de tendresse, les reproches ont toujours une certaine durée; et on se plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné; c'est comme un mouvement qu'on a communiqué à quelque chose; il ne cesse pas tout d'un coup, il diminue, et puis il finit.

Mes tendres reproches finirent donc, et je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'apaiser.

Rien n'attendrit tant de part et d'autre que ces scènes-là, surtout dans un commencement de passion; cela fait faire à l'amour un progrès infini; il n'y a plus dans le cœur discrétion qui tienne; il dit en un quart d'heure ce que, suivant la bienséance, il n'aurait osé dire qu'en un mois, et le dit sans paraître aller trop vite; c'est que tout lui échappe.

Voilà du moins ce qui arriva alors à mademoiselle Habert. Je suis persuadé qu'elle n'avait pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit, et qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises; mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette économie-là. Son cœur s'épancha; j'en tirai tout ce qu'il méditait pour moi, et peut-être qu'à son tour elle tira du mien plus de tendresse qu'il n'en avait à lui rendre; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant, et je n'y perdis rien, comme on va le voir dans la suite de notre conversation, qu'il est nécessaire que je rapporte, parce que c'est celle où mademoiselle Habert se déclare.

Mon enfant, me dit-elle, après m'avoir vingt fois répété : Je te crois, voilà qui est fait; mon enfant,

me dit-elle donc, je pense qu'à présent tu vois bien de quoi il s'agit. Hélàs! lui dis-je, ma gracieuse parente, il me paraît que je vois quelque chose; mais l'appréhension de m'abuser me rend la vue trouble, et les choses que je vois me confondent à cause de mon petit mérite. Est-ce qu'il se pourrait, Dieu me pardonne! que ma personne ne fût pas déplaisante à la vôtre? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là serait la part d'un pauvre garçon qui sort du village? Car voilà ce qui m'en semble; et, si j'en étais bien certain, il faudrait donc mourir de joie.

Oui, Jacob, me répondit-elle alors, puisque tu m'entends, et que cela te fait tant de plaisir, réjouis-t'en en toute sûreté.

Doucement donc, lui dis-je; car je m'en pâmerai d'aise. Il n'y a qu'une raison qui me chicane à tout ceci, ajoutai-je. Eh! laquelle? me dit-elle. C'est, lui repartis-je, que vous me direz: Tu n'as rien, ni revenu, ni profit d'amassé; rien à louer, tout à acheter, rien à vendre; point d'autre gîte que la maison du prochain, ou bien la rue; pas seulement du pain pour attraper le bout du mois; après cela, mon petit monsieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi? Voilà, ma précieuse cousine, ce qu'il vous est loisible de répondre au contentement que je témoigne de votre affection; mais Dieu le sait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en suis persuadée, me dit-elle, et tu ne penserais pas à m'en assurer si cela n'était pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, cousine, ajoutai-je, je ne songe non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avait ni blé, ni vigne, ni logis dans le monde. Je les prendrai pourtant quand ils viendront, mais seulement parce qu'ils seront là. Pour ce qui est de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'est pas une marchandise; on ne l'aurait pas quand on m'en offrirait mille écus plus qu'il ne vaut, mais on l'a pour rien quand il y prend goût; et c'est ce qu'il a fait avec vous sans rien demander en retour. Que ce cœur vous plaise ou vous fâche, n'importe; il a pris sa secousse [1]; il est à vous. Je confesse bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez; mais je ne rêvais pas à cette arithmétique-là quand je me suis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons; et je m'attendais à votre amitié, comme à voir un samedi arriver le dimanche. La mienne est une affaire qui a commencé sur le pont Neuf; de là jusqu'à votre maison, elle a pris vigueur et croissance; sa perfection est venue chez vous, et

---

[1] *Il a pris sa secousse.* Jacob veut dire : *il a pris son élan.* Mais *prendre sa secousse* n'est pas même du français de paysan. Au surplus, l'originalité demi-bouffonne de cette déclaration d'amour a le grand avantage d'en effacer ce qu'elle aurait d'avilissant, ou tout au moins de ridicule pour Jacob, si elle était faite régulièrement et dans les formes.

deux heures après, il n'y avait plus rien à y mettre; en voilà le récit bien véritable.

Quoi! me répondit-elle, si tu avais été plus riche et en situation de me dire : Je vous aime, mademoiselle; tu me l'aurais dit, Jacob?

Qui? moi? m'écriai-je; eh! merci de ma vie! je vous l'aurais dit avant que de parler, tout ainsi que je l'ai fait, ne vous déplaise; et si j'avais été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient [1], vous auriez bien vu que mes yeux vous disaient des paroles que je n'osais pas prononcer; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous aient tenu les mêmes discours que je vous tiens; et toujours je vous aime, et quoi encore? je vous aime; je n'avais que ces mots-là dans l'œil [2]. Eh bien! mon enfant, me répondit-elle en jetant un soupir qui partait d'une abondance de tendresse, tu viens de m'ouvrir ton cœur; il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée, il y avait long-temps que l'humeur difficile de ma sœur m'avait rebutée de son commerce; d'un autre côté, je ne savais quel

---

[1] *Et si j'avais été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient. A bon escient* ne paraît pas exprimer ici la pensée de Jacob, puisque cette locution ne signifie que *sciemment, en connaissance de cause*, ou *tout de bon, sans feinte.* (Acad.) Jacob veut dire : Si j'avais été digne de vous inspirer des vues sérieuses.

[2] *Je n'avais que ces mots-là dans l'œil.* Ce trait ne serait-il pas plus convenable dans la bouche d'un niais de vaudeville, que dans celle d'un paysan fin et délicat comme le héros du roman de Marivaux? Il arrive quelquefois aux meilleurs écrivains de tomber dans le mauvais goût en voulant donner plus de force à une pensée naturelle.

parti prendre, ni à quel genre de vie je devais me destiner, en me séparant d'avec elle. J'avais quelquefois envie de me mettre en pension; mais cette façon de vivre a ses désagrémens : il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, et cela m'en dégoûtait. Je songeais quelquefois au mariage; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disais-je; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera; et si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractère, voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver? Je voyais bien des gens qui jetaient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avait de riches; mais ils ne me plaisaient point; les uns étaient d'une profession que je n'aimais pas; j'apprenais que les autres n'avaient point de conduite; celui-ci aimait le vin, celui-là le jeu, un autre les femmes; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu, si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état! Parmi ceux qui n'avaient point ces vices-là, l'un était un étourdi, l'autre était sombre et mélancolique; et je cherchais quelqu'un d'un caractère ouvert et gai, et qui eût le cœur bon et sensible, qui répondît à la tendresse que j'aurais pour lui. Peu m'importait qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang ou qu'il n'en eût pas. Je n'étais pas délicate non plus sur l'origine, pourvu qu'elle fût honnête; c'est-à-dire, pourvu qu'elle ne fût qu'obscure, et non pas vile et méprisable; et j'avais raison de penser modestement

là-dessus; car je ne suis née moi-même que de parens honorables, et non pas connus. J'attendais donc que la Providence [1], à qui je remettais le tout, me fît trouver l'homme que je cherchais; et ce fut dans ce temps-là que je te rencontrai sur le pont Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours.

Je veux, lui dis-je, acheter une tablette [2] pour écrire l'année, le jour, l'heure et le moment, avec le mois, la semaine, et le temps qu'il faisait, le jour de cette heureuse rencontre.

La tablette est tout achetée, mon fils, me dit-elle, et je te la donnerai; laisse-moi achever.

J'étais extrêmement faible quand nous nous rencontrâmes, et il faut avouer que tu me secourus avec beaucoup de zèle.

Lorsque, par tes soins, je fus revenue à moi, je

---

[1] *J'attendais donc que la Providence.....* Tout ce discours de mademoiselle Habert est plein de sens et de raison. Ce n'est point là le langage d'une vieille fille de comédie qui s'amourache follement; c'est celui d'une personne tendre, faible, isolée, qui examine judicieusement sa position afin de l'améliorer, si elle peut y parvenir d'une manière honorable et légitime. Marivaux ramène habilement sur mademoiselle Habert l'intérêt que semblait repousser à l'avance le tableau équivoque du ménage dévot des deux sœurs.

[2] *Je veux, lui dis-je, acheter une tablette.* Cet élan d'enthousiasme poétique, qui ressemble presque à la parodie d'un trait d'*orientalisme* des *Lettres Persanes*, et qui est aussi heureux dans le genre burlesque que dans le genre noble, ce mouvement si connu d'Horace : « O jour qu'il faut marquer d'une pierre blanche! » devient encore plus piquant par la réponse toute positive de la flegmatique mademoiselle Habert : *La tablette est tout achetée, mon fils.*

te regardai avec beaucoup d'attention, et tu me parus d'une physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu qui a permis que je la portasse, m'écriai-je encore à ces mots. Oui, dit-elle, tu me plus d'abord, et le penchant que j'eus pour toi me parut être si subit et si naturel, que je ne pus m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'est-ce que c'est que ceci ? me dis-je ; je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme ! Là-dessus, je me recommandai à Dieu, qui dispose de tout, et le priai de vouloir bien, dans la suite, me manifester sa sainte volonté sur une aventure qui m'étonnait moi-même.

Eh bien ! cousine, lui dis-je alors, ce jour-là, nos prières partirent donc l'une quant et quant l'autre[1] ; car, pendant que vous faisiez la vôtre, je fis aussi ma petite oraison à part. Mon Dieu ! disais-je, qui avez mené Jacob sur ce pont Neuf, mon Dieu ! que vous seriez clément envers moi, si vous mettiez dans la fantaisie de cette honnête demoiselle de me garder toute sa vie, ou seulement toute la mienne, à son aimable service !

Est-il bien possible, me répondit mademoiselle

---

[1] *Nos prières partirent donc l'une quant et quant l'autre*. *Quand et quand*, et non pas *quant et quant* (Acad.), vieux tour qui s'emploie pour *en même temps*. En voici un exemple tiré d'une ancienne tragédie de *la Mort de César*, par Jacques Grévin (1560) :

> Quand on dira : César fut maître de l'empire,
> Qu'on dise *quand et quand* : Brute le sçeut occire ;
> Quand on dira : César fut premier empereur,
> Qu'on dise *quand et quand* : Brute en fut le vengeur.

Habert, que cette idée-là te soit venue, mon garçon?

Par ma foi, oui, lui dis-je; et je ne la sentis point venir, je la trouvai tout arrivée.

Que cela est particulier! reprit-elle. Quoi qu'il en soit, tu m'aidas à revenir chez moi; et, durant le chemin, nous nous entretînmes de ta situation. Je te fis plusieurs questions, et je ne saurais t'exprimer combien je fus contente de tes réponses, et des mœurs que tu montrais. Je te voyais une simplicité, une candeur qui me charmait, et j'en revenais toujours à ce penchant que je ne pouvais m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandais à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-dessus, et me manifester ce qu'il voulait que cela devînt. Si sa volonté est que j'épouse ce garçon-là, disais-je, il arrivera des choses qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnais fort bien; Dieu ne m'a pas laissée long-temps dans l'incertitude [1]. Le même jour, cet ecclésiastique de nos amis vint nous voir, et je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle! m'écriai-je,

---

[1] *Dieu ne m'a pas laissée long-temps dans l'incertitude.* Un tel passage n'appartient point à une observation superficielle; il peint avec une vérité profonde cette superstition d'instinct qui porte les êtres faibles à chercher l'intervention de la Divinité dans les caprices de leur imagination. Ce trait de caractère est d'ailleurs extrêmement comique, puisque c'est dans l'opposition de son directeur aux desseins qu'elle a formés, que mademoiselle Habert a cru reconnaître l'approbation que Dieu accorde à ces desseins mêmes. Au surplus, cette puérilité n'est pas le propre des seuls dévots, des âmes faibles;

et que ce bon directeur a bien fait d'être si fantasque! Comme tout cela s'arrange! Une rue où l'on se rencontre, une prière d'un côté, une oraison d'un autre, un prêtre qui arrive, et qui vous réprimande; votre sœur qui me chasse; vous qui me dites, arrête; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoie; que cela est admirable! Et puis vous me demandez si je vous aime? Eh! mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve là par prophétie divine, et que cela était décidé avant nous? Il n'y a rien de si visible.

En vérité, tu dis à merveille, me répondit-elle, et il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache, tu es l'homme que je cherchais, avec qui je dois vivre, et je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce béni mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, et que vous êtes trop bonne chrétienne pour aller là-contre. Tout le profit en est à moi, et toute la charité à vous.

---

les plus beaux génies, de grands philosophes s'en sont vus atteints; et l'on sait que Rousseau, dans son enfance, il est vrai, attachait la certitude de sa damnation ou de son salut éternel à la direction d'un caillou qu'il avait lancé en l'air pour scruter les intentions de la Providence. Jacob encourage, avec une ironie très fine pour un paysan, la faiblesse de son amante, quand il lui répond qu'elle est *trop bonne chrétienne* pour résister au doigt de Dieu qui lui désigne son mari d'une manière si manifeste.

Je m'étais jeté à genoux pour lui parler ainsi, et je lui baisai la main, qu'elle crut dévotement devoir abandonner aux transports de ma reconnaissance.

Lève-toi, La Vallée; oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai; et comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande, que d'ailleurs, malgré notre parenté établie, on pourrait trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je; en se trémoussant le reste de la journée, en allant et venant, est-ce qu'on ne pourrait pas faire en sorte, avec le notaire et le prêtre, de nous bénir après minuit? Je ne sais pas comment cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sauraient aller si vite; il faut d'abord que tu écrives à ton père de t'envoyer son consentement.

Bon! repartis-je, mon père n'est pas dégoûté; il consentirait, quand il serait mort, tant il serait aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle; mais commence par faire ta lettre ce matin; il nous faudra des témoins, je les veux discrets; mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, et je ne sais qui prendre.

Prenons notre hôtesse, lui dis-je, et quelqu'un de nos amis; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens, dit-elle, d'autant plus que cela fera cesser toutes ces petites amitiés qu'elle te fit hier, et qu'elle continuerait peut-être encore, aussi bien que

sa fille qui est une jeune étourdie assez mal élevée, à ce qu'il m'a paru, et à qui je te prie de battre froid.

Nous en étions là, quand nous entendîmes du bruit; c'était notre hôtesse, escortée de sa cuisinière qui nous apportait du café.

Êtes-vous levée, ma voisine? s'écria-t-elle à la porte. Il y a long-temps, dit mademoiselle Habert, en allant lui ouvrir; entrez, madame. Ah! bonjour, lui dit l'autre; comment vous portez-vous? Avez-vous bien reposé? Monsieur de La Vallée, je vous salue. Je passe tous nos complimens, et la conversation qui se fit en prenant du café.

Quand la cuisinière eut remporté les tasses: Madame, lui dit mademoiselle Habert, vous me paraissez la meilleure personne du monde, et j'ai une confidence à vous faire sur une chose où j'ai même besoin de votre secours.

Eh! mon Dieu, ma chère demoiselle, quel service puis-je vous rendre? répondit l'hôtesse avec une effusion de zèle et de bonté qui était sincère; parlez. Mais non, ajouta-t-elle tout de suite, attendez que j'aille fermer les portes; dès que c'est un secret, il faut que personne ne nous entende.

Elle se leva, sortit, et puis, du haut de l'escalier, appela sa cuisinière. Javote, lui cria-t-elle, si quelqu'un vient me demander, dites que je suis sortie; empêchez aussi qu'on ne monte chez mademoiselle; surtout que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en secret ensemble, entendez-vous? Et après ces mesures si discrètement prises contre les

importuns, la voilà qui revient à nous en fermant portes et verroux; de sorte que, par respect pour la confidence qu'on devait lui faire, elle débuta par avertir toute la maison qu'on devait lui en faire une. Son zèle et sa bonté n'en savaient pas davantage, et c'est assez là le caractère des meilleures gens du monde. Les âmes excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même; et, d'un autre côté, les âmes prudentes sont assez rarement bonnes.

Eh! madame, lui dit mademoiselle Habert, vous ne deviez point dire à votre cuisinière que nous avions à nous entretenir en secret; je ne voulais point qu'on sût que j'ai quelque chose à vous confier.

Oh! n'importe, dit-elle, ne vous embarrassez pas. Si je n'avais pas averti, on serait venu nous troubler; et, n'y eût-il que ma fille, la précaution était nécessaire. Allons, mademoiselle, voyons de quoi il s'agit; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connaissent; quand on m'a dit un secret, tenez, j'ai la bouche cousue, j'ai perdu la parole. Hier encore, madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, et qu'il lui mangerait aussi, s'il le savait; mais je les lui garde. Ah! çà, dites.

Toutes ces preuves de la discrétion de notre bonne hôtesse n'encourageaient point mademoiselle Habert; mais, après lui avoir promis un secret, il était peut-

être encore pis de le lui refuser que de le lui dire; ainsi il fallut parler.

J'aurai fait en deux mots, dit mademoiselle Habert; c'est que nous allons nous marier, monsieur de La Vallée que vous voyez, et moi.

Ensemble[1]? dit l'hôtesse avec un air de surprise. Oui, reprit mademoiselle Habert, je l'épouse.

Oh! oh! dit-elle; eh bien! il est jeune, il durera long-temps. Je voudrais en trouver un comme lui, moi; j'en ferais de même. Y a-t-il long-temps que vous vous aimez? Non, dit mademoiselle Habert en rougissant. Eh bien! c'est encore mieux, mes enfans, vous avez raison; pour faire l'amour, il n'y a rien de tel que d'être mari et femme. Mais n'avez-vous pas vos dispenses? Car vous êtes cousins.

Nous n'en avons pas besoin, dis-je alors; nous n'étions parens que par prudence, que par honnêteté pour les discours du monde.

Ah! ah! cela est plaisant, dit-elle. Eh! mais, vous m'apprenez là des choses que je n'aurais jamais devinées. C'est donc de votre noce que vous me priez?

Ce n'est pas là tout, dit mademoiselle Habert; nous

---

[1] *Ensemble?* Ce mot est presque aussi plaisant ici que dans la scène d'*Amphitryon*, où le mari alarmé interroge sa femme sur les relations qu'elle a eues avec son *double*, la nuit précédente. Marivaux a soutenu le caractère de l'hôtesse avec beaucoup d'esprit et de naturel, et fait une excellente scène comique de cette apologie demi-naïve que la vieille babillarde tire du mariage de mademoiselle Habert, et qui en est la satire la plus amère et la plus sanglante.

voulons tenir notre mariage secret, à cause de ma sœur qui ferait du bruit peut-être.

Eh! pourquoi du bruit? A cause de votre âge? reprit notre hôtesse. Eh! pardi, voilà bien de quoi! La semaine passée, n'y eut-il pas une femme de soixante et dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre paroisse avec un cadet de vingt ans? L'âge n'y fait rien que pour ceux et celles qui l'ont; c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit mademoiselle Habert, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avait pas quittée. Eh! pardi non, dit l'hôtesse; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais; après tout, on aime ce qu'on aime. Il se trouve que le futur est jeune; eh bien! vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'est pas votre faute, non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine; il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce serait vingt, quand ce serait trente, il y a encore quarante par-dessus, et l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous seriez sa mère? Eh bien! le pis-aller de tout cela, c'est qu'il serait votre fils. Si vous en aviez un, il n'aurait peut-être pas si bonne mine, et il vous aurait déjà coûté davantage; moquez-vous du caquet des gens, et achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'est-ce pas? Eh! cela vous sera aisé; car de marmot, il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, et il n'y a que cela qui trahisse; après?

Si vous faites toujours vos réflexions aussi longues

sur chaque article, dit alors mademoiselle Habert excédée de ses discours, je n'aurai pas le temps de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je suis bien aise de vous dire, madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets, et qu'à quarante-cinq ans que j'ai.....

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre en l'interrompant, eh! ce n'est rien que cela; ce n'est que vingt-cinq de plus qu'il a; pardi! je vous en croyais cinquante pour le moins; c'est sa mine qui m'a trompée en comparaison de la vôtre. Rien que quarante-cinq ans! ma voisine; oh! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-à-vis de nous, il y a une dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre et qui n'y renonce pas à quarante-cinq; et si, son mari en a plus de soixante et douze. Oh! nous voilà bien; vous qui êtes appétissante, et lui qui est jeune : il y aura famille. Eh! dites-moi donc? est-ce un notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne? Je vous mènerai tantôt chez le mien, ou bien je vais dire à Javote d'aller le prier de passer ici.

Eh! non, madame, dit mademoiselle Habert, ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret? Ah! oui, à propos, dit-elle; nous irons donc chez lui en cachette. Ah çà! il y a les bans à cette heure?

C'est relativement à tout cela, lui dis-je alors, que mademoiselle Habert souhaitait que vous l'aidassiez, soit pour des témoins, soit pour parler aux prêtres de la paroisse.

Laissez-m'en le soin, dit-elle; c'est après demain dimanche, il faut faire publier un ban; tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connais un prêtre qui nous mènera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin. Je vais m'habiller; sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans, appréhender qu'on ne cause d'un mariage! Eh! vous n'y songez pas, voisine. Adieu, adieu, ma bonne amie; votre servante, monsieur de La Vallée. A propos, vous me parlâtes hier d'une cuisinière; vous en aurez une tantôt. Javote me l'a dit, elle est allée ce matin l'avertir de venir; elle est de sa connaissance, elles sont toutes deux du même pays; ce sont des Champenoises, et moi aussi; c'est déjà trois, et cela fera quatre avec vous; car je vous crois de Champagne, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en riant. Non, c'est moi, lui dis-je; vous vous êtes méprise, madame. Eh bien! oui, dit-elle, je savais bien qu'il y en avait un de vous deux du pays, n'importe qui. Bon jour, jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie : Voilà une sotte femme, me dit mademoiselle Habert, avec son âge, et sa mère, et son fils; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh! ne voyez-vous pas, lui dis-je, que c'est un peu par rancune? Tenez, entre nous, ma parente, je crois, si vous me laissiez là, qu'elle me prendrait en cas que je le voulusse, et je ne le voudrais pas; il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais attendez, je m'en vais vous montrer votre

vieillesse; et je courus, en disant ces mots, détacher un petit miroir qui était accroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, et gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle; j'ai l'âge que je viens de dire, et il est vrai que presque personne ne me le donne. Ce n'est pas que je me vante d'être fraîche ou jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée [1]; mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage; car Agathe arriva.

Hélas! mademoiselle, dit-elle en entrant à mademoiselle Habert, vous me prenez donc pour une causeuse, puisque vous n'avez pas voulu que je susse ce que vous avez confié à ma mère? Elle assure qu'elle s'en va pour vous chez son notaire, et puis de là à la paroisse? Est-ce pour un mariage?

A ce mot de *mariage*, mademoiselle Habert rougit, sans savoir que répondre. C'est pour un contrat, dis-je en prenant la parole, et il faut même, à cause de cela, que j'écrive tout à l'heure une lettre qui presse; ce que je dis à dessein, afin que la petite fille nous laissât en repos; car je sentais que sa présence

---

[1] *Quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée.* Petite remarque qu'une dévote même, malgré son humilité, n'est pas fâchée de laisser échapper en passant, surtout quand elle est d'âge à ce que ce soit un article placé là *pour mémoire*.

pesait à mademoiselle Habert, qui ne pouvait revenir de la surprise où la jetait la conduite étourdie de la mère.

Sur-le-champ je cherchai du papier, et me mis en effet à écrire à mon père; mademoiselle Habert faisait semblant de me dicter tout bas ce que j'écrivais; de façon qu'Agathe sortit.

Tout indiscrète qu'était la mère, elle nous servit pourtant à merveille. En un mot, toutes les mesures furent prises; nous eûmes le surlendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le notaire, où le contrat fut dressé; mademoiselle Habert m'y donna tout ce qu'elle avait, pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon père arriva quatre jours après; et nous étions à la veille de nos noces secrètes, quand, pour je ne sais quoi dont je ne me ressouviens plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce prêtre de la connaissance de notre hôtesse. C'était lui qui devait nous marier le lendemain, c'est-à-dire, pendant la nuit, et qui s'était même chargé d'une quantité de petits détails, par considération pour notre hôtesse à qui il avait quelque obligation.

Ce fut mademoiselle Habert qui donna le soir à souper à celle-ci, à sa fille, et à quatre témoins. On était convenu qu'on sortirait de table à onze heures, que la mère et la fille se retireraient dans leur appartement, qu'on laisserait coucher Agathe; et qu'à deux heures après minuit, nous partirions, notre hôtesse, les quatre témoins ses amis, mademoiselle Habert et moi, pour aller à l'église.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la paroisse, où devait se trouver cet ecclésiastique à qui nous avions à parler; il était averti que nous viendrions, mais il n'avait pu nous attendre; et un de ses confrères nous dit, de sa part, qu'il se rendrait dans une heure ou deux chez notre hôtesse.

Nous nous en retournâmes, et nous étions prêts à nous mettre à table, quand on nous annonça l'ecclésiastique en question, qu'on ne nous avait pas nommé, et à qui on n'avait pas dit notre nom non plus.

Il entre; figurez-vous notre étonnement, quand, au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connaître, nous vîmes ce directeur qui, chez mesdemoiselles Habert [1], avait décidé pour ma sortie de chez elles!

Ma prétendue fit un cri en le voyant, cri assez imprudent; mais ce sont de ces mouvemens qui vont plus vite que la réflexion. Moi, j'étais en train de lui tirer une révérence que je laissai à moitié faite; il avait la bouche ouverte pour parler, et il demeura sans mot dire. Notre hôtesse marchait à lui, et elle s'arrêta avec des yeux stupéfaits de nous voir tous immobiles; un des témoins, ami de l'hôtesse, qui s'était avancé vers l'ecclésiastique pour l'embrasser, était resté les bras tendus; et nous composions tous le spectacle le plus singulier du monde : c'était autant de statues à peindre.

---

[1] *Nous vîmes ce directeur qui, chez mesdemoiselles Habert...* **Cet incident, dû au hasard le plus ordinaire et le plus vraisemblable, amène une situation critique, qui est un vrai chef-d'œuvre d'intérêt et d'originalité.**

Notre silence dura bien deux minutes. A la fin, le directeur le rompit; et s'adressant à l'hôtesse : Madame, lui dit-il, est-ce que les personnes en question ne sont pas ici? (Car il ne s'imagina pas que nous fussions les sujets de sa mission présente, c'est-à-dire, ceux qu'il devait marier cinq ou six heures après.) Eh! pardi, répondit-elle, les voilà toutes deux, mademoiselle Habert et M. de La Vallée.

A peine put-il le croire, et effectivement il était fort singulier que ce fût nous. C'était de ces nouvelles qu'on peut apprendre, et dont on ne se doute point.

Quoi! dit-il après avoir, un instant ou deux, promené ses regards étonnés sur nous, vous nommez ce jeune homme *monsieur de la Vallée,* et c'est lui qui épouse cette nuit mademoiselle Habert?

Lui-même, répondit l'hôtesse; je n'en sache point d'autre, et apparemment que mademoiselle n'en épouse pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien; je tenais mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'était possible; je souriais même en regardant le directeur pendant qu'il interrogeait notre hôtesse; mais je ne souriais que par contenance, et non pas tout de bon, et je suis persuadé que ma façon dégagée n'empêchait pas que je n'eusse l'air assez sot. Il faudrait avoir un furieux fond d'effronterie pour tenir bon contre de certaines choses, et je n'étais né que hardi, et point effronté.

A l'égard de ma future, sa contenance était d'avoir les yeux baissés, avec une mine qu'il serait assez diffi-

cile de définir. Il y avait de tout, du chagrin, de la confusion, de la timidité, qui venaient d'un reste de respect dévot pour ce directeur ; et, sur le tout, un air pensif comme d'une personne qui a envie de dire : Je me moque de cela, mais qui est encore trop étourdie pour être si résolue.

Cet ecclésiastique, après avoir jeté les yeux sur nous : Madame, dit-il en s'adressant à notre hôtesse, cette affaire-ci mérite un peu de réflexion; voulez-vous bien que je vous dise un mot en particulier? Passons un moment chez vous, je vous prie; notre entretien ne sera que d'un instant.

Oui-dà, monsieur, répondit-elle, charmée de se trouver de toute manière un personnage si important dans l'aventure; mademoiselle, ne vous impatientez pas, cria-t-elle à mademoiselle Habert en partant; monsieur dit que nous aurons bientôt fait.

Là-dessus elle prend un flambeau, sort avec l'ecclésiastique, et nous laisse, ma future, ceux qui devaient nous servir de témoins et qui ne témoignèrent rien, Agathe, à qui on avait tout caché, et moi, dans la chambre.

Monsieur de La Vallée, me dit alors un de nos témoins, qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que M. Doucin (parlant du prêtre) vous connaît? Oui, lui dis-je; nous nous sommes rencontrés chez mademoiselle.

Ah! ah! vous vous mariez donc? dit Agathe à son tour. Eh! mais, pas encore, comme vous voyez, répondis-je.

Et jusque-là, pas un mot de la part de mademoiselle Habert; mais, pendant son silence, sa confusion se passait; l'amour reprenait le dessus, et la débarrassait de tous ces petits mouvemens qui l'avaient d'abord déconcertée. Et il n'en sera ni plus ni moins, dit-elle en s'asseyant courageusement.

Savez-vous, lui dit un de nos témoins, l'ami de l'hôtesse, ce que M. Doucin va dire à madame d'Alain? (C'était le nom de notre hôtesse.) Oui, monsieur, lui répondit-elle; je m'en doute, mais je ne m'en soucie guère.

C'est un fort honnête homme, un saint homme que M. Doucin, au moins, dit la malicieuse Agathe; c'est le confesseur de ma tante. Eh bien! mademoiselle, je le connais mieux que vous, dit ma future; mais il n'est pas question de sa sainteté; on le canonisera s'il est saint. Qu'est-ce que cela fait ici?

Oh! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui; car, du reste, je n'en parle pas, ce ne sont point mes affaires. Je suis fâchée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie; mais il faut croire que c'est apparemment pour votre bien; car il est si prudent!

A ces mots, la mère rentra. Vous revenez sans M. Doucin! dit notre témoin; je pensais qu'il souperait avec nous.

Oui, souper! répondit madame d'Alain; vraiment, il est bien question de cela[1]! Allons, allons, il n'y

[1] *Il est bien question de cela!* Encore une scène de comédie, une

aura point de mariage cette nuit non plus; et s'il n'y en a point du tout, ce sera encore mieux. Soupons, puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce M. Doucin, et vous lui avez bien obligation, mademoiselle! dit-elle à ma future; on ne saurait croire combien il vous aime toutes deux, votre bonne sœur et vous. Le pauvre homme! Il s'en va presque la larme à l'œil, et j'ai pleuré moi-même en le quittant; je ne fais que d'essuyer mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur! Mon Dieu! qu'est-ce que c'est que de nous!

A qui en avez-vous donc, madame, avec vos exclamations? lui dit mademoiselle Habert. Oh! rien, reprit-elle; mais me voilà bien ébaubie! Passe pour se quitter toutes deux; on n'est pas obligé de vivre ensemble, et vous serez aussi bien ici; mais se marier en cachette! Et puis ce pont Neuf où l'on se rencontre; un mari sur le pont Neuf! Vous qui êtes si pieuse, si raisonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche! Oh! pour cela, vous n'y songez pas; je n'en veux pas dire davantage; car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en secret; c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sache. Et que vous apprenez pourtant à tout le monde, lui répondit mademoiselle Habert d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrète d'Alain, je ne parle

---

scène admirablement filée, et digne de Molière. Avec quel naturel l'hôtesse bavarde, tout en déclarant qu'elle est résolue à garder un secret, le laisse échapper en détail, et, comme dit plus loin Jacob, *article par article!*

que de rencontre sur le pont Neuf, et personne ne sait ce que c'est; demandez plutôt à ma fille, et à monsieur, ajouta-t-elle en montrant notre témoin, s'ils y comprennent quelque chose ? Il n'y a que vous et ce garçon qui était avec vous, qui m'entendiez.

Oh! pour moi, je n'y entends rien, dit Agathe, sinon que c'est sur le pont Neuf que s'est faite la connaissance de M. de La Vallée et vous ; voilà tout.

Encore n'y a-t-il que six jours, reprit la mère, et c'est de quoi je ne dis mot. Six jours! s'écria le témoin. Oui, six jours, mon voisin; mais n'en parlons plus, car aussi bien vous ne saurez rien de moi; il est inutile de m'interroger; il suffit que nous en causions, mademoiselle Habert et moi. Mettons-nous à table, et que M. de La Vallée s'y mette aussi, puisque M. de La Vallée y a. Ce n'est pas que je méprise personne assurément; il est bon garçon et de bonne mine, et il n'y a point de bien que je ne lui souhaite; s'il n'est pas encore un monsieur, peut-être qu'il le sera un jour : aujourd'hui serviteur, demain maître; il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, et puis qui ont eu des gens à leurs gages.

M. de La Vallée aux gages des gens! s'écria Agathe. Taisez-vous, petite fille, lui dit la mère; de quoi vous mêlez-vous ?

Était-ce aux gages de mademoiselle qui est présente ? dit alors notre témoin! Eh! qu'importe ? répondit-elle; laissons tout cela, mon compère; à bon entendeur, salut. C'est aujourd'hui M. de La Vallée,

on vous le donne pour cela ; prenez-le de même, et mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il ; mais c'est qu'on aime à être avec les gens de sa sorte ; au surplus, je ferai comme vous, commère : on ne saurait faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue, au reste, alla si vite, qu'à peine eûmes-nous le temps de nous reconnaître, mademoiselle Habert et moi ; chaque détail nous assommait, et le temps se passe à rougir en pareille occasion. Imaginez-vous ce que c'est que de voir toute notre histoire racontée, article par article, par cette femme qui ne devait en parler qu'à mademoiselle Habert ; qui se tue de dire : Je ne dirai mot, et qui conte tout, en disant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi, j'en fus terrassé ; je restai muet, rien ne me vint, et ma future n'y sut que se mettre à pleurer en se renversant dans le fauteuil où elle était assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimait à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avait pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avait pris ; malgré une cravate bien blanche, bien longue, bien empesée et bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyait que sa tête portait avec respect, et dont elle était plus embarrassée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y était pas encore familiarisée, et que cette perruque n'avait peut-être servi que deux ou trois dimanches.

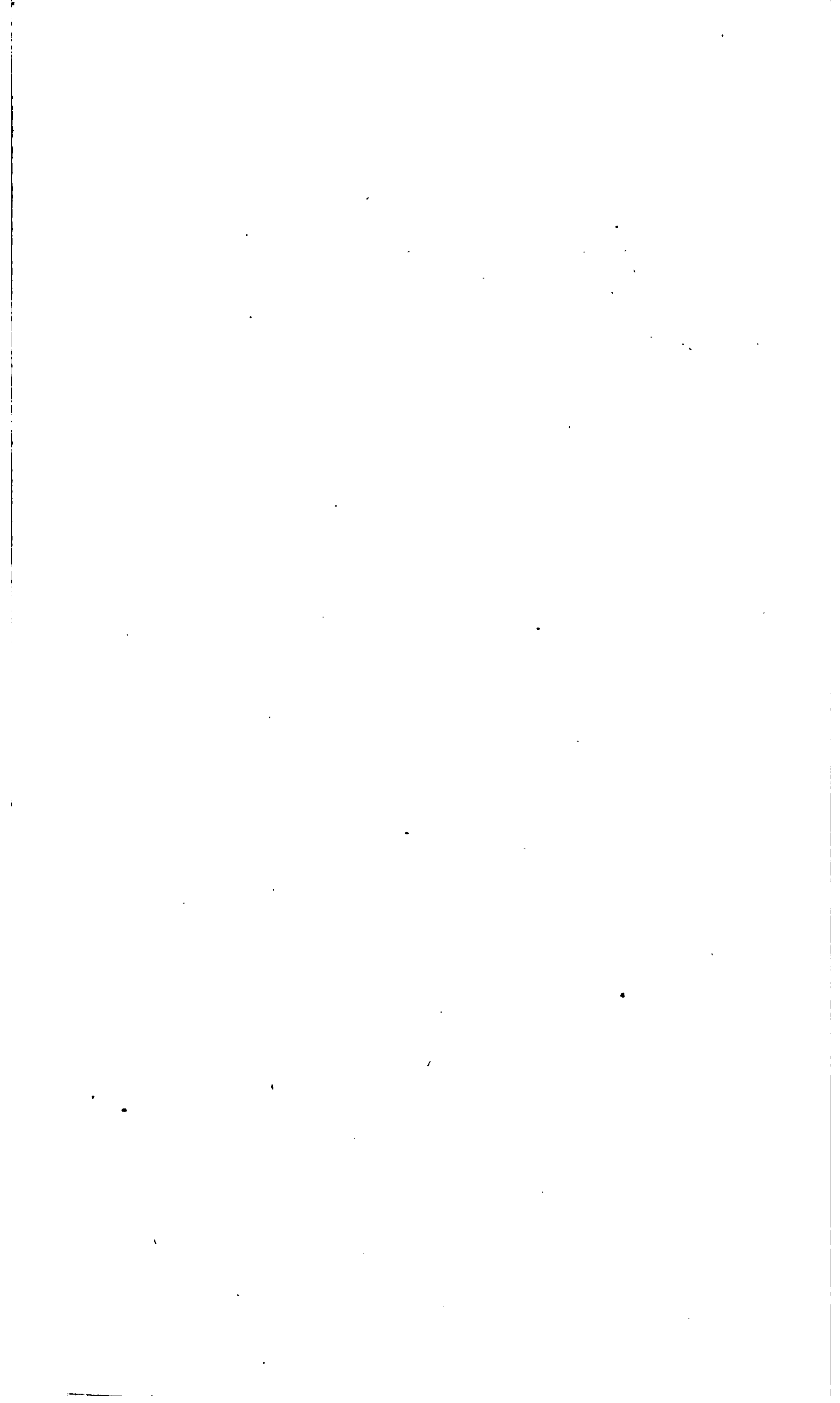
Le bonhomme, épicier du coin, comme je le sus après, s'était mis dans cet équipage-là pour honorer notre mariage et la fonction de témoin qu'il y devait faire. Je ne dis rien de ses manchettes, qui avaient leur gravité particulière; je n'en vis jamais de si droites.

Eh! mais vous, monsieur, qui parlez des gens de votre sorte, lui dis-je, de quelle sorte êtes-vous donc? Le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux, et vous ceux des autres. Ah! oui, dit-il, nous nous valons bien, l'un pour demander à boire, et l'autre pour en apporter [1]; mais ne bougez, je n'ai point de soif. Bonsoir, madame d'Alain; je vous souhaite une bonne nuit, mademoiselle. Et puis voilà notre témoin sorti.

---

[1] *L'un pour demander à boire, et l'autre pour en apporter.* La repartie est plus spirituelle qu'on n'avait droit de l'attendre du personnage qui la fait. Mais un homme qui se trouve placé à son avantage se trouve quelquefois de l'esprit par sa position même, n'en eût-il point naturellement; et d'ailleurs Marivaux a senti que, pour rendre plus humiliante, et par conséquent plus précaire aux yeux du lecteur la situation de Jacob, il fallait le montrer en butte au pire de tous les outrages, la raillerie d'un sot. Ce livre se termine d'une manière encore plus intéressante que le précédent. Bien que l'obstacle soit nul par lui-même, Jacob peut craindre avec quelque probabilité que mademoiselle Habert ne finisse par ouvrir les yeux sur l'espèce d'ignominie à laquelle elle se livre en épousant un valet; et d'ailleurs, quand un mariage est si avancé, le moindre délai n'est-il pas un malheur véritable pour *deux amans?*

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

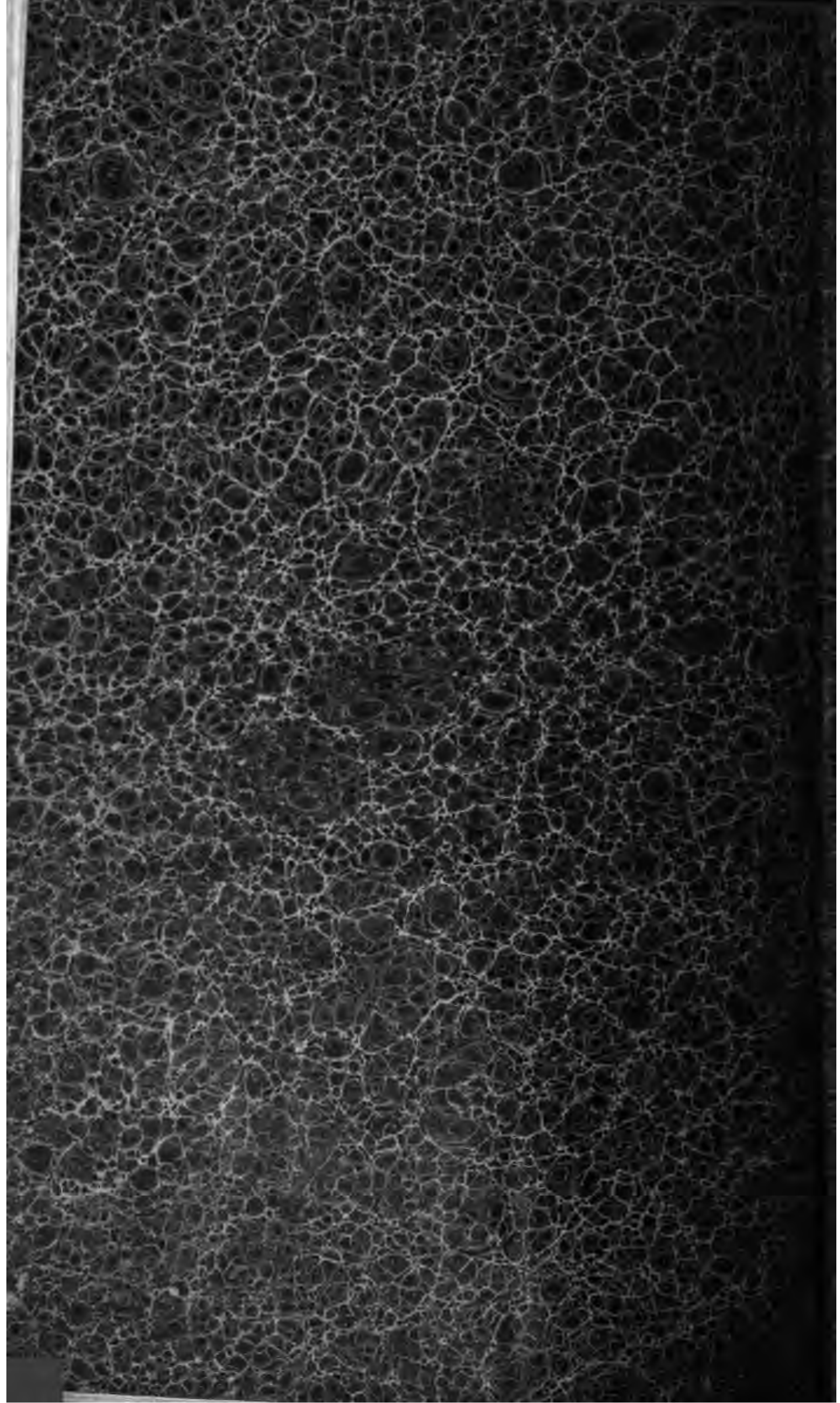


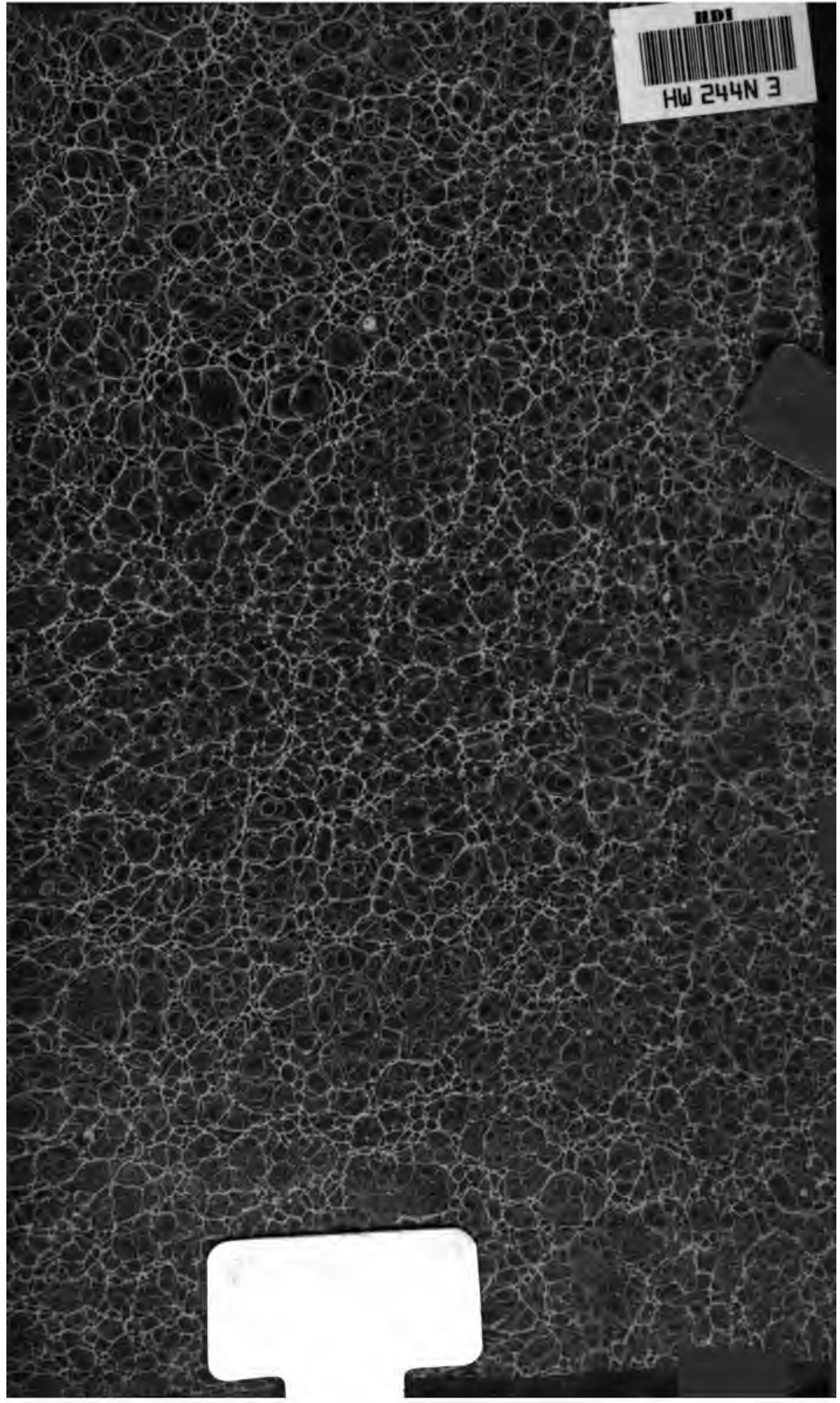
TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.






HDI
HW 244N 3

